39e Année. N° 4.

MAR 8 1 1932

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH

LA

REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1932

		Pages.
st-Robert Curtius.	*Littérature et Vie intellectuelle en France.*	721
ien Benda.	*Esquisse d'une Histoire des Français.* I.	751
mond Delage . . .	*La Marine française*	778
ien Green.	*Épaves.* — III.	804
ques Boulenger. .	*Tableaux de Corfou*	831
ré Chamson . . .	*Héritages.* — IV	858
nte de Fels	*Après Briand.*	889
rice Lanoire. . .	*D. H. Lawrence*	909
n Tedesco.	*Quelques mois de Cinéma*	926
nçois Porché . . .	*Le Mouvement dramatique*	937
ry Bidou.	*Le Mouvement littéraire*	949

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Les Origines de la Société des Missions étrangères

par GEORGES GOYAU
de l'Académie française

Terre de France : Perrault

par MARTHE DE FELS

L'Expédition de Chine de 186

(Souvenirs)

Par le Général Cousin de Montauba
Comte de Palikao

Le

Roman anglais d'après-guerr

par DESMOND MAC CARTHY

Simoïs

par FRANÇOIS DE BONDY

Franc-Nohain poète ou l'Esprit des choses

par FRANÇOIS PORCHÉ

Le Roman d'une Demoiselle d'honneur

par THÉRESE THOMASSIN

LA LITTÉRATURE ET LA VIE INTELLECTUELLE EN FRANCE[1]

Les pages que l'on va lire sont dues à M. Ernst-Robert Curtius, le critique allemand bien connu. On appréciera la pénétration du jugement et l'impartialité de l'écrivain, qui est un des plus brillants représentants de cette fraction de l'élite allemande, qui tente, avec intelligence et sympathie, de définir les caractères de notre littérature. (N. D. L. R.)

La littérature joue un rôle capital dans la conscience que la France prend d'elle-même et de sa civilisation. Aucune autre nation ne lui accorde une place comparable. La France est le seul pays où la nation entière considère la littérature comme l'expression représentative de ses destinées. Peut-être est-il possible de comprendre l'Angleterre en partant de certaines données morales et politiques : l'Empire, l'Église anglicane, les sectes religieuses, les sports, la structure sociale, etc... Mais les idées maîtresses de la civilisation anglaise ne se trouvent ni dans Shakespeare ni dans Keats. Il est impossible, par contre, de comprendre la vie politique et sociale de la France si l'on ignore sa littérature; si l'on ne saisit pas sa fonction essentielle qui est de servir à la fois de centre et de lien à toutes les manifestations de son évolution historique; si l'on ne lit pas les classiques français, et dans l'esprit même où les Français les lisent. En France, toutes les idéologies nationales sont sorties de la littérature et en sont restées

1. Copyright by Bernard Grasset.

imprégnées. Celui qui veut jouer un rôle politique doit faire ses preuves littéraires. Prétendre avoir de l'influence sur la vie publique est inutile, aussi longtemps que l'on ne s'est pas rendu maître du mot parlé et écrit.

Jamais les connaissances techniques et la précision scientifique ne suppléeront, en France, au manque de culture littéraire. En France seulement nous rencontrons cette catégorie de livres qui entraînent, par leur forme, l'adhésion du lettré, et, par leurs formules, celle de l'homme politique. Que ce soient des ouvrages de polémique, d'analyse ou de doctrine, peu importe, ils ne doivent, en aucun cas, être strictement techniques. C'est un genre où un Barrès, un Maurras ont excellé. Les politiciens ont, en France, le droit d'écrire des romans, et les romanciers, des essais politiques, sans cesser pour cela d'être « pris au sérieux ». Chateaubriand fut à la fois un ministre et l'inventeur d'une prose nouvelle. Claudel, un des plus grands poètes de la France contemporaine, est en même temps ambassadeur de la République. C'est au ministère des Affaires étrangères, au Quai d'Orsay, qu'ont été écrits quelques-uns des livres les plus marquants de la littérature française d'après-guerre. L'origine de cette fusion étroite entre la littérature et l'État remonte au XVIIe siècle. Elle fut l'œuvre consciente de Richelieu et de Louis XIV. Au XVIIIe siècle la littérature s'est mise au service de la critique sociale et des réformes politiques. La révolution de 1789 fut imprégnée d'idéologies littéraires, tout comme celles de 1830 et de 1848. La IIe République éleva Lamartine aux dignités suprêmes de l'État; la IIIe République a fait de Victor Hugo un sénateur, et le grand patron de sa religion laïque. Elle lui a accordé des funérailles nationales; de même, Anatole France a été comblé de tous les honneurs officiels imaginables.

Victor Hugo a dit : « La littérature, c'est la civilisation. » Pour la France, en tout cas, ces mots sont l'image exacte de la réalité.

La littérature assume, en France, les fonctions dévolues chez nous à la philosophie et à la science, à la poésie et à la musique. Pourquoi ces formes de l'activité intellectuelle n'ont-elles, en France, aucune valeur représentative? Pour

répondre à cette question, il faut examiner la position qu'elles occupent par rapport à l'ensemble de la civilisation française. Commençons par la philosophie.

La majorité de la nation française ne s'est intéressée à la philosophie que le jour où celle-ci, abandonnant le terrain de l'abstraction pure, s'est présentée comme un ensemble de connaissances ayant pour objet la vie humaine et le monde; comme un levier favorable à l'émancipation politique; comme l'annonciatrice de formes sociales nouvelles; ou, enfin, comme une alliée des sciences. Presque jamais elle ne s'est imposée à l'élite des esprits pensants par la seule force de la spéculation métaphysique. La France ignore la passion métaphysique de l'Orient, des Grecs, et des Allemands. Chez nous la culture spirituelle peut prendre une forme philosophique; en France elle ne saurait être que littéraire. Les grands métaphysiciens français, un Malebranche, un Maine de Biran, pour n'en citer que quelques-uns, ont vécu au sein d'un isolement total et ont rarement réussi à établir le contact avec le mouvement intellectuel de leur époque. Même Comte n'a été connu du public qu'une génération après sa mort. Ce qui fait le fond du patrimoine philosophique de la nation, ce que celle-ci a retenu de l'œuvre de ses philosophes, ce sont, avant tout, les pensées des sceptiques, des encyclopédistes, des moralistes et des réformateurs sociaux, — choix éminemment caractéristique d'une échelle de valeurs qui découle de la conception française de civilisation. Mais le facteur philosophique le plus important dans l'histoire intellectuelle de la France est, sans contredit, Descartes. Pourquoi? Les raisons en sont multiples. Le *Discours de la Méthode* répond, quant à sa forme, à l'idéal de perfection établi par les chefs-d'œuvre de la littérature classique. Il ne dépasse, ni en longueur, ni en difficultés les limites de ce qu'un lecteur cultivé est capable d'assimiler. L'œuvre de Descartes a établi et légitimé cette notion, que le philosophe, lui aussi, a le devoir de s'exprimer dans un langage conforme aux habitudes intellectuelles de « l'honnête homme ». « La philosophie française », déclare Bergson, « s'est toujours réglée sur le principe suivant : il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde ou si subtile soit-elle, qui ne puisse, et ne doive, s'exprimer dans

la langue de tout le monde ». Bergson y voit une vertu spécifique de la philosophie française. Mais quelle conclusion en tirer, sinon que la philosophie se plie, en France, à la tyrannie des conventions littéraires, et du bon sens? Ce faisant, elle accepte de s'amoindrir considérablement, car elle lie sa destinée à des locutions et à des moyens d'expression qu'elle ne crée pas elle-même, mais qu'elle trouve tout faits. Elle impose à son analyse des frontières artificielles; et sa soumission aux conventions littéraires aboutit à ceci : que ce qui fut conçu comme de la philosophie, est finalement absorbé comme de la simple littérature. Le cartésianisme lui-même n'a pas échappé à ce danger.

Mais la forme littéraire du *Discours de la Méthode* ne suffit pas à expliquer sa fortune prodigieuse. Il s'y mêle autre chose. On a pu considérer le cartésianisme — à tort ou à raison — comme le résumé le plus simple et le plus frappant des besoins de l'esprit national. Mais on le prend plus souvent pour l'expression définitive de la philosophie rationaliste. Tout Français a le sens inné du *clare ac distincte percipere*. Mais les tendances au « bon sens », à la logique, à l'ordre et à la clarté, inhérents à l'esprit français, ont cru trouver dans la raison cartésienne leur justification philosophique. C'est ainsi qu'il s'est créé, autour de Descartes et du cartésianisme, une véritable légende. La philosophie difficile et complexe du grand penseur a été grossièrement simplifiée; on la fit tenir toute entière dans une formule à peine moins creuse que la fameuse « clarté française », si souvent invoquée. Descartes, le législateur de la raison, le philosophe qui délivra la pensée du dogme de l'autorité, voilà un des clichés que l'on retrouve constamment parmi les conventions de l'esprit français. Les manuels glorifient le génie de Descartes parce qu'il ne représente rien d'autre que l'épanouissement suprême du bon sens, que tout paysan français porte instinctivement en lui. Et l'on peut lire quelque part que l'incarnation contemporaine la plus grandiose de l'esprit cartésien fut le maréchal Foch; de sorte que l'on aboutit à la conclusion que c'est grâce à la méthode cartésienne que la France a remporté la victoire[1].

1. Je n'invente rien. Voir le *Descartes* de Chevalier.

On voit combien la pensée de Descartes a été faussée et défigurée; cette forme vulgaire du cartésianisme a constitué, en France, l'obstacle le plus nuisible au développement de la philosophie pure. Elle a contribué à accréditer, à l'intérieur comme à l'extérieur, la légende suivant laquelle l'esprit français s'identifie au rationalisme, affirmation superficielle quientrave automatiquement tout effort de compréhension tendant à définir l'essence profonde de la France. C'est pourquoi tous les penseurs sérieux sont aujourd'hui d'accord pour s'efforcer de rendre à la philosophie de Descartes sa physionomie authentique, pour l'arracher au domaine de la philosophie populaire, et pour la réintégrer à sa place, dans la succession des chefs-d'œuvre de la pensée française. Mais il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui encore, la philosophie française — bien plus que la philosophie allemande — reste le privilège des spécialistes et l'apanage d'un cercle restreint de penseurs.

Il y a une autre raison encore pour laquelle la philosophie n'a jamais pu devenir, en France, ni le carrefour central ni la cîme la plus haute de la vie intellectuelle. Elle est restée captive, non seulement des formes du langage et du bon sens, mais encore des exigences de la science. Lorsque Bergson affirme que « la philosophie n'est que le prolongement de la science », il est le porte-parole d'une tradition plusieurs fois séculaire. En France, la pensée philosophique répugne à la construction de vastes « systèmes ». Elle n'éprouve nullement le besoin de recomposer et de réédifier tout le domaine de l'Être, à l'aide du seul « Logos ». Elle accepte la « réalité » telle quelle, et s'efforce d'établir la synthèse de ses idées tout en respectant les données généralement admises, de telle sorte que les matériaux dont est construit l'édifice puissent être encore utilisés, même lorsque l'ensemble du système aura été rejeté. « Les morceaux en sont toujours bons », comme dit Bergson. Notre conception allemande est tout autre. Nous pensons que le fragment et le tout sont logiquement et métaphysiquement coordonnés, et ne peuvent être considérés séparément; que la prétendue « réalité » ne saurait se suffire à elle-même comme une substance douée d'une existence propre; qu'on ne peut la concevoir qu'en partant

d'une réalité supra-sensible qui la transcende. Enfin nous croyons — depuis Hegel — que le domaine de l'Histoire appartient aux objets de la spéculation philosophique, au même titre que le domaine de la Nature. C'est pourquoi notre philosophie court toujours le risque de violenter la réalité, en faveur de la métaphysique, et de faire de l'histoire une idole, en faveur du finalisme. La pensée française obéit à d'autres mécanismes et court d'autres dangers. Elle a pris son orientation dans la « physique », en donnant à ce mot l'acception très large que lui prêtaient les anciens. Chez Descartes, géométrie et métaphysique sont si étroitement liées qu'il est impossible de savoir à qui revient la première place. Pour employer l'expression de Bergson, « la philosophie française s'est appuyée dès ses débuts sur les sciences abstraites et concrètes de la matière anorganique », c'est-à-dire sur les mathématiques et sur la mécanique, sur l'astronomie, la physique et la chimie; elle a ensuite appliqué son analyse aux phénomènes de la vie organique et sociale, et elle a logiquement abouti, chez Comte, à une classification des sciences qui commence par les mathématiques, et finit par la sociologie. Taine et Renan n'ont fait que poursuivre la même voie, et Bergson lui-même n'est pas avant tout — quoi qu'on le pense très souvent chez nous — le philosophe qui accueille le torrent dionysiaque de la vie, celui qui s'est révolté contre les lourdes chaînes de la raison, mais le penseur prudent qui s'efforce d'ébaucher une métaphysique positive fondée sur la science et sur l'expérience.

Ainsi la philosophie française se prive de la possibilité de féconder l'esprit jusque dans ses ultimes profondeurs, parce qu'elle paye un lourd tribut à des forces extérieures à elle-même et qu'elle évite de froisser, dans leurs « droits acquis », la langue, la littérature, la science, la raison, et finalement certains réflexes instinctifs de l'esprit national. Elle ne favorise, dans le domaine des œuvres inspirées par la spéculation philosophique, que celles dont le contenu est strictement compatible avec les forces stables de la civilisation.

L' « esprit philosophique » ne peut être considéré comme un attribut de la France qu'à condition de limiter ce concept au besoin inné de logique, et au désir de trouver pour tous

les problèmes de la vie une formule générale et facilement compréhensible. C'est dans ce sens que Bergson a pu dire : « Le besoin de philosopher est universel. Il tend à porter toute discussion, même d'affaires, sur le terrain des idées et des principes. Il traduit probablement l'aspiration la plus profonde de l'âme française, qui va droit à tout ce qui est général et, par là, à ce qui est généreux. En ce sens l'esprit français ne fait qu'un avec l'esprit philosophique. »

Les qualités et les défauts de la philosophie française découlent des principes mêmes sur lesquels repose l'idée de civilisation : le sens aigu de la réalité, l'amour de la stabilité, et la conception anthropocentrique de l'univers. Son humanisme conservateur ne saurait s'accommoder ni du panthéisme où s'épanouit une extase ivre de s'identifier à la vie, ni de l'idéalisme transcendantal de l'esprit créateur, ni du pessimisme absolu, qui voit le souverain bien dans une dissolution de toutes les valeurs, ni d'une critique des systèmes de morale entreprise au nom d'une volonté de puissance héroïque. Un Hegel, un Schopenhauer, un Nietzsche ne sauraient exister en France : ils dévasteraient le jardin de la civilisation et ruineraient le royaume des humains. L'infini de l'esprit ne peut s'accommoder des cadres à l'intérieur desquels se meut la philosophie française. Car la philosophie elle-même ne peut s'ériger en souveraine que là où elle est libre de parcourir l'espace inexploré, sans qu'aucune barrière ne vienne entraver son essor. C'est pourquoi elle ne joue qu'une rôle secondaire dans la vie intellectuelle française.

Il en va de même de la musique, et pour des raisons similaires. Mais dans ce domaine, plus encore qu'ailleurs, il importe de nous défaire de bien des préjugés traditionnels.

La France et la musique, voilà un de ces thèmes troublants autour desquels les différences de psychologie nationale se sont plu à accumuler les malentendus. On reconnaissait volontiers, il y a trente ans, que l'Allemagne était la patrie incontestée de la grande musique, et, dans ce domaine, l'on s'inclinait sans jalousie devant sa supériorité. Depuis lors, les choses ont changé. C'est une opinion très répandue en Allemagne que la place occupée par la France, dans le domaine musical, est insignifiante. Mais il suffit de lire les programmes

des concerts hors d'Allemagne et hors d'Europe, pour s'apercevoir que la musique allemande s'est laissé déposséder de la situation prépondérante qu'elle occupait jusqu'ici et qu'elle a vu surgir une rivale à ses côtés.

Chez nous, la musique a la vie facile, trop facile peut-être. Romain Rolland signalait dès 1905 que l'Allemagne risquait de se noyer dans un déluge de musique. A la même époque, Stefan George et son « cénacle » s'efforçaient de créer une forme de spiritualité allemande affranchie de la musique et même nettement hostile à celle-ci. Là où jaillissent des tendances nouvelles, là où des forces spirituelles originales se font jour, il arrive fatalement qu'elles se dressent contre l'ensemble des habitudes acquises et contre tout ce qui compose l'héritage traditionnel de la collectivité. Il pouvait donc sembler nécessaire, en Allemagne, de se détourner de la musique.

En France, nous assistons à une évolution exactement contraire. La culture française traditionnelle n'a jamais accordé qu'une toute petite place à la musique, quand elle ne l'a pas totalement ignorée. Et ce n'est pas que la France n'ait joué un rôle enviable dans l'histoire de l'art musical. Il suffit de rappeler l'école franco-flamande de la Renaissance, Lulli, Couperin et Rameau, ainsi que ces ardentes querelles esthétiques qui divisèrent le XVIIIe siècle. De même, pendant le premier tiers du XIXe siècle, la musique fut à Paris l'objet d'un culte passionné. Au Conservatoire, les exécutions des symphonies de Beethoven étaient d'une telle perfection qu'elles servaient de modèle aux chefs d'orchestre d'Europe. Mais le reflux ne tarda pas à se faire sentir. Nous en avons gardé le témoignage dans les plaintes d'un Berlioz, qui eut si cruellement à souffrir de l'indifférence du public.

Au lendemain de 1870 commence une lente ascension, un véritable renouvellement. La Société Nationale de Musique se constitua en 1871, sous l'influence de la défaite. Son but était la diffusion de la musique française, et sa devise « Ars Gallica ». Ce mot de ralliement n'a cessé de se faire sentir depuis lors, au sein du mouvement musical français. Si bien qu'en 1919, l'un de ses chefs, Vincent d'Indy, pouvait couronner l'œuvre de sa vie par sa symphonie *De bello Gallico*.

Pourtant cette évolution ne s'effectua pas sans heurts. Les tendances nationales de la jeune école française furent contrecarrées par l'influx du courant wagnérien.

On connaît l'opposition rencontrée par Wagner à Paris en 1861 et l'épisode peu glorieux de la première de *Tannhäuser*, qui n'eut qu'une seule conséquence heureuse : l'apologie si noble et si belle de Baudelaire en faveur du maître allemand. Il fallut attendre vingt ans, avant que l'on osât exprimer une opinion favorable à Wagner.

En 1882 Lamoureux inaugura ses concerts symphoniques hebdomadaires. Ils ouvrirent la voie, par laquelle put pénétrer la « musique de l'avenir ». L'art de Wagner conquit rapidement l'élite de la jeunesse française. La *Revue Wagnérienne* fut fondée en 1885 : toutes les formes d'art, tous les problèmes de l'esprit y furent débattus du point de vue wagnérien. Mallarmé célébra :

Le Dieu Richard Wagner irradiant un sacre
Mal tu par l'encre même en sanglots sibyllins.

Le *Parsifal* de Verlaine lui fait pendant, Wagner a été un des principaux inspirateurs du symbolisme. Mais le wagnérisme eut encore une autre répercussion sur le public français : il lui insuffla un intérêt pour la musique inconnu jusqu'alors. Son influence se fit également sentir sur les compositeurs, qui restèrent longtemps prisonniers de l'esthétique wagnérienne.

La réaction inévitable ne tarda pas à survenir. La Schola Cantorum fut fondée en 1894. Elle limita tout d'abord son activité à la renaissance de la musique religieuse, en s'inspirant des réformes introduites dans la lithurgie, depuis 1850, par les Bénédictins de Solesmes sous l'impulsion de dom Guéranger. Mais bientôt ses ambitions s'étendirent. Une « école supérieure de musique », née de la Schola Cantorum, fut fondée en 1900. Elle devint bientôt le foyer le plus actif de la musique moderne française. Son fondateur Vincent d'Indy y transmit à ses élèves l'enseignement hérité de son grand maître César Franck.

Une ère nouvelle s'ouvre avec le *Pelléas et Mélisande* de Debussy (1901). Pour la première fois depuis *Carmen*, on

vit naître un drame musical purement français, et qui inaugurait en même temps un style nouveau. C'est de *Pelléas* que date l'importance croissante prise par la France dans l'évolution musicale contemporaine.

Aujourd'hui, la jeune musique française se dresse à son tour contre Debussy, comme celui-ci s'était dressé jadis contre Wagner. « Debussy a dévié parce que, de l'embûche allemande, il est tombé dans le piège russe... Debussy a joué en français, mais il a mis la pédale russe... *Pelléas*, c'est encore de la musique à écouter la figure dans les mains. Toute musique à écouter dans les mains est suspecte. Wagner, c'est le type de la musique qui s'écoute dans les mains. » Ainsi le décrète Jean Cocteau[1], le défenseur de la musique française « d'avant-garde ».

Cette jeune musique réprouve tout impressionnisme, tout mysticisme. Elle veut être à la fois classique et actuelle. Wagner lui sert toujours d'épouvantail. « Relisons », dit Cocteau, « le *Cas Wagner* de Nietzsche. Jamais des choses plus légères et plus profondes n'ont été dites. Quand Nietzsche loue *Carmen*, il loue la franchise que notre génération cherche au music-hall. Il est regrettable qu'il oppose à Wagner une œuvre artiste et inférieure à l'œuvre de Wagner sur le plan artiste. Ce qui balaye la musique impressionniste, c'est, par exemple, une certaine danse américaine que j'ai vue au Casino de Paris. »

On est en droit de se demander si le piège américain ne risque pas de s'avérer, à la longue, aussi dangereux pour la musique française que les pièges allemand ou russe. Quoi qu'il en soit, la musique est redevenue, en France, l'égale des autres arts. Elle a acquis, au sein de la vie spirituelle, une importance plus grande qu'elle n'en a jamais eu. Ce trait avait déjà été marqué d'une façon saisissante, dans le *Jean Christophe* de Romain Rolland. Ce fut une surprise, pour tous ses lecteurs, de voir un écrivain français faire d'un musicien allemand le héros d'un de ses romans (et j'ajoute que ce fut, pour ses lecteurs allemands, une surprise peut-être plus grande encore).

Car Romain Rolland, justement, est un de ces érudits,

1. *Le Coq et l'Arlequin*, 1918.

de ces critiques, et de ces romanciers, qui ont consacré la plus grande partie de leur activité — et avec un succès incontestable — au renouvellement du goût musical en France. Lui aussi s'est enivré, dans sa jeunesse, de musique wagnérienne. Il a travaillé, pendant toute une génération, à l'éducation musicale de sa nation. Il a été un des premiers à saluer l'avènement de Debussy, sans pourtant cacher que l'atmosphère crépusculaire et la fragilité aristocratique de son art n'étaient pas les qualités qui le touchaient le plus directement. Il compare Debussy à Racine; mais, ajoute-t-il aussitôt, ce n'est là qu'un des aspects du génie français. L'autre lui apparaît chez Berlioz et Bizet. Il trouve en eux, — faute de mieux, — comme il le note d'une façon caractéristique, la France des fêtes du peuple et de la Révolution. Mais il a beau célébrer la renaissance de la musique française, il sait pourtant qu'elle est une manifestation aristocratique de l'élite, non une puissance inscrite dans les destinées de la nation.

Peut-elle le devenir? Il est difficile de le croire, malgré les efforts fervents des musicographes, parmi lesquels les travaux de Maurice Bouchor méritent une mention particulière. Il y a eu jadis une chanson populaire française, mais elle paraît éteinte; et tous les essais pour la ressusciter semblent avoir été, jusqu'ici, des tentatives artificielles.

Malgré cette renaissance de la pensée musicale et philosophique, ce qui caractérise, aujourd'hui encore, la structure intime de la spiritualité française, c'est la primauté toujours incontestée de la littérature. Les fonctions dominantes et représentatives de l'esprit lui restent dévolues. C'est elle qui donne la mesure des choses; elle continue à incarner les traditions nationales.

La science elle aussi doit s'incliner devant la littérature, et surtout les sciences morales et politiques. Celles-ci sont loin d'occuper en France la place qu'elles détiennent en Allemagne. Il leur manque l'impulsion qu'elles ont reçue, chez nous, de l'humanisme et du protestantisme. La fusion de ces deux forces a préparé en Allemagne un terrain propice à leur épanouissement. Pour s'exprimer, l'humanisme français a préféré emprunter la forme littéraire (Ronsard), philoso-

phique (Montaigne) et politique, plutôt que la forme historique et philologique. Il faut en voir la raison majeure dans l'écrasement du protestantisme français, tandis que, chez nous, la Réforme luthérienne a favorisé le développement des recherches historiques et philosophiques par son goût pour l'examen de conscience, et sa façon particulière de traiter les grands problèmes de la destinée individuelle et collective. En France, nous ne voyons rien de semblable. Il est aussi impossible d'y concevoir un docteur Faust qu'un Herder ou un Hegel. Les sciences morales y ont suivi une évolution bien différente de celle qu'elles ont subie chez nous : car elles ont été tantôt drainées par le large fleuve de la littérature et de la politique; tantôt elles se sont emprisonnées dans des recherches de spécialistes; tantôt elles ont succombé à la tentation de méthodes soi-disant empruntées aux sciences exactes; et tantôt elles se sont résorbées dans la psychologie et la sociologie. Tels sont les traits les plus saillants de leur évolution : il va sans dire que l'on pourrait citer bien des cas isolés. Mais ceux-ci ne sont justement que des exceptions inspirées le plus souvent (que l'on songe à Renan) par les exemples féconds de la science allemande. Il faut encore ajouter — pour employer à dessein une terminologie simpliste — que l'ensemble des manifestations de l'esprit garde aux yeux des Français un caractère éminemment statique, tandis que nous le concevons comme une chose essentiellement dynamique. Le Français tend à faire porter son analyse bien plus sur les choses de la nature que sur celles de l'esprit. A ses débuts, le mot de « science » servait uniquement à désigner l'ensemble des sciences physiques et naturelles. Celles-ci sont très appréciées en France, parce qu'elles contribuent à assurer la suprématie de l'homme sur la nature, qu'elles l'aident à vaincre la tyrannie des éléments, et concourent à émanciper l'esprit de la contrainte des dogmes, de la société, et des mœurs. C'est pourquoi la médecine est, en France, la plus populaire des sciences. Que l'on songe à la fatuité « éclairée » du pharmacien Homais, dans *Madame Bovary*! Ce n'est sans doute qu'une caricature, mais elle est fondée sur la réalité. Le médecin est le « curé du républicain ». Raspail (1794-1878) chimiste et médecin à la fois, était tout désigné

pour assumer le rôle politique d'un « Patriarche du radicalisme ». Un positiviste comme Littré (1801-1881), médecin et philosophe, qui mettait le fruit de sa pensée à la disposition des hommes politiques, faisait figure de sage aux yeux des républicains. Depuis 1900, Pasteur et Curie sont les figures symboliques en qui s'incarne le génie de la science. Les dernières décades ont vu naître, en France, de nombreuses discussions relatives à la « valeur de la science ». Mais ces discussions ont toujours pour objet les sciences mécanistes considérées soit comme un facteur de progrès social, soit comme ennemies de l'Église. Ni le philosophe, ni le musicien, ni le savant, ne sont, en France, les exposants de l'esprit national : ce rôle incombe au littérateur.

La notion française du « lettré » fait pendant à notre conception allemande de « l'homme cultivé »; le lettré, c'est le connaisseur versé dans tous les domaines de la littérature. Il connaît ses classiques, ou du moins prétend les connaître et les admirer. Il est maître dans l'art de citer habilement, et à propos, les grands écrivains de sa nation. Les connaissances littéraires font partie, en France, de ce que l'on pourrait appeler « les bonnes manières » de l'esprit. On déplore la décadence dont souffrent, de nos jours, la culture littéraire et les humanités. Ce souci tourmente beaucoup les Français. Pourtant la France n'en reste pas moins, à nos yeux, la patrie de la grande tradition humaniste.

Sainte-Beuve a donné, dans sa leçon d'ouverture à l'École normale (1858), une définition classique de cette tradition; il la compare aux grandes voies romaines, encore visibles de nos jours, qui traversaient jadis tout l'Empire et menaient à la Ville Éternelle : « ... Descendants des Romains, ou du moins enfants d'adoption de la race latine, cette race initiée elle-même au culte du Beau par les Grecs, nous avons à embrasser, à comprendre, à ne jamais déserter l'héritage de ces ancêtres et de ces frères illustres, héritage qui, depuis Homère jusqu'au dernier des classiques d'hier, forme le plus clair et le plus solide de notre fonds intellectuel. Cette tradition, elle ne consiste pas seulement dans l'ensemble des œuvres dignes de mémoire que nous rassemblons dans nos bibliothèques et que nous étudions : elle a passé en bonne

partie dans nos lois, dans nos institutions, dans nos mœurs, dans notre éducation héréditaire et insensiblement dans notre habitude et dans toutes nos origines; elle consiste en un certain principe de raison et de culture qui a pénétré à la longue, pour le modifier, dans le caractère même de cette nation gauloise et qui est entré dès longtemps jusque dans la trempe des esprits. »

Cette conception de la tradition, telle que la formule Sainte-Beuve, fait déjà partie de l'histoire. Elle trahit une étroite parenté avec le pseudo-classicisme de la fin du XVIIIe siècle. Mais le fond même de son exposé a conservé toute sa validité. Actuellement, l'on envisage la tradition en France d'une tout autre façon. Mais le problème lui-même reste toujours inscrit à l'ordre du jour. Lorsque la France se ressaisit après la guerre, elle se remémora ses traditions gréco-latines. On fonda une collection d'auteurs anciens accompagnés de traductions — la collection Guillaume Budé — qui obtint en peu d'années un succès considérable.

L'humanisme est étroitement lié au classicisme français. Virgile appartient, en France autant qu'en Italie, aux forces indestructibles de la culture intellectuelle. L'itinéraire de l'humanisme français va de Paris à Athènes en passant par Rome; tandis que le nôtre, le plus souvent, va directement à Athènes en laissant Rome de côté. La France classique a souvent considéré l'Hellade avec une certaine méfiance. C'est la méfiance du Romain envers les *graeculi*. Rome représente la loi et l'ordre, tandis que la Grèce, c'est l'esprit de jeu, ou la sophistique, ou le mythe. Platon est encore trop proche des mystères. Il y a toujours eu, en France, un courant platonicien, mais c'est un courant d'importance secondaire. Il est facile de distinguer, parmi les classiques français, deux types différents qui procèdent l'un de Rome et l'autre de la Grèce : Corneille, Bossuet, Montesquieu, sont des Romains; Racine, La Fontaine, Fénelon, sont des Grecs. Il a toujours existé un hellénisme français, mais c'est avant tout un hellénisme psychologique et rationaliste, plus étroitement apparenté à Euripide et à Aristote qu'à Pindare ou à Eschyle. Ce que la France demande au Parthénon, c'est la symétrie; à la Grèce, la mesure; à Athènes, la sagesse. Tandis que

nous y cherchons avant tout le frisson orphique. Même ceux d'entre les Français, qui considèrent le génie grec comme l'épanouissement suprême de l'esprit humain, ne peuvent lui sacrifier l'idée latine. Charles Maurras a beau établir « la conformité profonde du Valois et du Parisis avec l'Attique la plus pure », il n'en blâme pas moins ceux qui cherchent à diminuer la part de Rome dans le monde. Rome a transmis l'hellénisme à la France, mais aussi, hélas! — et c'est là le reproche que lui adresse Maurras, — les poisons du sémitisme et de l'orientalisme.

Être helléniste et mépriser les Romains est, en France, une situation d'exception, voire d'opposition. On ne la rencontre guère, de nos jours, que chez certains érudits, dont les tendances politiques sont orientées vers la gauche, et qui voient dans l'idée romaine le soutien du principe d'autorité de l'Église et de l'État, tandis que la Grèce (Archimède) est pour eux la patrie de l'esprit de recherche désintéressée et de la libre pensée.

Victor Hugo, dans sa géniale simplicité, a réconcilié l'hellénisme et le latinisme dans une formule qui répond en même temps aux aspirations de la pensée populaire : « La France est de la même qualité de peuple que la Grèce et l'Italie. Elle est athénienne par le beau et romaine par le grand. En outre elle est bonne. »

L'importance de la littérature, en France, se manifeste d'une façon très nette sur le plan sociologique. Le prestige de l'Académie française en est peut-être l'exemple le plus frappant. L'honneur suprême qui puisse échoir à un Français est d'être admis dans l'Assemblée des quarante Immortels. Ministres, généraux, princes de l'Église, tous rivalisent dans leurs efforts pour mériter cette distinction. L'Académie est la représentante officielle de la littérature; c'est à travers elle que la France a élevé l'esprit à la dignité d'une institution nationale. « L'Académie », dit Renan dans ses *Essais de morale et de Critique*, « comptait à peine quelques années d'existence et un immense résultat était atteint, l'ennoblissement de l'esprit. Jusque-là, mendiant, parasite ou pédagogue, l'esprit n'avait point eu de forteresse, et avait cherché son asile à l'ombre de l'Église et du château féodal. Désormais c'est l'homme

d'esprit qui accorde aux gentilshommes le titre de confrère. »

Il est vrai que l'Académie a excité de tous temps la verve de l'ironie française, et elle a souvent encouru le reproche de s'être laissé ossifier. Pourtant elle conserve un prestige immense, que l'élection d'hommes illustres suffit à renouveler. Ce prestige est d'ailleurs plus unanimement reconnu à l'étranger qu'en France, et dans la mesure où l'étranger se sent tributaire de l'idée française de civilisation. Il est plus grand, également, en province qu'à Paris. Mais aujourd'hui encore, l'Académie a gardé le pouvoir de flatter la vanité des esprits les plus libres. Une fois membre de l'Académie, l'heureux Immortel voit grandir, d'une façon fort appréciable, son indépendance et son autorité. L'Académicien reçoit l'hommage, non seulement de tous ceux qui posent leur candidature à l'Académie, mais encore du cercle infiniment plus vaste de ceux qui espèrent en faire partie un jour. L'Académie dispose d'une rente annuelle de plusieurs centaines de mille francs qu'elle distribue chaque année en prix littéraires. Ceux-ci contribuent également à élargir son influence. Enfin l'Académicien est un homme « arrivé ». Tant qu'il n'était qu'un candidat, il devait s'imposer une réserve prudente, afin de ne froisser aucune susceptibilité. Une fois élu, il reconquiert du même coup sa liberté de parole et son indépendance de pensée. « L'esclave romain », dit Fernand Vanderem[1], « ne connaissait ce bonheur que le jour des Saturnales. L'Académicien... le connaît tous les jours que Dieu fait ». Des avantages matériels sont également liés à son élection. Sitôt qu'un écrivain peut faire suivre son nom de la mention « de l'Académie française », ses droits d'auteur augmentent comme par magie, en même temps que le tirage de ses livres.

On sait que l'Académie est une création de la monarchie absolue, et que l'âge d'or de la littérature française a coïncidé avec le règne de Louis XIV. Le classicisme français reflète le sentiment de souveraineté qui anime la monarchie à cette époque. Mais l'esprit classique a survécu aux rois, et c'est à lui principalement qu'incombe, depuis deux siècles et demi, le soin de maintenir intactes à travers le monde les vertus universelles du génie français.

1. *La Littérature*. Hachette, 1927.

L'esprit classique est né, en France, du mouvement intellectuel de la renaissance italienne. Il est certain que Corneille, Racine, La Fontaine, seraient de toute façon devenus de grands poètes, mais ils ne seraient pas devenus des classiques, si l'on entend par « Classicisme » une littérature orientée d'après les grands modèles du passé, et fondée sur les principes du rationalisme esthétique. Le classicisme français s'est efforcé tout d'abord d'être une imitation rationnelle des anciens. Cette pensée conductrice lui venait d'Italie. L'humanisme italien avait lentement élaboré cette conception (qu'il croyait conforme à la poétique d'Aristote), au cours d'un débat passionné qui dura de 1527 à 1613. Mais tandis qu'en Italie la poésie de la Renaissance s'épanouissait librement et à l'écart de ces discussions, nous voyons en France l'esprit rationaliste contrôler constamment le génie poétique et lui imposer ses lois. De Ronsard à Malherbe, et jusqu'à Boileau, la création poétique est restée étroitement liée à la théorie. Le classicisme français n'a atteint son apogée qu'après un siècle d'évolution historique[1]. Dès 1550, l'imitation des anciens se trouve érigée en principe par Ronsard et son école. Au cours d'une seconde période — vers 1630 — les règles de cette imitation sont formulées et codifiées dans un ensemble de traités didactiques. La doctrine classique se trouve ainsi définie. L'évolution est couronnée par la génération des grands classiques de 1660. Ces trois périodes se suivent sans interruption. Mais chacune d'entre elles repousse celle qui l'a précédée, parce qu'elle a atteint, à son tour, un niveau d'art supérieur. C'est ainsi que les grands classiques de la troisième période se sont libérés du doctrinarisme de la génération précédente, et l'ont remplacé par le « grand goût classique ». Le travail à la décalque s'est transformé en instinct créateur. Dans ses efforts pour fonder un style qui lui soit propre, la volonté consciente du génie national a rejeté la double tutelle de la littérature antique et de la poésie italienne. Les chefs-d'œuvre de cette époque ne sont plus des copies artificielles de l'antiquité : ils s'épanouissent comme la nature portée à sa perfection. A travers la théorie de l'imitation des anciens, ils ont retrouvé,

1. Voir René Bray, *La formation de la Doctrine classique en France*, 1927.

en se haussant, l'indépendance et l'originalité. Ils sont les instruments dont s'est servi le XVIIe siècle pour créer un style authentiquement français. On n'y retrouve plus trace de l'humanisme ni du *seicento* italien. A l'esthétique de la renaissance a succédé un nouveau style universel de caractère classique, forgé par la France, et que celle-ci impose au monde, au moment même où le génie classique de l'Italie sombre dans le baroque. Trait significatif : les plans proposés par le Bernin pour l'achèvement du Louvre déplurent à Paris. La colonnade de Perrault répondait mieux au goût du jour. Elle nous offre, aujourd'hui encore, un exemple frappant de l'idéal de symétrie, d'ordre et de mesure, qui régnait alors en France. Il ne nous est pas facile, à nous autres Allemands, d'apprécier Racine à sa juste valeur. Lessing et beaucoup d'écrivains à sa suite nous barrent la route; la compréhension du classicisme français nous semble fermée. Mais l'architecture de cette époque peut nous ouvrir la voie. Celui qui a saisi le langage architectural de l'hôtel Biron (l'actuel musée Rodin) peut goûter le sens exquis des proportions, qui est à la base de toute la littérature classique française.

A l'encontre de toutes les autres littératures modernes un concours de circonstances favorables a permis au classicisme français de devenir un style universel; il a eu la chance de s'épanouir en ces années où la puissance de la monarchie et de l'État français atteignaient à leur point culminant. Le Roi lui-même s'y est personnellement intéressé. Il a protégé Molière contre les attaques de ses ennemis; il a attaché Racine à la cour; il a nommé Bossuet précepteur du Dauphin, et Fénelon précepteur du duc de Bourgogne. *Esther* et *Athalie* ont été composées pour les Demoiselles de Saint-Cyr, le *Discours sur l'Histoire Universelle* et *Télémaque*, pour les princes de la maison royale. On se crut revenu au siècle d'Auguste : le maître incontesté d'un Empire universel s'avançait, entouré d'un cercle d'esprits éminents, dont l'éclat rejaillissait sur sa personne et sur l'État. Cette comparaison s'imposa à l'esprit des contemporains. Elle fournit le thème de la querelle des anciens et des modernes. L'époque prit une conscience si claire du degré de culture où elle était parvenue, qu'elle déclara ne tenir que d'elle-même les raisons de sa gloire et

de son autorité. La suprématie politique de la France — jusqu'à la fin de l'Ancien régime — ouvrit alors les routes par lesquelles le style classique se répandit à travers l'Europe. L'hégémonie matérielle a favorisé l'hégémonie spirituelle : elle a porté au loin l'*Art poétique* de Boileau, les tragédies de Racine, l'art des jardins de Le Nôtre, l'idéal architectural de Versailles, le cérémonial de la Cour, et le dictionnaire de l'Académie. Mais le classicisme — et c'est là ce qui fait sa réelle grandeur — est autre chose, et plus, qu'un style royal français. Racine, Molière, Boileau, La Rochefoucauld, La Bruyère, madame de La Fayette, et les autres fondateurs de cette littérature sont restés plus proches de nous que Le Brun et Lulli. L'esthétique littéraire a survécu aux mœurs et au style décoratif du XVIIe siècle.

A partir du XVIIIe siècle, nous voyons se dissoudre les liens — déjà fort lâches en vérité — qui unissaient l'esprit littéraire classique à la religion catholique. En même temps la littérature s'affranchit de l'autorité du Roi et de l'État. Chez Voltaire cette évolution se trouve accomplie. Désormais, la littérature classique va laisser s'épanouir les éléments de scepticisme et de libre-pensée inclus dans le rationalisme, et dont des frondeurs comme Saint-Evremond ou des cartésiens comme Fontenelle avaient été les représentants en quelque sorte officieux. Le contact une fois établi avec l'empirisme des philosophes anglais, la littérature va se livrer à une critique radicale des mœurs de son temps. Elle prépare la Révolution. De sorte que Taine n'avait sans doute pas tort de soutenir que la « raison oratoire » des classiques avait été le levier spirituel du bouleversement social. Sans doute le classicisme du XVIIIe siècle ne ressemble-t-il guère à celui du XVIIe. Mais il en conserva les formes traditionnelles. La *Mérope* de Voltaire est construite sur le schéma des tragédies de Racine.

Ce pseudo-classicisme fut détruit par les mouvements littéraires du XIXe siècle. Mais ce fait, justement, a permis aux auteurs contemporains de jeter un regard neuf sur le passé, et les a rendus de nouveau sensibles à la grandeur du véritable classicisme.

En France, lorsqu'un mouvement littéraire ou un auteur isolé parviennent à leur maturité, ils trahissent presque tou-

jours une secrète conformité intellectuelle avec les instincts esthétiques de cette époque. Aucun auteur français ne peut oublier que le classicisme fait partie intégrante de son passé. La seule existence de cette tradition suffit à influencer sa formation intellectuelle même à son insu. Le fluide indéfinissable de l'esprit classique renaît sans cesse de la terre française. Le symbolisme de 1890 a rejoint, à travers Gide et Valéry, la clarté de forme et la densité de pensée du classicisme; les membres les plus doués du groupe dadaïste ont eux-mêmes retrouvé cette voie.

Il va sans dire que la permanence de cet instinct classique est le fruit d'une volonté constante, et l'objet de soins continus. Chaque Français passe par l'école de la littérature classique. Les lycéens de la IIIe République tirent les éléments fondamentaux de leur culture linguistique, artistique, et psychologique, d'œuvres qui ont mûri sous le soleil de la monarchie. Cette littérature classique n'est pas seulement l'apanage d'une élite. Elle est devenue le patrimoine de la nation tout entière. Comment cette évolution a-t-elle été possible? On peut en voir une explication dans le fait que la littérature classique n'est liée à aucune conception particulière de la vie, tandis qu'elle est rigoureusement définie quant à ses formes d'expression et à ses règles esthétiques.

Nous avons défini la France une « terre du milieu ». De même nous pourrions appeler la littérature française une « littérature du milieu ». Ce qui la distingue, ce n'est ni la hauteur d'une inspiration constamment maintenue sur les cîmes, ni la profondeur de son sentiment cosmique. C'est l'équilibre harmonieux qu'elle sait établir entre les régions tempérées de l'esprit. Ni Faust, ni Wilhelm Meister, ne sont chez nous les sources où vient s'abreuver l'éducation populaire. Tandis qu'en France, La Fontaine, Racine, Bossuet, Molière et Voltaire ont façonné les générations.

Il est évident, si l'on adopte notre échelle de valeurs allemandes, que Gœthe domine de haut chacun des écrivains que nous venons de citer. Les Anglais, de leur côté, ne comprendront jamais que l'on puisse préférer Racine à leur Shakespeare. Si l'on demande : « Lequel des deux est le plus grand, Racine ou Shakespeare, Le Poussin ou Rembrandt? »

on pose une question stérile. Le seul fait de la poser reflète un manque d'équité envers la littérature française. Car la grandeur de celle-ci ne réside pas dans la valeur intrinsèque de tel ou tel individu pris isolément, mais dans la continuité de sa tradition et dans l'altitude constante de son niveau intellectuel. Quel est le plus grand Français? voilà une question à laquelle il est impossible de répondre et c'est là un fait éminemment caractéristique. La France n'a produit ni un Dante, ni un Shakespeare, ni un Cervantès, ni un Gœthe; mais elle possède par contre une littérature douée, *par son ensemble même*, d'une incomparable personnalité.

Tout au sommet de notre hiérarchie des valeurs humaines, se place notre conception de la génialité. Nous exigeons du génie qu'il renouvelle de fond en comble notre image de l'univers, et qu'il recrée un monde à lui, par la seule puissance de son imagination. L'esprit français ne procède pas ainsi. Il accorde une valeur plus grande à l'équilibre qu'à la force, à la perfection qu'à l'originalité. La France a produit nombre de grands poètes; pourtant la grandeur de sa littérature n'est pas fondée sur la poésie, mais sur la prose. Rivarol, l'esprit le plus profond et le plus brillant de la vieille France à son déclin, a dit : « C'est la prose qui donne l'empire à une langue; la poésie n'est qu'un objet de luxe. » Cette phrase traduit — sous un aspect politique — une des attitudes fondamentales de la pensée française. Les vers admirables de Racine sont aussi près de la prose que la poésie peut l'être sans renoncer à elle-même. Il semble inconcevable qu'un poète lyrique puisse jamais trouver place, en France, au sein de ce cercle restreint d'hommes illustres, en qui une nation contemple la cîme de son patrimoine spirituel. « Le lyrisme est un accident chez nous », dit G. Lanson, « la création en a été tardive et laborieuse; la source du lyrisme s'ouvre en somme assez rarement au fond de l'âme française ». Flaubert écrit : « Il faut déguiser la poésie, en France, on la déteste ». (Lettre du 12 décembre 1852 à Louise Colet). Et Baudelaire : « La France éprouve une horreur congénitale de la poésie ». Et précédemment encore, André Chénier : « De toutes les nations de l'Europe les Français sont ceux qui aiment le moins la poésie et qui s'y connaissent le moins ». Tous les

critiques ont été frappés par le caractère anti-lyrique de la littérature française. Sans doute y a-t-il eu jadis en France une poésie, au sein de laquelle resplendit la flamme du lyrisme le plus tendre et le plus pur : la Chanson provençale des XIIe et XIIIe siècles. La poésie médiévale du Nord de la France s'est formée à son école, sans cependant atteindre à son charme, ni à sa spontanéité. Car l'art délicat des troubadours ne pouvait s'épanouir que sur un sol imprégné par cette culture méridionale que la croisade contre les Albigeois, l'Inquisition et la réforme dominicaine n'allaient pas tarder à anéantir. Ce travail de destruction fut un des sacrifices les plus sanglants que la France dut s'imposer pour parvenir à son unité politique et intellectuelle.

Un des obstacles les plus considérables qui s'oppose au développement du lyrisme en France est le goût inné du scepticisme, de la raillerie, et le sens aigu des réalités, dépouillées de toute illusion poétique. La littérature française tend toujours à confondre la poésie et le discours rimé. Ce danger est inhérent à sa nature. Il faut en voir les raisons historiques dans la formation même de la doctrine classique. Celle-ci, en effet, s'est occupée exclusivement de la poésie, tout en se bornant aux formes littéraires pour lesquelles les anciens avaient recours au vers. De sorte qu'en France, l'idée même de poésie s'est trouvée liée à une conception artistique purement formelle et limitée aux modèles classiques. Ainsi s'explique la confusion si répandue entre le poème et le discours rimé. Boileau l'a consacrée une fois pour toutes. Or l'auteur du *Lutrin* fait corps avec la tradition française, et, comme elle, ne peut être détrôné. De jeunes révoltés ont osé, parfois, battre son autorité en brèche : ils ont presque toujours fini par faire amende honorable. L'évolution de Sainte-Beuve nous offre l'exemple typique d'un de ces revirements. Boileau sort toujours « sain et sauf » de la tourmente, fût-ce de la façon la plus artificielle. Son nom est le manteau dont on se plaît à recouvrir la correction prosaïque. Bien qu'à vrai dire un grand nombre de ceux qui ne jurent que par lui le louent plus qu'ils ne le lisent, il n'en reste pas moins le symbole de la tradition classique. Il est également un symbole de probité technique et d'équilibre esthétique.

Flaubert vieillissant, en ces années où l'école naturaliste cherchait à l'annexer, se récréait en lisant Boileau. Un romantique comme Delacroix a pu écrire : « Boileau est un homme qu'il faut avoir sous son chevet; il délecte et purifie; il fait aimer le beau et l'honnêteté, tandis que nos modernes n'exhalent que d'âcres parfums, mortels, le plus souvent, pour l'âme, et faussent l'imagination par des spectacles de fantaisie[1] ».

L'adversaire le plus acharné de Boileau a été Victor Hugo. Mais si Boileau tue la poésie par ses « platitudes raisonnables » (Remy de Gourmont), Hugo, lui, la met en péril par sa grandiloquence. A la question : « Quel est le plus grand poète français? » Gide a répondu un jour : « Hugo, hélas! » Sans doute Victor Hugo occupe-t-il une position unique par la puissance de son verbe, la richesse de ses images, la splendeur de ses antithèses, le débit majestueux de son discours. Il faut pouvoir se laisser ravir et enivrer par lui. Mais ce discours, qui s'écoule en une cataracte d'alexandrins sonores, est un discours, justement, et non point un chant. Aucune autre littérature ne possède des poésies comparables quant à la rhétorique et à la virtuosité du langage. Ce qui fait la grandeur et l'originalité de Hugo, ce qui lui assure de régner pour toujours sur le cœur de la France, c'est une qualité particulière de son génie qui lui permet de traduire en formules d'une rare magnificence les sentiments de la collectivité. Il est « l'écho sonore » des masses, le porte-voix qu'emprunte l'âme populaire pour exprimer ses émotions politiques et sociales. Dans ses vers retentissent des rythmes de marche, des appels de trompette et des roulements de tambour. Là où il est le plus heureusement inspiré, c'est lorsqu'il chante les louanges de Paris, ou qu'il célèbre la gloire de l'épopée révolutionnaire et impériale; c'est lorsqu'il s'abandonne à ses visions prophétiques où se déploie l'avenir social de la nation et de l'humanité.

Ce n'est pas diminuer la poésie de Hugo, mais seulement la définir, que de constater combien lui fait défaut la substance lyrique qui s'exprime à travers l'œuvre d'un Gœthe ou d'un Keats. Il faut attendre Baudelaire pour rencontrer

1. Eugène Delacroix : *Œuvres littéraires*, I, 96.

en France un lyrisme à la fois pur et de grand style. C'est pourquoi la publication des *Fleurs du Mal* (1857) est un des événements capitaux de la littérature française. Son importance fut à peine comprise de ses contemporains. L'école symboliste fut la première à admirer Baudelaire. Mais, pendant des décades, la critique académique a cru pouvoir s'en débarrasser comme d'un écrivain de second ordre. De nos jours cette opposition semble enfin brisée. La poésie de Baudelaire a conquis un public toujours plus vaste; si bien qu'aujourd'hui la question qui se pose — et que Léon Daudet a formulée tout récemment — est celle-ci : « Victor Hugo ou Baudelaire? » Cette question est le symptôme d'une révision profonde des valeurs esthétiques, révision dont l'influence ne peut manquer d'avoir une répercussion considérable sur le rythme vital de la littérature française.

Le « cas Baudelaire » a eu des conséquences incalculables. Il a introduit le « modernisme » au sein de la littérature française. Classicisme, Romantisme et Naturalisme possédaient, en France, un trait commun : celui d'être immédiatement accessibles à l'intelligence normale de l'Européen cultivé. On pénètre de plain-pied dans ces domaines littéraires. On peut les analyser et les commenter jusque dans leurs moindres détails.

Tandis qu'avec Baudelaire nous entrons dans un monde qui échappe aux lois de la raison. On ne peut s'y reconnaître, qu'à condition de posséder le sens du mystère poétique — sens qui peut très bien manquer au lecteur, tout comme le sens musical, ou les prédispositions à l'expérience mystique. A Baudelaire ont succédé Mallarmé et Valéry, Rimbaud et Claudel, ainsi que leurs disciples, qui ont ébranlé la charpente solide du rationalisme esthétique. Puis est venue la toute jeune génération, qui a suivi l'exemple donné par ses aînés. On a soulevé récemment le problème de la « poésie pure ». Celui-ci a fait l'objet de débats passionnés. Henry Bremond, le psychologue subtil de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux*, l'analyste pénétrant que l'Académie compte parmi les siens depuis plusieurs années, a consacré à la « Poésie pure » un plaidoyer où se déploie une intelligence lumineuse. Mais ces discussions nous montrent justement

l'effort que la conscience française doit faire sur elle-même pour porter un jugement sur ces questions, et combien ces notions nouvelles la troublent et la déconcertent. Cette évolution trahit une transformation profonde dans la structure de la littérature française. Deux littératures superposées coexistent aujourd'hui en France; la littérature traditionnelle, accessible d'emblée à tout lecteur cultivé; et la littérature dite « moderne », à travers laquelle se forment lentement une conscience et une sensibilité nouvelles. Cette littérature « moderne » sert de cible aux journalistes qui se croient volontiers les représentants officiels du « bon sens » français. Il est probable, cependant, que les deux formes de littérature continueront à subsister côte à côte.

La littérature rationaliste ne cessera jamais, en France, de provoquer l'admiration des meilleurs esprits. Car sa valeur réside dans une perfection esthétique qui survit aux métamorphoses de la conscience humaine. Cette perfection n'est peut-être tout à fait accessible qu'aux Français. Une lettre de Flaubert peut nous éclairer sur ce point : « Nous nous étonnons des bonshommes du siècle de Louis XIV, mais ils n'étaient pas des hommes d'extraordinaire génie; on n'a aucun de ces ébahissements, en les lisant, qui vous fassent croire en eux à une nature plus qu'humaine, comme à la lecture d'Homère, de Rabelais, de Shakespeare surtout. Non; mais quelle conscience! Comme ils se sont efforcés de trouver pour leurs pensées des expressions justes! Quel travail! Quelles ratures! Comme ils se consultaient les uns les autres, comme ils savaient le latin! Comme ils lisaient lentement! Aussi toute leur idée y est, la forme est pleine, bourrée et garnie de choses jusqu'à la faire craquer. *Or il n'y a pas de degrés, ce qui est bon vaut ce qui est bon.* La Fontaine vivra autant que le Dante, et Boileau que Bossuet ou même Hugo. » Il est impossible pour un étranger de placer sur le même plan Dante et La Fontaine. Mais le jugement porté par Flaubert restera toujours vivant en France. André Gide note dans son journal de voyage au Congo (1927) : « Achevé la lecture complète des fables de La Fontaine. Aucune littérature a-t-elle jamais offert rien de plus exquis, de plus sage, de plus parfait? »

Dans le domaine littéraire, comme dans le domaine social, la France est à la fois le pays des révolutions audacieuses et du conservatisme endurci. Un artiste qui découvre un nouvel univers de beauté trouvera facilement en France un petit cercle d'admirateurs et de disciples; mais il ne sera que difficilement admis dans le Panthéon du goût; on ne l'assimilera que très tardivement aux valeurs indiscutées qui forment le patrimoine intellectuel de la nation. Il ne sera jamais pleinement « reconnu », tant qu'il n'aura pas reçu la consécration officielle que seul peuvent lui conférer les salons, la critique et l'Académie. Ce cas s'est chaque fois répété, qu'il s'agisse de Stendhal ou de Balzac, de Flaubert, de Mallarmé ou des Impressionnistes. C'est pourquoi tant d'artistes et de poètes français ont trouvé d'abord à l'étranger la sympathie et l'accueil qui leur faisaient défaut dans leur propre pays, où la gloire ne leur était accordée qu'avec une avare et méfiante parcimonie. Le jugement définitif qui consacre la valeur d'un auteur ne se prononce, en France, que cinquante ans après sa mort. Et encore la réticence du public est-elle d'autant plus grande que l'étranger aura plus fortement témoigné son approbation. Car les gardiens vigilants de la tradition se dressent aussitôt et marquent au fer rouge la nouvelle tendance artistique, en la déclarant anti-française. Le débat esthétique se trouve alors porté sur le terrain politique. Puisque l'on considère le goût public comme un bien national, il importe de le préserver d'autant plus attentivement des influences étrangères, qui ne manqueraient pas de le vicier. Et si l'on assimile ce goût au classicisme, tout ce qui n'est pas classique prend immédiatement l'aspect d'une importation étrangère et d'un poison pernicieux.

Aujourd'hui encore, beaucoup de critiques se préoccupent de savoir si Rousseau, si le Romantisme, si le Symbolisme peuvent être accueillis sans crainte et déclarés « français ». L'influence des littératures étrangères s'est fait périodiquement sentir, à partir du XVIe siècle. Mais, d'une façon régulière, il en est toujours résulté un choc en retour, une « nationalisation du goût », une réaction défensive, qu'il se soit agi de l'Espagne ou de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Allemagne

ou de la Russie. En France, l'assimilation des cultures étrangères n'a jamais été complète. On y discute encore Shakespeare et Gœthe. Il s'y trouvera toujours des critiques, « importunés par ces étrangers », qui donneront libre cours à leur mauvaise humeur. Témoin le vieux Sarcey : « Assez de Shakespeare, assez d'Ibsen, assez de Tolstoï, assez de Maeterlinck; rentrons en France, que diable! »

Les deux grandes créations de la littérature française, la tragédie classique et le roman moderne, présentent un caractère commun qui dénote une autre particularité de l'esprit français. Ils sont l'un et l'autre une analyse des passions. Si la littérature allemande penche volontiers vers la métaphysique, la littérature française, elle, est imprégnée de psychologie. C'est là un des aspects les plus constants de sa physionomie; celui-ci ne cesse jamais de se manifester, et avec une finesse toujours renouvelée, de Montaigne à Racine et de Balzac à Proust. La littérature française est un discours continu sur l'homme.

Le mythe est absent de la littérature française, comme il était absent de la littérature romaine. Celle-ci n'a pas conconsacré de légende à ses héros ni à ses dieux. On interprète l'Olympe grec, en France, en termes allégoriques ou psychologiques. D'une façon générale la littérature française se passe volontiers de mythologie. Le génie classique de la France peut dire avec Martial :

Quid te juvant miseræ ludibria chartæ?
Hoc lege quod possit dicere vita : « Meum est ».
Non hic centauros, non Gorgonas Harpyasque
Invenies : Hominem pagina nostra sapit.

Oui, toutes les pages de la littérature française décrivent « l'Homme », et parlent de ce dont la vie peut dire : *Meum est.* Ce qui fait sa grandeur, c'est sa connaissance du cœur humain, c'est son art de mettre à nu ses mystères tragiques ou grotesques. Quels mobiles, quelles passions animent les hommes? Telle est la question de Corneille, de Racine et de Pascal. Que se cache-t-il dans les tréfonds mystérieux de l'âme? Telle est l'interrogation de Montaigne, de La Rochefoucauld, de La Bruyère. Le désir de puissance, la vanité, les tourments de l'amour, le classicisme français a soumis leurs réactions, au

sein de l'âme humaine, à une analyse dont les résultats resteront toujours valables. Cette psychologie est empreinte d'un réalisme sans illusions. La littérature française a accumulé, dans ses maximes et dans ses aphorismes, un matériel incomparable pour l'étude du cœur humain. Ce trésor est inépuisable. Il ne cessera d'éveiller l'intérêt passionné de tous ceux dont la destinée gravite autour de la politique et de l'amour, et qui, ayant un commerce plus actif avec les hommes qu'avec les choses, doivent agir sur eux et connaître leurs ressorts cachés. Hommes du monde, les psychologues français, de Montaigne à Proust, sont, en même temps, des connaisseurs du monde. Ils ne nous apportent pas une mythologie de l'amour, ni le fruit de spéculations métaphysiques. Mais ils demandent : Comment naît l'amour? Comment s'incarne-t-il? Comment se développe-t-il? Comment meurt-il? Trouve-t-on ailleurs qu'en France une psychologie de l'amour comparable à celle que nous rencontrons dans *Adolphe*, dans la *Chartreuse de Parme*, dans *l'Education sentimentale*? Elle ne pouvait naître que dans un pays où l'amour est considéré comme l'occupation principale et naturelle de l'homme, et où la langue a su créer des expressions aussi intraduisibles que « faire l'amour » ou encore — dans une sphère plus élevée — « aimer d'amour ».

L'analyse et l'expérience de l'amour ne sont nulle part aussi étroitement unies l'une à l'autre qu'au sein de la société française. Elles y forment un tout indissolublement lié. Seul un type humain préoccupé avant tout par le désir et par le succès de l'amour peut produire une littérature où la psychologie tient une place aussi prépondérante. L'amour de Dante peut nous ravir jusqu'aux étoiles, *Roméo et Juliette* peut nous submerger sous un océan de poésie; mais quand nous lisons Racine nous disons : « C'est bien ainsi ».

La littérature allemande contient une grande part de théologie, que ce soit celle de Lessing ou de Herder, de Gœthe ou de Holderlin. En France, la théologie est restée le domaine exclusif de l'Église. Une foi religieuse affranchie de tout dogme, une synthèse personnelle, issue d'un contact direct et dramatique avec Dieu et avec le monde, ne parviennent guère à s'y développer. Sans doute, ni la théologie,

ni l'expérience la plus intime du christianisme, ni la suprême spiritualité du mysticisme ne sont rebelles à l'expression littéraire. Pascal, Bossuet et Fénelon, pour ne citer que ceux-là, nous le prouvent abondamment. Mais la théologie ne parvient à s'intégrer au patrimoine intellectuel de la nation que par le détour de la littérature. La science, elle non plus, n'entre pas de plain-pied dans la conscience intellectuelle; il faut d'abord qu'elle se décante, à travers une forme littéraire impeccable. Une des fonctions particulières assumées par la littérature française réside dans la « vulgarisation » des sciences; elle les dépouille de leur caractère technique. Il est arrivé plus d'une fois que des grands savants et des grands penseurs français ont été, en même temps, de grands écrivains : voyez Descartes, Montesquieu, Buffon, Michelet, Taine, Renan, Bergson. Par contre des philosophes qui écrivaient mal, comme Auguste Comte, ont dû attendre un demi-siècle, avant d'être officiellement adoptés. Un autre type d'écrivain dont le rôle, en France, est également caractéristique, c'est celui qui « présente » au public littéraire les données d'une science dans laquelle il n'est lui-même, ni spécialisé, ni créateur. C'est ainsi que Fontenelle a mis l'astronomie à la portée de la cour de Louis XIV, et que Voltaire a résumé sous une forme claire et attrayante l'Histoire Universelle pour madame de Châtelet. Le Français est toujours disposé à se laisser enseigner n'importe quelle branche des connaissances humaines, pourvu que ce soit sous une forme élégante. En France, l'écrivain domine le savant dans la hiérarchie des types intellectuels. Les cercles littéraires jouent, dans la vie du pays, un rôle bien plus important que les universités. Tout peut être dit, et trouver un auditoire, pourvu que ce soit bien dit. Et ce qui a été bien dit, ne fût-ce qu'une fois, survit éternellement dans la mémoire de la nation.

La tradition spirituelle de la France, s'incarne non seulement dans la *continuité*, mais dans la *totalité* de ses chefs-d'œuvre. Seul, celui qui s'assimile cette tradition peut espérer incarner à son tour le génie de la Nation. Pour être compté en France parmi les esprits cultivés, il faut d'abord passer par ce processus d'assimilation totale. Il faut pouvoir peser et mettre en balance tous les éléments qui forment

le contenu de cette tradition : valeurs classiques et valeurs romantiques, éléments sceptiques et éléments mystiques, pathétisme héroïque, et satire incisive, en somme tous les registres du profane et du sacré. Charles du Bos a écrit un jour : « Il existe un grand dialogue dont il nous faut souhaiter qu'il dure aussi longtemps que notre race, car il s'en dégage la musique la plus compréhensive et la plus solennelle que le génie français ait fait rendre à l'instrument qui lui est propre : le dialogue Montaigne-Pascal. Un Français est profond dans la mesure où, à son rang, il sait maintenir ce dialogue vivant en lui. »

Un Allemand prendrait parti soit pour Pascal, soit pour Montaigne. Le Français ne sacrifiera aucun des deux. Pour lui, la totalité du monde intellectuel se reflète dans la somme des grands auteurs. C'est pourquoi la littérature s'auréole, à ses yeux, d'une noblesse et d'une splendeur qui lui confèrent, pour ainsi dire, la vertu d'un sacrement. La France est le seul pays où il existe une « Religion des lettres ». On y voit des hommes faire le don de toute leur foi et de toute leur vie au maintien, à la sauvegarde et l'admiration de la tradition littéraire. Seul un poète français — Mallarmé — pouvait dire : « Tout existe pour aboutir à un livre. » Il y a en France, comme l'a dit Thibaudet, une « mystique du livre »; en elle peuvent se rencontrer et s'apprécier des esprits que divisent, par ailleurs, les opinions les plus contradictoires. Ces contrastes se manifestent presque quotidiennement dans chaque journal français — et dans la littérature elle-même. Mais il existe néanmoins en France, — et en France seulement, — une sphère plus élevée qui leur échappe totalement. C'est la sphère de la « critique pure ». Chez elle, la discussion cède le pas au dialogue. Elle ne renonce certes pas à prononcer des jugements, mais elle ne condamne plus, elle ne dispute plus. Elle contemple le cours fuyant des choses dans le miroir du mot écrit. Elle est une forme de sagesse achevée. Elle appartient aux créations les plus pures du génie français.

ERNST-ROBERT CURTIUS

(Traduction JACQUES-BENOIST MÉCHIN.)

ESQUISSE
D'UNE HISTOIRE DES FRANÇAIS
DANS LEUR VOLONTÉ D'ÊTRE UNE NATION

Voluntas, id est intellectus.
SPINOZA.

L'esprit de cette étude étant de concevoir la formation des Français en nation comme le produit d'une force identique à elle-même sous la diversité de ses effets successifs, j'appréhenderai cette formation dans le mouvement continu qu'elle manifeste au long des siècles, sans me laisser détourner par maints mouvements contraires, qui sont comme des contre-courants superficiels par rapport au cours profond d'un grand fleuve; c'est ainsi que la résistance de la Bretagne et de la Bourgogne ne m'empêchera pas de parler de l'attirance de la France vers l'unité territoriale, l'affaiblissement du pouvoir central sous les premiers Valois de faire état de l'accroissement progressif de ce pouvoir en France pendant dix siècles, ni l'accident vendéen d'admettre la solidarité morale créée chez les Français, à la fin du XVIIIe siècle, par l'assaut de l'étranger. J'adopterai ici le jugement de Renan : « Ce qui importe, ce sont les lignes générales, les grands faits résultants et qui resteraient vrais, quand même tous les détails seraient erronés [1]. »

Cette formation des Français en nation, conçue comme le produit d'une force interne et continue, je n'en propose qu'une

1. *Les Évangiles*, p. 5.

esquisse. Mon vœu serait qu'un maître historien, riche d'une immense collection de faits amassée au long de toute une vie, réalisât pleinement cette conception que je n'ai su qu'indiquer. Je n'admets pas l'objection qui consiste à me dire qu'un tel maître, en raison même du nombre immense de faits de toutes sortes qu'il sait, n'acceptera jamais de les réduire à une idée simple, et crois qu'une philosophie de l'histoire, avec ce qu'elle comporte nécessairement d'arbitraire et de poétique, peut toujours être entreprise par un grand esprit scientifique.

Certaines personnes s'étonneront peut-être de me voir admirer les Français pour l'art qu'ils ont montré à se former en nation, alors que j'ai, dans de précédents ouvrages, flétri l'application des hommes à s'affirmer sous ce mode comme une forme de leur impiété et condamné toute une corporation pour les avoir encouragés dans cette passion. Il n'y a là, de ma part, aucune contradiction : je persiste, du point de vue moral, à tenir la volonté des hommes de s'affirmer en nation comme une forme du mal et à la condamner; mais j'admire, si je me place ensuite, et uniquement, dans le plan de cette volonté, ceux qui l'ont su réaliser; je persiste à penser que le temporel est méprisable si je le compare au spirituel; mais, jugeant le temporel en lui-même et non plus par comparaison, j'honore ceux qui y ont été grands. Au surplus, la nation se donne franchement pour une œuvre laïque et n'a nullement à être blâmée parce qu'elle n'adopte pas la manière d'être dont je persiste à dire qu'elle doit être celle des clercs.

I

DE LA VOLONTÉ DES FRANÇAIS D'ÊTRE UNE NATION

1. *Que la formation des Français en nation est le résultat d'une volonté de leur part, et non d'une succession de phénomènes mécaniques. Qu'ils voulaient faire la nation* qu'ils ont faite, *et non une autre.*

Les hommes qui occupent aujourd'hui la portion du globe appelée France présentent des conditions, que je préciserai plus loin, par lesquelles ils forment une nation. Je voudrais, considérant les occupants de cette même terre il y a plusieurs

siècles et la chaîne de leurs successeurs, suivre comment ils parvinrent à acquérir ces conditions.

On voit que, selon cette position, la formation actuelle des Français en nation est le résultat d'une *volonté* qu'ils eurent, et qu'ils eurent de bonne heure, et non, comme l'enseigne une certaine école, d'une série de transformations affectées par eux en quelque sorte mécaniquement, sous la pression de forces extérieures, et en dehors, du moins pendant de longs siècles, de toute tendance, même inconsciente, vers l'organisme qu'ils nous présentent. Certes, je ne prétends point nier tant d'événements qui, survenus hors de la volonté de ces hommes, du moins de leur volonté de se former en nation, ont grandement contribué à les produire sous ce mode : ici, c'est la nature de leur terre, ses contours résolus, sa sympathie avec elle-même par-dessous ses diversités [1] qui, plus qu'ailleurs, convie ses occupants à constituer un groupement homogène et défini; là, ce sont des routes, qu'un peuple conquérant construit, pour ses besoins, du Midi au Nord de cette terre et qui invitent chacune de ces régions à se mêler à l'autre au lieu de s'agréger à des groupes extérieurs; ici, c'est l'accession, au VIe siècle, de tout un monde de pauvres serfs à quelque possession du sol, mouvement opéré hors de tout dessein national, et qui, sans qu'ils s'en doutent, transforme lentement des milliers d'hommes en citoyens; là, c'est le fait que de puissantes provinces, jusqu'alors indépendantes de l'ensemble, viennent à manquer d'héritiers mâles et lui font retour; une autre fois, c'est la résolution que forme l'étranger de leur prendre leur terre qui vient donner aux habitants de cette terre la conscience de leur communion; une autre fois, c'est un de leurs rois qui, par la poursuite d'une entreprise totalement extérieure aux intérêts de la nation (les guerres d'Italie), se trouve amené à s'emparer des points capitaux de la « frontière de l'est » et inaugure ainsi, sans le vouloir, la politique étrangère qui achèvera de faire la France [2]. On pourrait allonger la liste de

1. *L'élément liant de la France* (Michelet).

2. « Loin d'être le résultat d'une politique systématiquement orientée dans la direction du Rhin, l'expédition de 1552 apparaît bien plutôt, à distance, comme en ayant fait naître l'idée. Et encore, non par elle-même, mais par ses suites. » (G. Zeller, *La Réunion de Metz à la France*, thèse de la Faculté de Strasbourg, 1926, t. I, p. 420.)

ces faits qui semblent permettre de dire que la formation de la France en nation est grandement un effet de causes accidentelles, fort peu de sa volonté. Il paraît clair, pourtant, qu'ils n'ont pour la plupart servi à cette formation que parce que la volonté des Français les y a fait servir et que, réduits à eux seuls, ils n'y eussent point suffi. Des études, apparemment définitives, ont montré que la nature du sol français, si propice, en effet, à produire une nation, n'y a pourtant réussi que grâce à la compréhension *active*, grâce à l' « emploi » qu'en ont su faire ses habitants[1]; — les routes dont les Romains dotèrent la Gaule ont fait d'elle une nation parce qu'elles sont venues servir son désir d'en être une[2]; les routes tracées par eux entre l'est de la Gaule et l'ouest de l'Allemagne n'ont point créé de nation entre ces deux régions, encore qu'une telle nation fût géographiquement plus naturelle que celle que fit la France[3]; — le manque d'héritiers mâles des grandes provinces françaises n'a profité à l'organisme que parce qu'il avait, par la voix de ses rois, stipulé que, si ce manque arrivait, ces contrées lui feraient retour, c'est-à-dire *voulu* en profiter; — l' « accident » de Metz, Toul et Verdun n'a servi la nation que parce qu'elle a su, par certains de ses chefs ultérieurs (Henri IV, Richelieu), en comprendre le sens et le poursuivre; — quant aux invasions de l'étranger, elles ont si peu le don mécanique d'agréger en nation les hommes qui en sont l'objet qu'elles poussent, au contraire, certains d'entre eux à se détacher de leurs frères pour s'unir à l'ennemi, s'il leur paraît le plus fort; on sait que, lors de nos désastres de la Guerre de Cent ans, beaucoup de Français songèrent à accepter l'empire du vainqueur et à faire une nation franco-anglaise; si, chez les autres, l'étreinte de l'envahisseur créa le sentiment national, c'est qu'ils voulurent qu'elle le créât. Si les « circonstances » ont fait la France, c'est,

1. Vidal de La Blache, *Tableau de la France*, p. 8.

2. La plupart n'ont été, d'ailleurs, que l'adaptation à des buts militaires de routes déjà tracées depuis plusieurs siècles par les Gaulois eux-mêmes (cf. l'article « Via » dans le *Dictionnaire des antiquités* de Saglio et Daremberg, et A. Grenier, « Les voies romaines en Gaule », *Revue des Cours et Conférences*, mars 1931).

3. « Entre la Lorraine et la Souabe, les différences sont moindres, au point de vue géographique, qu'entre ces contrées et nos provinces méditerranéennes. » (Vidal de La Blache, *id.*, p. 54.)

le plus souvent, que la volonté de la France s'est emparée d'elles pour se faire.

Dans ce qui précède je n'ai indiqué que les circonstances dont les Français pouvaient profiter — et dont ils profitèrent — pour réaliser leur formation en nation. Ils en ont rencontré d'autres qui, par leur nature, travaillaient, au contraire et directement, contre cette formation, en sorte que celle-ci a consisté cette fois, non pas à profiter des circonstances, mais à les surmonter. Je veux parler de circonstances à eux imposées par les transformations économiques du globe : par exemple, l'établissement du régime féodal, dû à ce que l'irruption de l'Islam en Occident leur ferme soudain le commerce de la Méditerranée[1]; l'introduction du capitalisme, effet de la découverte au XVe siècle de nouveaux continents; l'importance considérable acquise tout à coup au XIXe siècle par le monde ouvrier, conséquence de l'invention de la machine. Ces faits créaient entre les Français — et créent toujours — des *classes*, c'est-à-dire des divisions, et, si les Français ont formé une nation, c'est par la victoire qu'ils remportèrent — qu'ils ne remporteront peut-être pas toujours — sur les états d'esprit que créaient nécessairement en eux ces circonstances. Je dirai à ce propos qu'il me semble très peu juste d'enseigner, avec une certaine école, que les conditions économiques de l'avenir supprimeront les nations, *de même que celles du passé les ont créées* : les conditions économiques du passé tendaient à empêcher les nations au moins autant qu'à les créer; elles tendaient à opposer les hommes d'une même région au moins autant qu'à les unir, et les nations se sont faites, en grande partie, par la volonté qu'ils eurent de vaincre, au nom d'intérêts plus forts que l'économique, les mouvements de l'âme que suscitaient naturellement en eux ces conditions[2].

1. Sur cette explication de l'établissement du régime féodal, cf. les deux fameux articles de Henri Pirenne : « Mahomet et Charlemagne » et « Un contraste économique : Mérovingiens et Carolingiens » (*Revue belge de philosophie et d'histoire*, 1922-1923). On trouvera une critique des vues de M. Pirenne dans L. Halphen, *Les Barbares*, 1930, p. 390-391.

2. La prédominance de l'intérêt économique peut, d'ailleurs, empêcher une collection d'hommes de se former en nation tout autrement que parce qu'elle les divise, mais simplement parce qu'elle les oriente vers d'autres groupements

Enfin, ceux qui veulent que la formation des Français en nation ne soit que l'effet des circonstances me semblent ne guère considérer, parmi les conditions dont est faite cette nation, que les conditions *matérielles*, je dirais presque territoriales; ils me semblent donner peu d'attention à d'autres conditions, proprement morales, que présentent les Français actuels et qui, autant que leur territoire, contribuent, selon l'idée que je me fais d'une nation, à faire d'eux un groupe de cet ordre : leur indépendance à l'égard d'un pouvoir spirituel qui aurait voulu les asservir, leur obéissance consentie à une administration nécessairement vexatoire, leur adhésion à une seule langue, à une seule loi, leur faculté de rester unis malgré les oppositions radicales de leurs conceptions politiques; toutes choses auxquelles il suffit de penser un instant pour convenir qu'elles sont l'effet d'une volonté du groupe où on les trouve, et non de sa soumission passive aux circonstances.

Disons tout de suite que, au lieu de parler de la volonté qu'eurent les Français de faire une nation, je devrais, en toute précision, parler de la volonté qu'ils eurent de faire la nation *qu'ils ont faite*. L'occasion de faire d'autres nations leur a été offerte plusieurs fois par l'histoire; je viens de rappeler que la géographie les invitait à s'unir à l'ouest de l'Allemagne, la Guerre de Cent ans à constituer un groupe franco-anglais; il semble bien qu'au ve siècle la prospérité du royaume wisigothique et son grand établissement dans la Gaule les conviât à former nation avec l'Espagne [1] ; avec l'Empire carolingien, l'histoire leur fait, pendant de longues années, la proposition d'un État franco-germanique [2] ; elle leur refait, avec la Ligue, celle d'un État franco-espagnol. Toutes ces propositions furent repoussées par eux, ou du moins ceux qui les firent échouer —

que celui de la nation : c'est ainsi que la hanse, selon de nombreux historiens, a longtemps empêché l'Allemagne de former une nation. On pourrait dire aussi que la féodalité travaillait contre la formation des hommes en nation bien qu'elle ne les divisât pas, mais alors qu'au contraire, du moins en son principe, elle attachait l'homme à l'homme.

1. Cf. F. Lot, *La fin du monde antique et le début du moyen âge*, p. 365.

2. « Pendant près d'un demi-siècle, il fut incertain si la France occidentale (c'est-à-dire la France d'aujourd'hui) serait indépendante ou ne ferait pas partie de l'Allemagne. » (Lavisse.)

Clovis [1], Hugues Capet, Jeanne d'Arc, Henri IV — trouvèrent leur sympathie. Les Français voulaient faire *cette nation-là* et non une autre.

2. *Que la formation de la France en nation est le résultat d'une volonté* des Français, *non uniquement de leurs chefs.*

En face de cette thèse, plusieurs personnes, je crois, prendront la position suivante : « Nous vous accordons pleinement, me diront-elles, que la formation de la France en nation a été l'effet d'une volonté, non d'un heureux jeu de circonstances; mais nous n'admettons pas qu'elle ait été, comme vous le tenez, l'effet de la volonté *des Français*, c'est-à-dire d'un être collectif, d'un ensemble anonyme, d'une multitude; les multitudes n'ont pas de volontés, du moins de volontés constructives et qui se soutiennent constantes avec elles-mêmes à travers plusieurs siècles; seuls les individus, les familles ont de tels dons; la formation des Français en nation a été voulue par la lignée de leurs conducteurs, qui l'ont imposée à la masse, laquelle, par elle-même, en était incapable [2]. » Là encore, il ne s'agit pas de contester combien certains conduc-

1. Sur Clovis empêchant une nation gallo-wisigothique probable (« l'accident Clovis »), cf. Lot, *op. cit.*, p. 366, 467. Sur l'accueil fait par les Gallo-Romains à la victoire de Clovis sur les Wisigoths, cf. *id.*, p. 292.

2. Cette thèse a été formulée dans toute sa généralité par Renouvier, dans sa réfutation du livre de Buckle, *Histoire de la Civilisation en Angleterre* (*Philosophie analytique de l'Histoire*, t. IV, p. 723). Elle n'est, d'ailleurs, chez lui, qu'un aspect de sa religion métaphysique pour la *personne* et de son horreur du panthéisme. « Cette cause, dit-il, (la cause capable d'agir sur les événements historiques pendant une suite de siècles), est l'action exercée par un nombre très limité d'individus sur leur propre nation, et indirectement mais très efficacement, sur les autres; c'est le caractère, c'est l'influence de ces hommes, selon qu'il en naît à chaque époque, qui ont la puissance de former à leur image l'esprit des multitudes et de créer ou d'inspirer les coutumes et les institutions, dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique, par la guerre, par la paix, par les lettres et les arts. La liberté ou la servitude ont toujours dépendu de la production et de la succession de quelques-uns de ces génies doués éminemment, pour le bien ou pour le mal, de la *force morale*. On devrait les nommer des *esprits agents* et non des *hommes représentatifs*; car ce sont plutôt les autres, le grand nombre, qui représentent ceux-là en diminutif, dans la mesure de leur talent en vertu de la loi de l'imitation. » Nous pensons que ces « agents », qui sont, en effet, les seuls fondateurs en histoire, n'ont été, particulièrement pour la France, fondateurs de quelque chose de vraiment durable que dans la mesure où ils furent « représentatifs » de quelque aspiration collective.

teurs des Français ont contribué à faire d'eux la nation qu'ils sont aujourd'hui; il s'agit de se demander s'ils n'y ont pas contribué dans la mesure, et dans la mesure seule, où les Français avaient la volonté de former cette nation, volonté qui, très souvent sans doute, n'eût même pas pris conscience de soi sans ces réalisateurs, mais constituait pourtant la base sur laquelle ils devaient appuyer leur œuvre pour qu'elle se fît, et demeure, en fin de compte, l'élément primordial de cette formation; il s'agit de se demander si la vérité ne serait pas de dire, non pas que les rois ont fait la France, mais que la France s'est servie de ses rois pour se faire, et que l'histoire de cette nation peut porter en exergue : *Gesta Franciæ per reges*. La question revient à cette autre, si souvent débattue, qui consiste à rechercher si c'est l'État qui a fait la nation ou la nation qui a fait l'État; à quoi je réponds que c'est l'État, ici, qui a fait la nation, sous la charge d'ajouter que c'est parce qu'il a su comprendre la volonté de la nation et s'en faire l'instrument [1]. Cette conception semble admise par quelques-uns de ceux-là mêmes qui paraissent le plus résolus à vouloir que l'action de l'individu soit le principal ressort de l'histoire de la France, si j'en juge par leur assiduité à proclamer que ce qui fit la principale force des rois de ce pays, le secret de leur succès, ce fut leur science à comprendre la volonté nationale et à la satisfaire. Au surplus, il est suggestif d'observer que tous les conducteurs de la France, y compris les plus autocratiques, — surtout les plus autocratiques, — ont tenu à se poser en représentants de la volonté nationale, comme s'ils sentaient,

1. La thèse selon laquelle l'histoire d'une nation est surtout une œuvre collective a été soutenue en toute conscience — et appliquée dans sa grande *Deutsche Geschichte* — par l'historien allemand Karl Lamprecht, qui a ainsi dressé contre lui l'école de Ranke, pour qui l'histoire de l'Allemagne est uniquement l'œuvre de ses chefs. M. H. Pirenne, auquel on doit un lumineux exposé de cette querelle (*Revue Historique*, 1897, t. II : *Une polémique historique en Allemagne*), fait très justement observer qu'elle tient à ce que les élèves de Ranke appartiennent à une école (elle existe dans tous les pays) pour qui l'histoire d'une nation consiste à peu près toute dans l'histoire de ses guerres, de ses traités, de ses agrandissements territoriaux, bref, dans une histoire tout « extérieure », dont on peut alors assez bien admettre que les chefs de la nation sont les seuls artisans. J'essaierai de montrer, dans la suite de cette étude, que cette histoire « extérieure » elle-même, du moins en ce qui concerne la France, est, beaucoup plus qu'on ne croit, l'expression de la volonté de l'ensemble et non uniquement de ses chefs.

au fond d'eux-mêmes, que leur pouvoir n'était réel que pour autant qu'il possédait ce caractère : Louis XIV voulant, dans ses *Mémoires*, qu'en la personne du prince « réside la nation tout entière »; Louis XVI croyant devoir signifier au Parlement, qui lui conteste son autorité absolue, que « le roi est le chef souverain de la nation et *ne fait qu'un avec elle*[1] »; Napoléon déclarant aux membres du Corps législatif, pour justifier son autocratisme, que lui seul « représente la nation »...

Ce qui me paraît assez bien justifier la thèse que j'adopte ici, c'est de voir combien souvent l'œuvre de ceux qui ont fait la France telle que nous la voyons aujourd'hui s'est manifestement accomplie, de l'aveu des historiens, avec la collaboration de la nation : l'œuvre de reconstruction de Henri IV, au lendemain des guerres de religion[2]; de Louis XIV, au lendemain des troubles de la Fronde[3]; de Bonaparte, au lendemain des désordres du Directoire; de M. Thiers, au lendemain des ruines de 1870. C'est, plus encore, de voir l'espèce de ponctualité avec laquelle les maîtres de la France, eussent-ils à leur disposition le pouvoir le plus absolu, ont fini par échouer quand ils ont prétendu pétrir cette nation selon une forme dont elle ne voulait pas, ou ne voulait pas encore : c'est l'échec de Henri IV, voulant lui imposer, par l'Édit de Nantes, une tolérance religieuse pour laquelle elle n'était pas mûre[4]; de Louis XIV, prétendant lui faire subir un régime de soumission totale et sans contrôle; de la Constituante, décidant d'y instaurer un christianisme à sa façon; de Saint-Just et de Robespierre résolus à y instituer la souveraineté du prolétariat; de Napoléon se faisant fort de lui imposer la dictature spirituelle de l'Université. On m'objectera certaines œuvres de gouvernants français qui ont réussi, et qui ont duré, bien qu'ayant commencé par se heurter à de violentes oppositions

1. Séance du Roi au Parlement, 19 nov. 1787. Déjà Louis XV disait au Parlement de Paris, le 3 mars 1766 : « Le roi n'est qu'un avec son peuple. »

2. Cf. G. Pagès, *La monarchie d'ancien régime en France*, p. 32.

3. G. Pagès, *id.*, p. 135; et surtout G. Roupnel, *La Ville et la Campagne au XVIIe siècle* : « En réalité, pendant la Fronde, les provinces ont donné à la royauté plus d'autorité qu'elles n'en ont reçu. Les réelles énergies de la province étaient loyalistes; et c'est de leur convergence qu'est née la force d'une royauté rénovée. » (P. 9.)

4. Mariéjol, *Histoire de France publiée sous la direction de Lavisse*, VI, p. 423.

de la nation; par exemple, et éminemment, l'œuvre coloniale de la troisième République. C'est que ces oppositions étaient, en vérité, superficielles et telles qu'il était raisonnable de penser qu'un jour viendrait, et assez proche, où elles s'évanouiraient[1]. Ce que je crois pouvoir soutenir, c'est que les entreprises des gouvernants de la France (il n'en est pas nécessairement de même pour d'autres peuples, plus obédients) sont appelées à échouer, si elles travaillent à l'encontre d'une volonté nationale profonde et apparemment irréductible. La France semble le pays où, plus que nulle part ailleurs, la puissance publique doit se rappeler le mot de Platon : « N'entreprends pas dans l'État plus que tu ne peux persuader[2]. »

1. L'opposition de la nation à l'œuvre coloniale de la République est tombée le jour où disparut, chez les Français, l'idée que toutes leurs forces matérielles et morales devaient être employées en vue d'une guerre de revanche contre l'Allemagne.

2. En revanche, on est confondu de voir tout ce que l'État, ici, peut entreprendre lorsqu'il peut persuader; avec quelle incroyable rapidité certaines réformes qui ont commencé par se heurter à une furieuse opposition de la nation, du moins de certaines de ses classes, ont été acceptées si cette opposition n'était vraiment que superficielle. Un des exemples les plus frappants est la réforme de l'impôt sur le revenu, dont il a suffi de moins de dix ans pour que les classes qui lui étaient le plus violemment hostiles ne songent même plus à le discuter (j'entends en principe). — Je dirais volontiers que, en ce pays, l'opposition est superficielle quand elle ne touche qu'à des intérêts, et profonde quand elle touche à des convictions morales. La réforme dont je parle ici ne touchait, chez les classes qui la combattaient, qu'à des intérêts; dans l'ordre moral, au fond, elles la trouvaient juste, comme la suite l'a montré (à la différence de leurs homologues du XVIIIe siècle, qui, en toute sincérité, trouvaient une égale répartition de l'impôt *injuste*; c'est pourquoi la royauté, malgré de sincères efforts, n'a jamais pu l'obtenir). Au contraire, l'institution du suffrage universel, par exemple, outre qu'elle blesse leurs intérêts, continue de choquer, chez ces mêmes classes, des sentiments moraux; aussi peut-on dire qu'en vérité elles ne l'ont pas encore acceptée. Il semble que ce soit surtout en France que les gouvernants doivent méditer cette remarque de Chateaubriand : « Les hommes ne se font pas tuer pour leurs intérêts; ils se font tuer pour leurs passions. »

Ceux qui croient le plus fermement à la toute-puissance des gouvernants sur l'âme des peuples lui assignent parfois des limites singulièrement restrictives. Ayant déclaré que « les hommes politiques peuvent façonner l'opinion publique comme bon leur semble », un jeune et pénétrant historien ajoute, s'inspirant, comme il nous en informe, des idées de Vilfredo Pareto : « Il y a toutefois une limite à cette emprise sur l'opinion publique : les politiciens peuvent exploiter, et exploitent, en effet, les sentiments existants dans les masses, mais ils ne peuvent en créer de nouveaux ou supprimer ceux qui existent. On s'est souvent efforcé d'étouffer le sentiment religieux dans les masses. Tous ces efforts ont été vains, et ce sentiment reparaît toujours sous une forme ou sous une autre. Il

Ce que je dis là des pouvoirs publics me semble également vrai des actions politiques privées (comités, clubs, sociétés secrètes, etc.), si vivaces en France depuis deux siècles. Ces actions n'obtinrent de résultats importants et durables que lorsqu'elles répondirent à de profondes aspirations de la nation. Ceux qui, par exemple, attribuent l'apparition, en France, de l'esprit démocratique uniquement à une action de groupes, notamment de la franc-maçonnerie, peuvent pourtant voir, aujourd'hui même, que des groupes très agissants, pourvus d'hommes singulièrement entraînants, disposant d'une liberté et de moyens d'influence que ne connurent jamais leurs aînés, sont sans aucune action sur l'ensemble de la France, s'ils n'y viennent pas organiser un sentiment qu'elle avait déjà par elle-même et indépendamment d'eux[1].

J'ai dit que l'œuvre de ceux qui ont fait la France s'est manifestement accomplie, *de l'aveu des historiens*, avec la collaboration de la nation. La vérité est que, le plus souvent, les historiens nous parlent assez peu de cette collaboration et, plus généralement, de la manière dont la nation a réagi à

en est de même du sentiment patriotique; de même aussi des tentatives visant à détruire les sentiments belliqueux, qui sont restées également sans résultats. Nous avons vu qu'il en était de même du sentiment égalitaire et du sentiment anti-égalitaire. On n'arrivera jamais à supprimer les instincts communistes, ni l'instinct de la propriété privée. Les formes seules des phénomènes varient, le fond reste le même. » (Z.-M. Makarczyk, *Les Oligarchies modernes*, thèse de doctorat, Lausanne, 1931.)

1. Voir à ce sujet (*Annales de Bretagne*, t. XXXIV, p. 514) de suggestives remarques de M. Henri Sée sur le célèbre ouvrage d'Augustin Cochin : *Les Sociétés de pensée et la démocratie*, à la valeur duquel il rend, d'ailleurs, pleine justice. « Le mouvement révolutionnaire, pour réussir, avait besoin, dit M. Sée, d'une organisation directrice; mais il n'aurait eu ni cette ampleur, ni ce succès, s'il n'avait pas répondu aux intérêts et aux aspirations de la masse de la nation. En ne voyant dans la Révolution qu'un mouvement mystique, sans support dans le monde concret, l'auteur a perdu lui-même, semble-t-il, le sens de la réalité. »

Il semble que ce que M. Henri Sée dit là de la Révolution de 1789 puisse se dire aussi de celles du XIXe siècle. Dans une page célèbre (*Histoire de l'Europe contemporaine*, t. II, p. 1223), M. Ch. Seignobos a montré que les révolutions de 1830 et de 1848, dont il rappelle quelles conséquences profondes et durables elles eurent pour la France, ont été chacune l'œuvre d'une poignée d'hommes. Auraient-elles eu ces conséquences si elles n'avaient répondu à certaines aspirations préexistantes et vraiment fortes de la nation? La restauration des Bourbons qui, elle aussi, fut l'œuvre d'une poignée d'hommes n'eut pas de telles conséquences pour la France.

l'action de ses gouvernants[1]; on peut dire qu'ils persistent à nous montrer, dans l'histoire d'une nation, l'action exercée *de haut en bas*, fort peu l'action exercée *de bas en haut*. Je crois que la raison de cette lacune n'est pas seulement que cette seconde action, étant obscure, anonyme, imprécise, est beaucoup plus difficile à saisir, mais aussi qu'ils persistent à la juger bien moins considérable[2].

3. *Des chefs en tant qu'instruments de la volonté collective.*

On ne remarque peut-être pas assez combien la volonté d'un peuple de se former en nation se sert parfois de ses dirigeants, j'oserai dire malgré eux, j'entends alors que leur conduite, dans ce qu'elle a de conscient, ne se soucie que très faiblement de cette volonté. On est frappé, quand on regarde l'âme de ceux dont on peut, sous quelque angle, affirmer qu'ils ont fait la France, de voir combien d'entre eux n'ont connu d'autre passion que l'appétit personnel, ou encore furent de pauvres esprits, formant à peine l'idée des intérêts de ce peuple que pourtant ils servaient : ici, c'est ce grand conquérant mérovingien, dont l'œuvre apporta aux Français la préfigure de leur unité, et qui, dans sa conscience, n'a travaillé que pour lui, totalement indifférent, je ne dis pas aux désirs de la France, dont il ne soupçonnait même pas le nom, mais de sa tribu franque[3]; là, ce sont ces pre-

1. Je lis dans une étude sur un beau livre récemment paru touchant la Révolution, et signé de trois éminents savants : « On eût aimé voir indiquer avec plus de précision (à propos du 18 Brumaire) les vœux de la nation française, pour lesquels on doit souvent s'en tenir à des généralités. » (*Revue historique*, 1931, t. II, p. 167.)

2. Notons toutefois une école (elle se réclame volontiers de Proudhon) qui pratique la faute contraire, et ne veut trouver considérable dans l'histoire d'une nation, du moins à de certaines époques, que l'action de bas en haut; tels, particulièrement, certains historiens de la troisième République, selon qui tout ce qui s'est fait d'important en France depuis soixante ans a été uniquement l'œuvre de la nation (d'une certaine classe de la nation), *en rien* l'œuvre de ses gouvernants. Je n'ai pas besoin de signaler le caractère polémique de cette position.

3. « La prise de possession de ce pays (la Gaule) est un dessein personnel de Clovis qui a réussi. Le prince a employé les Francs parce qu'ils étaient la seule force qu'il eût sous la main. Il n'a pas eu en vue l'intérêt de son peuple, mais le sien propre. » [Fahlbeck (Pontus), *La royauté et le droit royal francs durant la première période de l'existence du royaume 486-614*, Lund, 1883, p. 154.] « Le but du gouvernement mérovingien, c'est la satisfaction personnelle du

miers rois capétiens, dont l'historien est obligé de convenir que les précieux territoires acquis à la nation sous leur règne l'ont été malgré leur nullité[1]; ici, ce sont les premiers Valois dont un autre historien devra reconnaître que les progrès de l'autorité royale, si utiles à la France, qui se firent sous leur assise, ne s'y firent qu'en dépit de leurs fautes et de leur faiblesse[2]; plus tard, ce sont ces guerres d'Italie qui, devant en fin de compte enrichir la nation de terres dont elle avait besoin, ont été entreprises par ses chefs, à seule fin de satisfaire leur désir personnel d'aventure militaire[3]; une autre fois, c'est un merveilleux appareil administratif, grâce auquel la France, aux heures de péril, ordonnera toutes ses forces contre l'étreinte de l'étranger, et que lui ont fait son grand Roi, puis son grand Empereur pour contenter le besoin de leurs âmes despotiques; une autre fois, c'est une Assemblée, par le moyen de laquelle le peuple français assurera son salut contre l'assaut de l'Europe entière et se donnera des institutions par quoi il achèvera de se former en nation, et qui, si on la regarde en elle-même, ne présente guère qu'attachement à des intérêts de personne ou de parti ou à des abstractions[4].

monarque. Le royaume qu'il a acquis n'est pour lui qu'un terrain d'exploitation. S'il fait la guerre, c'est pour grossir sa part. » (F. Lot, *op. cit.*, p. 400.)

1. « Le mouvement qui, par la force des choses, devait pousser la royauté dans la voie des agrandissements territoriaux était de telle nature qu'il s'imposa aux premiers rois capétiens, quelles que fussent leur indolence et leur inertie. » (Vuitry, *Études sur le régime financier de la France avant la Révolution*, p. 524.) Il faut toutefois faire une exception pour la première partie du règne de Philippe Ier.

2. « Il semble que le principe de la royauté soit si fort que les faiblesses des rois (les premiers Valois) ne peuvent le compromettre. *A leur insu, malgré eux*, la tradition royale persiste et se développe. » (A. Rambaud, *Histoire de la Civilisation française*, t. I, p. 282.)

3. Plus exactement, le désir de leurs nobles. (Voir L. Romier, *Le Royaume de Catherine de Médicis*, t. I. p. 196.)

4. « Les conflits acharnés des coryphées médiocres (de la Convention) et leurs dissensions féroces empêchèrent constamment l'œuvre nationale. Cette œuvre ne s'en accomplit pas moins, et, pour procéder de l'impulsion générale, elle n'emportait avec soi qu'une plus puissante impulsion d'avenir. Il y a des batailles de combinaison, comme Austerlitz et Wagram, où le génie du général a tout dessiné d'avance; il y en a d'autres, comme Valmy, Jemmapes, Eylau, la Moskowa, où l'événement résulte d'une infinité d'actions isolées, incohérentes en apparence, où chacun ne cherche que sa gloire, n'obéit qu'à sa passion, et où, cependant, tous subissent une direction commune qui agit en eux et les meut à leur insu. Ainsi de la Convention. Les âmes des hommes qui composaient cette

J'admire ce qu'un peuple appliqué à se former en nation peut utiliser d'égoïsme et de sottise, chez ceux qui le dirigent, pour atteindre à ses fins.

J'admire aussi ce qu'il utilise de folie, ne retenant de l'œuvre informe et insensée d'un Charlemagne, par exemple, ou d'un Napoléon, que ce qui est nécessaire à sa propre existence. On loue souvent le don qu'auraient certains souverains de se pencher sur les mille possibilités de leur peuple et de n'en exploiter que ce qui est nécessaire au bien de l'État. Je louerais plutôt l'aptitude des peuples, devant l'œuvre de leurs chefs surhumains et sa monstrueuse luxuriance de virtualités, à n'en retenir que ce qu'ils en jugent leur être bon. Je dirais volontiers : les héros proposent, et les peuples disposent. Toutefois, les folies dont les peuples savent faire leur profit ne sont pas uniquement celles que commettent leurs maîtres; c'est bien de son propre chef que la France révolutionnaire s'est jetée, il y a cent cinquante ans, dans la démence de la guerre de conquête, dont elle a su se guérir en acquérant enfin la notion si précieuse des vraies frontières qui lui conviennent.

J'ai dit que la volonté d'un peuple de se former en nation se sert souvent de ses chefs comme malgré eux. Si je regarde de ce point de vue les fondateurs d'empires, leurs chevauchées haletantes d'un bout de la terre à l'autre, leurs nuits sans repos, leurs faces blêmes penchées sur le cours des batailles, leurs joies toujours inquiètes, leurs rages, leurs désespoirs, les haines, les injustices qui les abreuvent, mon sentiment sur eux change totalement; alors que je repoussais toute pitié pour leur infortune, l'estimant la juste rançon d'une ambition librement décidée, d'une vie qui se plaît à se dire superbement qu'elle « fournira la matière de l'histoire [1] », je la trouve au con-

Assemblée étaient troublées toujours et passionnées, obscures, étroites souvent et possédées du plus aveugle des fanatismes, celui de la raison entêtée de soi-même. Et cependant leurs mouvements s'ordonnèrent selon une loi commune : cette Assemblée, où les rivalités rongeaient tant d'âmes subalternes, manifesta, dans la défense de la patrie, une grande âme collective toute de sacrifice, de constance, de foi. C'était une émanation de l'âme même de la France. Le peuple français, si souvent méconnu, abusé ou opprimé par la Convention, vécut néanmoins en cette Assemblée et l'inspira. » (Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 451.)

1. Richelieu.

traire profondément pathétique quand je songe qu'ils y sont condamnés par un peuple qui veut s'élever à l'existence. On conte que, sur le champ de bataille de Sadowa, Bismarck commença de fumer un cigare, se jurant que si, lorsqu'il l'aurait fini, la seconde armée prussienne n'était pas arrivée, il se logerait une balle dans la tête avec l'arme toute chargée qu'il avait dans sa poche; de tels moments émeuvent quand on songe que celui qui les vit ne le fait que parce qu'une collection d'êtres assoiffés de former une nation les lui impose; ils émeuvent plus encore quand on songe qu'il ignore n'être que leur instrument et qu'au tragique de son cas il joint le ridicule de penser qu'il s'y trouve parce qu'il l'a bien voulu.

4. *De la volonté des Français de se former en nation prise dans son origine.*

Cette thèse selon laquelle ce sont les Français, et non uniquement leurs chefs, qui auraient fait la France rencontrera, je crois, deux sortes d'opposants. Les uns la repousseront tout entière; pour eux, l'histoire n'est œuvre que des individus; les peuples n'y sont que matière. Les autres l'accorderont, mais seulement pour une France très récente. « L'idée d'une collection d'hommes ayant la volonté de constituer une nation, et l'imposant à leurs gouvernants, n'est admissible, me diront-ils, qu'avec des hommes capables de conscience politique, c'est-à-dire parvenus à une évolution très élevée, à un réseau de besoins très compliqué; vous le sentez si bien que tous les exemples de volonté nationale dont vous venez de vous servir sont empruntés d'une France qui date d'à peine trois siècles. La thèse est insoutenable avec des âmes rudimentaires; vous n'allez pourtant pas prétendre que le pauvre colon du ve siècle, attaché à la glèbe dans un coin de la Sologne, hébété et n'ayant d'autre soin que de ne point mourir de faim et de n'être pas tué, avait la volonté de former un corps social avec son homologue du Maine ou de la Provence! » — Je m'expliquerai plus loin sur ce que j'entends par volonté de former une nation chez ces âmes primitives. Ce que je dirai ici, c'est que je reconnais que la volonté d'un peuple de former une nation, bien que je crois

qu'elle existe dès le début de son histoire, est, à cette époque et pour longtemps, inapte à prendre conscience de soi et donc à se satisfaire; qu'en conséquence, il est particulièrement important pour lui de trouver alors des individus qui sachent être l'incarnation de ce vouloir et s'en faire les exécuteurs. Il est évident qu'on ne saurait trop souligner combien cette bonne fortune est échue aux Français dans la personne de leurs premiers rois. J'ajouterai que, de ce point de vue, la destinée des rois de France me semble singulièrement pathétique; il est émouvant de voir ces hommes par lesquels la France infantile se fait faire un territoire, une unité, des frontières, une autorité centrale, une machine administrative, et qui, le jour où cette France, devenue adulte, entend gérer elle-même ces biens qu'on lui a faits, sont renvoyés par elle comme des serviteurs inutiles.

Quant à ce que la volonté de former une nation ait existé chez les humbles manants de la France du moyen âge, je n'en ai d'autre preuve, mais je la crois valable, que le contentement qu'ils semblent avoir manifesté, au dire des historiens, à chaque fois que se réalisait une des conditions par lesquelles se formait peu à peu leur nation (rassemblement de territoires, progrès de l'autorité centrale, soustraction à la main-mise de l'étranger, etc.). Je parlerai plus loin, et en leur lieu, de ces divers contentements, avec toutes les réserves qu'une telle affirmation comporte. Cette volonté appartient donc, selon moi, à cette catégorie de nos besoins que l'œil le plus perçant, y compris le nôtre, ne saurait voir, mais dont il faut pourtant admettre l'existence, si l'on veut expliquer comment certains événements sont venus *les* satisfaire; je la comparerais volontiers à ces désirs qu'ont tels radicaux chimiques d'exister sous une certaine forme et qui ne sont connus de nous, et peut-être d'eux-mêmes, que le jour où ils rencontrent la circonstance externe qui leur permet cette forme; ou encore à ce besoin d'amour que nul n'aurait su voir dans le cœur de Juliette quand elle entra, fillette de quinze années, dans le bal de son père et dont nous devons pourtant affirmer qu'il y était, si nous voulons comprendre la joie qu'elle éprouva lorsque, au cours de cette fête, l'amour lui fut donné. Au surplus, ces pauvres colons de l'ancienne Gaule

pouvaient avoir un désir conscient, encore qu'extrêmement vague, de former une nation; ils possédaient l'idée de nation et des grandeurs que ce mot implique (l'Empire romain l'avait donnée aux plus simples), de même que Juliette, avant d'entrer en ce bal, avait dans son esprit l'idée d'amour et le dessein intellectuel d'en faire un jour une réalité.

Cette idée d'une collection d'hommes, platement attachés à leurs intérêts personnels et qui seraient cependant les auteurs d'une grande œuvre politique, étonnera moins le lecteur s'il veut bien réfléchir que nous en avons peut-être, aujourd'hui même, le spectacle sous les yeux. La plupart des hommes et des femmes qui composent présentement l'Europe semblent des êtres qui vaquent chaque jour à leurs affaires privées, y vouent le principal de leur puissance de vie, et s'occupent assez peu à créer des formes politiques. Qui niera cependant qu'une certaine disposition à de telles formes n'existe au fond de ces âmes, qu'elle ne soit assez semblable à elle-même, si on regarde à l'inconscient de ces âmes et non à ce qu'elles récitent, et que si l'Europe doit un jour, sous la main d'un grand ouvrier, prendre une forme nouvelle, cette forme ne sera, au fond, que la réalisation du vouloir de ces êtres qui semblent aujourd'hui n'avoir pas d'autre soin que d'accroître leur commerce ou de bien mener leur ménage? La part du peuple français du ve siècle dans la formation de la nation française me paraît de même nature que celle de la masse européenne d'aujourd'hui dans l'Europe de demain, en tenant compte, bien entendu, du progrès qu'ont fait les peuples dans l'art de signifier leurs tendances et d'obliger les directeurs du monde à compter avec elles, et aussi de la violence qu'il y a toujours à établir quelque identité entre des phénomènes que séparent l'un de l'autre quinze siècles d'histoire humaine.

Que le consentement, tout au moins virtuel, de leurs peuples ait été nécessaire aux premiers rois de France pour faire ce qu'ils ont fait, j'en crois voir encore une preuve indirecte quand j'observe combien de souverains, dans l'histoire, ont tenté, souvent avec beaucoup d'intelligence, une œuvre semblable à la leur et y ont échoué, faute d'un acquiescement de la part de leurs sujets. N'est-ce pas suggestif de voir, en

ce même xe siècle, ces grands califes omeyades essayer de fonder, exactement comme les Capétiens, une monarchie héréditaire, nationale, laïque, dotée d'une administration centralisée, et périr lamentablement au bout de moins de cinquante ans sous l'épée de leurs administrés, alors que de jour en jour les princes de l'Ile-de-France affermissaient leur édifice? Encore ces califes rencontraient-ils la haine de leurs sujets; mais que dire de ces souverains chinois qui rencontrèrent seulement leur indifférence et qui, animés, eux aussi, du désir de créer une nation une et organisée, et doués souvent d'un grand sens politique, n'offrent durant vingt-cinq siècles que la vue d'une série d'entreprises avortées? Sans chercher si loin, que dire de ces princes de Souabe qui, à l'heure où les Philippe Auguste et les Saint Louis faisaient la France, essayaient de faire l'Allemagne et ne réussissaient qu'à précipiter la volonté qu'avait alors cette terre de se façonner en groupes multiples et isolés? Rien peut-il mieux prouver que la pensée de ses rois, et leurs talents, ne suffisaient pas pour faire de la France une nation?

5. *D'une volonté de la France* transcendante *aux volontés des Français. — De l'impossibilité d'éviter cette notion métaphysique si l'on traite de l'histoire de « la » France. — Constant usage de cette notion. — De certains faits inexplicables sans elle.*

Cette volonté de former une nation, que je crois donc voir chez les Français depuis si longtemps, dans quelle région de l'ensemble la localiserai-je? Dans quelle partie d'entre eux croirai-je apercevoir la classe élue, dont la mission fut de la réaliser? Dans toutes et dans aucune. La France s'est, en cette volonté, servie, selon le besoin et selon leurs dons respectifs, tour à tour de toutes ses parties : tantôt de ses rois et de leurs instincts de propriétaires pour se faire faire un territoire et un pouvoir central; tantôt de ses nobles et de leur humeur chevaleresque pour entreprendre, au delà des monts ou par delà les mers, des aventures qui l'accroîtront; un jour de ses bourgeois et de leurs vertus pratiques pour terminer des guerres civiles follement idéalistes, comme la Ligue et la Fronde, et se faire assurer de la richesse; une autre fois de ses classes

populaires et de leur furie d'abnégation (Jeanne d'Arc, les soldats de la Révolution, de 1914) pour faire sauver son sol envahi. D'autre part, chacune de ces classes s'est montrée, à son heure, capable de ne connaître que son intérêt de classe et de desservir l'ensemble, les rois et leur noblesse en reprenant un jour (1792) leur âme féodale et pactisant avec l'ennemi, les bourgeois (1814) en préférant leur bien-être au soin de repousser l'étranger, les peuples en marchandant à tout instant au centre les ressources légitimes dont il avait besoin; si bien que la volonté de la France de faire une nation *a autant consisté à utiliser les passions de ses parties qu'à les combattre.* En somme, cette volonté de la France s'est servie des volontés des Français, ou des groupes de Français, *en s'élevant au-dessus d'elles et en les gouvernant*, comme fait la volonté d'un mammifère ou d'un oiseau avec les volontés de ses divers organes, ou comme fait le « génie de l'espèce » avec les volontés des individus. Elle leur a été proprement *transcendante*[1].

Cette volonté d'une collection d'hommes que j'assimile à une volonté individuelle, qui transcende les volontés de ses parties, et se poursuit semblable à elle-même sous la diversité des formes successives qu'elle manifeste dans le temps, est éminemment un produit du pouvoir abstracteur de mon esprit, une notion d'ordre métaphysique. Une telle notion est peut-être absente chez ceux qui se livrent à des considérations

1. Je rappelle que la notion du génie de l'espèce continue d'être utilisée par la science moderne comme fournissant toujours la seule explication pour certains phénomènes collectifs, tels que la migration des oiseaux ou le travail des fourmis. Cette volonté de la France, transcendante aux volontés des Français, me semble encore comparable à celle qu'un maître contemporain attribue à l'évolution paléontologique, quand il écrit : « Cette évolution se montre transcendante aux évolutions particulières de chaque groupe, qu'elle dépasse, et dont elle sait tirer parti, malgré leur imperfection relative, faisant des formes puissantes, lorsqu'il le faut, avec des types dont la nature paraissait mal se prêter à ces constructions, pour lesquelles ils ont, du reste, été abandonnés par la suite et remplacés par d'autres mieux appropriés. » (L. Vialleton, *L'Origine des Êtres vivants*, p. 350.)

Cette transcendance de la nation par rapport à ses parties semble être devenue consciente chez certaines nations modernes. Le 24 janvier 1922, le Congrès fasciste de Bologne déclarait : « La Nation — entendue comme synthèse supérieure de toutes les valeurs matérielles et spirituelles de la race — est au-dessus des individus, des catégories et des classes. Les individus, les catégories et les classes *sont les instruments dont la Nation se sert pour en former le bloc de sa plus grande puissance.* »

historiques exemptes de toute grande ambition généralisatrice (les seules valables peut-être), chez ceux qui traitent de l'état des paysans de l'Anjou au commencement du XIIe siècle ou de l'Échiquier de Normandie dans les dernières années de l'ancien régime; elle existe nécessairement chez tout homme qui parle de l'histoire de *la* France, de « la volonté séculaire de la France », de tel ministre qui sait comprendre cette volonté, de tel autre qui la violente, etc., encore que ceux qui tiennent ce langage professent parfois le plus hautain mépris pour les notions abstraites et prétendent « ne connaître que des faits ». Notre seule valeur en cet écrit est peut-être que, y étant métaphysicien, nous savons que nous le sommes; que, nous employant à rapporter les faits à un objet d'ordre transcendant, nous savons que nous le faisons et cherchons à le bien faire. Le « connais-toi toi-même » nous paraît aussi nécessaire au bien penser qu'au bien vivre.

Quand l'historien voit la France, de si fréquentes fois dans son histoire, soit sous la pression de l'étranger, soit par ses divisions intestines, être tout près de perdre l'existence, puis la recouvrer et ressaisir son développement; quand il la voit, selon le mot de son poète,

Prenant vigueur de son propre dommage[1],

il dit, s'il est Bossuet : « C'est que Dieu voulait que la France existât » ou, s'il est simplement patriote, hors de toute foi religieuse : « C'est que la France voulait exister. » Or, il faut bien reconnaître que, dans le second cas tout autant que dans le premier, il prend posture de métaphysicien, et que s'il refuse cette posture, il lui faut se borner à dire que la France fut tel jour sauvée par tels Français, tel autre jour par tels autres (car ceux qui la sauvèrent des Anglais ne sont pas ceux qui la sauvèrent de la Ligue), et renoncer à toute idée de quelque force identique à elle-même soutenant l'histoire de cette nation.

Cette assimilation de la France à un être métaphysique,

1. Le Gaulois semble au saule verdissant :
Plus on le coupe et plus il est naissant,
Et rejetonne en branches davantage,
Prenant vigueur de son propre dommage.
(RONSARD.)

dont la volonté se développe à travers les siècles, paraît non seulement chez un grand lyrique comme Michelet, non seulement chez des savants de tempérament oratoire, comme un Mignet, un Lavisse[1], un Sorel[2], mais on la trouve, dès qu'ils veulent exprimer quelque développement de la France, tant elle devient alors inévitable, chez des maîtres dont l'esprit, strictement et froidement scientifique, semblerait devoir bannir tout concept anthropomorphique; par exemple, dans une déclaration comme celle-ci, que j'emprunte à un ouvrage admirable pour sa constante dénonciation de l'*idola verbi* : « La nation gallo-franque a commencé par se cantonner dans le bassin parisien pour s'y replier sur elle-même et devenir un centre d'attraction et d'alliage, puis un foyer de rayonnement[3]. » Au surplus, cette volonté, qui existe chez un ensemble d'hommes, alors qu'on ne saurait la trouver formellement dans aucune des parties de l'ensemble, constitue un genre de facteur historique dont j'oserais dire que les historiens ne font peut-être pas assez d'état; elle me paraît seule propre à rendre compte de certains mouvements que manifestent les nations, singulièrement les nations démocratiques, et dont les historiens

1. « La France avait fait de grands progrès par l'établissement de l'ordre monarchique »; « Lorsque la France eut été entièrement formée par la royauté, lorsqu'elle eut opéré sa grande révolution, etc. » (Mignet, *Mémoires historiques*, II, 238, 508.) — « Au-dessus des volontés changeantes et incertaines des rois, veille une volonté permanente et persévérante, celle de la royauté. » (Rambaud, *op. cit.*, p. 282.) — Chez Lavisse, l'assimilation d'une nation à une volonté unique s'exprime nettement dans un mouvement comme celui-ci : « L'Allemagne avait conscience d'elle-même — non pas à la façon de la France, où la patrie s'incarnait dans une dynastie — mais très confusément. Sans savoir au juste où elle commençait ni où elle finissait, elle se pensait elle-même, elle se rêvait... dans chacun des phénomènes de son chaos. » (Préface au *Saint-Empire germanique* de Bryce.)

2. « Pour admettre un instant que la nation balancerait entre ces extrémités (la renonciation aux bienfaits de la Révolution ou l'acceptation de la guerre contre l'Europe coalisée), il fallait non seulement méconnaître la force de la Révolution, *mais la force même de l'histoire de France.* » (*L'Europe et la Révolution française*, t. II : La chute de la Royauté, p. 479.) — Cette idée d'une force identique à elle-même traversant toute l'histoire de la France est constante dans l'ouvrage de Sorel (II, 565; III, 11; IV, 472); il n'ignore pas, d'ailleurs, qu'elle est un produit de notre esprit abstracteur : c'est une force, dit-il, « que nous dégageons, plus que nous ne la voyons ».

3. J. Flach, *Les origines de l'ancienne France*, t. IV, p. 9. L'auteur déclare d'ailleurs que, pour lui, « le premier devoir de l'historien est de découvrir les *dominantes* de l'histoire ».

qui ne considèrent que les volontés particulières sont obligés de convenir qu'ils peuvent très mal les expliquer : par exemple, telle réforme, telle loi, telle alliance, dont il semble qu'on doive dire à la fois que la nation la voulait et que chaque citoyen, pris individuellement, n'en manifestait pas vivement la volonté. Il est vrai que ces historiens entendent ne faire état que des faits « pour lesquels on trouve des documents », et que ces volontés transcendantes aux individus sont le type des réalités qui ne s'expriment pas par des écrits[1].

6. *De l'interprétation du passé en fonction du présent.*

On voit que, dans l'étude que je me propose ici, je m'applique délibérément à interpréter les mouvements de l'ancienne France en tant que préparateurs de la France d'aujourd'hui, à comprendre le passé de cette nation à la lueur de son présent, c'est-à-dire à faire exactement le contraire de ce que recommandait l'auteur des *Institutions politiques de l'ancienne France* quand il souhaitait qu'on étudiât une époque en s'efforçant d'oublier qu'on savait ce qui s'était passé après elle. En quoi ce maître avait évidemment raison, s'il s'agit, ce qui était tout son objet dans l'œuvre que je viens de rappeler, de reconstituer l'âme d'une époque et de ses acteurs aussi exactement que possible, sans leur prêter des intentions que le plus souvent ils n'eurent point, de « voir les faits comme les contemporains les ont vus, non pas comme l'esprit moderne les imagine[2] »; mais non pas s'il s'agit de saisir l'évolution d'un groupe, que l'on considère comme présentant une continuité à lui-même à travers plusieurs siècles. Assurément, Hugues Capet ne savait pas qu'il fondait la monarchie absolue,

1. Un bon exemple de ces volontés, m'apprend un maître (M. André Siegfried) dont j'ai la bonne fortune de rencontrer l'assentiment dans les vues que je soutiens ici, serait l'entraînement de la nation anglaise, en 1904, vers une entente avec la France, entraînement qu'il est difficile de nettement saisir, me dit-il, dans les volontés exprimées alors par aucune partie de l'Angleterre. Je citerais encore volontiers, comme mouvement voulu par un ensemble et fort peu par ses individus, l'adhésion de la France à la loi d'amnistie qui suivit l'affaire Dreyfus. Je citerais surtout certains mouvements de classe : par exemple l'antipathie (visible aux élections) que la classe paysanne éprouve pour le bourgeois propriétaire, alors que chaque paysan, dans ses relations avec le châtelain de son village, semble assez peu la ressentir.

2. *La Monarchie franque*, p. 303.

et il serait plaisant de lui prêter cette pensée; mais, moi, homme du XXe siècle, je sais qu'il la fondait et j'ai le droit, que dis-je, j'ai l'obligation, si je veux faire l'histoire de cette monarchie, de voir dans le mouvement de ce roitelet tout ce qui en est sorti[1]. D'ailleurs, le même maître évoque le genre de spéculation que j'ai ici en vue et la méthode qu'elle comporte quand il dit : « Rejeter systématiquement le lien des faits est un système aussi, et non le moins dangereux[2]. »

Il semble parfois que l'historien moderne, par réaction contre une école qui voulait voir *tout* le présent d'un groupe dans son passé sans tenir aucun compte d'apports extérieurs totalement étrangers à sa tradition, voir *toute* l'Italie actuelle dans les anciens Romains, *toute* l'Allemagne de Bismarck dans les Germains de Tacite, soit passé à l'excès contraire en s'attachant maintenant à nier, comme de pures inventions de l'esprit, les constantes historiques les moins contestables;

1. C'est ce que fait, au surplus, un pur érudit lorsqu'il écrit, sinon de Hugues Capet, du moins d'un de ses successeurs immédiats : « On peut apercevoir, dans le règne de Philippe Ier, les origines lointaines à la fois de l'unité territoriale et de la monarchie absolue. » (A. Fliche, *Le règne de Philippe Ier*, thèse de doctorat, Paris, 1912, p. 162.)

2. Fustel de Coulanges, *Leçon d'ouverture du cours d'histoire du moyen âge*, 1879. — On ne remarque peut-être pas assez que l'auteur des *Institutions de l'ancienne France* ne refuse nullement de voir dans ces institutions ce qui en sortira avec le temps; parlant, par exemple, du gouvernement de Charlemagne et de ses intentions purement autocratiques, il dira : « On peut admettre aussi qu'il y eut, au milieu de tout cela, quelques germes de liberté pour l'avenir. » (*Les transformations de la Royauté*, p. 492; le mot *germe*, pris en ce sens, revient très souvent dans l'ouvrage); ce qu'il tient à affirmer, c'est que de ces « germes » les contemporains n'eurent aucune idée, et surtout aucune intention. Au reste, nul n'a plus que Fustel de Coulanges le sens de la continuité historique d'une nation; et il semble qu'il la cherche, comme nous-même, dans le travail de la nation considérée en dehors de ses chefs, étant toujours bien entendu que la nation, en ce travail originel, n'a nullement conscience de soi comme nation. Pour Fustel, dit un de ses commentateurs les plus autorisés (Paul Guiraud, *Fustel de Coulanges*, p. 200-202), le seul agent des phénomènes sociaux, c'est la foule; le rôle des grands hommes dans l'histoire est à peu près nul; le même critique remarque qu'on ferme le livre des *Institutions de l'ancienne France* sans savoir ce qu'étaient Brunehaut, Dagobert, Charlemagne, Charles le Chauve; il est probable que, si l'ouvrage, comme c'était la première intention du maître, se fût poursuivi jusqu'en 1789, nous n'eussions guère su davantage ce qu'étaient Henri IV, Richelieu ou Louis XIV. Toutefois, n'oublions pas que Fustel de Coulanges traite seulement des *institutions* de la France; il eût peut-être moins accordé ce peu d'importance des chefs de la France pour une histoire proprement politique de cette nation.

le continuisme systématique de Bossuet n'est peut-être pas une plus grande erreur que l'atomisme non moins systématique de Stendhal, ce dernier écrivain étant devenu évidemment, en une très forte mesure, le maître de pensée de l'esprit contemporain. Toutefois cette seconde erreur, satisfaisant le goût de la diversité et donc de la sensation, est incomparablement plus plaisante.

7. *Que la France d'aujourd'hui n'implique pas une altération, survenue à la fin du XVIIIe siècle, dans son mouvement vers un certain type de nation.*

J'ai parlé de la volonté qu'auraient eue les Français, dès le début de leur histoire, de former la nation *qu'ils sont aujourd'hui*. Là encore, je crois que plusieurs personnes m'opposeront une distinction; la nation que forment aujourd'hui les Français, me diront-elles, comporte certaines conditions dont nous sommes assez prêts à vous accorder qu'ils les ont voulues de très bonne heure, encore que longtemps d'une manière toute virtuelle : la possession d'un territoire, d'une unité politique, de frontières protectrices, d'une autorité centrale, d'un appareil administratif. Mais la France actuelle présente encore une autre condition : l'autorité y est exercée par les Français eux-mêmes, au moyen d'assemblées qu'ils élisent, du moins ils le prétendent, dans leur pleine liberté, dans leur « souveraineté »; le principe de la nation y est républicain. Or, cette condition-là — outre que vous n'avez peut-être pas le droit de la compter parmi celles qui font que la France actuelle « est une nation », vu qu'elle tend, peut-être, au contraire, à l'empêcher d'en être une, que la France est peut-être une nation *malgré* cette condition — n'a pas été voulue par les Français dès le commencement de leur histoire; vous n'en retrouverez pas le rudiment, même virtuel, chez les habitants de l'ancienne France; la nation vers laquelle ceux-ci tendaient était du type monarchique, dont ils réalisèrent la perfection il y a deux siècles et demi; la forme républicaine de la France actuelle leur a été imposée par des volontés étrangères, du moins étrangères au plus grand nombre d'entre eux. Cela est si vrai que même les historiens favo-

rables à cette forme — laquelle a dû s'y reprendre à deux et trois fois pour s'implanter — sont obligés de convenir qu'elle a été d'abord l'objet d'un grand désemparement pour la majorité des Français, c'est-à-dire l'effet d'une rupture avec leur volonté politique, telle qu'ils l'avaient héritée de leurs pères et telle que, au fond, elle continuait d'être.

Ces affirmations, qui ne laissent pas de frapper certains esprits et aux termes desquelles il y aurait à la base de la France actuelle non pas une volonté mais deux, la France en se faisant républicaine ayant en quelque sorte abandonné sa propre cause, me semblent ne regarder qu'à la surface des choses. Il est indéniable que la *forme* républicaine a été proposée pour la première fois aux Français par une minorité, d'ailleurs peu éprise elle-même de cette forme[1], qu'après l'avoir deux fois acceptée puis rejetée, ils l'ont une troisième fois sincèrement adoptée bien moins par attirance que parce que les autres formes leur parurent devenues impossibles; celui qui la leur fit admettre définitivement, M. Thiers, ne voyait, comme moyen de la leur rendre désirable, que de leur représenter qu'elle était encore celle « qui les divisait le moins ». Mais si, derrière cette forme, nous regardons le changement qui l'accompagna dans la condition des Français, — disons schématiquement l'acquisition des libertés individuelles et des droits politiques, — changement qui était en quelque sorte indépendant de cette forme, puisqu'il eût pu être obtenu (et longtemps les Français l'espérèrent) avec la forme monarchique, si, en d'autres termes, nous considérons, non pas la forme républicaine, mais la réalité républicaine, il devient malaisé de soutenir que cette réalité ait été imposée aux Français et qu'ils n'aient point manifesté l'aspiration vers elle de très

1. « De cette masse démocratique, la lutte contre le roi et la cour détacha, en 1791, un parti révolutionnaire qui devint républicain par défiance du roi, parti peu nombreux, mais décidé à enlever au roi le pouvoir. » (Seignobos, *op. cit.*, t. I, p. 278.) — Voir toutefois (Sorel, *op. cit.*, t. III, p. 83) l'enthousiasme produit aux armées, en 1792, par la proclamation du mot de République, et (A. Mathiez, *La Révolution française*, t. II, p. 89) la tempête de joie déchaînée à Paris par l'abolition de la royauté. — Sur la légende qui veut que l'armée ait été totalement indifférente, voire hostile, aux changements politiques faits par l'Assemblée, cf. G. Michon, *L'Armée et la Politique intérieure sous la Convention* (*Annales historiques de la Révolution*, 1927).

bonne heure dans leur histoire[1]. J'ajoute que cette forme républicaine, imposée aux Français, leur est demeurée et qu'elle est devenue à son tour, et en tant que telle, génératrice de sentiments; chose qu'elle n'aurait su faire si elle n'avait répondu à quelque chose de profond en eux et qui lui préexistait. Toutefois, la vraie réalité républicaine vers laquelle, au fond, ils tendaient n'était point l'acquisition des libertés individuelles et des droits politiques, c'était la conciliation de ces acquêts avec l'obéissance à une autorité centrale, obéissance qu'ils avaient voulue depuis des siècles et dont ils sentaient qu'elle avait fait d'eux une nation; c'est cette conciliation qu'après l'ivresse des premières libertés ils s'employèrent à réaliser (par leur obéissance à la Convention[2]), justifiant ainsi ce mot profond : « L'Histoire de France s'empara de cette Révolution destinée à la rompre[3]. » Et la réalité républicaine, ainsi définie par cette conciliation, me permet de dire qu'elle n'empêche nullement la France actuelle d'être une nation, à condition d'ajouter qu'elle est — qu'elle voulait être — une nation *d'un certain type*, à savoir un ensemble d'hommes libres agissant sous une autorité qu'ils se sont donnée, par opposition à un autre type, vers lequel tendaient d'autres races, qui consiste en un ensemble de forces dénuées de toute liberté, auxquelles un chef, venu d'en haut, impose sa volonté. Je m'expliquerai davantage sur ces points quand je traiterai plus loin de l'acquisition de l'autorité par la France. Tout ce que je veux dire ici, c'est que je me crois donc fondé, si je recherche comment les Français voulurent la nation qu'ils sont aujourd'hui, à considérer la *totalité* de leurs caractères actuels, et

1. Je n'en veux pour preuve que ces mots par lesquels l'historien des États Généraux, pris depuis leur origine, résume son ouvrage : « Cette persistance des opinions à toutes les époques nous permet d'affirmer que l'instinct du gouvernement libre est profondément enraciné dans le cœur des Français. Il ne s'agit pas d'une vaine imitation de l'Angleterre ou de quelque autre pays, tous les députés des États Généraux ont conçu plus ou moins nettement ce type du pouvoir pondéré qui existait dans nos traditions. » (G. Picot, *Histoire des Etats Généraux*, t. V, p. 153 : résumés généraux). — Voir aussi F. Rocquain, *L'esprit révolutionnaire avant la Révolution*.

2. Et aussi par l'autorité que, dès le début de la Révolution, ils conférèrent à Louis XVI. Un historien dit ce mot qui va loin : « Jamais monarque n'aurait exercé une autorité plus considérable que celle que la Constitution de 1791 reconnaissait au roi Louis XVI. » (Léon Dubreuil, *L'Idée régionaliste sous la Révolution*.)

3. Sorel, t. II, p. 518.

non pas à en repousser certains qu'ils n'auraient point souhaités et qui devraient, paraît-il, ne point être comptés parmi ceux qui font d'eux une nation[1].

JULIEN BENDA

(*A suivre.*)

1. Je crois que plusieurs lecteurs, assez enclins à m'accorder cette identité fondamentale de la France par-dessous ses révolutions, voudront cependant voir un certain changement profond récemment survenu chez elle : cette division, me diront-ils, que nous voyons aujourd'hui des Français en deux camps, si nettement et si continûment dressés l'un contre l'autre, n'est-elle pas une chose nouvelle dans notre histoire? Nullement, répondrai-je; elle est l'insurrection qu'on vit toujours en France, et avec ses suites naturelles, des citoyens privilégiés, ou qui croient devoir l'être, contre l'action démocratique tendant à les ramener au droit commun — avec cette seule différence que cette action démocratique était jadis exercée par la royauté. La lutte actuelle des hautes classes, en France, contre l'affirmation croissante de la démocratie n'est que la continuation, sous de nouvelles espèces, de la révolte des féodaux contre le travail niveleur des rois de France.

Qu'on me permette, à propos de cette action démocratique longtemps exercée par les rois de France et à laquelle, pour leur malheur, ils se sont mis tout à coup à manquer, de rappeler ces paroles d'un grand écrivain, qui a la singularité de joindre au don de l'image celui des vues exactes : « Le peuple, métamorphosé en moine, s'était réfugié dans les cloîtres, et gouvernait la société par l'opinion religieuse; le peuple, métamorphosé en collecteur et en banquier, s'était réfugié dans la finance, et gouvernait la société par l'argent; le peuple, métamorphosé en magistrat, s'était réfugié dans les tribunaux, et gouvernait la société par la loi. Ce royaume de France, aristocrate dans ses parties ou ses provinces, était démocrate dans son ensemble, sous la direction de son roi, avec lequel il s'entendait à merveille et marchait presque toujours d'accord. C'est ce qui explique sa longue existence. Il y a toute une nouvelle histoire de France à faire, ou plutôt l'histoire de France n'est pas faite. » (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 236.)

LA MARINE FRANÇAISE

La Conférence du désarmement qui siège à Genève ne pouvait manquer d'évoquer le problème de la réduction des marines, au même titre que celui de la réduction des armées : les flottes de guerre ne contribuent-elles pas, comme celles-ci, à la défense des nations, à leur sécurité, — comme à leurs dépenses? La France n'aura pas de peine à montrer que, sur mer, elle a été maintenue, ou s'est d'elle-même placée à un rang fort modeste. Elle est pourtant la seconde puissance coloniale du monde; elle doit protéger des intérêts, moraux et matériels, qui ne le cèdent qu'à ceux de la Communauté britannique. Ses côtes s'étendent sur trois mers : une partie de son territoire — l'Afrique du Nord, peuplée par des centaines de milliers de Français — est séparée de la mère patrie par la Méditerranée, dont le libre accès devrait être, en guerre comme pendant la paix, sauvegardé, et qui serait traversée, en cas de conflit européen, par toutes les troupes africaines, appelées au secours de la métropole.

La tentation de limitation des marines est d'autant plus forte que celles-ci, par leur structure même, se prêtent infiniment mieux que les armées à la diminution précise, et rapide. C'est même dans le domaine maritime seul que, jusqu'ici, ont été obtenus des résultats tangibles, tels que la fixation de tonnages maximum, de catégories et de calibres.

La puissance représentée par une marine est, en effet, une quantité assez aisément calculable et dosable : il est infiniment plus difficile de « truquer », en matière d'armements

navals que d'armements terrestres. On dissimule, à la rigueur, des culasses de canons, des mitrailleuses, mais point des croiseurs, voire des sous-marins. La marine est constamment mobilisée, prête à appareiller presque au premier signal. La flotte marchande, dont une partie seulement pourrait être transformée en instrument de guerre, ne serait tout d'abord que son auxiliaire. Elle aussi représente une masse commode à dénombrer, et à analyser; elle aussi devrait peut-être, le cas échéant, et dans la mesure où on peut la considérer comme une arme de combat, être soumise aux mêmes efforts de réglementation.

Ceci explique l'efficacité, si relative soit-elle, des stipulations navales du traité de Versailles. Elles ont, sans doute, été déjouées, en partie, par l'habileté technique des Allemands, qui, avec le *Deutschland*, ont créé un type de navires infiniment plus puissant que ne le laissait prévoir le tonnage légal de 10 000 tonnes. Mais elles ont privé radicalement le Reich d'une arme qui fut, entre ses mains déloyales, particulièrement pernicieuse : le sous-marin.

Le traité de Versailles portait déjà, comme en germe, les conférences qui se sont succédé depuis. On y trouve le premier essai de limitation des bâtiments de ligne (10 000 tonnes), des croiseurs (6 000 tonnes), des destroyers et torpilleurs (800 et 200 tonnes).

Mais c'est à Washington que fut amorcée, pour la première fois, et au milieu de vastes espoirs, l'œuvre de limitation des armements sur mer. L'allure générale des débats de Washington — du 12 novembre 1921 au 6 février 1922 — est encore présente à bien des mémoires. Les représentants de la France partirent avec l'illusion de jouer le rôle d'arbitres entre les États-Unis et l'Angleterre; mais, quand ils arrivèrent à Washington, les jeux étaient déjà faits. Les deux grands rivaux s'étaient concertés et avaient composé. Pour parer à une ruineuse course aux armements, et à l'inévitable hégémonie navale que leur richesse promettait aux États-Unis, l'Angleterre partagea avec eux la maîtrise des océans, — aux dépens des autres grandes puissances navales, ses amies d'hier, dont elle redoutait la renaissance et la concurrence sur mer. La France fut la plus mal traitée, brutalement ravalée au

rang de l'Italie, en ce qui concerne la proportion de bâtiments de ligne et de porte-avions qui lui était allouée. Ce fut, d'ailleurs, l'origine de toutes les prétentions ultérieures de l'Italie à la « parité » avec la France, qui, aux derniers jours de la Conférence, réussit pourtant à se ressaisir et à sauvegarder sa liberté pour toutes les autres catégories de bâtiments de surface, et pour les sous-marins.

Le chef du gouvernement français, M. R. Poincaré, tint, au moment de la ratification du traité, le 17 août 1923, à faire à ce sujet les plus expresses réserves : « Le Gouvernement français estime et a toujours estimé que les rapports des tonnages globaux des bâtiments de ligne et des porte-aéronefs, attribués à chacune des puissances contractantes, n'expriment pas l'importance relative des intérêts maritimes de ces puissances, et ne peuvent être étendus à des catégories de navires autres que celles pour lesquelles ils ont été expressément stipulés. »

Il n'est, cependant, pas excessif de soutenir que les accords de Washington laissèrent dans les milieux politiques et maritimes français de cuisants souvenirs — ne fût-ce qu'à cause de la désinvolture avec laquelle nos ex-alliés britanniques s'étaient arrogé le droit de légiférer, sans même la consulter, sur les besoins et les instruments de sécurité maritimes de sa grande compagne de lutte et de gloire.

Les divergences de vues se perpétuèrent au sein de la Commission préparatoire du désarmement, en décembre 1925. L'intérêt de la marine anglaise était, — et est resté, — de soumettre ses concurrentes européennes à un contrôle, aussi mathématique et strict que possible, et, partant, de les cloisonner en un certain nombre de « catégories » fort nombreuses, où seraient minutieusement précisés tonnages, calibres, et toutes autres caractéristiques essentielles. La France proposait, au contraire, la fixation d'un tonnage global, à l'intérieur duquel chaque marine serait laissée libre de se mouvoir librement. Ce fut le thème d'innombrables et interminables discussions, qui aboutirent, en avril 1927, à la proposition transactionnelle, présentée par M. Paul Boncour, en vertu de laquelle chaque nation déclarerait loyalement le tonnage global, qui lui paraîtrait nécessaire, sa répartition en diverses

catégories, mais avec possibilité de « transferts » de l'une à l'autre. L'Angleterre n'accepta point.

En revanche, la France déclina l'honneur de participer à la conférence que le gouvernement américain crut opportun de convoquer à Genève, pour parachever l'œuvre de celle de Washington. Les trois seules puissances qui y assistèrent — l'Angleterre, les États-Unis, le Japon — ne s'entendirent d'ailleurs pas, notamment sur le problème des croiseurs.

Il fallut attendre jusqu'à la Conférence de Londres, en avril 1931 (la tentative de compromis naval, conclu directement, entre la France et l'Angleterre, en juillet 1928, avait échoué, par suite de la méfiance et de l'opposition américaines) pour aboutir à de nouvelles restrictions internationales. Elles portèrent sur un certain nombre de points, somme toute, secondaires, — calibres des canons des porte-avions, déplacement maximum des sous-marins (2 000 tonnes), — prélude à leur suppression, dans l'esprit des négociateurs et marins britanniques. Mais l'essentiel de la situation navale de la France, par rapport aux autres grandes puissances navales, n'a pas été modifié à Londres. Elle n'a pas participé aux conventions, signées par les « trois gros », au sujet du tonnage qu'elles se reconnaissent mutuellement dans les catégories des croiseurs *a* et *b*, ainsi que dans celles des destroyers et des sous-marins.

La France et l'Italie sont restées en dehors de ces ententes. La conférence du désarmement cherchera-t-elle à les y englober? Résoudra-t-elle le désaccord fondamental qui sépare les deux puissances méditerranéennes : la question du tonnage hors d'âge que les accords de Washington — et de Londres — leur permettent de remplacer, le 31 décembre 1936? Les Français soutinrent à Londres qu'ils avaient, par là, le droit de mettre en chantier de nouveaux navires de remplacement, avant cette date; les Italiens, seulement après. C'est un des multiples aspects du problème, épineux — et, nous le craignons, insoluble, de la « parité ». L'Italie, exclusivement méditerranéenne, revendique une puissance navale strictement égale à celle de la France, puissance coloniale et mondiale, exposée, peut-être, un jour, à lutter, seule, à la fois dans le Nord et en Méditerranée.

Tel est, rapidement esquissé, le cadre international, où s'est, depuis la guerre, et depuis Washington, mue la marine française. Elle a accepté d'étroites et injustes limitations, quant aux bâtiments de ligne. Elle a, jusqu'ici, conservé, et utilisé, pleine et entière liberté pour toutes les autres catégories de navires.

Sa stratégie navale, en fonction de sa politique générale, n'a pas non plus varié. Tant que les accords et pactes internationaux ne lui garantiront pas une sécurité suffisante pour qu'elle puisse, éventuellement, se dispenser de posséder des forces navales nationales, tant que la S. D. N., notamment, ne sera pas devenue une puissance universelle, et armée, capable d'imposer par la force de ses navires (blocus), ou de ses avions (bombardement), le respect du droit et de ses décisions à tout perturbateur de la paix, la France en sera réduite à compter sur sa marine : 1° pour défendre l'artère vitale Marseille-Alger; 2° pour protéger ses lignes de communication essentielles, et, sur place, assurer la résistance, la plus durable possible, de ses principales colonies.

Serait-elle aujourd'hui en mesure de satisfaire à ces conditions? Quelle est la situation de son matériel et de son personnel?

La reconstitution du matériel, à peu près ruiné par la guerre, soit par les pertes résultant de rencontres avec les forces navales ennemies, soit, et surtout, par suite des attaques sous-marines, soit enfin, par l'usure normale du matériel surmené, et non remplacé par les constructions neuves (les arsenaux et chantiers privés ne lancèrent que des bâtiments de commerce, ou ne livrèrent que du matériel pour le front de terre) — s'opère d'après ce qu'on est convenu d'appeler le « programme » ou le « statut » naval.

Ceux-ci n'ont point, en réalité, d'existence légale. Le « programme » naval embrasse l'ensemble des différentes « tranches », votées, chaque année, par le Parlement. Le « statut naval » est surtout la création d'un parfait galant homme, aujourd'hui disparu, le baron Flaminius Raiberti, ancien ministre de la Marine. Ce fut l'une de ses préoccupations essentielles — on pourrait presque dire un de ses cauchemars. « Nous n'avons pas de plan d'ensemble! » était-il

accoutumé de s'écrier avec une mine désolée. Et il chargea l'un des plus intelligents officiers de son cabinet (un homme qui poursuit aujourd'hui une fort brillante carrière à l'État-major de la Première escadre), de lui dresser le plan idéal de ce qui devait logiquement composer la marine nécessaire à notre pays. Après de minutieuses consultations politiques et techniques, et de longues méditations, le jeune officier fit patiemment surgir des nuages de sa pipe ce que nous appelions — en nos amicales conversations — « la statue navale ». Amoureusement burinée et polie, elle n'a jamais affronté le jour blafard de la Chambre, et n'a encore connu que le mystère des cartons de la Commission de la Marine militaire. Le projet déposé en janvier 1924, par M. J.-L. Dumesnil, fut rapporté, au cours de cette treizième législature, par M. Robaglia, qui disparut, depuis, du firmament parlementaire, et, au cours de la quatorzième législature, par M. Appell, le glorieux rescapé du *Monge*.

Mais jamais le Parlement n'a, jusqu'ici, trouvé le loisir de discuter l'ensemble de ce projet, pourtant essentiel, pas plus qu'il n'a, d'ailleurs, encore jugé opportun de voter les lois organiques constituant le ministère de l'Air.

C'est pourtant à ce « statut » naval, que se réfèrent implicitement les projets de loi de constructions neuves, votées chaque année, ou les plans de l'État-major général, ou bien encore les arguments présentés par lui pendant les diverses conférences internationales.

D'après ce statut, la flotte française devrait comprendre : 1° la flotte de combat, constituée de la façon suivante : 175 000 tonnes de bâtiments de ligne, 60 000 tonnes de porte-avions, 390 000 tonnes de bâtiments légers de surface (croiseurs, contre-torpilleurs, torpilleurs), 96 000 tonnes de sous-marins; 2° un certain nombre de bâtiments, dits spéciaux, un navire-atelier, deux mouilleurs de mines de surface, deux ravitailleurs de sous-marins, trois transports d'aéronautique, un bâtiment-école, des avisos coloniaux, des transports de matériel, des navires hydrographes, des bâtiments de servitude.

Ce statut fut complété par un autre projet de loi, — rapporté par M. Chaumié, au nom de la Commission de la marine mili-

taire de la Chambre des Députés, le 11 décembre 1925, repris par la même commission dans sa séance du 29 juin 1928, — qui règle l'organisation de la défense des côtes. On sait que c'est, en effet, le ministère de la marine qui est aujourd'hui appelé à organiser et protéger le littoral de la métropole et de l'Afrique du Nord contre toute attaque ennemie venant du large. Il doit, en outre, prévoir, de concert avec le ministère de la Guerre, les plans de défense et de contre-attaque, à appliquer contre tout débarquement effectué. Le Département de la Marine a également, sur toutes les côtes de France et d'Afrique du Nord, assumé la charge du guet contre l'aviation, ainsi que la défense aérienne. Ceci suppose la constitution, l'entretien et l'entraînement d'un certain nombre de flottilles de défense côtière (de surface et sous-marines, celles-ci devant compter 48 sous-marins dits côtiers), d'une artillerie de côtes importante (fixe, semi-mobile, et mobile), de l'artillerie et des mitrailleuses de D. C. A., enfin la mise en état d'un vaste système de défenses, fixes et sous-marines, comportant, notamment, des mines, des filets à mines, des barrages et obstructions de toute nature, ainsi que des appareils de détection sous-marine.

Enfin, le plan d'organisation générale devait se compléter par un projet de loi réglant l'organisation de l'aéronautique maritime. L'œuvre a été transférée au ministère de l'Air, au moment de la création de ce dernier : la marine n'a conservé que le soin d'armer et d'utiliser l'aviation dite « embarquée » sur les croiseurs, sur le porte-avions *Béarn*, auquel s'est joint récemment le convoyeur d'aviation *Commandant Teste* (avec, en tout quatre escadrilles). Toutes les autres escadrilles d'aéronautique maritime, dites côtières, sont réparties entre les bases des quatre grandes régions maritimes, à Cherbourg, Brest, Berre, le Palivestre, Bizerte — soit au total (en 1931) onze escadrilles, qui dépendent pour le matériel, comme pour le personnel, de la direction de l'Aéronautique Maritime du ministère de l'Air, placée sous les ordres du contre-amiral Esteva.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la réalisation du statut naval proprement dit. Les bâtiments sont construits conformément à ce que le jargon maritimo-parlementaire a qualifié

de « lois de tranches ». Ce sont elles qui, chaque année, depuis 1922, fixent le nombre, les caractéristiques des unités à entreprendre, et prévoient, approximativement, l'échelonnement, sur un certain nombre d'exercices budgétaires, des crédits, dans chaque budget de la marine, au chapitre des constructions neuves.

Ces lois, des 18 avril 1922, 12 avril 1924, 15 juillet 1925, 4 août 1926, 27 décembre 1927, 29 mars 1929, 12 janvier 1930, 19 juin 1931, 31 décembre 1931, ont assuré, dans des conditions de régularité à peu près parfaites, et avec une continuité de vues, une homogénéité dans la réalisation qu'a trop rarement connues la marine française, souvent à juste titre qualifiée de marine d'échantillons, la reconstitution de la flotte de combat.

En 1922, ce furent 3 croiseurs (de 7 243 tonnes), 6 contre-torpilleurs, 12 torpilleurs, 12 sous-marins, 1 porte-avions (le *Béarn* aménagé); en 1924, 2 croiseurs de 10 000 tonnes, 6 torpilleurs, 2 sous-marins de première classe; en 1925, 1 croiseur de 10 000 tonnes, 3 contre-torpilleurs, 4 torpilleurs, 9 sous-marins, — plus, dans la catégorie des bâtiments spéciaux, un mouilleur de mines de surface, et un transport d'avions; en 1926, 1 croiseur de 10 000 tonnes, 3 contre-torpilleurs, 4 torpilleurs, 7 sous-marins, 1 ravitailleur de sous-marins, 1 bâtiment école d'application, 2 pétroliers; en 1927, 1 croiseur de 10 000 tonnes, 6 contre-torpilleurs, 6 sous-marins, 2 avisos pour campagnes lointaines; en 1929, 1 croiseur de 10 000 tonnes, 6 contre-torpilleurs, 7 sous-marins, 2 avisos et 2 pétroliers; en 1930, 1 croiseur de 10 000 tonnes, 6 contre-torpilleurs, 6 sous-marins de première classe, 1 sous-marin mouilleur de mines, 4 mouilleurs de mines de surface, 1 mouilleur de filets, 2 avisos pour campagne lointaine; en juin 1931, 1 navire de ligne (le principe seul en a été admis), 2 croiseurs de deuxième classe, 1 aviso, 1 transport de littoral, 4 escorteurs; enfin, en décembre 1931, 4 croiseurs de deuxième classe, 1 contre-torpilleur, 1 torpilleur, 1 bâtiment hydrographe et une canonnière fluviale.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil d'ensemble sur le total des bâtiments de guerre construits, commencés ou autorisés de 1922 à ce jour, nous constatons qu'il se chiffre

par 168, ou par 175 si l'on tient compte de 5 pétroliers, d'une canonnière fluviale et d'un transport du littoral : 7 croiseurs de première classe (de 10 000 tonnes), 7 croiseurs de deuxième classe, 30 contre-torpilleurs, 26 torpilleurs, 7 avisos, 8 escorteurs, 4 bâtiments spéciaux (le *Pluton* mouilleur de mines, le *Commandant Teste*, transport d'aviation, le *Jules Verne*, ravitailleur de sous-marins, le *Gladiateur*, mouilleur de filets), 1 sous-marin de croisière, 40 sous-marins de première classe, 32 de deuxième classe, 6 sous-marins mouilleurs de mines.

Il ne subsiste donc plus, du matériel d'avant-guerre ou de guerre, que les neuf bâtiments cuirassés, et, dans les flottilles, quelques torpilleurs de 800 tonnes et quelques sous-marins.

Pour la première fois, le plan d'armement de cette année a pu être établi par l'État-major général de la marine uniquement avec des unités faisant partie du programme naval.

La première escadre de Toulon conserve les quatre cuirassés de 24 000 tonnes — refondus — *Provence*, *Jean Bart*, *Lorraine*, *Bretagne* (ces deux derniers à l'arsenal). Elle possède le *Béarn*, en réparation, le *Commandant Teste*, 5 croiseurs de 10 000 tonnes, 9 contre-torpilleurs de 2 500 tonnes, 18 torpilleurs de 1 500 tonnes, 11 sous-marins de 1 000 à 1 500 tonnes, et, dans son train d'escadre, le *Jules Verne*, qui termine ses essais de recette à Lorient.

La division d'instruction des Salins-d'Hyères compte le *Paris* et le *Courbet*, un vieux croiseur, le *Pluton*, 2 contre-torpilleurs neufs et une flottille.

A Brest, est basée une division de 2 croiseurs de 8 000 tonnes (*La Motte-Picquet*, *Duguay-Trouin*), une escadrille de 5 contre-torpilleurs de 2 500 tonnes, 8 torpilleurs de 1 500 tonnes, et 6 sous-marins. Les flottilles des régions, les escadrilles de sous-marins de Cherbourg et Bizerte sont renforcées.

En Chine, le *Waldeck-Rousseau*, presque hors d'usage, sera remplacé par le croiseur de 8 000 tonnes *Primauguet*, flanqué de 2 avisos coloniaux. Deux sous-marins sont affectés en permanence à l'Indochine. Enfin, les moyens d'action des missions hydrographiques de France, d'Algérie, d'Indochine, ont été augmentés.

Essayons de caractériser brièvement les différents types de navires qui constituent notre flotte.

Depuis la perte de la *France* sur les rochers de la Teignouse, les bâtiments de ligne ne sont plus qu'au nombre de 9 : 3 de la classe *Danton*, qui datent de 1909, déplacent 17 600 tonnes, sont armés de canons de 305 ou 240 millimètres, et seraient incapables de se mesurer avec un seul navire étranger du type « dreadnought ». Leur insuffisance de vitesse et de protection anti-sous-marine ou anti-aérienne en rendrait l'emploi fort aléatoire dans une rencontre navale moderne. Enfin, leur grand âge — vingt ans — leur donne droit à une honnête retraite.

Les 6 « dreadnoughts » de la flotte française se partagent en deux groupes égaux, trois de la classe *Courbet* : le *Courbet*, le *Jean Bart* et le *Paris*, qui datent de 1911 et 1912, et la *Bretagne*, la *Lorraine* et la *Provence*, qui ont été lancés en 1913, et mis en service en 1915 et 1916. Ce sont de bons navires d'avant-guerre, de 22 000 tonnes environ, d'une vitesse nominale d'une vingtaine de nœuds. Les trois premiers sont dotés d'une artillerie principale composée de 12 pièces de 305 millimètres; ils portent une batterie secondaire puissante : 22 canons de 138 millimètres; on y a ajouté 4 pièces de 75 millimètres anti-aériennes. Le deuxième groupe est armé de 10 canons de 340 millimètres, de 18 pièces de 138 millimètres, de 4 pièces anti-aériennes de 75 millimètres. Tous ces bâtiments sont d'excellente construction. Quand, au début de la guerre, le *Jean Bart*, après avoir encaissé une torpille autrichienne à l'avant, fut remorqué à l'arsenal de Malte pour y être réparé, sa résistance fit l'admiration des ingénieurs anglais.

Depuis l'armistice, ces grands bâtiments ont subi de constantes et coûteuses réparations. Elles ont surtout porté sur la modernisation de la direction du tir. Les mâts tripodes nouveaux, adaptés sur ces navires déjà anciens, leur donnent un aspect moderne et redoutable.

Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils puissent soutenir la comparaison avec les bâtiments de ligne en service dans les marines anglo-saxonnes et japonaise. Leur batterie principale est bien inférieure aux étrangères, composées de pièces de 380 millimètres ou de 406 millimètres. Enfin et surtout, il

leur manque, pour être des bâtiments de ligne aujourd'hui dignes de ce nom, deux éléments essentiels : la vitesse et la protection. La vitesse de 20,5 et 21,5 nœuds qu'ils pouvaient donner, aux jours déjà lointains de leurs essais, est, en réalité très inférieure à ce chiffre.

De jeunes ingénieurs ont récemment proposé de transformer toute la propulsion de ces navires, en les chauffant au mazout. Cette mesure pourrait, pensent-ils, leur rendre leur vitesse primitive. Ils ont, en outre, demandé de renforcer leurs ponts contre l'aviation, leurs œuvres vives contre les torpilles. Nous posséderions ainsi, selon eux, d'ici deux ans, au maximum, et moyennant une dépense assez modeste, une demi-douzaine de bâtiments de ligne parfaitement capables de faire figure honorable dans une bataille de demain.

Il appartient évidemment à l'État-major de la marine de prendre ses responsabilités à cet égard. Mais gardons-nous de renouveler, à propos de ces navires, sur lesquels ont été déjà dépensées des sommes considérables, l'histoire classique du couteau de Jeannot. D'excellents juges, qui connaissent bien ces bâtiments pour les avoir commandés, affirment, avec non moins de compétence, que leurs fonds commencent à s'user sérieusement, et qu'ils ne valent plus la peine de provoquer de pareils travaux. Quoi qu'il en soit, notre escadre cuirassée constitue la partie la plus démodée de notre flotte. Nous verrons, à la fin de cette revue navale, comment l'intérêt de cette question s'est, à cet égard, encore accru, depuis la mise en chantier, et bientôt en service, du *Deutschland* allemand.

Notre flotte de croiseurs ne compte plus guère que pour mémoire les grandes unités cuirassées, affublées des noms pacifiques *Jules Michelet, Ernest Renan, Waldeck-Rousseau.* Les deux premières sont en réserve spéciale; la troisième termine péniblement une vaillante carrière dans notre escadre d'Extrême-Orient où elle sera, cette année, remplacée par le *Primauguet.* C'étaient, pour l'époque, d'excellents navires de près de 13 000 tonnes, assez puissamment armés (2 ou 4 pièces de 194 millimètres, 12 canons de 164 millimètres), d'une vitesse convenable, au moment de leur lancement, de près de 25 nœuds, et surtout fortement protégés : d'où leur

classification de « croiseurs cuirassés ». C'est d'ailleurs — nous l'allons voir — à cette conception que reviennent progressivement les constructeurs de nos plus récents croiseurs.

Les premiers mis en service en 1926, et 1927, le *Duguay-Trouin*, le *Lamotte-Picquet* et le *Primauguet*, contrastent précisément, avec leurs trois prédécesseurs, par leur manque total de protection. Ce qui frappe, dès le premier coup d'œil, c'est la longueur élégante de ces fuseaux légers — 175 mètres — qui, grâce à leurs 100 000 chevaux-vapeur — plus de trois fois la puissance d'un *Jules Michelet* — fendent, avec leur avant en forme de guibre, le flot, comme avec un rasoir, à la vitesse de 34 nœuds. Ce furent les premiers grands bâtiments construits, depuis la guerre, par le Service des Constructions navales, le premier hommage rendu par l'État-major général à la toute-puissante Déesse Vitesse.

Comme emportées par une frénésie collective, les Amirautés se lancèrent toutes dans son tourbillon. Les rapports d'essais de recettes prirent des allures de radios sportifs. Les grands lévriers internationaux cherchèrent à se dépasser d'un demi-nœud, voir de dixièmes de nœud. Leurs flancs graciles semblaient vouloir enfermer toujours plus de force motrice. La palme revint aux *Trento* italiens, qui dépassent la fabuleuse puissance de 150 000 chevaux : de quoi alimenter d'électricité une très grande ville.

La rançon de pareilles performances, qui constituaient, à l'époque où furent conçus les *Duguay-Trouin*, de très remarquables et audacieuses extrapolations, est la faiblesse de l'armement et la nullité à peu près complète de la protection. Sans doute, les nouvelles pièces de 155 millimètres, montées à bord d'un *Lamotte-Picquet*, peuvent porter jusqu'à 25 kilomètres, au delà des limites mêmes de la visibilité. Mais elles ne sont que huit — pas plus nombreuses que les pièces montées sur l'*Emden* allemand, qui ne déplace que 6 000 tonnes; la protection des superstructures est à peu près inexistante; le moindre avion mitrailleur, la moindre vedette ultra-rapide faucheraient, à peu près impunément, tout le personnel en position sur les passerelles et le pont. Quant aux chambres des machines, — merveilleuses créations du génie industriel, — un seul obus, lancé par un torpilleur émergeant, brusquement

d'un écran de fumée, suffirait à y semer la destruction, d'où la paralysie totale du navire. Aucune ceinture cuirassée, si mince soit-elle, ne protège les œuvres vives du navire; rien ne s'opposerait, sous la ligne de flottaison, au choc d'une torpille sous-marine.

Il en alla de même pour les premiers croiseurs de 10000 tonnes. Le *Duquesne* et le *Tourville* sont des *Duguay-Trouin* agrandis: magnifique réussite au point de vue de la vitesse — 35,3 nœuds et 36,1 nœuds — et de la tenue à la mer, ils n'ont pas d'autre protection que leur cloisonnement assez resserré.

Le dogme de la vitesse se relâche sur les successeurs, *Suffren*, *Colbert*, *Foch*, *Dupleix* et surtout *Algérie*. L'allure maxima prévue n'est « plus » que de 33 nœuds. Mais on a pu leur adapter une légère ceinture cuirassée, beaucoup plus épaisse sur l'*Algérie*, et un compartimentage cellulaire extrêmement résistant. L'artillerie, composée de huit pièces de 203 millimètres, a été renforcée contre l'aviation : ce sont 8 pièces de 100 millimètres, anti-aériennes, au lieu de 8 canons de 75 millimètres, qui protégeront l'*Algérie* contre les avions de bombardement. Les quatre dernières unités porteront deux catapultes pour lancement d'avions. L'Amirauté française, — à l'exemple de la britannique, d'ailleurs, — revient donc progressivement — *mutatis mutandis* — à la conception du croiseur cuirassé d'il y a vingt ans.

Les contre-torpilleurs sont, par leurs caractéristiques essentielles, des croiseurs en miniature. Les experts navals britanniques les considèrent même comme tels. Il n'y a, en effet, pas grande différence entre les petits croiseurs de 2 890 tonnes, japonais, du type *Yubari* (50 000 chevaux, 33 nœuds de vitesse, 6 pièces de 140 millimètres), et notre *Verdun*, de 2 436 tonnes, d'une puissance de 70 000 chevaux, d'une vitesse prévue de 35,5 nœuds, armé de 5 pièces de 138 millimètres, de 4 canons anti-aériens de 37 millimètres, et de 6 tubes lance-torpilles de 550 millimètres. Les vitesses-records réalisées, aux essais de recette, sur la base des Glénans, par le *Verdun* et le *Vauban*, ont dépassé 40 nœuds. Assez bas sur l'eau, malgré l'importance relative de leurs dimensions, les 26 grands contre-torpilleurs, admirablement réussis, parfaitement au point, aussi bien quant à leurs qualités nau-

tiques que quant à leur puissance balistique, sont comme le fleuron de nos forces légères de surface.

Les torpilleurs de 1 500 tonnes, des types *Bourrasque*, et *Adroit* déjà en service, sont, eux-mêmes, des réductions des contre-torpilleurs. Tous ont, en principe, même puissance : 33 000 chevaux, — même vitesse : 33 nœuds minimum, — même armement : 4 pièces de 130 millimètres, 6 tubes lance-torpilles de 550 millimètres.

La valeur de leurs appareils de propulsion est, selon la firme qui les a fournis, assez inégale. Le reproche qu'on a pu formuler contre ces bâtiments résulte, précisément, de l'excès même de leurs caractéristiques. Le torpilleur est — ou devrait être — l'arme invisible de la surprise. Il faut bien reconnaître qu'en dépit des améliorations apportées à la silhouette des bâtiments des séries *Boulonnais* et *Forbin*, par le raccourcissement des cheminées, ils restent encore aisément reconnaissables, même à distance; par nuit claire, ils ne se distinguent guère des contre-torpilleurs. Ceci explique, sans doute, la fidélité de l'Amirauté britannique à un modèle de torpilleur d'escadre sensiblement plus petit, puisque ses destroyers les plus récents, de la classe *Amazone*, ne dépassent pas le tonnage de 1 350 tonnes. La tendance actuelle, dans toutes les marines, va, d'ailleurs, peut-être vers l'adoption d'un torpilleur d'escadre encore plus réduit, analogue à ceux de 800 tonnes, que la nouvelle marine du Reich a récemment construits : ils posséderaient mieux les véritables qualités du torpilleur classique, et surtout la première de toutes, l'invisibilité sur l'horizon.

La flotte sous-marine moderne compte deux grandes catégories principales : les sous-marins de première classe, dits de 1 500 tonnes, en surface — ils en ont en réalité 1 400 en surface et 2 080 en plongée — tels les *Pascal* (tranche 1925), ou les *Actéon* (classe 1926 et 1927), qui viennent d'entrer en service. L'armement est uniforme : une pièce de 100 millimètres : une de 37 millimètres anti-aérienne, 10 ou 11 torpilles. — Les sous-marins de deuxième classe, dont le déplacement en surface varie entre 557 tonnes et 576 tonnes; enfin, ceux de défense des côtes, à peu près équivalents. Leur vitesse est de 14 nœuds en surface, 7,5 ou 9 en plongée, alors que

celle des sous-marins de première classe atteint 16 ou 18 nœuds en surface, 10 en plongée; l'armement des sous-marins de deuxième classe comporte une pièce de 100 millimètres, 7 ou 8 torpilles de 550 millimètres. Dans l'ensemble, ce sont, les uns et les autres, des bâtiments très au point. La plupart des grands sous-marins prouvent leur résistance par des croisières, d'une durée d'au moins huit jours de mer consécutifs, qui les conduit jusqu'à Casablanca, ou sur les côtes de Syrie et par des raids d'endurance de trente ou quarante jours. Leur seule inégalité provient, également, de la valeur, assez variable, de l'appareil de propulsion.

Citons enfin un unique exemplaire, que la Conférence de Londres ne nous permet pas de multiplier : le *Surcouf*, de 2 800 tonnes. C'est un véritable croiseur sous-marin, destiné à opérer sur les routes maritimes lointaines. Son tonnage est considérable, son armement, puissant : 2 pièces de 203 millimètres, 4 tubes lance-torpilles. On a, d'ailleurs, contesté, non sans raison, la valeur militaire de ce type de navire, qui participe des avantages du navire de surface, par son très grand déplacement, mais offre aussi ses inconvénients, très grande visibilité, maniabilité réduite, lenteur relative de l'immersion, d'où sa vulnérabilité.

Parmi les autres modèles originaux de notre marine, deux méritent une attention particulière, Le *Commandant Teste*, base flottante de ravitaillement de l'aviation maritime, déplace 10 000 tonnes, a une puissance de 21 000 chevaux, une vitesse de 20 nœuds et demi. Il porte 12 pièces de 100 millimètres anti-aériennes, 8 de 37 millimètres, 4 catapultes. Ce n'est pas un porte-avions — il n'a pas de pont d'envol — mais un simple convoyeur. Un autre est le croiseur-école d'application *Jeanne d'Arc*, qui accomplit actuellement sa première croisière autour de l'Amérique du Sud. Malgré son déplacement relativement réduit, c'est un très heureux compromis entre le bâtiment de combat et le paquebot. Sa vitesse maxima est fort décente, plus de 26 nœuds; son armement équivaut à celui d'un *Duguay-Trouin*. Et il est, en outre, confortablement aménagé pour loger l'état-major de commandement et d'instruction, avec 150 aspirants, répartis en postes autonomes; il possède un bel amphithéâtre de confé-

rence, transformable en salle des fêtes (le cinéma et les danses sont de rigueur au cours des escales en pays amis). C'est le premier navire de cette espèce dans notre marine, et le seul actuellement à flot dans le monde. Combien son jeune luxe et son confort éclipsent le souvenir du *Bougain*, de l'*Iphi*, du *Duguay* et du pauvre *Edgar*, qui formèrent tant de générations de *midships*!

Il ne suffit pas de lancer en série des navires. Il faut encore organiser les ports où ils doivent séjourner, les bases, les arsenaux qui les construisent ou les réparent, constituer leurs approvisionnements, rassembler leurs munitions, leurs stocks de guerre.

En ce qui concerne notamment ces derniers, on se rendra compte de l'importance de l'effort financier et industriel à réaliser, quand on saura que chaque bâtiment en service doit posséder, à terre, un stock de munitions au moins égal à une fois et demie l'approvisionnement du bord, pour l'artillerie ordinaire, et à trois fois cet approvisionnement, pour l'artillerie anti-aérienne. Il en va de même pour les torpilles : les installations à terre doivent posséder un « jeu » entier pour les contre-torpilleurs, les torpilleurs et les sous-marins.

La question des combustibles de la marine est une des plus urgentes qu'ait à résoudre le grand ministère industriel. Les nouveaux bâtiments du programme naval ont tous la chauffe au mazout. Devant la gravité de la crise économique, les représentants de l'industrie charbonnière britannique sont allés, récemment, présenter leurs doléances à l'Amirauté et lui ont demandé s'il ne serait pas possible de revenir à la traditionnelle chauffe au charbon, que l'Angleterre extrait en abondance, tandis qu'elle est obligée d'importer, à prix d'or, et à travers les océans, le mazout. La réponse des nobles Lords fut catégorique. Le mazout a fait ses preuves pendant la guerre. Il répond infiniment mieux que son concurrent aux besoins très spéciaux des bâtiments de la marine de guerre : très grandes vitesses, très grande rapidité dans les changements d'allure, économies considérables de place et de personnel. Des expériences ont eu lieu, dans la marine marchande britannique, au sujet de la possibilité de l'emploi de charbon pulvérisé : elles n'ont pas encore donné de résultats concluants.

La question se présente de la même façon en France. Comme toute la flotte de guerre et la partie la plus moderne de la marine marchande, ne consomment que des combustibles liquides importés, il faut, dès le temps de paix, prévoir approximativement les quantités nécessaires en cas de mobilisation, et les installations destinées à les abriter. L'administration de la marine a, dans ce dessein, posé des règles générales strictes. Tout sous-marin entrant en service doit trouver constitué la totalité de son approvisionnement de guerre. Celui-ci n'est que de la moitié pour les navires de surface; l'autre moitié doit être réalisée dans les six années qui suivent. Ceci suppose des travaux et des dépenses considérables : le devis de mazout à consommer prévu à l'exercice budgétaire 1931-1932 est de l'ordre de près de 60 millions de francs. Les réservoirs à mazout de la flotte devraient, dès cette année, avoir une capacité de 907 500 tonnes. Les travaux sont d'autant plus délicats à effectuer qu'une grande partie de ces réservoirs doit être enfouie à l'abri des projectiles du large, et surtout des bombes de l'aviation ennemie.

C'est, en effet, un danger de plus qui menace les ports et les bases maritimes, militaires et marchandes. Ils doivent, non seulement posséder les appontements, corps morts, outillage de chargement et de déchargement, ateliers de réparation, locaux d'habitation du personnel, dans la proportion imposée par le développement des flottilles ou des divisions. Mais il leur faut, de plus, être mis à l'abri de toute offensive brusquée de la part de l'aéronautique adverse. D'où la nécessité d'une puissante D. C. A., composée de batteries fixes et mobiles, de dispositifs de détection et d'alerte, enfin d'abris nombreux pour les garnisons et la population civile.

Quant aux installations du port proprement dites, elles ont, elles aussi, besoin de se moderniser, à mesure que les types de navires se modifient. Ce n'est point trahir un secret de défense nationale que de constater combien un port comme Toulon, le centre de notre défense navale en Méditerranée, est encore mal adapté à son rôle d'abri de longs croiseurs ou contre-torpilleurs et de très nombreux sous-marins. De même, des travaux importants sont prévus à Brest, où, de l'étroite Penfeld, sortent si difficilement les nouveaux croiseurs cons-

truits au fond de l'Arsenal. Une nouvelle cité industrielle s'élèvera à Lanninon; l'École Navale, édifiée fastueusement, sur le plateau des Quatre-Pompes, la dominera, ainsi que la rade-abri, de la masse élégante et imposante de ses bâtiments aux lignes classiques, aux rostres de bronze.

Enfin, il faut constamment moderniser, augmenter le gros outillage des arsenaux de plein exercice, qui subsistent, depuis la suppression si péniblement obtenue de celui de Rochefort, à Brest et à Toulon, des points d'appui de Cherbourg et Bizerte (Sidi-Abdallah), et des établissements industriels d'Indret, Lorient et Ruelle. Nous étonnerons-nous, dans ces conditions que le total des crédits prévus au projet de budget de la marine pour 1932 s'élève exactement à la bagatelle de 2 927 455 314 francs? C'est cher, une bonne marine...

Mais que vaudraient ces coques élégantes, ces directions de tir merveilleusement ingénieuses, si la marine ne possédait pas le personnel, officiers et équipages — de premier ordre, qu'exigent tous ces mécanismes de précision d'un maniement si délicat, que sont les navires de guerre modernes?

Les cadres de la marine ont été, sans doute, ébranlés par les cruelles secousses de la guerre. Mais celles-ci ne peuvent se comparer aux effroyables hécatombes qui ont décimé ceux de l'armée de terre. La seule grande bataille rangée livrée sur mer — au Jutland — le fut par nos alliés britanniques et les Allemands. On a pu dire que la guerre navale française fut, surtout, « la guerre des enseignes ». Ce sont eux qui, ardemment, héroïquement, pourchassèrent les sous-marins, convoyèrent les trains de cargos. Nombreux furent les sacrifices; mais la marine ne subit pas — heureusement pour elle — ces épuisantes saignées, qui compromirent presque, pendant de longues années, tout l'organisme de l'armée.

Elle faillit pourtant succomber à une sorte de langueur, engendrée par le désenchantement d'après-guerre, et surtout par le découragement causé par l'insuffisance du matériel. Les années qui suivirent immédiatement l'armistice furent parmi les plus pauvres en vocations maritimes. Il n'y eut, en 1921, que 187 candidats, pour 67 places à l'École navale. La situation a bien changé. L'enthousiasme est ranimé. Les jeunes officiers savent qu'ils peuvent, à peine les trois galons

conquis, commander à la mer un beau sous-marin, partir pour de lointaines campagnes. Les soldes, les indemnités de commandement et de table ont été convenablement relevées. La crise industrielle et commerciale qui sévit, interdit les trop faciles espoirs. Combien d'officiers, évadés, après la guerre, dans des affaires mirifiques, regrettent, aujourd'hui, la sécurité et le charme du carré, — le carré élégant, aux ameublements modernes, — la belle casquette rigide, à l'anglaise et le frac de cérémonie, si pratique dans son élégante simplicité? La mode littéraire s'en est mêlée. Les croisières d'un Alain Gerbault, les beaux récits de guerre d'un Paul Chack, les délicats romans d'un Louis Guichard, toute cette vogue maritime, qui nous emporte tous depuis quelques années, vers le yachting, les croisières, l'inconnu et le lointain, ont exercé leur répercussion profonde dans l'âme des jeunes lycéens : l'École navale connaît aujourd'hui la même faveur qu'aux plus belles années d'avant-guerre. Plus de 600 candidats, d'excellente qualité, se sont présentés l'an dernier pour 85 places. Puissent-ils ne point, plus tard, trop souffrir de cet afflux brusqué. L'avancement ne risque-t-il pas de se ralentir, pendant de longues années? Les grands chefs de notre marine sont relativement jeunes. Réjouissons-nous-en. On cite des « frégatons » de trente-six à trente-huit ans, quelques capitaines de vaisseaux de quarante-cinq ans, des contre-amiraux de quarante-huit à cinquante ans... Il faudra marquer le pas. Quoi qu'il en soit, jamais les jeunes générations d'officiers n'ont été plus brillantes, plus dévouées, plus « fana ». La sélection pour les grades supérieurs et les fonctions d'État-major est, à l'exemple de l'armée de terre, facilitée par la réorganisation de l'École de Guerre navale, et du Centre des Hautes Études navales. Une douzaine et demie de jeunes lieutenants de vaisseau passent une année, avenue Octave-Gérard, sous la direction d'amiraux choisis parmi les plus distingués de la marine. — Les derniers commandants en furent l'actuel chef d'État-major général, amiral Durand-Viel, qui précéda le contre-amiral Mouget. Les élèves s'y préparent, ainsi qu'au Centre des hautes études (la marine de jadis a trop négligé le problème essentiel de l'organisation du commandement, et l'histoire de la guerre a révélé ses très graves lacunes),

à la conduite des grandes formations, à la stratégie, à la tactique, au fonctionnement des états-majors. Ils y acquièrent, en des conférences, qui leurs sont faites par d'illustres maîtres de l'École de droit ou de l'Université, « des clartés de tout », ces notions précieuses d'histoire et de politique générale, dont ne peuvent plus se passer les futurs grands chefs, qu'ils soient de terre ou de mer.

Les exercices constants, en escadre, dans des conditions se rapprochant de la réalité, maintiennent tout le corps des officiers à la mer à un degré élevé d'entraînement. Les embarquements lointains, à peu près supprimés, au lendemain de la guerre, faute de matériel, offrent, à nouveau, leur puissant attrait aux jeunes gens amoureux de sensations neuves et fortes. Plusieurs de nos croiseurs ont fait le tour de la terre et le périple de l'Afrique; ils ont visité les Antilles, traversé plusieurs fois l'Atlantique Nord. Des contre-torpilleurs font régulièrement escale dans les ports du Nord, en cette Baltique où le pavillon français ne flottait autrefois que trop rarement; le Proche-Orient, la Syrie les accueille fréquemment. Des stationnaires séjournent en permanence sur ces côtes, ainsi qu'au Maroc. Les archipels du Pacifique seront bientôt parcourus par des avisos neufs, à vaste rayon d'action. L'Indochine possède, dès cette année, une station permanente de sous-marins. L'escadre de Chine troquera bientôt le vieux *Waldeck-Rousseau* contre le *Primauguet*, et les grands fleuves jaunes seront remontés par des canonnières puissantes. Les missions hydrographiques, renforcées par des officiers combattants, offrent également l'occasion de naviguer pendant de longs mois, sur les côtes d'Indochine, d'Afrique du Nord, et de France... La vie d'appontement et de rade a donc fait place à l'activité la plus salubre, raison d'être de cette magnifique carrière.

Le problème de l'encadrement subalterne et des équipages était peut-être encore plus difficile à résoudre que celui du commandement supérieur. Au lendemain de la guerre, la maistrance était décimée. Pendant de trop longues années, les soldes restèrent si maigres que beaucoup de ces admirables sous-officiers — piliers de toute l'institution maritime — s'évadèrent dans l'industrie, où leur discipline, leur technique

solide, en T. S. F., en électricité, en mécanique, en conduite des moteurs et des machines, font prime dans les usines. L'État se décida, enfin, à un effort de relèvement de soldes : il a fait mieux encore. Il a donné à ces bons serviteurs un « standing » digne d'eux : à bord, des carrés et des logements spacieux, confortables, qui contrastent heureusement avec les taudis, où, sur les vieux bateaux, étaient entassés les sous-officiers, une jolie tenue, une casquette rigide, comme celle des officiers, avec un magnifique écusson; ces détails ont leur importance pour l'élévation du niveau social de toute cette classe de gradés.

Enfin, pour la première fois en 1931, la marine, en bonne patronne, a entrepris la réalisation d'un assez vaste programme d'habitations pour ses officiers, officiers mariniers et agents techniques, à Paris et dans les principaux ports.

La même politique, à larges vues, trop peu connue dans le pays, a été pratiquée, depuis de longues années par le Département de la marine. On ignore, par exemple, qu'il est un des plus grands éducateurs de France. Les écoles professionnelles de Brest et de Lorient sont des pépinières de brevetés et de sous-officiers, voire de futurs officiers, d'où sortent, chaque année, près de deux mille élèves. A Brest, à bord de l'*Armorique*, sont formés les apprentis marins (plus de 900 se sont engagés pour cinq ans en 1930); à Toulon et à Lorient, les écoles préparatoires d'apprentis mécaniciens fournissent chaque année environ un millier de matelots.

La question des effectifs de la marine est extrêmement ardue. Elle doit, en effet, pourvoir au recrutement de 58 750 hommes; ce total doit satisfaire à l'armement des navires en service actif, et en disponibilité, à celui de l'aviation embarquée, à la défense des côtes et à tous les services à terre. La marine d'aujourd'hui est une marine de petits navires, fort mangeurs de cadres et de personnel : pour 22 000 tonnes de cuirassé (*Jean Bart*), il faut, par exemple, 18 officiers et 1 100 hommes d'équipage. Le même tonnage, réparti en 17 torpilleurs, du type *Bourrasque*, exige 85 officiers et 2 227 marins.

Où les trouver? L'inscription maritime, la vieille et glorieuse institution de Colbert, est, sinon morte, du moins bien malade. Elle fut, longtemps, la source principale du recrute-

ment de la marine de guerre et de commerce. Presque tous les marins de jadis, Bretons de père en fils, étaient des inscrits. Le nombre des matelots fournis par l'Inscription n'a cessé de décroître. Il était encore de 18 400 en 1900; il tomba, l'an dernier, à 5 900.

Au lendemain de la guerre, quand tout « marchait » — industrie et commerce — et que les engagements et rengagements se raréfiaient dangereusement, ou ne fournissaient que des éléments de valeur douteuse, la marine dut faire de larges prélèvements sur le contingent général de l'armée : 14 700 hommes — chiffre maximum — en 1927. Mais la loi d'un an a considérablement diminué, pour la marine, l'intérêt de ce recrutement. Les douze mois de service sont en grande partie mangés par l'instruction : on ne peut former un marin, *a fortiori*, un spécialiste utilisable, en si peu de temps. D'où la nécessité qui s'impose à la marine française, comme à toutes les marines étrangères, et à celle qui sert à toutes de modèle, la britannique, d'être une marine de métier, ou de ne plus être. Ceci justifie la création par la marine, à grands frais, car il est coûteux, de tout un système d'engagements, de réengagements, à base de hautes payes, primes et pécules (12 500 francs au maximum), qui a fini par porter ses fruits, puisque le total des engagés volontaires s'est élevé, en 1930, à 26 550, et celui des rengagés, réadmis, et du cadre de maistrance, s'est chiffré par 13 880 hommes. Le contingent annuel de l'inscription maritime ne constitue donc plus qu'une minorité, qui, semble-t-il, tend progressivement à disparaître.

Au terme de cette rapide revue des différentes faces du problème naval français, une question s'impose à nous : que vaut-elle, cette jeune flotte, aux noms séduisants, de glorieux hommes de mer français, de savants, de vents, de sirènes et de naïades, de vieilles frégates du temps jadis, — de ceux qui moururent pour nous?

C'est avant tout, ce n'est même, qu'une marine de petits navires — de la « poussière navale », comme elle est parfois dédaigneusement qualifiée. Telle que nous l'avons esquissée, son image est d'ailleurs incomplète. Il y manque un élément essentiel : l'aviation. Que vaut-elle, cette aéronautique maritime, que les marins réclament à grands cris, qu'après l'avoir

tant négligée ils adorent, et voudraient ravir à l'emprise du jeune ministère de l'Air? Possède-t-elle les avions rapides, les hydravions puissants qu'il lui faut — et que paraît avoir, dès à présent, créés son émule méditerranéenne, la marine italienne? La scission administrative des deux ministères ne risque-t-elle pas de provoquer, dans l'aéronautique maritime, une crise de recrutement si grave qu'elle pourrait lui être fatale?

Ne doit-on, d'ailleurs, pas concevoir, dans un avenir assez rapproché, l'intégration de plus en plus intime (à défaut de substitution totale) du bateau volant au bateau de surface et sous-marin? le développement rapide et croissant du tir par bombe et par torpille d'avions? l'intervention croissante, dans les opérations navales, même en une mer fermée, comme la Méditerranée, du porte-avions, mère-gigogne d'escadrilles de reconnaissance et de combat?

Ce ne sont point là d'audacieuses anticipations, mais des réalités d'aujourd'hui. La guerre navale serait, pour une très grande part, aéronautique.

Mais la marine de surface et sous-marine elle-même, telle que l'a créée, en moins de dix ans, par un très bel effort financier et technique auquel nous devons rendre hommage, une succession de ministres patriotes et énergiques, en tête desquels il est juste de citer M. Georges Leygues, suffit-elle à notre pays, sous sa forme actuelle, — ou n'est-elle qu'un édifice élégant et audacieux, auquel manquerait le soubassement, — une flotte de bâtiments de ligne modernes? La discussion de cette question essentielle risquerait de nous entraîner fort loin. L'opinion maritime, en tous pays, évolue, pour une bonne part, soit vers de plus petits bâtiments de ligne, soit même vers leur suppression totale. L'ère des mastodontes de 35 000 tonnes, et davantage, du type *Nelson*, paraît close, l'« impécuniosité » générale, plus forte que toutes les doctrines, est, sans doute, à la racine de ces renoncements. Il faudrait pourtant se demander, une bonne fois, si une flotte sous-marine ou une autre, aéronautique, — compte tenu de leur entretien et de leur usure rapide — n'est pas, au moins, aussi chère qu'une escadre de superdreadnoughts. Mais, en dépit de tous les dogmes classiques, maintenus par

les Amirautés comme celle des États-Unis, il ne paraît pas qu'aucun peuple au monde soit, dorénavant, disposé, à dépenser, d'un coup, un milliard de francs, ou davantage, pour un seul outil de guerre. Ce ne sont sans doute plus des bâtiments cuirassés de ce tonnage qui menaceront notre marine.

Ce sont ceux que, en vertu du *Diktat* de Versailles, construit sous nos yeux mêmes l'Allemagne « ruinée » : les *Deutschland*. La position juridique de l'Allemagne est inattaquable : c'est en parfaite conformité avec les stipulations navales du traité qu'elle crée sa flotte de haute mer, amputée, dorénavant, de tout sous-marin et de tout avion de combat. Elle a droit à six bâtiments de ligne, d'un tonnage n'excédant pas 10 000 tonnes (et non à huit, comme elle tendrait à le faire admettre, en arguant d'une décision de la Conférence des Ambassadeurs, qui l'autorise à posséder deux navires en réserve, non armés), à 6 croiseurs légers de 6 000 tonnes, à 12 torpilleurs de 800 tonnes, à 12 autres de 200 à et un certain nombre de bâtiments de servitude; le tout, armé par un personnel de 15 000 officiers et marins, recrutés par engagement volontaire.

Le Reich a procédé très rapidement au remplacement des navires faibles et vieillis que lui laissait la défaite. Il commença par la construction de croiseurs et de cuirassés : 5 d'entre eux, et les 12 torpilleurs, sont en service cette année.

La question du « croiseur cuirassé » fut plus délicate à résoudre. Ce n'est que le 19 mai de l'année dernière qu'a été lancé le premier des 6 bâtiments de 10 000 tonnes; destiné à remplacer le *Preussen*, il fut, au dernier moment, baptisé *Deutschland*. Dans le cadre étroit du traité, les techniciens allemands ont, après un long recueillement voué à la recherche, créé un type de navire original, ni tout à fait croiseur, ni complètement cuirassé : un « croiseur de bataille de poche », ont commencé par l'appeler, assez dédaigneusement, les critiques navals britanniques, jusqu'au jour où ils déchantèrent et déclarèrent que le *Deutschland* constituait la menace la plus dangereuse qui ait jamais existé contre le commerce britannique, un *super Emden*.

Rien n'est plus exact. Il a une puissance de propulsion rela-

tivement considérable : 50 000 chevaux, qui lui donne une vitesse maxima de 26 nœuds — par conséquent infiniment supérieure à celle du *Nelson* anglais (23,5 nœuds), et à celle de nos vieux bâtiments de ligne. L'armement est constitué par 6 pièces de 280 millimètres, en trois tourelles triples (aucun croiseur de 10 000 tonnes ne porte de calibre supérieur à 203 millimètres), une batterie secondaire qui équivaut, à elle seule, à l'armement principal d'un *Duguay-Trouin* (8 pièces de 150 millimètres), 4 pièces anti-aériennes de 88 millimètres, 4 tubes lance-torpilles de 500 millimètres. Il échapperait donc aux superdreadnoughts et il écraserait les croiseurs créés par les accords de Washington.

Enfin, son originalité foncière réside dans l'adoption, inédite jusqu'ici, pour un navire de ce déplacement, de l'emploi exclusif de grands moteurs Diesel, répartis en deux groupes de quatre. C'est leur poids, relativement réduit, leur consommation très faible, qui permettront à ce navire de tenir la mer pour une période de temps presque illimitée, 16 000 milles, paraît-il, à la vitesse économique. L'adoption d'alliages légers, à base de magnésium, et la substitution, sur une très large échelle, de la soudure électrique au rivetage ont permis aux ingénieurs allemands d'économiser plus de 550 tonnes sur le poids de la coque, et d'en faire bénéficier l'armement, l'approvisionnement en combustible, la protection.

La Direction de la marine allemande n'a pas lésiné : ces navires de 10 000 tonnes reviendront à environ 500 millions de francs chacun. Un second est sur cale; trois autres doivent être mis en chantier, d'ici 1934. Toute récrimination serait vaine : les Allemands ont joué *fair play* : il suffisait d'avoir une puissante industrie du moteur et beaucoup d'argent. N'ont-ils pas la première et ne possèdent-ils pas le second — celui des autres?

Mais, dans toutes les puissances navales européennes, deux navires seulement seraient en mesure de pourchasser et de détruire les *Deutschland* : ce sont les vieux croiseurs de bataille anglais *Renown* et *Repulse*, âgés d'ailleurs de quinze ans; tous les autres, aussi bien de France que d'Angleterre, seraient ou trop lents ou trop faibles en face d'un *Deutschland*.

En tous cas, comme il est malheureusement avéré que

l'Allemagne ne consentira point à démolir les deux unités cuirassées qu'elle a en chantier et qu'elle entreprendra les autres, la France est dans son droit strict — elle le tient de toutes les conférences internationales, et celle de Genève ne peut manquer de le confirmer — en cherchant à parer à une menace qui n'a rien de chimérique. Au 1er décembre 1931, sa marine comptait un tonnage global de navires de combat de 641 142 tonnes : mais 181 698 avaient dépassé l'âge légal. Depuis 1922, toutes les lois de constructions lui ont donné 307 950 tonnes d'unités neuves. Mais aucune ne serait capable de dominer ou même d'affronter un *Deutschland*. Les plus récents navires, dont la construction a été ratifiée par le projet de loi de la fin de décembre dernier, sont encore des croiseurs, et des croiseurs de 2e classe, de 7 500 tonnes, destinés à contrebalancer les « condottieri » italiens, de 6 000 tonnes, environ, et les *Leipzig* allemands du même déplacement.

Nous admettons, à la rigueur, que, par un souci de déférence, à l'égard de la Conférence de Genève, dont il lui sera, nous l'espérons, tenu compte, la marine française ait différé la mise en chantier du croiseur de combat qui lui est indispensable. Le Parlement en a cet été admis le principe. Toutes les études préliminaires sont parachevées, qui permettront de lui donner le maximum de puissance, de vitesse, de protection, de rayon d'action, et en feront l'adversaire redouté de tout bâtiment de plus de 10 000 tonnes, et dans le Nord, et dans la Méditerranée (où l'ex-*Goeben*, le *Sultan Yavouz*, de 23 000 tonnes (sottement laissé aux Turcs, malgré leur défaite), a acquis un renouveau de jeunesse et de force). Puisqu'on nous y force, construisons-le.

EDMOND DELAGE

ÉPAVES[1]

L'enfant passa de mains en mains et tendit une joue pleine et froide à ces trois bouches qui l'effleurèrent à peine. « Voilà donc, se dit Philippe, la première minute d'une semaine d'ennui. Quel rapport entre cet être et moi? Pourquoi est-il ici? »

— Eh bien, mon petit bonhomme, — reprit-il tout haut sur un ton d'enjouement qui eût fait siffler un acteur, — ce voyage s'est bien passé? Tu as changé à Motte-la-Comtesse?

— Puisqu'il est là, — dit Henriette en éclatant de rire, — il faut supposer que, d'une manière ou d'une autre, il est monté dans le bon wagon. Assois-toi près de moi, Robert.

Éliane alla fermer la porte que Robert avait laissée ouverte.

— Il aurait pu venir directement, — fit-elle en lançant vers sa sœur un coup d'œil chargé de reproches. — On n'est pas obligé de changer à Motte. Je trouve très intéressant qu'un enfant de dix ans puisse changer de train tout seul. Philippe aussi d'ailleurs, puisqu'il lui a posé la question.

— Oh, je lui demandais cela pour dire quelque chose, — murmura Philippe. — Je ne saurai jamais parler aux enfants.

— Tu es venu en première? — demanda Henriette à son tour.

— Naturellement — répondit Éliane.

— Et tes affaires, ta valise? — continua la jeune femme comme si Robert lui eût répondu.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

— Tout ce qu'il lui faut est ici, — répliqua la vieille fille. — Inutile de charger un petit garçon d'un bagage qui pourrait exciter la convoitise d'un voleur.

— As-tu faim?

— Nous nous mettons à table, — fit Philippe en tapant dans ses mains d'un air faussement réjoui, qu'il abhorra tout le premier.

Robert, qui n'avait pas eu à ouvrir la bouche pour répondre, suivit ces trois personnes dans la pièce où la table était servie, et prit sa place entre Éliane et Philippe. Il promena sur les livres un regard où il y avait beaucoup d'étonnement. Des mèches brunes et soyeuses qu'il écartait de son poing rouge retombaient sans cesse sur son front. Ses longs cils projetaient une ombre autour des yeux noirs, prêtant à ce visage candide quelque chose d'artificiel. De même la bouche luisante et fortement modelée semblait peinte et formait un contraste étrange avec l'extrême innocence qui se lisait au fond des grandes prunelles timides. Chaque fois qu'il sentait que l'attention se dirigeait vers lui, il souriait par contenance et montrait le bord de ses petites dents courtes. Une espèce d'uniforme bleu assez ridicule lui faisait une bosse sur la poitrine et lui remontait au-dessous des oreilles, sans, pour cela, que les manches lui couvrissent les poignets. Cet enfant conçu dans un élan de haine avait l'air de fraîcheur et d'honnêteté qu'on voit aux fleurs des campagnes. Comme Éliane lui pinçait la joue (un peu trop fort), elle fut surprise par la douceur de cette chair, qui la fit songer aux pétales épais et lisses d'une pivoine.

— A qui ressemble-t-il donc? — fit-elle en le regardant.

— A son père, — répondit Henriette.

— Non, — fit Philippe, d'un ton tranchant, — pas du tout.

— Mais ce ne serait pas une mauvaise idée, — repartit Éliane étourdiment.

Cette phrase lui était échappée comme un cri et elle se mordit les lèvres. La façon dont Robert nouait sa serviette autour de son cou fournit une diversion opportune à la pauvre fille.

— Non, non, non, — fit-elle en arrachant sa serviette au petit garçon. — Ici nous posons notre serviette sur nos

genoux, sans la déplier tout à fait. Comme ça, mon chéri, — ajouta-t-elle en faisant un effort pour adoucir sa voix, car elle n'aimait guère cet enfant qui symbolisait à ses yeux une union qu'elle voulait détruire, mais elle était sensible à sa gentillesse et rougissait de céder à un mouvement d'humeur. Elle étala sur les genoux ronds que zébraient des égratignures la toile glacée aux arêtes brillantes. Robert leva vers elle un regard humide et sourit. Depuis qu'il était en présence de ces trois personnes, le cœur lui battait plus vite et son inquiétude grandissait. La crainte de ne pas savoir faire comme tout le monde commençait à lui serrer la gorge. Il lui semblait n'avoir eu jamais tant de fourchettes. Comment choisir entre elles? Cette perplexité n'était rien pourtant comparée à l'effroi de ne pas comprendre ce qu'on lui disait. Son père ne le regardait qu'en fronçant ou en levant un sourcil, sa mère riait sans qu'il pût saisir pourquoi. Quant à sa tante, elle le brusquait et le caressait pour des raisons également mystérieuses. A tout hasard il écartait les lèvres et s'efforçait de paraître content. Mais il se sentait plus heureux au collège et songeait avec envie au grand réfectoire sombre et à l'unique fourchette de plomb voisinant avec une cuiller du même métal qui servait à la soupe aussi bien qu'au dessert.

— Cet enfant est muet, — remarqua Philippe, — il n'a pas dit un mot depuis que nous sommes à table.

— Tu l'intimides, — fit Éliane qui prévoyait des larmes.

— Je ne veux pas qu'il soit timide, — poursuivit Philippe d'un ton viril. — Jeune homme, levez la tête.

La tête ébouriffée se leva et le sourire reparut.

« Je suis odieux, pensa Philippe. Il y a un bourreau dans le cœur de tout parent. »

— Réfléchissez bien à la question que je vais vous poser — reprit-il d'une voix grave. — Votre bonheur en dépend, Monsieur Cléry. Buvez d'abord pour vous donner courage.

Robert avala une gorgée d'abondance et s'étrangla; des larmes emplirent ses paupières.

— Mon Dieu, Philippe, attention, — murmura Éliane. — Tu le fais trembler de peur.

— Jeune homme, vous avez une fois et demie l'âge de

raison. C'est plus qu'il n'en faut pour répondre. Préférez-vous le cirque ou le cinéma?

— Le cirque, — s'écria Henriette. — C'est tout réfléchi. Antoinette va le mener à Medrano à deux heures. Il y a un excellent programme.

— Cela l'occupera jusqu'à cinq heures, — calcula Éliane. — Antoinette le fera goûter chez un pâtissier. De retour ici, il joue dans sa chambre. Nous n'entendons plus parler de lui avant demain, et demain il passe la journée entière chez sa cousine.

— Et mercredi? — demanda Philippe anxieusement.

— Mercredi, Antoinette se fera un plaisir de lui montrer Versailles. Ils iront par le chemin de fer électrique et déjeuneront là-bas. Après cela nous verrons bien.

On félicita Éliane sur la manière dont elle organisait ces vacances. Elle sourit d'un air aimable et conserva cette expression quelques minutes; un regard jeté au miroir placé presque en face d'elle l'assura en effet qu'une physionomie enjouée lui ôtait dix ans. « Je suis encore assez bien, pensa-t-elle, dans une lumière qui vient de côté. L'important est de paraître gaie. C'est le degré de gaieté des yeux qui donne son âge au visage. Là, je crois que toutes mes rides sont en place, ajouta-t-elle cyniquement. » Elle se tourna un peu vers Philippe de manière à ne pas perdre ce rayon de soleil qui dorait sa joue développée.

— J'oubliais de te dire qu'on t'a appelé au téléphone, ce matin. Un M. Diederich. Tu étais sorti.

— Diederich? Que me voulait-il?

— Je n'en sais rien. Il tient absolument à te voir et repassera tout à l'heure, après déjeuner.

— Il me semble que je connais ce nom.

— C'est peut-être un de tes tapeurs, — fit Henriette.

— Veux-tu que je le voie à ta place? — proposa Éliane. — Je dirai que tu es absent. Si c'est quelqu'un d'intéressant, il reviendra un autre jour.

Philippe fut sur le point de consentir, puis se ravisa devant l'air narquois et un peu mystérieux dont l'observait sa femme.

« Elle s'amuse, pensa-t-il. Elle se demande si je vais reculer devant ce petit ennui comme devant tant d'autres ».

— Eh bien, non, — dit-il en lâchant son couteau dans son assiette de manière à faire sursauter tout le monde. — Je verrai ce monsieur. Si c'est un importun, j'en ferai un exemple.

— Tu lui tranches les oreilles? — demanda Henriette.

Il la regarda, les mâchoires serrées. Éliane épousa cette colère muette et se tourna vers sa sœur en roulant les yeux

Devant ces quatre prunelles que la fureur faisait briller, Henriette sourit d'abord, puis, ne se contenant plus, éclata d'un rire indécent qui la plia en deux. Pendant plusieurs secondes, sa gaieté se donna libre cours dans un silence glacial; à présent, elle riait malgré elle, sans joie, gênée de ne pouvoir s'arrêter; pourtant la crainte de paraître ridicule lui rendit son calme; elle se dit qu'elle ressemblait à une folle qu'on va fusiller et qui rit comme une autre crierait.

Éliane lui offrit lugubrement un fruit et allongea une jambe sous la table pour lui marcher sur le pied et l'avertir par un clin d'œil qu'il ne fallait plus rire. Cette manœuvre échoua par la faute de Robert : assis entre les deux femmes, il balançait ses jambes sous sa chaise, atteignit sa tante un peu au-dessous du mollet, puis devina ce qui s'était passé et rougit jusqu'au cou. Éliane réprima une grimace de douleur et le petit drame passa inaperçu. Philippe pelait une pomme avec application. Henriette, après avoir tourné en tous sens une mandarine qu'elle avait choisie, la remit dans le compotier. Cette mandarine était la seule du compotier; il y eut une pause pendant laquelle elle devint un objet de convoitise grandissante pour le plus jeune des convives; le débat intérieur qui s'engagea aussitôt ne dura guère; visiblement le désir étouffait les scrupules; la main rouge s'allongea vers le compotier et la mandarine rejoignit dans l'assiette un monticule de pelures. Arrachée d'un ongle impatient, l'écorce tombait de côté et d'autre, et la chair transparente du fruit se séparait presque d'elle-même. Cependant l'odeur fine et piquante monta aux narines d'Éliane qui rêvait; ce parfum de banquet de la Saint-Charlemagne lui fit baisser les yeux vers son voisin, et elle confisqua la mandarine d'une main justicière.

A ce moment elle se vit au miroir et se trouva hideuse.

Le café venait d'être servi quand on annonça M. Diederich.

Philippe fit mine de se verser du café, se ravisa et sortit.

— Hé bien, Éliane, — fit Henriette en se levant d'un bond. — Dis-moi vite. Est-ce oui ou non?

Éliane secoua la tête.

— Pas encore. Je comptais lui en parler cet après-midi, mais tu l'as mis de mauvaise humeur. Tu le taquines trop, je t'assure.

— Justement. Il est furieux contre moi. Il ne t'en accordera que plus facilement ce que tu lui demandes.

— Nous ferions mieux d'attendre à demain.

— C'est impossible. Il me faut cette somme avant ce soir.

— Tu m'avais dit avant demain soir.

— En passant à la poste ce matin, j'ai trouvé un mot de Monsieur... — (elle fit un geste de la tête dans la direction de Robert qui regardait par la fenêtre et cligna de l'œil)...

— Robert, va demander à Antoinette si elle est prête, — dit Éliane en poussant l'enfant vers la porte. — Tisserand t'a écrit? — reprit-elle lorsqu'elles furent seules.

— Oui. C'est plus urgent que je ne pensais. Tiens, lis. Tu peux sauter trois bonnes pages de sentiment, au milieu.

— En effet, je n'ai ni le temps ni l'envie de savourer ses déclarations. Quelle écriture!

— Tu me promets de demander à Philippe?

— Mais oui.

— Tout à l'heure.

— Oui. Laisse-moi donc lire.

Henriette alla s'asseoir sur le bras d'un grand fauteuil près de la fenêtre et lança un coup d'œil dans la rue. La neige était tombée dans la matinée et, balayée jusque dans le ruisseau, formait comme un petit remblai au bord des trottoirs. Un vieillard passa lentement, le dos rond, marchant sans lever les pieds; le frottement de ses pas sur la pierre parvint jusqu'à la jeune femme. Elle se pencha en avant, attentive tout à coup à ce banal spectacle. Son court profil se détachait sur la mousseline du rideau; la bouche entr'ouverte et les narines conservaient cette avidité un peu dure de l'enfance. Elle portait une jupe bleue qui lui serrait étroitement la taille et les hanches; un chandail de soie blanche

collait à son torse. Ce petit corps délié ne prenait pas une attitude qui n'exprimât l'impatience et la difficulté de rester en place. Les jambes croisées, elle appuyait un coude au dos du fauteuil et de la main écartait le rideau. Tout à coup, elle se redressa et fit un bond jusqu'à l'endroit où Éliane déchiffrait la lettre.

— Quel genre de voix avait ce monsieur?

— Hein? Que veux-tu dire?

— Mais ce monsieur de ce matin, M. Diederich.

— Comment veux-tu que je te décrive une voix? C'était une voix ordinaire.

— Enfin avait-il la voix d'un déménageur ou celle de... d'un homme du monde?

— Plutôt la voix veule de l'homme du monde. Veux-tu me laisser lire?

— D'après sa voix, quel âge lui donnerais-tu?

— Je n'en sais rien. Je te dis de me laisser lire.

— J'étais sûre que tu n'en finirais pas. Tu fais tout avec un sérieux...

Elle se retira au fond de la pièce et se planta devant une des bibliothèques, une main sur la hanche, l'œil courant distraitement le long des livres. A la fin elle n'y tint plus.

— Je reviens dans un instant, — dit-elle en se dirigeant vers la porte. — Brûle la lettre quand tu l'auras finie.

— Où vas-tu?

Mais Henriette avait déjà quitté la pièce et traversait le petit salon qui la séparait du bureau de son mari. Un instant elle prêta l'oreille à la conversation des deux hommes et reconnut la voix grave et indolente de Philippe. Il parlait peu. L'inconnu au contraire se lançait dans de longues phrases modulées à plaisir sur un ton traînant. « Quel imbécile! » pensa-t-elle. Elle chercha un prétexte pour ouvrir cette porte et jeter un coup d'œil sur le visiteur. Il avait le ton de quelqu'un résolu à ne pas partir de sitôt, et elle ne put s'empêcher d'en rire toute seule en songeant à l'extrême ennui dont Philippe devait souffrir. Pendant plusieurs minutes, elle se promena sans bruit sur le grand tapis chinois, contournant avec soin les larges taches d'outremer semées sur un fond de sable.

Un velours bleu sombre tapissait les murs de cette petite pièce et recouvrait de même les fauteuils placés devant un feu de bûches. Deux miroirs se faisaient face et renvoyaient à l'infini l'image de ce salon presque vide et pourtant somptueux. Sur la cheminée de marbre noir un énorme bouquet de lilas blanc étendait ses branches qui s'inclinaient sous le poids des grappes de neige. Elle s'approcha de ces fleurs et les respira, la joue chatouillée par ces mille petites corolles, puis elle donna un coup de tisonnier aux bûches qui se séparèrent en répandant une fumée épaisse. A bout de patience, elle se dirigea vers la porte et l'entr'ouvrit brusquement.

Ses yeux rencontrèrent un visage étonné dont la bouche, ouverte au milieu d'une phrase, oublia de se refermer. Le visiteur était assis à contre-jour et elle ne put distinguer ses traits, mais elle nota le contraste entre un teint blême et des cheveux tirant sur le roux où le soleil faisait jouer un rayon. Des épaules d'une largeur exagérée semblaient un effet de l'art et une violence faite à la nature; elle soupçonna la complicité d'un tailleur et en tira une conclusion sur l'être moral de M. Diederich. Ce dernier, remis de sa surprise, se leva d'un air grave et les coudes un peu écartés du corps pour laisser voir une taille fort mince. La présentation fut faite d'assez mauvaise grâce par Philippe. Henriette feignit un léger embarras pendant que le visiteur s'inclinait devant elle avec la mine funèbre de l'homme bien élevé. Il était grand et paraissait à peine plus âgé que Philippe. Une fois ou deux, avec une raideur étudiée, il tourna vers la lumière un long profil aristocratique; il ne se départait pas d'un certain air d'étonnement à la limite de l'impertinence et d'une extrême politesse, et prononça quelques paroles banales, mais avec une réserve telle qu'il paraissait confier le secret même de faire tomber la pluie. Au bout de quelques secondes, Henriette se retira pour aller rire à son aise. Elle traversa en courant le petit salon bleu et se laissa tomber sur une chaise, dans la bibliothèque. Éliane sursauta.

— Les amis de Philippe, — s'écria Henriette en pouffant, — tous les mêmes!

— M. Diederich est un ami de Philippe? — demanda Éliane.

— Sûrement, avec une tête comme la sienne. Je suis entrée au bureau, je l'ai vu un instant. Ce pauvre Philippe, il attire les imbéciles comme le soleil attire les plantes.

— Pourquoi dis-tu cela? Je te trouve injuste.

— Je ne dis rien contre Philippe. Je dis simplement qu'il existe une certaine espèce d'hommes qui recherche sa compagnie de préférence à une autre, par exemple des écrivains peu connus, et qui ne le seront jamais; ou des amateurs d'art peu éclairés, qui n'achètent que des faux. Tiens, je te parie que M. Diederich a publié un volume de vers et qu'il collectionne les vieux Chine. Il est élégant et désabusé.

— As-tu au moins compris ce qu'il voulait?

— Impossible d'entendre avec cette maudite tapisserie que Philippe a fait clouer sur sa porte!

— Pourvu que ce ne soit pas pour lui emprunter de l'argent. Cela ne faciliterait en rien ma tâche, cette après-midi.

— Qu'est-ce que tu chantes? Est-ce que Philippe t'a jamais rien refusé de sa vie?

— C'est justement parce qu'il ne peut pas refuser que j'ai horreur de profiter de sa faiblesse.

— Mais cela lui fera plaisir, voyons. Et tu accompliras une bonne action par-dessus le marché. Tu vas me permettre de tranquilliser ce pauvre Tisserand qui meurt d'inquiétude. Qu'as-tu fait de la lettre?

— Je l'ai brûlée, Henriette. Ne laisse jamais traîner des papiers de ce genre.

— Me crois-tu folle? Qu'en dis-tu, de cette lettre?

— Elle est adroite.

— C'est tout? Tu ne la trouves pas déchirante?

— Mon Dieu, non. Il a besoin de sept mille francs dans les quarante-huit heures, il fait de son mieux pour t'émouvoir. Je me demande combien de fois et à combien de femmes il a écrit cette lettre.

— Tu dis cela pour m'aigrir contre lui et te dispenser de parler à Philippe.

— Mais non. Je demanderai cet argent à Philippe et le lui emprunterai sur mes valeurs, puisque je te l'ai promis. Mais c'est la troisième fois que je t'aide à repêcher Tisserand.

— Il nous a toujours rendu l'argent qu'il nous avait emprunté.

— Par toutes petites sommes, de manière à rendre cet argent presque inutilisable. Que peut-on acheter avec trois cents francs?

— Tu aimes pourtant mieux sauver la vie à un homme que de réussir une spéculation à la Bourse.

— D'abord je ne spécule pas, je prévois l'avenir. Je fais acheter par mon agent de change des valeurs sûres, qui me permettront de me débrouiller si je suis obligée de me suffire à moi-même. Ensuite, dis-toi bien une fois pour toutes que Tisserand ne se tuera jamais.

— Je n'en suis pas sûre.

— C'est parce que tu n'en est pas sûre que ce chantage de suicide va réussir une fois de plus.

— Que tu es violente! Tu oublies qu'il s'agit d'un homme que j'aime profondément.

— Raison de plus pour qu'il ne te demande pas ce service. On ne profite pas d'un sentiment comme l'amour.

— Voyons, Éliane, à qui veux-tu qu'il demande cet argent?

— Mais à lui-même. Qu'il le gagne, cet argent, qu'il travaille.

— Tu te moques de moi. Il s'agit de désintéresser ses créanciers avant jeudi.

— Nous le sauverons cette fois-ci et dans six mois ce sera la même histoire.

— Il aura sûrement trouvé une meilleure situation avant six mois.

Le rire amer qui accueillit ces paroles fut interrompu et comme coupé en deux par l'entrée subite de Philippe.

— Eh bien? — firent les deux femmes en même temps.

— Un ancien camarade de lycée que j'avais tout à fait oublié.

— Que voulait-il? — demanda Eliane.

— Rien.

— C'est particulier, — fit Henriette, — cette visite après des années...

— Non, mais non. Fernand n'est pas un mauvais garçon. Il est un peu froid, d'extérieur tout au moins, mais il ne manque pas de cœur. Il s'est souvenu de notre amitié d'autrefois. Il m'a fait des compliments sur toi, Henriette.

— Trop aimable.

— Oui. Son père est dans la métallurgie. Fernand m'a même proposé de m'intéresser à une affaire importante que M. Diederich veut mettre sur pied.

— Nous y voilà, — fit durement Henriette.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il est venu pour ça, pour te taper de trois ou quatre cent mille francs.

— Il n'a jamais été question de me taper, comme tu dis. Il a fait allusion de la manière la plus discrète et la plus vague à une collaboration de capitaux; c'est tout.

— Et pourquoi pas? — demanda Éliane. — Quel danger y a-t-il à parler de ces choses-là? C'est peut-être une affaire extrêmement intéressante qu'il serait stupide de négliger.

— Me voilà remise à ma place, — fit Henriette gaiement. — Est-ce qu'il te paraît intelligent, ce jeune homme? — demanda-t-elle avec une traîtresse candeur.

— Il est... sérieux.

— Je vois ça. Le bon élève, le premier en tout au collège.

— Erreur complète. C'était un très mauvais élève, et il faut dire qu'il est resté un peu fainéant.

— Il écrit sûrement dans de petites revues.

— Mais tu le détestes, Henriette! — fit Philippe en riant à son tour. — Que t'a-t-il fait? Non, il n'écrit pas dans de petites revues. Il n'a jamais eu d'aptitude à rien, de son propre aveu.

— Que diable fait-il donc?

— Il est dans le service diplomatique.

— J'aurais dû le deviner, — s'écria Henriette. — Il se polit les ongles sur les buvards d'une chancellerie.

La conversation s'égara quelque temps sur ce terrain.

Un moment plus tard, Philippe quitta les deux femmes pour regagner son bureau où il comptait écrire des lettres. En traversant le petit salon quelque chose l'attira vers le miroir à moitié caché par le lilas blanc. Le jour baissait déjà, il distinguait à peine le contour de ses traits; seule, dans l'iris bleu sombre, la pupille noire gardait toute sa netteté.

« Est-ce que ça se voit? » se demanda-t-il subitement. Cette pensée le surprit et il n'en comprit pas le sens; elle venait du

fond de lui-même avec force, comme une voix qui l'eût appelé tout à coup. Comment pouvait-il se poser une question aussi absurde? Son visage lui garderait le secret aussi longtemps que sa bouche saurait se taire. Allait-il dire à ses amis : « Vous savez, je ne suis qu'un pauvre être, un faible qui n'a jamais eu à batailler avec la vie et que la richesse est en train de tuer; je manque d'énergie, d'assurance, je ne sais pas résister aux gens qui viennent me demander de l'argent, et par-dessus le marché, j'ai peur, au fond de moi, j'ai peur de presque tout le monde »? Ce discours, il était bien des fois tenté de le tenir. Il lui semblait qu'en se nuisant à lui-même, il se soulagerait un peu de ce grand fardeau qu'il se sentait au cœur.

Non, mieux valait garder pour soi ces paroles qui lui montaient aux lèvres. On saurait bien assez tôt qu'il n'était qu'un homme ridicule. Sa femme le savait déjà.

Il eut un brusque mouvement en arrière, comme pour s'arracher à ce miroir, et tourna le bouton de la lumière électrique. Une seconde de joie succéda à sa tristesse : son costume lui allait à ravir. Et jamais il ne s'était vu aussi beau. Ses yeux bleus brillaient sous les sourcils noirs dont l'arc sans fléchir s'allongeait jusqu'aux tempes. Sa joue brune se colorait comme celle d'un enfant. Il joignit les talons et, les épaules effacées, imita le soldat au garde à vous. « Au moins, pensa-t-il, j'ai une bonne santé et je ne suis pas difforme. » Ce corps vigoureux et bien taillé, il l'avait hérité comme le reste, comme le portefeuille de son père, comme ses habitudes de prudence et sa superstition de l'ordre. Tout cela, formait un lot, quelque chose d'indivisible et de précieux, aussi, mais d'inutilisable, malgré tout. Inutilisable parce que, avec toutes ces richesses, la force qui en était l'origine n'avait pas été transmise. L'héritage ne valait rien. Un bossu au fond d'une échoppe représentait l'humanité plus dignement que lui. Il se détourna du miroir avec horreur : cette attitude militaire était risible, surtout chez un poltron. Il se fit l'effet d'un personnage de comédie qui eût compris et joué son rôle comme un rôle tragique.

Une envie le prit de déchirer les tentures de velours et de jeter au feu le lilas blanc. Dans cette maison où tout était disposé de façon à flatter la vue, il sentait s'éveiller en lui,

comme à la brusque lueur d'un orage, un instinct de révolte. Cependant il n'osait pas toucher au velours ni aux fleurs à cause des reproches d'Éliane et du regard moqueur de sa femme. Il les entendait, justement; elles le croyaient sans doute dans son bureau et parlaient à voix haute dans la bibliothèque. Un instant il crut qu'elles se disputaient, mais non, il s'agissait simplement d'un projet que sa belle-sœur désapprouvait. « Tu me l'as promis, disait Henriette. » Promis quoi? Il se demanda quels soucis pouvaient exister auprès des siens. Ces deux femmes parlaient, parlaient, poursuivaient des buts illusoires. Un instant il eut l'idée de coller son oreille à la porte, mais il haussa les épaules. « *Que m'importe ce roman?* » pensa-t-il. Et il se retira dans son bureau.

***

L'enfant se tenait debout devant son père et tournait la tête de côté et d'autre; ces pupilles bleues cerclées de noir guettaient les moindres gestes de Philippe et semblaient chercher sur son visage la trace de quelque faute inavouée. Ainsi commençaient toujours les vacances de Noël. Philippe devinait la gêne de Robert sans rien faire pour le mettre à l'aise. Assis à contre-jour, dans un grand fauteuil, et les mains autour des poignets de son fils, il avait l'impression de perpétuer une sorte de rite. Son père n'en usait pas autrement avec lui et le serrait de même entre ses mains puissantes. M. Cléry prononçait aussi quelques paroles, dont le ton, il est vrai, démentait la douceur, car il craignait de tomber dans l'indulgence. Toutefois, le danger de paraître un peu ridicule empêchait Philippe d'imiter son père dans ses petits discours aigrelets, et il gardait un silence qu'il jugeait plus imposant.

— Il a changé, — prononça Éliane en s'appuyant des deux coudes au dossier du fauteuil. Et à son tour elle examina Robert par-dessus l'épaule de Philippe. — Oui, il a grandi depuis la rentrée et il a meilleure mine. Je le trouve presque trop rose. — Elle cligna ses yeux bruns. — A qui donc ressemble-t-il?

— Pas à moi, — dit Philippe en lâchant tout à coup les

poignets de son fils, et il se leva d'un air énergique, puis demeura indécis entre son fauteuil et la fenêtre.

— Tu sors? — demanda Éliane.

— Peut-être... Je ne sais pas encore.

— La cuisinière vient de me dire qu'il n'y avait plus de vin à l'office. Veux-tu que je dise à Ernestine de descendre à la cave?

Il hocha la tête, comme si les pensées qui l'occupaient ne lui permettaient pas de répondre d'une autre manière.

Resté seul avec Robert il le regarda de côté tout en se promenant devant les portes vitrées des bibliothèques. La présence de son fils le poussait à agir d'une façon qui ne lui était pas naturelle, car cet enfant l'intimidait au point qu'il ne savait comment lui adresser la parole, sinon pour le reprendre. Parfois, au contraire, un élan de pitié le portait vers cet être, que personne ne semblait aimer, et il l'embrassait gauchement. Mais, ce matin, il ne trouvait rien à lui dire. L'enfant avait collé son front au carreau de la fenêtre et observait les passants dans la rue avec une expression pensive et ennuyée. Plusieurs fois Philippe s'approcha de la fenêtre et feignit, lui aussi, de s'intéresser au spectacle de la rue. Du coin de l'œil il put voir ce visage rose d'émotion et de santé se lever un peu vers lui. Chaque fois qu'il croyait que l'attention se dirigeait vers lui, Robert souriait par contenance.

Philippe s'éloigna brusquement de la fenêtre et s'assit devant le feu. Au fond, il n'aimait guère cet enfant qu'il avait mis en pension à une heure de Paris, mais il aurait voulu lui parler doucement et passer sa main sur ces cheveux dont beaucoup levaient en épis rebelles. Pour calmer l'inquiétude de ces yeux noirs qui regrettaient sans doute le préau du collège, il eût volontiers prononcé une parole aimable, si elle s'était présentée à son esprit. Il imaginait le petit garçon réveillé de bonne heure, quittant le dortoir obscur et le lavabo glacial et courant à la gare avec ses camarades éperdus de joie, puis arrivant chez son père pour être accueilli par des regards impassibles. Mais son cœur devenait trop paresseux pour s'émouvoir d'une tristesse qui n'était pas la sienne, et il lui plaisait de se dire que, pour le moment tout au moins, la gaieté d'un être humain dépendait du froncement

de son sourcil. Robert faisait semblant de regarder par la fenêtre, mais en réalité il épiait chez son père le geste qui indiquerait le retour de sa bonne humeur. Philippe reconnaissait sa propre enfance dans ces ruses qu'il avait oubliées. Jusqu'à quel point son fils lui ressemblait-il? Au physique assez peu, quoiqu'il eût la même charpente, les chevilles lourdes et ces poignets larges hérités d'une race qui, trois générations plus tôt, labourait la terre. Au moral? Il appela Robert et le fit asseoir à son côté. Non, ces yeux rieurs s'ouvraient sur un monde qui n'était pas le sien. Jamais Philippe n'avait regardé droit devant lui avec une telle insouciance, une telle ignorance du mal, même enfant; il s'était toujours méfié de la sournoiserie des gens et des choses. A la dérobée il observa le profil joufflu, comme pour y découvrir, dans la ligne des sourcils ou l'arc des lèvres, l'expression fugitive, la chose secrète qui pouvait l'unir à cet inconnu.

Au bout d'un instant, il entendit le pas de sa belle-sœur dans l'antichambre et courut à la porte.

— Tu diras à Ernestine que c'est moi qui descendrai à la cave. Qu'elle m'apporte le bougeoir et les clefs.

A présent ils étaient dans un coin de la petite cour sombre au milieu de laquelle un vieil arbre noir étendait ses branches courbes. L'enfant tenait dans son poing rouge le bougeoir de cuivre et suivait le regard de son père. Philippe tournait les yeux vers le ciel d'un blanc terne où le vent dispersait la fumée des toits. L'air avait une odeur légère de brume et de bois brûlé qu'il ne respirait jamais sans revivre certaines heures de son enfance. A cette senteur de la ville et de l'hiver se mêlait le tintement d'une clochette qu'un rémouleur agitait en criant dans une rue voisine. Ce son le fit rêver un moment et il attendit qu'il s'éloignât tout à fait avant de pousser la porte qui menait à la cave.

Tous deux descendirent. L'enfant appuyait une main sur la muraille froide et rêche et tendait le cou en avant. Un peu au-dessus de sa tête, la flamme de la bougie tremblotait. L'escalier tournait abruptement sur lui-même et s'enfonçait dans des ténèbres que la petite lumière vacillante ne réussissait pas à dissiper.

— Avance, avance donc, — répétait Philippe à chaque marche.

Et il soupirait d'impatience en heurtant sa clef contre la paroi. Arrivés au dernier degré, ils s'arrêtèrent et l'enfant posa le bougeoir à ses pieds avec le panier de fer destiné aux bouteilles. Ils se trouvaient à l'intersection de deux couloirs étroits qui leur soufflaient au visage une haleine noire et glaciale. La flamme rouge s'inclinait de côté et d'autre, promenant sa lueur au ras du sol battu. Ici les bruits de la rue parvenaient encore, mais si atténués qu'on les reconnaissait à peine. Le roulement d'une voiture grondait quelquefois comme une menace de la terre.

— Mon petit, — dit Philippe au bout de quelques secondes, — je vais te confier cette clef. Ton grand-père me disait autrefois qu'on ne doit donner à un domestique pas plus la clef de son coffre-fort que la clef de sa cave.

L'enfant écouta ce discours sans quitter des yeux les chaussures de son père; elles étaient frottées à outrance et recueillaient à leurs pointes vernies la tache rouge qu'y jetait la flamme. Il voyait aussi jusqu'aux genoux le pli droit et net du pantalon de serge. La voix continuait à parler dans l'ombre, puis la grande clef rouillée sortit de la nuit et fut tendue à l'enfant qui la prit dans sa main.

— C'est la troisième porte au fond de ce couloir. Tourne deux fois la clef dans la serrure et mets quatre bouteilles dans le panier. Je t'attends ici.

Robert hocha la tête, mit la clef dans sa poche et chargea le panier à son bras; ensuite il se baissa gauchement et saisit le bougeoir; la petite flamme faillit s'éteindre, mais se ranima aussitôt et la lumière, en une sorte d'élan, atteignit les pierres glauques de la voûte.

Philippe regarda l'enfant s'enfoncer dans l'ombre. La lumière allait de droite et de gauche, incertaine, mais ne s'arrêtant pas. Elle éclaira la première porte, et, quelques secondes après, la deuxième, puis Philippe la perdit de vue. Le bruit des pas s'effaça et se confondit dans le murmure qui venait du dehors. Enfin il entendit la clef tourner dans la serrure et presque aussitôt la voix de l'enfant qui l'appelait de très loin.

— Le vent a soufflé ma bougie.

Philippe savait qu'elle devait s'éteindre dans le courant d'air de la cave dès que la porte serait ouverte. Ses doigts jouaient avec la boîte d'allumettes qu'il avait glissée au fond de sa poche. « A-t-il peur? » se demanda-t-il. De nouveau la voix l'appela, une voix presque féminine qui semblait le chercher dans l'ombre.

— Tu es là? Où es-tu?

Il ne répondit pas; elle reprit, après un instant, un peu plus haute.

— Je n'ai pas d'allumettes, je n'y vois pas.

Alors quelque chose le porta tout à coup vers cet être dont le cœur se serrait d'effroi. Il cria brusquement :

— Mais oui, mon petit, me voilà!

Et il rejoignit son fils au bout du couloir.

— Tu as cru que j'étais parti, — dit-il en lui caressant les cheveux (ce geste lui devenait facile à présent). — Tu t'es figuré que je te laissais ici comme au fond d'une oubliette, hein?

L'enfant sourit et secoua la tête pour dire non.

Il tenait la bougie à la hauteur de ses yeux et regardait son père. Il y eut un court silence.

— Tu as eu peur, mon petit?

Les cils de l'enfant battirent et le regard se fixa, vieillissant tout d'un coup ce visage pur et velouté.

— Je n'ai pas eu peur.

Philippe rougit violemment et se redressa pour que son fils ne vît pas son trouble.

— C'est bien, — dit-il d'une voix changée, — mets les quatre bouteilles dans le panier.

La porte refermée derrière eux, ils regagnèrent l'escalier à pas plus lents. Cette fois, le père marchait devant. Tout le corps de l'enfant se ployait de côté sous le poids des bouteilles de vin, et il soufflait un peu. Comme ils montaient les premières marches, ils entendirent le cri lointain d'un remorqueur sur la Seine, et ils s'arrêtèrent pour l'écouter.

III

Maintenant la présence de Robert pesait à Philippe et il soupirait après la fin de ces odieuses vacances. Trop tendre et trop timide encore pour pratiquer l'injustice ouverte, il n'osait s'en prendre à un être innocent et le faire souffrir sans prétexte valable, ainsi qu'il l'aurait voulu. D'abord il lui manquait l'audace nécessaire pour heurter l'idée qu'on s'était faite de lui. Sa femme, sa belle-sœur, même ses amis le croyaient bon. Il ne pouvait pas tout d'un coup céder à l'instinct qui le poussait à frapper son fils, parce que ce fils était brave et que lui-même ne l'était pas. Personne n'aurait compris et l'amour d'une certaine logique lui défendait de faire autre chose que ce qu'on attendait de lui. Il redoubla donc de gentillesse à l'égard de Robert, et, le matin du jour de l'an, lui donna, en réprimant un sourire amer, un de ces jouets coûteux et perfectionnés qui prétendent instruire et amuser à la fois.

Aujourd'hui, pourtant, d'autres soucis l'occupaient. Depuis deux ou trois semaines son poids augmentait sans arrêt. C'était en vain qu'il suivait un régime. Un de ses vieux costumes devenait même trop étroit et il constatait que ses cols le serraient à la gorge et lui envoyaient le sang à la tête. Il se regardait avec un mélange de sévérité et de tendresse dans le miroir à trois faces qui lui renvoyait un profil inquiet au nez droit, au menton déjà un peu rond; le grand œil bleu et noir jetait un regard biais sur le galbe des joues brunes et le coin des lèvres si profondément creusé qu'on eût dit un trou. Là, tout au moins, rien n'avait changé; tout le haut du visage gardait ses lignes pures et la régularité fade d'un masque romain, et, à condition de lever la tête et de la tenir bien droite, le cou paraissait mince. Mais son gilet gênait sa respiration; il y avait plusieurs jours qu'il s'en doutait sans oser se le dire. Qu'étaient ses difficultés intérieures au prix d'une humiliation comme celle-là? Il arracha son gilet et le jeta à terre. Cette comparaison d'une tare morale à une déchéance physique était absurde. Plutôt que de voir son corps se défigurer, il eût accepté d'être vingt fois plus lâche. Et il se laissa tomber sur le pied de son lit pour réfléchir à son malheur. Au bout de quelques minutes il ramassa le gilet dont

l'étoffe et la coupe méritaient un meilleur usage, mais il résolut de ne jamais plus mettre ce costume.

Comme il traversait le salon, un peu plus tard, pour aller s'enfermer dans son bureau, il s'arrêta devant un piano à queue poussé près d'une fenêtre. Sa femme en jouait quelquefois. Lui-même ne dédaignait pas de s'asseoir sur ce tabouret de velours bleu, lorsqu'il se savait seul, et déchiffrait sans beaucoup de peine des pages assez difficiles. Il leva le couvercle et promena une main sur les touches d'un air absorbé. Ses doigts trouvèrent presque aussitôt les premiers accords d'un prélude de Franck. Il s'interrompit et recommença. Comme cette voix lui parlait! Le sombre apaisement de ces notes lui arracha un soupir. A ce moment il aperçut son fils qu'il n'avait pas vu en entrant et sursauta. Robert était assis par terre, près de la fenêtre, mais aux premiers sons de la musique il s'était approché de son père pour écouter.

Philippe eut envie de laisser retomber le couvercle et de quitter la pièce. Il se domina pourtant et fit un sourire contraint tout en refermant le piano avec précaution. D'avoir soupiré, puis sursauté devant ce petit garçon l'irritait, comme s'il avait livré quelque chose de lui-même à un étranger. Mais il n'y avait que de l'admiration dans le regard qui se levait vers lui; une joie profonde animait le visage de l'enfant. De quelle façon pouvait-il être sensible à une musique aussi sévère? Philippe se souvint qu'à l'âge de Robert il collait son oreille au piano où son père quelquefois jouait ce même prélude; le bruit merveilleux emplissait sa tête, la moindre note vibrait jusqu'au fond de lui-même, et les accords grondaient comme un orage. Brusquement il posa la main sur la tête de son fils et le caressa. Le même élan l'eût porté vers le petit Philippe, si, par un dédoublement de sa personne, il l'avait vu tout à coup devant lui, avec ce même sourire de bonheur et ces yeux enivrés. C'était une chose étrange et presque douloureuse de se retrouver ainsi. Il se pencha en avant, effleurant des lèvres les cheveux en broussaille qui sentaient le savon; et tout à coup, par une impulsion dont il n'était pas maître, il serra son fils contre lui et couvrit son visage de baisers distribués au hasard, follement, comme pour assouvir une faim.

***

L'après-midi du même jour fut employée diversement par la femme et la belle-sœur de Philippe. Éliane sortit la première et se rendit à Saint-Pierre-de-Chaillot, où elle s'attarda quelque peu.

Henriette quitta la maison une demi-heure après Éliane et prit une voiture qui la mena dans le centre de Paris. Des visites dans plusieurs magasins firent assez bien passer le temps et avec toute son impatience elle se trouva au bout de l'après-midi sans presque y avoir songé. Les réverbères s'allumaient. Il lui restait encore un bon moment à attendre, cependant, et après quelques secondes de réflexion elle monta au premier étage d'un salon de thé qui l'avait souvent intriguée, mais qu'elle ne connaissait pas. Elle s'installa près d'une fenêtre et regarda comme si elle ne l'avait jamais vue la place de la Madeleine qui s'étendait obliquement à ses pieds. Cet endroit si familier se révélait à elle sous un aspect qui le rendait tout autre.

Elle regarda les têtes des platanes dont la ligne noire ceinturait la Madeleine. Combien de fois elle avait passé entre le premier et le deuxième de ces arbres par une crainte superstitieuse de varier une route qui la menait au bonheur! Des gens traversaient sans s'en douter la voie invisible, d'autres, même, la suivaient pendant quelques mètres et elle se demandait s'ils allaient savoir qu'il faudrait tourner à gauche, mais tous continuaient; ou si, par hasard, ils s'engageaient dans le passage, ils venaient d'ailleurs, ils n'avaient pas suivi la piste entre les arbres... Le ciel gris tournait au mauve derrière les toits, à mesure que le jour l'abandonnait. Les boutiques s'allumaient, plongeant tout le haut des maisons dans une obscurité grandissante. En clignant des yeux, Henriette voyait ces lumières à travers ses cils, celles des réverbères un peu roses, celles des magasins d'une blancheur crue et dure, et tout cela formait comme une nappe d'éclairs et de scintillements devant la silhouette massive du long temple noir. L'heure venait, la nuit était là. Seul le toit de bronze qui couvre la Madeleine retenait encore quelques rayons; dans l'ombre où tout se fondait, il demeurait d'un vert criard,

immense tache que l'œil finissait par ne plus comprendre, tendue comme une bâche en travers de la nuit et flottant, irréelle, au-dessus des cafés, des banques et des cinémas.

Ce spectacle l'absorba au point qu'elle dut s'en arracher pour répondre à la question qu'on lui posait, et elle commanda une tasse de thé qu'elle n'eut pas le temps de finir. Dans cinq minutes, il serait l'heure. Elle descendit l'escalier en courant et se retrouva de nouveau dans la rue. Entre les voitures et les passants, d'un trottoir à l'autre, elle gagna le chemin secret, dont les limites imaginaires se traçaient avec rigueur dans son esprit; et elle parlait mentalement aux personnes qu'elle croisait dans sa course : « Vous êtes dans le bon chemin, vous n'y êtes plus, vous y revenez, vous le quittez pour de bon. »

— Je suis venue à pied de la Madeleine, j'ai couru.

— Il ne fallait pas. Pourquoi n'as-tu pas pris une voiture? Il y a du verglas, tu aurais pu glisser.

Il la tenait serrée contre lui comme pour la réchauffer. C'était à peine s'il la dépassait d'une tête et ses épaules tombantes trahissaient une pauvre santé et la respiration avare du citadin. Son teint s'animait aux pommettes, sans rendre la jeunesse à ses joues maigres et tailladées de petites rides; une sorte de sécheresse marquait ses traits, son nez court aux ailes saillantes, sa bouche mince; mais l'exaltation de la fièvre prêtait à ses yeux un éclat vif et presque métallique dans sa dureté. Ce regard impérieux plana au-dessus d'Henriette comme pour interroger la porte par où elle était entrée, puis retomba sur ce petit corps qui reprenait son souffle entre ses bras.

— J'étais inquiet, — reprit-il. — Je crains toujours un malheur, un accident. Ne restons pas là. Viens te chauffer.

Il lui passa un bras sous la taille et la soutint pendant qu'ils traversaient la petite antichambre où trois chaises de peluche grenat alignaient leurs médaillons contre les boiseries chocolat. La pièce dans laquelle ils pénétrèrent ensuite n'offrait pas un aspect plus riche; fort basse de plafond, elle tirait sa lumière d'une seule applique fixée à droite de

la glace qui surmontait la cheminée, et sa chaleur d'un modeste feu de boulets, qu'une main parcimonieuse avait recouvert de cendres. Un carré de moquette rousse et violâtre cachait le milieu d'un parquet inégal. De chaque côté de l'âtre, un fauteuil de bois peint attendait le visiteur qui viendrait frileusement s'asseoir sur son siège de reps. Enfin, accrochée au-dessus d'une table de chêne, une énorme photographie du Grand Canal à Venise achevait l'ameublement de ce salon qui devait au besoin servir de salle à manger.

— J'ai mal à la tête, — dit-elle. — Prépare-moi de l'aspirine.

Il fronça le sourcil, fut sur le point de dire quelque chose, puis se ravisa et quitta la pièce. Henriette l'entendit aller et venir dans la cuisine. Elle se tint près de la fenêtre et jeta un coup d'œil dans la petite cour obscure; la crainte de contrarier Victor l'empêcha seule de fermer les persiennes et de tirer les rideaux de cretonne fanée : car la nuit entrait dans cette pièce, à travers les carreaux et le tulle, avec autant de facilité que le jour, et la lumière crue de l'applique luttait mal contre le rayonnement glacial de l'ombre. Mais Victor défendait à la jeune femme de toucher aux fenêtres ou aux meubles; c'était une de ses manies que de vouloir la servir en tout. Elle se rapprocha de la cheminée et tendit les mains à la braise. La petite grille à charbon lui rappelait l'appartement de son père où elle avait passé la première partie de sa jeunesse; elle revit la portière marocaine de la bibliothèque, les livres reliés en toile verte, et la serviette fatiguée que le vieux professeur posait avec un soupir sur le bureau de pitchpin. Ici elle retrouvait un peu de tout cela. C'était peut-être à cause de ces souvenirs qu'elle s'était attachée à Victor. Elle ne l'imaginait pas ailleurs que sous ce plafond bas qui renvoyait le son de sa voix d'une façon si singulière, près de cette grande photographie pâle dont les bords jaunissaient. Quelque horreur qu'elle eût de la pauvreté, elle en ressentait l'attrait malgré elle. Certains jours, elle n'était bien que dans l'appartement de Victor, où flottait l'odeur de la misère, près de cet homme qui portait la faillite sur le visage. En ce moment, elle l'entendait qui ouvrait des tiroirs, cherchant le tube d'aspirine, qu'on ne trouvait

jamais, et il marchait en frottant les semelles de ses pantoufles sur le carrelage de la cuisine. Parfois ce bruit exaspérait la jeune femme, parfois, comme aujourd'hui, il la pacifiait, traçant autour d'elle une sorte de cercle magique d'où la vie quotidienne était exclue. Depuis deux ans, elle venait là chaque semaine. L'amour violent et jaloux de cet homme ne la gênait pas trop; elle n'ignorait pas qu'il la suivait dans la rue et qu'il la croyait infidèle, parce qu'il ne pensait pas qu'une femme aussi belle se contentât d'un amant aussi pauvre, mais elle ne lui en voulait pas; elle lui reprochait seulement, dans le secret de son cœur, ses mains toujours moites et la brutalité de ses exigences. Sans doute prenait-il plaisir à l'humilier : c'était sa façon de se venger de la richesse de cette femme et de toutes les trahisons qu'il imaginait. Aussi, pour ne pas gâter ces joies innocentes, se gardait-elle bien de révéler à Victor qu'elle avait connu une pauvreté égale à la sienne, qu'elle aimait cette pauvreté malgré elle, et que jamais elle ne s'habituerait à l'idée d'être riche. Pour le reste elle lui laissait croire ce qu'il voulait, et, n'espérant pas d'être crue, lui cachait même l'indifférence de son mari, en qui le pauvre employé de banque voyait un rival au comble du bonheur.

— Tiens, — dit-il en rentrant. Et il lui tendit un verre dont elle avala le contenu d'un trait. — Veux-tu t'étendre? — ajouta-t-il.

Elle regarda autour d'elle, le verre à la main.

— M'étendre où?

— J'ai fait du feu à côté.

Henriette secoua la tête et posa son verre sur la cheminée. Devant ce petit homme qui observait ses moindres mines, il lui venait un scrupule de parler, crainte de blesser en lui une vanité qui se confondait avec l'amour. Une profonde pitié la prenait pour cet être qui ne réussissait pas à se faire aimer d'elle. Il lui mit doucement la main sur le bras et la fit asseoir dans un des fauteuils.

C'était elle qui l'avait suivi, un jour que le temps lui pesait et qu'elle souffrait de n'avoir que faire. Sur le trottoir d'une petite rue encombrée, l'inconnu se retourna vers elle pour la regarder et elle surprit dans ses yeux l'expression inquiète

et méchante du désir. D'abord il lui déplut tellement qu'elle revint sur ses pas et entra dans un grand magasin pour attendre qu'il s'éloignât, mais elle ne réussit pas à chasser de son esprit cette figure hâve et soucieuse. Plusieurs secondes s'écoulèrent et elle chiffonnait entre ses doigts un coupon de soie quand l'envie de savoir où allait cet homme la chassa dans la rue. Elle se souvint de son pardessus fatigué, de sa cravate noire et s'étonna d'avoir observé sa mise avec autant de soin. Une foule de promeneurs la bousculait, retardant sa marche. Lorsqu'elle atteignit l'endroit où il l'avait remarquée, l'homme n'y était plus. De colère et de tristesse, le cœur d'Henriette se serra. Maintenant elle voulait à tout prix parler à l'inconnu, ou seulement le revoir. Elle quitta le trottoir et, pour aller plus vite, continua sa route sur la chaussée. Au bout d'un instant elle le reconnut à ses vêtements sans forme, mais surtout à sa démarche à la fois craintive et brusque. Elle revint en arrière et, cette fois, il la suivit.

Tout cela paraissait si étrange qu'elle eut l'impression d'agir comme une somnambule. Le regard de l'homme l'effrayait un peu; chaque fois qu'elle tournait la tête, elle rencontrait ses yeux de voleur. Peut-être n'espérait-il pas que la chose se ferait aussi vite, mais à présent elle eût été presque contente qu'il renonçât à la suivre. Elle prit une rue après l'autre, sans parvenir à le décourager. Comme elle passait devant une maison un peu en retrait des autres, elle s'engagea sous la voûte. Il l'y rejoignit avec un sourire, un instant plus tard. « C'est ici que j'habite », dit-il.

Elle se tenait derrière le battant de la porte cochère qui demeurait fermée. De l'autre côté il y avait la rue avec ses voix, ses lumières et tous ses bruits familiers, mais là, dans l'air humide et sombre de cette voûte, un autre monde commençait. L'homme répéta sa phrase sur un ton différent et sans sourire. Il n'avait pas dit : « C'est ici que j'habite », mais — pouvait-elle l'oublier? — « C'est ici que je reste. » A ces mots elle répondit n'importe quoi et ils montèrent. L'escalier n'avait pas de tapis; elle entendit avec émotion le bruit de sa semelle sur les marches de bois.

A partir de ce jour, sa vie retrouva une sorte d'équilibre. Moitié pauvre et moitié riche elle s'estimait à peu près heu-

reuse. Si peu qu'elle aimât Tisserand, elle s'accoutumait à lui, à sa passion faite de rancune et d'envie autant que de désir et de tendresse. Il exécrait sa richesse, ses bijoux, son mari qui mangeait à sa faim et n'avait pas de dettes. Elle, au contraire, adorait sa pauvreté, son appartement malsain et jusqu'à ses ennuis d'argent qu'elle s'efforçait de prendre à cœur. Une ou deux fois, elle lui était venue en aide, avec une parcimonie calculée, car elle redoutait que, faute d'acquitter son terme, il ne fût congédié par son propriétaire. Cependant, cette fâcheuse question du loyer mise à part, elle ne se souciait guère qu'il eût froid ou qu'il se nourrît mal. Certes elle s'apitoyait sur son sort, elle en pleurait même, devant lui, heureuse de ses propres larmes, et sincère au moment où elle les versait, mais elle craignait qu'en prêtant de trop fortes sommes à Tisserand elle ne réveillât en lui le goût du luxe qu'elle haïssait, qu'il ne se commandât un costume trop élégant ou qu'il ne lui vînt en tête de faire changer, par exemple, les tentures pisseuses du salon.

Ici, entre ces murs au papier défraîchi, la vie reprenait son aspect véritable. Elle-même n'était plus qu'une petite bourgeoise pauvre; elle avait froid, parce que le feu brûlait mal; cela seul était vrai. Ce qui n'était pas vrai, c'étaient les longues heures passées chez Philippe, auprès de ce mari fictif, dans un appartement magnifique où tout besoin se trouvait prévu sauf celui de se sentir en vie. Elle recherchait la vérité à peu près comme d'autres se jettent dans le rêve et ses paradis mensongers.

— J'ai froid, — dit-elle.

Il lui saisit la main et la fixa des yeux avec un mélange d'inquiétude et de tendresse.

— Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, Henriette? Tu ne penses pas à moi.

— Au contraire. Je pense beaucoup à toi, à tes ennuis...

— Je ne voulais pas t'en parler.

Elle s'assit près de la cheminée et remua la cendre rouge au fond de la petite grille. Demain, elle le savait, le charbon manquerait. Il y avait d'abord ce feu qui brûlait depuis le matin, dans de vains efforts pour chauffer une pièce humide où l'on voyait son souffle. Et à côté, dans la chambre de

Victor, un petit tas de boulets se consumait au fond d'une grille en tout point semblable à celle-ci. Ce feu préparé avec soin maintenait une température égale dans une pièce qui demeurerait vide jusqu'à la nuit; seuls en jouiraient le fauteuil de cretonne, l'armoire à glace qui penchait de côté, et le lit de cuivre avec ses deux oreillers et son air conjugal. Car il était tard, et elle devait partir à six heures moins cinq. Le comique de cette situation l'amusa.

— Tu vas me croire sans cœur de rire, au moment où je vais te quitter, — dit-elle.

Il se mit à ses genoux et la regarda dans les yeux.

— Je ne crois rien que ce que tu veux que je croie,— murmura-t-il. — Je t'aime, je ne pense qu'à toi. Quand tu t'en vas, je me reproche mes mines désagréables, mes paroles dures, tu m'entends? C'est que je ne sais pas profiter de ta présence, être heureux quand tu es là.

— Je riais parce que je suis contente d'être ici. Quand je serai rentrée chez moi, tout me semblera funèbre.

— Est-ce possible, Henriette? Tu m'aimes donc?

Elle eut envie de lui répondre que sa question n'avait aucun sens, mais se retint à temps. Le pauvre homme ne pouvait pas comprendre. Elle le vit s'incliner devant elle et poser sa tête sur ses genoux, comme par reconnaissance; ce fut alors qu'elle s'aperçut avec effroi qu'il perdait ses cheveux; sa main qui s'apprêtait à caresser cette tête déshéritée s'arrêta dans son geste et demeura en l'air. Son amant vieillissait. Et elle? Au-dessus de cet homme agenouillé, son visage prit une expression d'horreur. Elle poursuivait la vérité, elle l'attirait de force dans sa vie, créant un ménage sordide pour remplacer une union qu'elle jugeait futile, enfin elle avait réussi : la vérité se laissait prendre au piège. Henriette se pencha en avant et regarda l'espèce de petite tonsure que faisait la calvitie naissante. A la répugnance qu'elle éprouva d'abord se mêla une pitié sans bornes. Ce vaniteux allait souffrir.

Inquiet de son silence, il releva la tête tout à coup.

— Qu'est-ce que tu as? Tu ne dis rien.

— Je réfléchis à quelque chose.

Le visage hagard l'interrogeait; elle lui mit doucement

les doigts sur les yeux. Tout à l'heure, elle jouait à la petite bourgeoise pauvre, mais au fond d'elle-même une voix lui disait : « Dans une heure tu vas retrouver ton bel appartement, dîner dans de la vaisselle fine, dormir sous un baldaquin de soie », et son plaisir en était gâté. Mais à présent, depuis cinq minutes elle était vraiment devenue cette petite bourgeoise; dans cette pièce froide et sombre, il y avait une femme désespérée et un homme soucieux, une vraie femme, liée, mariée à un petit homme laid, dont les baisers lui faisaient horreur. Elle éclata en sanglots.

— Je suis malheureuse, je... je...

Épouvanté, il se leva et la saisit dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu as? Tu me caches quelque chose.

— Non. Je ne veux plus que tu aies d'ennuis, je te trouverai cet argent.

— C'est pour cela que tu pleures, Henriette?

L'émotion le faisait trembler; il la serrait si fort qu'elle respirait mal.

— Laisse... laisse-moi, tu m'étouffes. (Elle sécha ses larmes.) Écoute, ma sœur a promis de m'aider. Ce soir peut-être, je l'espère, je serai en mesure de t'envoyer la somme dont tu as besoin.

— Tu es si bonne, tu ne sais pas...

— Ne me remercie pas. Je ne suis qu'une égoïste. J'aurais voulu connaître la vie et ses difficultés, et je n'ai ni vrais besoins, ni vrais soucis...

Elle s'arrêta, de peur d'être entraînée trop loin et de lui dire qu'elle avait été pauvre, elle aussi, car elle en avait honte; elle aimait mieux qu'il la crût capricieuse, attachée à lui par les sens alors qu'elle redoutait son approche. Jamais elle n'eût trouvé les mots pour expliquer à ce malheureux qu'elle le voyait à cause de sa misère. Tout à coup, une sorte d'ivresse la prit et ce qui lui répugnait un instant plus tôt l'attira soudain; elle se jeta dans ses bras.

JULIEN GREEN

(*A suivre.*)

TABLEAUX DE CORFOU

I

La bora. — Le paquebot vire sur place avec une sage lenteur et vient présenter son derrière majestueux à un petit môle de pierre si bas sur l'eau qu'il semble flotter comme un madrier. Déjà un autre gros navire y est amarré par la croupe à côté de nous : il a l'air d'un éléphant attaché par une ficelle. Comme il faut que cela soit sage, un paquebot!...

Hier, je demandais ingénument au commandant :

— Ce n'est pas bien méchant, l'Adriatique?

Il a bondi.

— Pas bien méchant? Mais la bora, Monsieur!...

Borée lui-même! Et il faut bien que la bora soulève de rudes tempêtes, puisque les marins nous en assurent. Mais alors comment expliquer que les quais de Fiume, de Trieste même, de tous les ports, ne s'élèvent pas à un mètre au-dessus de l'eau; qu'une digue basse, faite de pierres entassées, suffise le plus souvent à les abriter; que partout les routes, voire les chemins de fer, côtoient la mer; que les arbres, les vignes, les maisons y trempent leurs pieds? A Saint-Malo, où j'étais il y a quinze jours, c'est assez de ce qu'ils appellent une « jolie brise » pour qu'à marée haute les vagues sautent par-dessus la digue du Sillon et en couvrent d'écume la chaussée... Je ne comprends pas : cela prouve ma naïveté.

Le port. — La petite ville de Corfou est devant nous, mollement tendue entre ses deux antiques forteresses. Oh!

elle n'a pas la grande apparence de Trieste (qui a l'air d'un port de Claude Lorrain, mais peint par un décorateur d'opéra) et l'on n'y voit pas, bordant le quai, de ces grandioses palazzi modernes et coloriés, tous ornés de pâtisseries, qui font la gloire de Trieste encore ou de Fiume. Ses modestes maisons, couleur de crème, de rose sèche ou de café au lait, se dressent sans prétention, tels des dominos posés sur leurs tranches, autour d'une place irrégulière, mais plantée d'arbres. A gauche, la vieille citadelle des Vénitiens montre ses deux sommets débonnaires et ronds, ses vastes murs, ses beaux cyprès; mais, en face, la *Fortezza nuova*, à peine moins ancienne, porte encore sur ses pierres grises les traces de l'obus mussolinien que l'innocente Corfou reçut naguère en plein front.

Une barque déborde du môle; un homme debout à l'arrière nous fait de grands signes : c'est mon ami Mario!... Il n'y a pas loin : en quelques coups d'aviron les rameurs accostent la coupée; mais personne ne doit monter à bord avant que la visite sanitaire soit passée et les passeports visés. C'est vite fait : les officiers installés dans le salon du paquebot signent les papiers sans examiner personne et il n'y a que bien peu de passagers sur ce bateau... En trois bonds, Mario est sur le pont, suivi de deux paysans secs, vêtus d'une chemise de cotonnade et d'un mauvais pantalon, pieds nus dans des souliers déchirés.

— Voici Ianni et Gavrili, — nous dit-il.

Celui-ci nous fait le salut militaire. L'autre se précipite sur ma compagne de voyage et lui donne aux deux joues un baiser retentissant :

— Elle est née entre mes mains! — me déclare-t-il en mauvais italien.

Cela doit être bien exagéré. Mais il me regarde en riant, puis, saisi soudain d'enthousiasme, me pose un gros baiser sur l'épaule en s'écriant :

— Ah! Franzesos!

La douane. — Cependant Gavrili a descendu nos bagages dans la barque. Il faut passer à la douane; mais ici l'urbanité, la gentillesse grecques facilitent tout. Le vieux monsieur en civil, nu-tête, qui visite les malles, est si doux et si courtois

qu'on ne voudrait pas lui faire le chagrin d'introduire quoi que ce fût de prohibé; d'ailleurs, psychologue excellent, il a soin de faire ouvrir à l'avance tous les colis sans exception, ce qui épargne, surtout aux femmes, bien des protestations et des supplications passionnées. Il examine nos bagages avec soin, introduit çà et là une main discrète et s'écrie sur un ton de surprise polie :

— Ah! vous avez un gramophone? C'est 2 000 drachmes.

— Non merci. Je ne désire pas en acheter un autre.

— Il n'y en a pas à Corfou; 2 000 drachmes, c'est le droit de douane sur celui-ci. Quant aux disques, nous allons les peser : on paie 200 drachmes par kilo.

C'est ruineux. Comment font les Hellènes, qui presque tous adorent la musique, puisque les bons disques chez eux sont hors de prix? Car c'est un fait : quelques puissantes firmes, dont aucune n'est grecque, ont accaparé les meilleurs virtuoses du monde entier et sans doute les conserveront bien longtemps pour cette raison que les gros chiffres d'affaires engendrent les gros bénéfices et donc les gros cachets... J'apprendrai plus tard à mes dépens comment font les Corfiotes : après déjeuner ils envoient leurs « demoiselles » écorcher Beethoven et Chopin au piano, comme au temps jadis. C'est triste...

— Quoi? Vous avez une caisse de vingt-cinq bouteilles de bière? — s'écrie encore le doux douanier.

— Oui, c'est de l'excellente bière de mars qu'on m'a prié d'apporter à quelqu'un d'ici en cadeau. Moi, j'ai ce breuvage en horreur.

L'aimable homme s'étonne poliment : on devine qu'il ne partage nullement mon opinion sur la cervoise. Mais il ajoute :

— La bière étrangère, c'est 25 drachmes la bouteille.

Près de trois fois le montant du prix!... Il y a une brasserie à Athènes, c'est vrai (il y a également des fabriques de « Koniak »). Mais pourquoi faut-il qu'hier soir justement, sur le bateau, j'aie entendu deux passagers hellènes parler de cette bière athénienne? Il paraît qu'elle n'a pas du tout le goût de ma bière de mars. Ma foi, puisque les Grecs n'ont pas le droit d'en boire, tant pis pour le monsieur de Corfou! Je vide de ma main les vingt-cinq bouteilles dans la mer.

— Ce petit chien est à vous? — reprend le douanier. — Il faut payer 500 drachmes pour son entrée.

Infiniment plus cher que pour un homme. Et pourtant, s'il y a beaucoup de jolis garçons et de belles femmes à Corfou, on n'y voit que d'affreux chiens bâtards. Les Hellènes d'aujourd'hui devraient se soucier aussi de l'amélioration de la race canine.

J'apporte à Mario, de France, un merveilleux petit canot automobile, glisseur plutôt. C'est si léger qu'à deux ou trois on tire le canot hors de l'eau et on le porte aisément sur la rive; néanmoins l'engin fait 25 à 30 nœuds, plus de 50 kilomètres à l'heure : rien de plus amusant. Naturellement, chez nous, cela ne pourrait tenir la mer; mais l'Adriatique est si calme qu'à Trieste il y a chaque semaine des épreuves de *rowing* dans la rade.

— Vous savez quels droits on me réclame? — me dit Mario, — 2 620 drachmes par mètre.

— Comment, par mètre?

— Oui. On paie selon la longueur du bateau.

Heureusement que le canot est court : de la sorte, les droits ne sont que de 150 p. 100 *ad valorem*. Mais qui voudrait faire entrer à Corfou une embarcation de course à huit rameurs de pointe paierait le même prix que celui qui voudrait introduire un yacht à vapeur. Cela me paraît mal calculé.

Et maintenant je me hâte de dire que la douane hellénique ne diffère en rien de la nôtre, ni de celle des autres pays. Le protectionnisme insensé qui se développe de plus en plus met hors de notre portée, à quelque peuple que nous appartenions, un grand nombre de plaisirs. La question est toujours de savoir si le meilleur gouvernement est celui qui rend sa nation plus glorieuse ou celui qui rend ses administrés plus heureux, c'est-à-dire libres de faire ce qu'ils veulent, Louis XIV ou le roi Pausole. Tous les gouvernements démocratiques proclament que c'est le second et ils agissent tous comme si c'était le premier. N'oublions pas que l'État le plus protectionniste du monde est la prétendue démocratie des États-Unis.

Les voitures. — Il y a près d'Alexandrie d'Égypte une porte fermée par une chaîne que deux Arabes gardent au nom

du gouvernement et qu'ils ne vous ouvrent qu'après avoir noté le numéro de votre auto : c'est la porte du Désert. Sortant de la douane, nous passons la porte de la Grèce.

— Pipi! — crie Mario d'une voix sonore.

C'est l'abréviation de *Spiro*, qui est elle-même l'abréviation de *Spiridion* : un Corfiote sur six, pour le moins, porte le nom du grand saint de son île. Pipi, fils de Ianni, est un chauffeur d'auto de place : il avance et charge nos bagages pour les transporter à Gastouri, où nous allons loger, pendant que nous montons dans la voiture de Mario.

Il doit y avoir une quinzaine de « taxis » à Corfou, que les passagers des bateaux en escale louent pour faire des promenades dans la campagne; joignez une cinquantaine, peut-être, de voitures privées (je crois que j'exagère) et deux ou trois petits autocars qui servent d'omnibus villageois : tout cela, ou peu s'en faut, de marque américaine, quelquefois Ford, presque toujours Nash. Durant tout mon séjour dans l'île, je ne rencontrerai d'autres autos françaises qu'une Citroën 5 chevaux, une 10 Renault et une vieille Panhard. J'ai vu aussi une antique Lancia, une petite Fiat, et même deux vieilles Mercédès qui datent du temps où le Kaiser habitait à l'Achilleion. Tout le reste est yankee.

Il y avait jadis quelques voitures attelées qui servaient aux touristes, car les paysans vont à pied ou assis sur leurs ânes et quelquefois sur de petits bidets; ils n'usent même pas de charrettes, et ignorent la bicyclette. Il n'en reste qu'une dizaine : toutes les autres ont été rachetées par une société que patronne l'État, et on peut les voir, calèches en loques, landeaux disjoints, victorias lamentables, qui pourrissent dans un champ proche de la ville, leur cimetière. Ce sont des autos Nash qui les ont remplacées.

Un agent les vendait à crédit. Pipi paie la sienne 110 000 drachmes, par mensualités; celles-ci sont lourdes pour lui et, s'il n'en peut régler une, il perd la voiture. Quand il la possédera, elle aura deux ans d'âge. En outre, son contrat l'oblige à s'assurer chez le vendeur. Il entretient son automobile avec amour, la conduit avec une prudence passionnée, et, comme les gens ne circulent guère ici qu'à pied ou à âne, je l'ai dit, il n'a jamais d'accident, naturellement... L'agent

de Nash n'a certainement pas fait une mauvaise affaire; tant mieux pour lui.

Les Allemands. — Sur la carte, la péninsule qui se détache de l'île pour porter dans la mer la ville de Corfou et ses environs ressemble assez à une botte comme l'Italie, mais dont la tige serait large et infiniment plus courte : mettons modestement un pied de botte.

Le port où nous avons débarqué s'ouvre à l'endroit où se placerait l'éperon. La vieille forteresse et la ville emplissent le talon. La voûte du pied, c'est la longue baie de Castradès. A l'extrémité de celle-ci et la dominant (vers le gros orteil, quoi!) se trouve la villa de l'ancien roi de Grèce, qui porte un nom français : *Mon Repos*. Ses jardins s'étendent presque jusqu'au bout du pied. La baie de Calichiopoulo en borne et dessine le dessus.

Mon Repos s'élève aux lieux mêmes où jadis florissait Corcyre. On n'a pas retrouvé grand'chose de cette antique cité, un temple, un tombeau, quelques débris. Pourtant le Kaiser lui-même, au temps où il possédait l'Achilleion, faisait faire des fouilles, dont le produit médiocre se trouve dans un petit musée... Et combien de portraits, d'épingles de cravate et de boutons de manchettes n'a-t-il pas distribués à Corfou! Il aurait voulu gagner les cœurs. Pourtant, hormis celui du bijoutier-usurier de la ville, je ne sais pas s'il en a beaucoup conquis.

En 1911, il voulut tirer une pièce d'une nouvelle de Constantin Theotoki : il envoya un de ses aides de camp au romancier corfiote pour l'inviter à venir le voir à l'Achilleion, mais l'autre s'y refusa catégoriquement; c'est de son excellent traducteur, notre consul à Corfou, M. Léon Krajewski, que je tiens l'anecdote.

J'ai sous les yeux une photographie de sa fille, signée *Victoria Luise, Prinzessin von Preussen*, 1912, dans le costume de gala des femmes de Gastouri. Hélas! son gilet, trop long, n'est point en place, sa jupe non plus, trop basse, et, pour comble, sa coiffure, son *torco*, est posée à l'envers. Savez-vous pourquoi? C'est que la princesse n'avait pas voulu se laisser habiller par des filles du pays, « toucher par

des paysannes » : ses propres femmes durent l'attifer et le résultat ne fut pas très heureux....

Les Grecs sont fins et ces Allemands n'avaient pas toujours assez de méfiance. On m'a conté que le Kaiser prenait souvent pour but de ses promenades un petit pressoir à huile qu'il se plaisait à voir fonctionner. Un jour, le propriétaire de cette mécanique y fit graver que « le tout-puissant et illustre empereur » était venu la visiter plus d'une fois. Imaginez, à la place de l'empereur, n'importe quel souverain lisant cette inscription : il ferait paraître quelque pudeur, je crois. Mais le Kaiser ne manquait jamais de s'y arrêter assez longtemps. Ah! il avait bien tort!

C'est pourtant la germanophilie du roi Constantin et de sa cour qui a fait commettre à ce pays une des plus grosses sottises de son histoire, Que le roi de Grèce n'a-t-il écouté Venizelos! A force d'instances, le vieil athlète avait fini par lui arracher la promesse de se ranger aux côtés des Alliés et déjà il était allé voir l'ambassadeur de France et celui d'Angleterre pour leur annoncer le résultat heureux de ses efforts. Mais Dousmanis et Métaxas avaient fait leur apprentissage militaire à l'Académie royale de Berlin, et quelle apparence pour un officier formé en Prusse que l'Allemagne pût être vaincue? Dans la nuit, les deux hommes vinrent trouver leur souverain germanophile et ils eurent moins de peine à lui persuader de retirer sa parole que Venizelos n'en avait eu à le convaincre de la donner. Celui-ci démissionna, la Grèce garda une neutralité bienveillante à l'égard des Allemands, et les divisions hellènes, grâce auxquelles les Alliés eussent réussi à franchir les Dardanelles, restèrent chez elles. Si Metaxas, si le corfiote Dousmanis eussent seulement appris leur métier à Saint-Cyr, ne croyez-vous pas que bien des choses en ce monde eussent été changées?... Mais revenons à Corcyre.

Les Vénitiens. — Nous traversons l'Esplanade, la *Spianata* des Vénitiens. Là s'ouvre la vieille citadelle : on y entre aujourd'hui librement. « Non seulement dans le domaine de Saint Marc, mais peut-être dans le monde entier, on ne voit pas une forteresse pareille à celle-là, s'écriait en 1575

un voyageur; elle ferme le grand golfe Adriatique et fait que les Vénitiens se nomment à bon droit maîtres et seigneurs de cette mer. »

Pendant les trois cents ans que Corfou leur a appartenu, ils l'ont exploitée avec un égoïsme surprenant. C'est ainsi qu'ils laissaient à dessein les marécages (et la fièvre) s'y étendre; en revanche ils payaient, dit-on, un ducat par olivier planté : ne fallait-il pas, d'une part, que Corfou produisît de l'huile et, de l'autre, qu'elle manquât de grain, afin que la République pût avoir l'huile à bon compte, la payer en céréales et gagner des deux côtés? Au XVIIIe siècle, il y avait quelques salines assez bonnes, mais les paysans, qui n'avaient que des chèvres et des oliviers, devaient acheter toutes les choses nécessaires à la vie. Le vin venait de Dalmatie, le bois de construction d'Albanie, les bœufs, les moutons, la volaille de Turquie, le blé de Venise, et le poisson même, il fallait le payer aux Napolitains, qui, depuis la domination des Angevins d'Italie au XIVe siècle, étaient seuls ici à pêcher.

Un provéditeur général gouvernait sans contrôle, assisté de deux conseillers et de divers fonctionnaires. Le deuxième personnage de l'État était le commandant de la garnison : il lui était défendu de mettre le pied hors de la forteressea vant l'arrivée de son successeur, et sa réclusion durait plusieurs années. Après lui venaient le *baile*, chargé de la justice et de la police, le *capitan grande*, commandant la citadelle neuve, puis une foule de fonctionnaires. Et tout ce monde ne songeait qu'à faire fortune au plus vite et le laissait voir avec cynisme : le jour de l'an, quand les personnes notables de la ville allaient faire la visite obligée au gouverneur, elles trouvaient des bassins disposés sur de petites tables dans tous les coins du palais, et destinés à recevoir les pourboires que, d'ailleurs, un caporal ou un sergent posté à côté ne manquait pas de leur réclamer. Quant à la justice, elle était à vendre comme le reste. « J'ai été témoin, à Zante, d'un accord passé entre un provéditeur et les gens du pays qui achetaient à l'avance l'immunité d'un meurtre qu'ils voulaient commettre », assure Grasset-Saint-Sauveur en 1800. J'ai vu, dit-il encore, le père d'une famille de cinq enfants « emprisonné pour

n'avoir pu payer la valeur d'environ 12 francs qu'il avait été forcé de recevoir de Son Excellence avec l'obligation d'en rembourser la double valeur en denrées dont le prix était fixé arbitrairement. On avait enlevé à ces infortunés jusqu'à un pain de 7 livres, leur seule subsistance ». N'oublions pas que Grasset-Saint-Sauveur avait l'âme sensible, terriblement sensible, comme tous les révolutionnaires. Mais plaignons les paysans corfiotes, pressurés par les fonctionnaires vénitiens, par les nobles, leurs seigneurs, et par les juifs qui avaient en main tout le commerce de l'huile et fixaient les prix d'achat.

Le temps n'est plus où ceux-ci vivaient dans un ghetto malpropre dont les portes étaient gardées la nuit par les sentinelles. Quand on les mène en terre, ce n'est plus, comme on faisait encore il y a vingt ans (du moins à la campagne), dans un cercueil porté par quatre hommes qui courent et sur le passage desquels tout le monde crie : « Lièvre! Chasseur du diable! » En 1914, il y avait 6 ou 7 000 juifs à Corfou, sur 30 000 habitants, et l'on rencontrait dans toutes les rues leurs larges robes de velours bleu que bordait une fourrure jaunâtre, leurs coiffures de feutre noir en forme de mortier, qu'un mouchoir tordu en turban serrait sur le front. On ne compte plus que 1 600 juifs aujourd'hui et le ghetto n'est plus.

Arrivée. — La route blanche comme de la craie est si poussiéreuse que les roues de l'auto y impriment leur trace comme au sable d'une plage... Elle tombe au fond d'un vallon, gravit de nouveau entre les olivettes et bientôt nous apparaît la première maison de Gastouri, toute rose et tapie sous les arbres. Il en jaillit un homme sec, à la grande moustache, aux cheveux blancs, qui agite joyeusement son chapeau de paille défoncé : c'est Ianni. Pendant qu'il grimpe lestement dans l'auto, Coula, sa femme, avance pour nous saluer. J'admire la distinction innée de cette paysanne aux pieds nus et au regard fin. Elle est svelte comme une jeune fille. Un mouchoir de tête orangé couvre ses cheveux tressés de rubans rouges; une ceinture aux tons vifs serre sa taille, au-dessus de sa vaste jupe d'un bleu clair et de son tablier écarlate. Ses yeux splendides nous sourient dans un lacis

de petites rides et elle nous serre la main avec autant de grâce, d'aisance, de réserve et de naturel qu'une femme du monde.

— Bonjour à toi... Je me prosterne!... Bonnes heures pour vous!... Puissiez-vous vivre longtemps!... Bonheur à vos yeux!... Comment va ta mère (qu'elle te vive)?

Les souhaits de bienvenue de la langue grecque sont nombreux. L'impatient Ianni fronce les sourcils, car il ne convient pas que les femmes ennuient les Kyrié avec leurs simagrées :

— Avanti, avanti, Mario! — s'écrie-t-il en italien, par délicatesse.

Nous repartons, et bientôt la route se rétrécit et serpente dans le village qui, comme tous les villages corfiotes, est parfaitement propre. Mais on croirait qu'elle a tracé péniblement son lit, comme un cours d'eau, à travers l'amas des maisons agglomérées. Blanches, roses ou jaunes sous leurs toits de tuiles noircies, celles-ci la bordent, placées de face, de flanc, de guingois, lui poussant çà et là une encoignure comme un coup de coude, avançant une bâtisse qui force le chemin à un détour, ou bien s'écartant soudain pour qu'il s'étale à son aise. « Mario! Mario! » crient les enfants, cependant qu'aux portes les hommes et les femmes nous souhaitent le bonjour en saluant du chapeau ou de la main, et que beaucoup appellent : « Valeria! », comme s'ils reconnaissaient la jeune femme assise dans la voiture qui, petite fille, venait passer ses vacances chez eux. Nous répliquons par de consciencieux : « Ia sou », comme il se doit, et Ianni derrière nous agite les bras en riant de tout son cœur, ou interpelle les passants par de joyeux quolibets. Ah! c'est une belle réception! Pourvu que l'enthousiasme dure...

Bientôt les maisons s'espacent et les oliviers reparaissent. Puis le chemin court un instant à flanc de montagne et l'on m'annonce l'Achilleion... Quoi! Cette grande villa crépie de jaune, genre « Côte d'Azur », cette banale grille, ce haut mur de parc, c'est cela, le palais d'Achille!... Allons vite à notre auberge.

C'est un petit cube rose qui s'appuie à la montagne, au

bord de la route, à deux pas de l'Achilleion. Le nom du propriétaire est peint en beaux caractères hellènes au-dessus de la porte. Au rez-de chaussée, une salle de cabaret minuscule, car on ne boit guère dans ce pays, puis la cuisine, plus étroite encore. Un escalier, extérieur selon l'usage, conduit aux trois chambres de l'étage. La nôtre a été fraîchement recrépie : il y a deux lits de fer, une table de bois blanc avec une cuvette et un pot à eau, une autre table, cinq ou six patères, deux chaises et même un petit miroir, car les propriétaires ont fait des frais pour nous : n'ont-ils pas été jusqu'à construire en plâtre — sur la terrasse — un de ces édicules privés qu'on ignore ici en dehors de la ville?... Cependant je vais à la fenêtre : au delà de la route, un tapis d'oliviers tombe dans la mer étincelante, que bornent en face de nous des montagnes nues et rosées.

— Là-bas s'arrête l'Albanie, — me dit mon compagnon, — en face de nous c'est l'Épire...

— L'Épire... Comment?... L'Épire...

— Quoi! Ne le saviez-vous pas? — dit Mario en riant. — Vous n'avez donc jamais regardé la carte?

Bien sûr, je le savais... Mais ce n'est pas la même chose... Jusqu'ici, l'Épire, c'était dans ma tête un mot imprimé, rien de plus, une sorte d'étiquette sur un casier vide ou qui ne contenait que des paperasses sans importance et des souvenirs de classe poussiéreux. Et maintenant, à regarder seulement ces montagnes lointaines dont la mer nous sépare, voici que l'Épire sort de l'irréel, du conventionnel, qu'elle jaillit des livres, qu'elle emplit son nom... Au pied de ces monts râpés, un paquebot brasse mollement les flots de son hélice et je songe que cette mer où il tire avec indifférence de long plis de soie, c'est celle où passèrent les galères de Lépante et la bombe de Morosini. Mais n'est-ce pas sur cette mer aussi que, dans les premiers temps du règne de Jésus-Christ, le patron d'une barque africaine entendit une voix l'appeler à la tombée de la nuit et lui crier : « O Thamos, annonce aux rivages de l'Épire que le grand Pan est mort! » Il le fit et partout s'élevèrent des gémissements lamentables...

— Oh! cela se passait bien au-dessous d'ici et plus près

de Paxo que de Corfou, me dit Mario. D'ailleurs M. Salomon Reinach a établi, si j'ai bonne mémoire, que cette légende est née d'une confusion philologique...

Consolons-nous : voilà le dîner prêt... Mais je ne me sens pas grand appétit, car on a dressé la table en face de la mer justement, et les montagnes de l'Épire reflétant le couchant qui les rend plus roses encore, l'étendue marine, si calme à cette heure que le remous d'un voilier passant à deux milles au large se prolonge jusqu'au bord, cette nappe liquide et scintillante où se fondent en se dégradant et se nuançant à l'infini les verts glacés d'argent, les bleus nacrés, les jaunes trop tendres, les ors rosés, les incarnats mourants, — toutes ces délices de la couleur composent un spectacle d'une suavité telle que le cœur vous en tourne presque le premier jour, vraiment...

Gastouri. — Les Vénitiens avaient établi un chemin carrossable pour gagner leur arsenal de Govino, à 7 kilomètres de la citadelle; joignez deux tronçons qui partaient, l'un vers Alipou, l'autre vers la fontaine de Cressida, et c'était tout; il n'y avait, outre cela, qu'un réseau de sentiers pierreux tendu sur l'île. C'est aux Anglais que les Corfiotes doivent leurs routes. Ils en ont été fiers pendant longtemps parce qu'elles faisaient l'admiration des Grecs du continent, qui, eux, n'en avaient point du tout; mais ils s'étaient assez bien accommodés jusque-là de leurs pistes inégales, et s'en accommoderaient peut-être encore, puisqu'ils ne vont guère qu'à pied ou à âne. D'ailleurs, les routes anglaises ont été tracées pour servir à la défense de l'île plutôt qu'à la commodité des habitants, et elles évitaient soigneusement les villages. Ceux-ci, de nos jours, les ont rejointes, tantôt en poussant un chemin jusqu'à elles, tantôt en s'étirant pour les atteindre.

C'est ce qu'a fait Gastouri. Ses maisons dégringolaient sur le versant de la montagne opposé à la mer, serrées, collées, parcourues de ruelles tortueuses, tel un grand filet pendu par un coin à l'église qui les dominait en leur faisant face. La route a eu la malice de venir passer juste derrière le chevet et peu à peu des maisons ont grimpé jusqu'à elle; elles l'ont même franchie et aujourd'hui elles la bordent sur ses

deux rives de manière que l'église reste seule à lui tourner le dos, ce qui la met dans une position un peu ridicule.

C'est un médiocre rectangle blanchi à la chaux, aux fenêtres petites, couvert de tuiles, et qui ne différerait guère des autres maisons, quoiqu'un peu plus grand, si la façade n'était surmontée d'une sorte de fronton de pelote basque, percé d'alvéoles à jour, où les clochettes, qu'ils appellent cloches, battent comme des ailes de moineau aux heures liturgiques. Toutes pareilles sont les innombrables églises semées dans l'île, souvent en pleine campagne. Les paysans, qui sont pieux, ont le goût de bâtir et se ruinent en chapelles comme en maisons; mais ils construisent à la façon des peuples qui vivent en plein air : fort légèrement.

Le puits du Platane. — Nous contournons l'église et nous suivons le chemin tortueux qui serpente entre les maisons blanches et propres jusqu'au fond du vallon. A deux pas du village, au delà d'un éperon de la montagne, se trouve le grand puits de Gastouri, recouvert d'une petite construction en pain de sucre. Un platane l'ombrage et lui donne son nom, si gros et si creux qu'une paysanne et sa fille ont longtemps logé à l'aise dans la chambre naturelle que forment ses racines. Le puits du Platane, qui ne tarit jamais, est célèbre, car l'eau est précieuse à Corfou; les rivières, qu'on appelle fleuves, *potami*, y sont rares et minces, et la plupart assèchent durant les chaleurs; les sources (repérées, surveillées comme des filons de diamants) s'arrêtent; les puits d'eau potable ou non s'envasent presque tous vers la fin de l'été : alors on vient d'une lieue à la ronde ou davantage puiser ici.

Je ne me lasse pas d'admirer la noblesse des paysannes qui défilent, portant sur la tête la vaste cruche en terre ou le malgracieux bidon à pétrole en fer blanc qui dans tout l'univers la remplace de plus en plus, véritable pionnier de la civilisation américaine. Toutes, quel que soit leur âge, sont minces et musclées; d'ailleurs je crois bien qu'on ne trouverait pas dans toute l'île, non pas même à la ville, un Corfiote, homme ou femme, bedonnant comme nos petits bourgeois ou viandeux à la manière yankee, et la maigreur élégante de la race s'apparente à celle du terroir, osseux et fertile, où le roc affleure

partout la terre, où les oliviers, les cyprès, les vignes poussent dans les cailloux, et les potagers entre les arbres. A regarder ces sveltes paysannes qui vont pieds nus par les chemins pierreux, couronnées d'un vase lourd de vingt litres d'eau dont il ne faut rien répandre, à les voir cheminer de cette allure longue et féline qui boit l'obstacle comme un pneu confort, la tête droite, la poitrine libre, les hanches un peu roulantes, ornées de ce beau regard franc, légèrement dédaigneux, qui tombe d'un front porté haut, on prend en pitié cette démarche piquée, ce pas menu, pressé, artificiel, « coquet », où le talon frappe le sol, que leurs hautes chaussures donnent aux citadines.

Les puits n'ont ici ni poulies, ni rouleaux : les paysannes y jettent des seaux attachés à des cordes, qu'elles hissent ensuite à la force des bras. Je veux goûter l'eau, selon le rite, et je m'approche pour puiser moi-même; mais mon compagnon m'arrête, car ce n'est pas là un travail d'homme, non plus que de filer le lin ou de porter des fardeaux. D'ailleurs une des femmes élève déjà vers moi le seau ruisselant qu'elle vient de tirer, et la gorgée que j'y bois me pénètre comme une flèche de glace.

Cependant, les autres paysannes se sont approchées et, tandis dant que mon compagnon fait la causette avec elles, j'examine leur costume. Elles portent sur une rude chemise aux manches larges une jupe de cotonnade d'un bleu pâle, ample, froncée aux hanches, que souvent elles relèvent un peu par devant, découvrant leur jupon blanc. Une sorte de boléro en toile, sans manches, ou de gilet, très ouvert de manière à laisser la poitrine libre, s'attache par un seul bouton sous les seins. Une ceinture serre la taille, large de deux doigts et faite d'un « gros grain » à raies verticales, rouges, bleues et vertes sur un fond d'un jaune cru; on voit la chemise au-dessus et au-dessous, entre le gilet et la ceinture et entre la ceinture et la jupe. Enfin un corsage de cotonnade, toujours d'un ton tendre, formé par devant d'un empiècement d'où tombe un volant, couvre juste la poitrine et le haut du gilet. Joignez un tablier d'une couleur aussi éclatante que possible, dont on engage au besoin les deux bords dans la coulisse de la jupe de manière à former une poche.

La coiffure est curieuse : sur les cheveux partagés par une raie médiane, on place trois gros crépons (le *torco*), l'un transversal sur le haut du crâne, les deux autres verticaux derrière les oreilles, autour desquels les cheveux sont enroulés avec art et maintenus par des rubans rouges, larges de plus d'un doigt; cela figure d'épaisses tresses, et je m'amuse de retrouver sur ces villageoises grecques les atours de tête (ou à peu près) qu'on voit sur les sculptures du début du XIVe siècle et, au Louvre, sur l'effigie tombale de Catherine d'Alençon. C'est la coiffure des femmes mariées : les jeunes filles se contentent d'attacher leurs cheveux en chignon serré par de minces rubans ou cordelettes écarlates. Mais toutes, même les petites filles, portent un mouchoir de tête, mantille ou fichu (comme on voudra l'appeler) rouge, jaune, bleu, quelquefois blanc, qu'elles ne quittent guère. Tel est le costume des paysannes de Gastouri et de tout le sud de l'île, sauf de minimes variations selon les villages; fait d'étoffes viles, mais chatoyantes et joyeuses, il a des couleurs de fleurs des champs.

Elles vont pieds nus, je l'ai dit, comme les enfants. Les souliers sont l'apanage des hommes, qui d'ailleurs ont grand soin de les retirer en toute occasion. Déchirés, en loques, ils marquent néanmoins la dignité masculine. Les femmes ne se chaussent que les jours de fête, en costume de gala, et beaucoup cheminent ces jours-là sur leurs gros bas de laine et n'enfilent leurs souliers qu'au moment d'entrer à l'église ou d'arriver au *panehiri*.

Comme nous allons partir, l'une d'elles vient me prendre par la main et elle me mène au soleil pour mieux me considérer.

— Elle raconte qu'elle vous a déjà vu, en songe, il y a cinquante jours. Elle a rêvé qu'elle était dans une église; un homme qu'elle ne connaisssait pas faisait la quête pour Saint Nicolas, et cet homme, elle sait maintenant que c'était vous : elle vous remet très bien... Elle n'avait pas d'argent; alors elle a donné en aumône son mouchoir de tête et après cela elle s'est dissimulée dans un coin. Les fidèles sont sortis, mais elle est restée cachée là; c'est ainsi qu'elle a vu le saint en chair et en os qui s'approchait de vous et à qui vous remettiez quinze *talari*... Il paraît que ce songe est un très bon présage.

Allons! tant mieux!.. Car il faut nous méfier des sorts.

Le mauvais œil. — Il n'est personne au village qui ne les redoute. Jadis, les paysannes croyaient que, pour en préserver leurs enfants, il suffisait de cracher au visage de ceux-ci en s'écriant : « Qu'il ne lui arrive malheur! » Si l'on y manquait, la mère vous présentait son poupon : « Mais crachez donc!... » Depuis un siècle on ne crache plus, mais ce n'est pas que la foi aux maléfices soit perdue. Amalia nous conte comment sa voisine a fait manquer sa récolte de concombres :

— Elle est venue; elle a dit seulement : « C'est à toi, ces concombres? » ... Que le Diable la pénètre! Peu de jours après ils étaient tout secs...

Pauvres concombres!.. D'ailleurs ce que j'admire ici (comme au reste en Italie), c'est que beaucoup de bourgeois soient restés aussi superstitieux que les paysans. C'est une dame de la ville, et très dame, non du tout une villageoise, qui nous révèle que Thoma, notre aubergiste, a le mauvais œil... Oh! elle le sait bien! Il a été valet de chambre à son service, il y a une vingtaine d'années.

— Un jour, il a dit tout doucement à la cuisinière : « Comme tu râpes bien ton fromage, Aglaïa! » et aussitôt elle s'est ensanglanté les mains avec sa râpe, la pauvre... Une autre fois, comme je regardais un cavalier qui passait sur l'Esplanade, — j'étais encore jeune fille, vous comprenez? — Thoma s'est mis à rire et il s'est écrié : « Je parie qu'il va tomber de son cheval! » Une seconde après, il était par terre, le pauvre jeune homme...

— Ce n'est pas un gaillard à emmener au Concours hippique, votre Thoma!

— Vous ne croyez à rien! — soupire la dame impatientée.

J'ai peine à croire, je l'avoue, que la tranquille maison qu'elle me montre du doigt, un peu au-dessous de notre auberge, porte malheur à tous ses habitants; j'ai même peine à croire aux fleurs miraculeuses. Elles poussent en mai; on les trouve au pied d'une petite église dédiée à Saint Jean-Baptiste, au bord d'une source, non loin d'ici, et il paraît qu'on reconnaît sur leurs corolles la tête du saint portée sur un plateau. La dame a vainement essayé d'en planter dans son propre jardin : elles ont toujours péri; elles ne veulent vivre qu'auprès de leur église. Et vous sentez bien que c'est

là un miracle. Il n'est pas de jour qu'on n'en signale à Gastouri.

Aussi les pappas ont-ils beaucoup à faire. Je ne sais pas s'ils consentiraient encore à lever les sorts et s'ils vendent toujours des amulettes. Mais on me dit qu'ils continuent à prononcer des malédictions. Quand vous avez à vous plaindre de quelqu'un, vous le faites maudire solennellement à l'église par cinq prêtres, lui et plusieurs générations de ses descendants. Ah! c'est bien commode! Il y a peu de temps qu'un pêcheur de Benitze avait perdu sa *tratta*; on la lui avait volée et ces grands filets-là coûtent fort cher : plusieurs milliers de francs. La police fit une enquête, mais ne découvrit rien. Alors le pêcheur alla dire dans les villages qu'il allait faire maudire son voleur par les prêtres. La menace suffit : le lendemain on retrouva la *tratta* dans la baie de Calichiopoulo, où le larron l'avait abandonnée.

Thoma n'est peut-être pas fâché de sa propre réputation. Grêle, long et imberbe, il a l'air et la voix d'un gardien du sérail : il porte comme un bourgeois de la ville des habits de toile blanche (mais assez sales), des souliers vernis (éculés), une cravate-plastron noire (fort graisseuse) et un col en celluloïd, et ce costume d'une élégance préméditée fait son effet sur les villageois. Il ne sert pas les clients, ni ne s'occupe de l'auberge; il passe ses journées à lire, à écouter un phonographe déplorable (hélas!) et à peindre des images de saints sur des vases de terre et des planchettes de bois : cela pourrait donner des résultats curieux s'il était sincère et qu'il eût seulement du génie comme Giotto, car il n'a jamais rien appris; mais il imite les icones répandues par la chromo. Il vient de se convertir au protestantisme, chose inouïe à Gastouri, et de se faire végétarien. Il est d'ailleurs plein de phobies nerveuses, ne peut supporter les chiens, et tant de singularités lui valent un grand prestige.

Anastasie, sa femme, ou, comme on la nomme, Stassia, parle italien. Elle a la forme d'un sac de pommes de terre et deux canines lui sortent de la bouche comme aux morses. Il est bien rare qu'on habite dans son auberge, mais parfois des gens de la ville viennent dîner devant la vue. Ces jours-là, son beau-frère et sa sœur font le service. Blanc et rose de visage (ce qui révèle son sang turc), Achilleas est assez fluet,

mais Catarina est haute et large comme un grenadier : « Il ne gagne pas une drachme dont il ne me donne la moitié », susurre-t-elle en regardant de haut, et pour cause, mais avec attendrissement, son petit mari. Tous trois détestent Thoma, car il est avare, et attendent avec impatience sa mort pour hériter de lui — *quel maledetto la!* comme dit Stassia, mais derrière son dos, car il y a au moins une chose qu'il fait comme les autres habitants du village : c'est de battre vigoureusement sa femme à l'occasion.

Nous ne resterons pas chez lui comme il l'espérait; nous avons loué une maison et il est fort déçu... Gare au mauvais œil! Je me rappelle que, peu de temps après notre installation, comme l'un de nous se plaignait d'avoir été piqué par les insectes, je vis Ianni hocher la tête d'un air entendu.

— Ce ne sont pas les insectes! — fit-il gravement.

— Comment?

— Non, Kyrié. C'est...

Et il montra du pouce par-dessus son épaule la direction de l'auberge.

— Eh bien, ton Thoma, s'il continue à nous ennuyer, il aura affaire à moi! Nous verrons qui de nous deux a le plus mauvais œil.

A ces mots, Ianni baissa la tête et ne répliqua rien; j'observai l'air absorbé des deux servantes qui travaillaient dans la pièce, et je compris qu'il valait mieux ne pas insister si je voulais éviter de passer, moi aussi, pour un ami de la « dame Charona », comme ils disent : c'est la mort.

Les oliviers. — Hormis deux ou trois plaines marécageuses, Corfou n'est qu'un bois montagneux d'oliviers. Parfois de noirs panaches de cyprès s'y mêlent et, aux abords des villages, des orangers, des néfliers, des figuiers surtout, ou bien une petite vigne luxuriante dont les sarments ne se balancent pas d'arbre en arbre à la mode piémontaise ou savoyarde, ni ne se guindent sur des échalas comme dans nos vignobles, mais rampent librement sur le sol. Çà et là, sous les arbres, une maison isolée, basse, toujours fraîchement blanchie au lait de chaux ou badigeonnée d'une couleur tendre, et dont la porte se marque d'une croix rouge, gros-

sièrement tracée avec le sang de l'agneau qu'on a tué aux Pâques dernières. A ses pieds, un modique potager pousse en désordre ses tomates, ses haricots et ses pastèques sous les troncs tordus. Des sentiers pierreux escaladent les pentes, ou bien on gravit de terrasse en terrasse (car des murs de pierres à demi écroulés épaulent vaguement les terres) sur un âpre tapis d'herbes sèches que la roche déchire. Soudain la mer paraît, lumineuse et bleue, entre les branches. Nous voilà au sommet du mont des Dix Saints, Ahi Deka, ou, comme on dit plus souvent, Santi Deka et tout autour de nous les pentes de la montagne retombent comme une molle étoffe.

Il y a cinquante ans, un ermite habitait ici. Les gens prétendaient qu'il causait avec les abeilles et les nuages, et qu'il n'avait commerce qu'avec les sorcières. « Peut-être les tenait-il lui-même pour des insensés. Mais le vent l'a tué, — malgré tout », disait l'impératrice Élisabeth. Le vent? Il n'y en a guère : la montagne n'est pas assez élevée. Peu la dépassent pourtant : la plus haute cime de l'île, dans le massif du Pantocrator qui montre au loin ses deux cornes jumelles et ses courbes pures, monte à peine au-dessus de 900 mètres. Les montagnes de Corfou ne sont pas plus sérieuses que les Alpilles, mais si agréablement sauvages, si gentiment escarpées, si soigneusement aiguës, qu'on les croirait faites pour le plaisir des yeux. Elles sont aux Alpes ce qu'un parc anglais est à la vraie campagne. « En admirant les montagnes élevées, et les vagues puissantes de la mer, et le cours des grands fleuves, et les contours de l'Océan, et les orbites décrits par les astres, nous nous perdons nous-mêmes », dit Saint Augustin. C'est un danger qu'on ne court pas à Corfou : la nature y est à l'échelle de l'homme; l'île entière n'est qu'un vaste jardin où l'on se promène librement, et où les oranges, les citrons, le raisin, la plupart des fruits pendent à hauteur de la main, comme dans les Paradis peints au Quattrocento; la mer elle-même y est humaine et ses tempêtes à notre mesure. Ce n'est pas une contrée pour les romantiques. Comme on l'a remarqué, des adjectifs tels que *sublime, énorme*, ne se pourraient employer nulle part dans ces pays méditerranéens.

Un caprice inextricable de collines et de vallées ombreuses

s'étend du sommet où nous sommes jusqu'à la barrière des monts du nord : c'est le centre de la longue île, mordu par la mer dont les golfes y entrent comme des dents bleues. Nulle démarcation entre les propriétés, point de murs, ni de haies, et comment en serait-il autrement, puisque les arbres se vendent ou s'échangent souvent un à un et que, dans le même champ, ces deux-ci appartiennent à Spiro, ces trois autres à Nicolaki, et le reste à Andréa ou à Dimitri? L'île entière n'est qu'une forêt, mais non pas obscure, « sauvage et âpre et forte », comme celle de Dante, claire et douce au contraire, car les troncs sont espacés pour se développer à l'aise, même là où leurs feuillages ruissellent ensemble. Leurs cimes pâlissantes couvrent les pentes à nos pieds, semblables à ces chevelures d'un blond cendré qui tournent en rose, lorsque l'âge y mêle ses fils blancs.

Ils sont plus de quatre millions à Corfou, ces oliviers. Au siècle dernier, la vigne est venue : elle donne un vin épais et sucré qui s'exporte un peu en Allemagne et servait naguère au coupage de nos bordeaux. Mais c'est encore l'huile qui règle les fortunes : quand la récolte des olives est mauvaise, les paysans revendent au bijoutier leurs joyaux d'or léger, et il n'y a pas d'autre façon d'évaluer le bien de quelqu'un que de compter ses arbres : « Oh! il est riche : il en a cent! »

Ces libres oliviers de Corfou sont presque sauvages; leurs frères de Provence et d'Italie, bas et ronds, élagués, apprivoisés, domestiques, leur ressemblent comme des chiens à des loups. Ils élèvent leurs faîtes à 20 ou 25 mètres? Qu'importe, puisqu'on ne cueille pas l'olive, ici, puisqu'on attend qu'elle tombe mûre pour la ramasser! Hélas! il est probable qu'elle ne gagne pas à séjourner à terre. Joignez que les paysans croient bien faire en coupant au hasard de grosses branches vives pour soulager leurs arbres : et l'olivier, qui existe par son écorce, use ses forces à réparer les blessures que la cognée lui a faites, à les couvrir pour les protéger de la pluie qui gâte le tronc et le pourrit. « C'est comme les cheveux, me disait un jour Argyri : si tu les rases, ils repoussent plus drus. » Je n'en suis pas bien sûr, et je parierais en tout cas qu'il n'en va pas d'une olivette comme d'une chevelure...

Mais quoi!.. Je m'arrête au pied de l'un d'eux : il présente

à ce point les caractères d'une œuvre d'art que je m'amuse à le croire artificiel. Ses racines s'enfoncent comme des serres, mais, afin d'augmenter en nous l'impression de leur force, elles nous laissent voir à fleur de terre leurs ongles puissants. Une caverne s'ouvre à sa base, dramatiquement, où logerait un petit enfant, et pour marquer la blessure des ans, il a laissé choir de si larges plaques de son écorce, qu'on l'accuserait presque d'exagérer le pathétique. Tout son tronc semble se tordre dans un effort héroïque; il dresse vers le ciel son plus gros rameau comme un bras noueux; une autre branche se plie à angle droit comme un coude : en somme il ressuscite exactement la ligne et l'expression de la statue célèbre de Laocoon enlacé par le serpent.

Alentour, ses frères harmonieux mènent leur drame muet : ils ont l'air d'une troupe de tragédie enchantée par une fée. Tantôt leurs branches pendent, comme accablées de lassitude; tantôt elles se bandent avec une vigueur héroïque comme si elles supportaient le poids du ciel. Leurs feuillages verts et blancs se livrent à des variations exquises. Leurs troncs gris, striés, offrent de sombres trous ou des dépressions ovales, plus ou moins profondes, où joue la lumière comme sur un torse d'Hercule musculeux. Les oliviers naissent vieux : ils sont noueux, tourmentés, ravinés dès leur adolescence. Tels ces bustes antiques, ces vieillards chenus et musclés où le sculpteur a fait des traces de l'âge une harmonie. La statuaire grecque a certainement été influencée par l'olivier.

Pauvreté. — La plus optimiste des religions, c'est sans doute le socialisme. Et pourtant Constantin Theotoki (mort en 1923), qui s'y était déjà converti, nous a peint le peuple de son île sous les couleurs les plus sinistres. Mais c'est qu'il concevait et composait ses romans selon les recettes naturalistes, qui ne permettent pas qu'on donne des hommes une image rose et riante. Ici comme ailleurs, le paysan est très parcimonieux, mais n'est-ce pas la loi même de son état? Le premier problème qui se pose dans une grande exploitation agricole, c'est un problème de surveillance : la difficulté est d'éviter le « coulage ». Dans une petite, c'est un problème d'épargne.

A vrai dire, les riches ne vivent pas ici beaucoup mieux que les pauvres. Souvent nous allons rendre visite à notre amie Evanthia. On gravit lentement dans son beau domaine, par une route pierreuse qui serpente sous des olivettes bien entretenues; çà et là un petit carré de vignes, ou l'un de ces féeriques vergers de figuiers, de citronniers, d'amandiers, de pêchers, d'orangers, de cognassiers où mûrit dans les arbres noirs une récolte fabuleuse. On arrive enfin à ce qu'il faut bien appeler la ferme, mais qui ne ressemble guère à ce qu'on nomme ainsi chez nous : deux ou trois petites bâtisses jaunes et toujours crépies de frais, qui gisent en désordre sous des oliviers et un cyprès centenaire; point de mare, ni de fumier, nul relent d'étable dans cette sèche clairière au sol inégal et rocheux, où picorent quelques poules, mais où jamais un bœuf n'a marqué son pas lourd, ni une charrette creusé son ornière, ni un cheval de trait posé son sabot.

— Arrh .. Ha!

C'est Evangheli, le mari d'Evanthia, qui arrive, poussant devant lui un petit âne chargé, sur son lourd bât en bois, d'un faix de branchages plus gros que lui. La maîtresse du logis et sa mère, une vieille femme qui porte un mouchoir de tête noir pour marquer son veuvage, accourent sur leurs pieds nus pour nous accueillir. Nous entrons dans la modeste maison; on nous offre dans des assiettes à fleurs les mûres noires, les vertes figues au cœur rosé et de grands verres d'eau glaciale... Quelle différence entre la vie de ces sobres cueilleurs de fruits et celle de nos gros fermiers de Lorraine ou de Normandie, toute animée d'alcool, toute grasse de bons repas!

Quand nous entendions Ianni disputer à Gavrili pendant une heure la possession d'une couple de bouteilles vides ou d'une fourchette d'étain, nous étions bien tentés de l'accuser d'avarice. Mais c'est que tout, jusqu'aux haillons, a du prix à Corfou. Infortuné peuple grec, si pauvre que dans sa langue les cigarettes s'appellent des cigares, *sigara*! Un jour que je passais devant l'école, à Gastouri, j'ai vu une petite fille de dix ans pour le moins, que sa mère allaitait sur le bord du chemin : c'était autant d'économisé sur les dépenses de table, n'est-ce pas? Bien mieux, la femme d'une maison située à

quelque distance de la nôtre avait toute une ribambelle d'enfants; on me jure et je croirais presque que son fils aîné, âgé de plus de vingt ans et qui était sur le point de se marier, la tétait encore de temps en temps. Assurément, on ne saurait donner comme un usage fort répandu, même à Gastouri, que les fiancés soient à la mamelle, mais la règle est de ne pas sevrer entièrement les enfants avant quatre ou cinq ans, si cela se peut : de la sorte ils mangent moins de ce pain qui coûte si cher dans les pays sans grain.

— Quatre drachmes la livre! — s'écriait Efterpi, — à quoi pense notre député, je te le demande, Kyrié?

C'était la femme de Stavro[1], dont le nom, qui signifie Croix, est en grec du masculin. Euterpia (prononcez Efterpi), c'est Euterpe. Comme Uranie, Calliope, Anastasie, Hélène, Achille et Nausicaa étaient aussi de nos voisins, nous vivions parmi les Muses, les Parques et les héros.

Pauvre Stavro! Pauvre Efterpi!.. Ils surveillaient le domaine qui dépendait de la maison que nous avions louée, moyennant quoi le propriétaire leur allouait, pour eux et leurs quatre enfants, 50 drachmes par mois (qui font environ 17 francs). En outre ils avaient droit à la moitié du lait des deux chèvres et de la vache, mais celle-ci n'en produisait presque pas, pour cette raison qu'elle n'avait à paître dans les cailloux, comme les autres vaches corfiotes (qui sont d'ailleurs fort rares), qu'une herbe rase et brûlée, dont chez nous les moutons ne voudraient pas. Joignez que Stavro jouissait de partie d'un petit champ et de la moitié des produits de la vigne et des arbres fruitiers. Malheureusement la vigne était abandonnée et les fruits, qui poussent à Corfou comme au Paradis terrestre, y ont peu de valeur : à la ville même, au marché, on nous vendait les pêches 4 drachmes la livre (1 fr. 35 à peu près); les plus beaux citrons, les incomparables figues, quelques sous; un très gros melon, 10 drachmes, et ainsi de suite; encore n'était-ce point là, vous vous en doutez, les prix

1. Ou *Stavros*, mais les *s* finaux ne se prononcent pas. D'ailleurs on s'applique ici à transcrire les mots grecs comme une oreille française les entend. Il faut pourtant indiquer que le son qu'on figure par *ch* se prononce comme le *ch* allemand dans *Ich*; que celui qu'on représente par *th* se zézaye comme le *th* anglais, tantôt doux comme dans *The*, tantôt sifflant comme dans *Thing*; et que celui qu'on figure par *h* s'aspire très fortement avec une légère mouillure.

auxquels ils étaient achetés par les marchands : chez les paysans on avait pour un franc de chez nous un grand panier de plusieurs kilos de fruits, et les légumes à l'avenant...

Les métayers du domaine et leur marmaille, qui s'augmentait d'une unité tous les quinze mois, vivaient tous les six dans un taudis de cinq mètres sur trois, au sol en terre battue, qui leur était concédé par le propriétaire à côté de la cuisine et où ils couchaient sur deux grabats couverts de haillons. Les portes et les fenêtres sont toujours ouvertes et la brise marine tient propres les maisons corfiotes. Mais le bébé à la mamelle dormait en pleurant sur le grabat de ses parents, des légions de mouches en plaques noires aux deux coins de la bouche et aux yeux. Le second fils (âgé de 5 ans) avait la figure mangée de croûtes et un œil plein de pus. L'aîné était couvert de gros boutons dont nos servantes juraient qu'on voyait sortir des vers quand on les pressait, ce qui d'ailleurs les intéressait vivement. Eftichia, la plus jeune, qui savait lire, nous expliquait que c'était la vermine que nous avons tous dans le corps qui s'exhibait ainsi, la même qui nous dévore quand l'âme est partie; mais nous aimions mieux l'en croire que d'y aller voir, quoique ce genre d'ignominie ne soit pas rare en Orient...

Telle était la misère de nos voisins et ils semblaient toujours de bonne humeur (mais cela, c'est le vrai miracle grec). En trois mois et demi, je ne les ai pas entendus une seule fois criailler après les enfants, ni se réjouir bruyamment, ni se quereller avec fracas, ni parler autrement que sur le ton de la conversation; je songe cependant aux éclats de voix dont tout le domaine eût retenti du matin au soir, si, au lieu de ces paysans hellènes, nous eussions eu pour voisine une famille napolitaine... Joignez que la première fois que la maîtresse de la maison lui apporta un plat pour sa marmaille, Efterpi s'écria avec confusion : « O Kyria, c'est une honte! » Elle ne voulait pas l'aumône, elle aimait mieux, comme toute bonne paysanne grecque, nous dérober le pain et le reste, d'accord avec nos servantes. Puisque telle était sa préférence, nous fermions les yeux et nous n'y avions pas grand mérite. Une livre de sardines frites, ou bien ce qu'avalent de spaghetti une couple de bourgeois italiens au début de

leur repas, ou encore quelques pommes de terre accommodées au *bourdetto*, l'une de ces choses, plus une livre de pain, le tout arrosé d'eau claire, cela suffisait chez nous au repas de Ianni, de Lèny et d'Eftichia. D'ailleurs je voyais les ouvriers qui travaillaient à agrandir la maison du docteur P..., non loin de la nôtre, tirer de leur poche, à midi, un croûton de pain et un oignon cru ou quelques olives, et tel était leur déjeuner... Quelle humiliation pour nous, pesants mangeurs du Nord, que cette sobriété élégante!

Cuisine corfiote. — Il n'est d'ailleurs pas facile d'y manquer beaucoup à Corfou, du moins à la campagne. Il faut acheter le nécessaire aux paysans, quand ils ont quelque chose à vendre, ou à l'auberge rustique quand il s'y trouve des provisions, car il n'y a pas de fournisseurs dans les villages qui sont pourtant de gros bourgs : ni boulanger, ni épicier. Les poulets sont de la taille de nos pigeons, mais étiques. On peut avoir du mouton quand on en tue un aux environs. On vit surtout de légumes, d'œufs, de fruits et de poisson, du moins lorsque les pêcheurs en ont pris et qu'on arrive chez eux à temps : il y a quelquefois du thon frais ou *palamida*, et des rougets de roches ou *barbounia*, qui valent presque ceux qu'on pêche dans l'Océan (bien supérieurs à ceux de la Méditerranée). On peut même avoir un peu de lait, mais on ne fabrique de beurre qu'à la ville, et, quant à la crème, personne à Corfou ne sait ce que c'est : il n'est de cuisine qu'à l'huile. Mais quoi! « Les sots, s'écriait en 1573 le voyageur Du Fresne-Canaye, les sots qui stupidement et sans aucune raison se moquent de nos rares entreprises et louables fatigues, ils ne savent pas que le biscuit rongé par les vers et l'eau poudreuse plaisent plus aux esprits élevés pour accomplir leurs nobles desseins, qu'aux palais délicats des épicuriens les grives et les perdrix pour la satisfaction de leurs sens et convoitises bestiales... »

Toutefois, on ignore un peuple tant qu'on ne connaît pas sa cuisine : je vous parlerai donc de celle des Corfiotes. Les paysannes ne sont pas des cordons bleus, et d'ailleurs il serait difficile de montrer qu'on l'est sur ce fourneau grec qui ressemble si exactement au fourneau vénézuélien que nous

décrit Stribling dans son roman de *Fombombo.* C'est une vaste table de pierre blanche, creusée de petits foyers qui contiennent, chacun, au plus une poignée de charbon, et sur lesquels on range les pots et les casseroles. Cela suffit parfaitement à l'art culinaire des villageoises, lequel se réduit à la confection du *bourdetto* (à peu près la *salza matta* italienne).

Voulez-vous la recette? On fait revenir des oignons dans l'huile jusqu'à tant qu'ils soient bien roux; c'est le moment d'y mettre des tomates, qu'on en retire en purée, mais non pas trop épaisse, et qu'on assaisonne largement de poivre rouge, le seul qu'on connaisse. Les gens d'ici accommodent à peu près tout au *bourdetto,* les légumes préalablement bouillis : aubergines ou courgettes, pommes de terre, *combos* ou *bamiès* (que nous appelons cornes grecques), et encore les poissons, ou les morceaux de mouton. Ils apprécient fort les pieuvres, *eftapodia,* qu'on fait cuire dans le jus même qu'elles rendent, auquel on ajoute plus tard de l'huile et des oignons, puis de l'eau et du poivre, et enfin, quand l'eau bout, des tomates en morceaux. Et toute leur nourriture, mêlée ainsi de tomates et de poivre rouge, serait couleur de brique, s'il n'y avait la morue qu'on mange crue (hélas!) et les poissons grillés qu'on prépare d'une manière exquise : l'animal vidé, on lui introduit gentiment à l'intérieur du corps un brin de *rigano* ou origan, dont des bottes séchées sont suspendues dans toutes les cuisines; après quoi l'on humecte largement le gril de l'incomparable huile d'olive corfiote, et l'on y installe le poisson qu'on a soin de badigeonner à diverses reprises, durant qu'il cuit, au moyen d'une branchette de rigano imbibée d'un mélange d'huile poivrée et citronnée où l'on a mêlé, haché, du rigano encore. Dans les grandes occasions, on boulange un peu de cet exquis pain de maïs qui a nom *barbarella.* Le grand régal des jours de fête, ou *panehiria,* ce sont les moutons qu'on fait rôtir en plein air; mais c'est autre chose, et les hommes n'ont garde de laisser aux femmes ce soin important.

L'agneau écorché, vidé, garni de gousses d'ail, abondamment saupoudré de poivre rouge et légèrement de sel, puis recousu, puis transpercé d'une broche en bois d'au moins 2 mètres 50 et appuyé contre un arbre, attend que le foyer

soit prêt. Cependant vous avez rassemblé un gros tas de branchages et fendu un peu de bois en poussant des *han!* formidables et non sans vous écrier à chaque coup : « *Eftichia!* Bonheur! Prospérité! » Cela fait, vous disposez vos bûchettes, les enflammez et y jetez un peu de poussière de charbon, de manière à avoir un bon feu de braise. Vous placez la broche sur deux petites fourches, et prenez garde d'arranger la braise de manière qu'elle ne soit pas exactement sous l'agneau, mais autour. Ensuite il n'y a plus qu'à surveiller la cuisson en faisant tourner le rôti quand il faut, et en le mouillant de temps en temps d'un mélange d'eau, de poivre, et de jus de citron, au moyen d'un tampon de linge ajusté au bout d'une perche.

... Que boit-on? Beaucoup d'eau, et les paysans, qui sont connaisseurs, distinguent celles des diverses fontaines comme nous les vins de nos vignobles, ou peu s'en faut. Ils font pourtant un gros vin rouge, très sucré, et un vin blanc, épais et doux, jaune comme de l'ambre, que, Dieu merci, ils ne *résinent* pas à la mode épirote et hellène.

Quant à l'alcool, il existe deux sortes de raki, aguardiente ou anis : l'*ouzo* et la *mastica*, qui se boivent purs ou étendus d'eau; il y a même des fabriques de *Koniak*, en Grèce, mais elles ne font sûrement pas de grandes affaires dans cette île-ci. A la ville, la moitié des gens assis dans les cafés ne boivent rien du tout, les autres prennent un peu de bière ou du café turc, sinon de l'eau pure; quant au paysan, deux ou trois verres de son gros vin sucré suffisent à le mettre en gaieté...

J'oubliais la *tzin-tzin-birra*, grand régal du Corfiote. *Tzin-tzin-birra*, c'est *gingerbeer* prononcé à la grecque et préparé de même : chaque cabaretier fabrique la sienne en gazéifiant de la limonade assaisonnée de gingembre; cela ressemble à la *gazosa* italienne, en meilleur, et à la limonade qui fait le bonheur de nos enfants aux Champs-Élysées.

JACQUES BOULENGER

HÉRITAGES[1]

Georges allait répondre, parler en clair, questionner, mais la présence des deux hommes le retint. Pendant un court silence, tandis que M. Séraut disparaissait derrière son journal, il s'appuya contre la vitre, tâcha de reconnaître le paysage, et, comme il se retournait, il entendit le docteur qui disait :

— La race reste forte pourtant. C'est une avance pour ce que vous appelez l'ancien monde.

— Oui, sans doute. Mais là encore quelque chose se perd... Vous avez passé les conseils de révision dans ce coin? Oui. Recrutement de chasseurs alpins. C'est de moins en moins vrai. Le moteur tue les jambes, même à la montagne. Dans dix ans, nous recruterons là-haut pour l'aviation et les tanks... Dites-moi, monsieur Cavérac, ça doit savoir encore marcher un homme de votre âge? Oui. Vous avez couru la montagne? La guerre? Chasseur? C'est bien ça. Mais demandez à vos petits cousins comment ils font les courses que vous avez faites sac au dos. Motocyclette, automobile. Notre force, c'était d'être un pays civilisé avec d'immenses réserves de vie primitive, élémentaire... Séraut, vous avez tort de vous foutre de moi. J'ai beau être un professeur qui a mal tourné, un agrégé de désagrégation, vous savez que j'ai quelque lucidité, même pour les affaires... les affaires des autres, j'entends. D'avoir préparé et passé l'agrégation, m'a donné la grâce d'avoir peu de besoins... Eh bien, et ce n'est pas un paradoxe,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 janvier et 1er février.

je vous dis qu'avec votre outillage moderne, vous ne pouvez pas créer une puissance capable de remplacer celle qui s'en va. Que M. Cavérac fils amène des machines de Stuttgart ou de Cleveland à Saint-André, il ne fera rien non plus qui puisse refaire ou maintenir une puissance régionale.

M. Séraut reparut, au-dessus de son journal, l'air amical mais sûr de lui :

— Mes machines font vivre pas mal de gens.

— Oui, vous avez raison d'avoir vos certitudes. Je parlais pour M. Cavérac. Il est jeune et n'a peut-être pas fini de considérer le monde. Les gens de notre âge se sont jetés là dedans comme des alouettes, ce serait bien le moins que nos successeurs...

Personne ne répondit. La conversation était bloquée. M. Séraut se leva, alla bavarder dans le couloir avec deux hommes pesants, au visage rouge, qui, en passant, avaient salué le sénateur d'un geste familier. Le docteur ouvrit un livre, se cala dans son coin en étirant ses jambes. Georges et M. Sosier, assis des deux côtés de la fenêtre, se penchaient l'un vers l'autre, les mains jointes, les poignets aux genoux.

— Déjà, — dit M. Sosier, au passage d'une gare, devant une silhouette de ville découpée en traits noirs sur des lueurs rouges.

— Vous en savez aussi long que moi sur mes affaires et peut-être plus... Je comprends mal, pour ma part, les raisons de cette résistance.

— Rien de mystérieux. Vous apportez une activité nouvelle et qui doit fatalement remplacer celle qui existe. Voilà tout. L'organisme actuel résiste.

— Mais voyons, je n'ai pas besoin de vous dire que les deux industries évoluent sur un plan différent. On ne peut raisonnablement pas les considérer comme directement concurrentes.

— Je sais bien ce que vous voulez dire. Je connais le problème, vous savez que j'ai toujours bataillé pour la sériciculture. Je sais ce que vous représentez... Mais le sentiment populaire n'en demande pas tant. Il a raison, du reste. Dans cette bagarre, les pauvres bougres écopent. Ils sentent bien que vous allez changer leur vie. Voilà tout! Sans doute, sans le savoir, ils sont déjà pris dans ce tourbillon, dans

cette transformation du monde moderne. Ils sentent fléchir les activités qui les nourrissent, mais ils ne voient pas plus loin. C'est vous qui venez donner une apparence réelle à ce qui les menace. Il n'y a pas un homme averti qui se trompera là-dessus.

— Mais alors, rien à faire. C'est un passage inévitable... Vous me laissiez pourtant supposer tout à l'heure que j'aurais pu trouver conseil auprès de vous...

— C'est une habitude professionnelle... Non. Je pense pourtant que vous auriez pu retarder ces difficultés. Il suffisait d'épargner à l'opinion publique d'avoir à prendre parti. C'est partout pareil, à l'heure actuelle... Mais, presque partout, les heurts ne se font pas encore sentir à la surface... Ça viendra, du reste. Mais on gagne du temps. Il vous suffisait de jouer de la même manière.

— Le terrain communal obligeait à poser la question.

— Oui, je connais l'histoire... Eh bien, croyez-moi, laissez passer l'orage. Vous êtes le plus fort.

M. Sosier se dérobait, ayant sans doute appris ce qu'il voulait savoir et contrôlé ses informations. Mais Georges :

— Je me suis demandé s'il n'y avait pas, là-dessous, des raisons politiques, mystérieuses pour moi.

— Non, pas à l'origine. Jamais à l'origine. Elles viennent après. C'est ça la politique... Vous menez du reste la municipalité à sa perte. Ce vieux renard de Davin a eu peur de vous, des représailles possibles de votre Société. On le tordra en disant qu'il était votre homme et votre instrument. Ce qui n'est pas vrai, je le sais bien. Inutile de me le dire. Mais ceux qui l'auront tombé voudront ajouter à l'assentiment populaire le soutien de votre Société... Et vous vous entendrez avec eux. Pour moi, je suis en dehors. Si mon âge ne m'épargnait pas de penser aux consultations futures, j'aurais quelque crainte à voir disparaître Davin. Il était notre adversaire, mais nous savions au juste comment le placer sur l'échiquier des forces.

— Il n'est pas encore abattu... Les choses ne sont pas telles...

— A votre place, je ne m'occuperais pas de l'opinion publique, ni des hommes. Ce n'est pas votre jeu. C'est le

nôtre. Voyons, vous sortez de Centrale? Vous avez déjà mis la main à la pâte dans des usines de votre Société? Eh bien, vous savez déjà que dans les problèmes industriels les contingences humaines ne comptent pour ainsi dire pas. Laissez ce souci à d'autres... C'est ma partie.

Georges était prêt à discuter, à défendre ses idées, la façon dont il concevait son rôle de chef. Il allait parler de son père, du souvenir qu'il avait laissé, des traditions de sa famille, de tout ce qui l'avait dirigé, animé, pendant ces derniers mois. Mais le docteur, d'un geste, envoya son livre sur le filet, regarda vers la portière et ferma les yeux.

— Il est tard, — dit Georges en se levant, — on pourrait peut-être essayer de dormir.

Il prit congé, regagna le couloir. M. Séraut, resté seul, fumait un cigare, les coudes à la barre d'appui, le front contre la vitre chargée de gouttelettes. Les deux hommes bavardèrent un moment, retrouvant des soucis qui leur étaient communs, des façons de voir semblables. Ils sortaient tous deux de Centrale, ils se heurtaient aux mêmes problèmes, aux mêmes difficultés. Par delà les années et les générations, ils se découvraient des amitiés communes, se posaient des questions, riaient des mêmes souvenirs. M. Séraut parla longuement des ennuis qu'il avait avec son personnel, rassura Georges :

— Ayez seulement une porte avec une pancarte dessus : On embauche... et vous verrez vos braillards mettre la casquette à la main...

Quand Georges regagna sa place, cet entretien avait détendu ses nerfs, il souriait en pensant à M. Sosier, à ses foucades.

« Quel type cocasse! » se disait-il en fermant les yeux.

Le mouvement du monde lui paraissait alors aussi simple, aussi facile à comprendre que la marche du rapide qui, en l'entraînant, remontait la France, à travers la nuit.

***

A l'aube, Paris. Après le tumulte de la nuit, le long balancement des kilomètres, et l'arrêt; dès le hall de la gare, d'un seul coup, la grande ville avait pris le monde dans sa puissance.

Georges aimait cette impression d'allégresse et de force massive que lui donnait chaque retour à Paris. Paris seulement, entre toutes les villes de France, pouvait la faire naître. Élevé dans cette ville, il l'avait quittée assez souvent pour avoir déjà pu mesurer ce qu'il trouvait en elle. Au fond de lui-même, malgré ses traditions provinciales, le regret sentimental de la petite ville que les siens avaient entretenu en lui pendant toute son enfance, il n'avait vraiment que des souvenirs de Paris, et son besoin d'activité lui-même ne trouvait de force que dans cette ville. Sans qu'il en ait jamais pris conscience, toutes choses avaient ici, pour lui, leur fin naturelle, leur sanction devant le monde, même les entreprises les plus lointaines, même l'usine de Saint-André.

Ce matin-là, l'air, gris sur les toits, contre les tuiles faîtières et les lucarnes, de plus en plus bleu vers les hauteurs, sur les dômes et les flèches, bleu sombre à la verticale, ordonnait toutes choses en profondeur, et les quais de la Seine, vus du pont d'Austerlitz, avec leurs perspectives de maisons et de monuments, d'arbres noirs et de grilles, répondaient à cette architecture du ciel.

A Saint-André, chaque coin d'horizon s'ouvrait sur la montagne, s'enfonçait dans un vallon d'arbres et de roches, avec les chemins et les eaux courantes, échappait à l'homme sous ses yeux même. Ici, l'horizon n'était fait que de toits et de flèches et ne laissait place à rien qui n'eût été voulu par l'homme et fait par lui.

Descendu dans un petit hôtel du centre, Georges passa la matinée à téléphoner pour arrêter les rendez-vous qu'il avait demandés, dès l'avant-veille, par quelques lettres brèves. Pris par ces besognes, il ne se rendit même pas compte que tous ses soucis, que toutes ses préoccupations venaient brusquement de changer de sens. Il ne s'agissait déjà plus pour lui de savoir ce que pensaient les hommes de Saint-André, mais ce que ses directeurs voulaient faire. En quelques heures, il avait été complètement repris par Paris, et sa nuit de voyage, et les semaines passées par lui à Saint-André, ne laissaient déjà plus dans sa mémoire qu'un flottement indistinct de souvenirs et d'inquiétudes.

Vers une heure, Georges retrouva M. Terris dans un restaurant des environs de la Madeleine. Celui-ci, déjà installé, l'attendait dans un petit salon du premier étage et regardait ses voisins de table en parlant avec le maître d'hôtel.

— Pas trop fatigué? Nous serons tranquilles dans ce coin. Les petites choses ont leur importance.

Pendant un moment, ils bavardèrent ainsi de détails indifférents, choisissant leur menu, interrogeant le sommelier. Georges, un peu fiévreux, déconcerté par le silence, le brusque assourdissement du tumulte de la rue, prêtait peu d'attention à ces broutilles. M. Terris feignait au contraire d'y apporter une application minutieuse. Il était à l'aise dans cette petite salle capitonnée, aux murs tendus de peluche jaune jusqu'à hauteur de cimaise, encombrée de lustres, d'un style vieillot et cossu.

— J'aime mieux cette atmosphère 1900 que les grands trucs à la moderne...

Puis, brusquement, tourné vers Georges, le haut du corps rejeté en arrière :

— Et là-bas? Ça va? Pas trop? Rien d'important, je pense?

— Ce que j'avais prévu... Vous vous souvenez. Oh, nous en sortirons. J'ai voulu pourtant vous voir seul, pour régler un peu ma conduite, à la direction. C'est vous qui m'avez soutenu dans cette affaire... Nous avons le choix entre la force et la patience. Si l'on préfère...

— On fera ce que vous voudrez. Vous voyez mieux que personne... Nous sommes à fond derrière vous. Plus que vous ne pensez. Les difficultés locales, particulières, ne comptent pas. Nous devons les surmonter. Demandez-nous des concours précis, nous vous soutiendrons.

A petites phrases courtes, analysant chaque fait, chaque événement, Georges mit M. Terris au courant de ce qui s'était passé à Saint-André pendant les dernières semaines.

— Mais tout cela n'est rien. De la politique de clocher, des affaires de canton sans aucune importance. S'il fallait se soumettre à ces considérations locales, on serait vite à la catastrophe. Nous allons voir...

Au bout d'un moment, ils riaient tous deux des difficultés

avec lesquelles ils se trouvaient aux prises. Tous ces hommes qui, pendant des semaines, avaient entouré Georges, l'avaient obsédé de leur présence, s'étaient imposés à lui, toujours secrets mais toujours redoutables, ne semblaient plus avoir à ses yeux d'existence réelle. La fatigue aidant, ils s'abîmaient dans une foule anonyme, sans volonté, sans désirs. Ils perdaient leur visage, leur nom et jusqu'à toute apparence humaine. En souriant, la tête inclinée vers Georges, M. Terris roulait des petites boulettes de pain et les polissait doucement du bout des doigts.

— C'est d'un cocasse! Il faut être allé là-bas pour le croire. Quelle routine! C'est effrayant ce que les gens manquent d'imagination... Ces types-là...

Au fond de la salle, un couple se levait. L'homme, jeune, se tenait immobile devant la petite flamme d'un briquet qu'un garçon tendait vers sa cigarette. La femme, lente de gestes, indifférente, semblait maîtriser une force inconnue pour garder intacte l'harmonie de son visage, régulier, éclatant. Dans ce court moment, debouts sous les lustres, ils attiraient tous les regards et M. Terris, tourné vers eux, laissa tomber sa voix, brusquement attentif. Il répéta deux fois : « Ces types-là », de plus en plus lentement, dans un bruit d'eau qui cesse de couler, fixa le couple :

— Mais... je connais cette femme. C'est agaçant de ne pouvoir mettre un nom sur un visage. Il y a quelque chose d'insultant dans cet anonymat.

Comme le couple sortait, il le suivit des yeux jusqu'à la porte, resta silencieux quelques secondes, comme occupé à fouiller dans ce silence.

— Non, j'y renonce... Revenons à notre affaire. Oui. Tous ces derniers temps, je ne vous ai pas beaucoup suivi. J'avais d'autres soucis. Mais je sais que l'on est satisfait de vos plans, de vos rapports. Le nouveau directeur général m'en a dit deux mots. Pour lui, le moment est venu de passer à l'exécution. Cela seul importe... En réalité, vous existez déjà, sans le croire. Il n'est donc pas question d'hésiter. L'usine de Saint-André existe, un point c'est tout.

— Diable, et toutes les difficultés...

— Il faut que je vous explique. L'existence de l'usine est

un fait... d'ordre financier. Vous savez bien que notre société vous a envoyé à Saint-André, au moment même où elle entrait en pourparlers avec un trust européen de la soie artificielle? Oui, sans doute, ce n'est pas votre affaire... Enfin, pendant que vous étiez là-bas, l'accord s'est fait. Du reste, il fallait réussir ou sauter. J'ai négocié tout cela, comme administrateur-délégué. C'est tout de même autre chose que de gérer un chef-lieu de canton ou une commune rurale... Nous sommes maintenant partie de la Société la plus importante d'Europe. Vous verrez les chiffres. L'usine de Saint-André a été comprise dans notre apport. Vous comprenez? Nous avons apporté nos usines d'Alsace, de Roanne et celle de Saint-André, en construction au moment de la signature. Il n'est plus question d'envisager les possibilités. L'affaire est du reste excellente, nous ne marchons pas en aveugles. Vous avez eu le coup d'œil juste, mon cher; on pouvait s'étendre de ce côté. C'est même là qu'il fallait le faire... J'ai touché un nouveau directeur général, un spécialiste de ce genre d'affaires. Il a fondé sept à huit usines pour le consortium, en Italie, en Tchécoslovaquie. Il était l'homme de main du grand patron, il n'a pas coutume de se tromper. En deux mois... Eh bien, rien qu'au vu du dossier de Saint-André, il s'est emballé sans réserve. Vous allez voir ça, tout à l'heure.

— Il n'en reste pas moins...

— Allons donc. je le cite : Main-d'œuvre excellente, pas encore gâtée par les hauts salaires, sans mouvement syndical. C'est juste? Bon. Situation géographique de premier ordre. Oui? Et surtout, préjugé favorable quant à l'origine. Mais mon cher, en mettant le nom de Saint-André dans notre marque, nous surclassons notre soie artificielle.

— Oh, vous savez, j'aime mieux ça. C'est mon argumentation même. Ce n'est pas moi qui me plaindrai d'être trop soutenu à la direction. Je dois pourtant vous confier que j'ai vécu, tous ces derniers jours, dans un malaise, une sorte d'incertitude. Je peux m'en ouvrir à vous qui m'avez montré tant d'amitié. Vous me comprendrez, j'en suis sûr... Quand vous m'avez laissé à Saint-André, j'étais plein de mes souvenirs de famille, je les retrouvais tous d'un seul coup, j'étais comme enchaîné par eux. Je ne pensais qu'à ce

qu'avait été mon père, je cherchais à l'imiter en tout, à faire exactement ce qu'il aurait fait à ma place. C'était peut-être de la naïveté, mais, en dehors de ma formation technique, de mon métier d'ingénieur, je n'avais pas d'autres traditions, pas d'autre ligne de conduite. Il n'y a pas d'homme en France qui puisse avoir, à l'heure actuelle, d'autre tradition, d'autre règle. Je crois même que j'étais dans le cas le meilleur. Technicien, enfant du pays. N'importe quel autre homme jeune, désireux d'agir, aurait fait ce que j'ai fait : en mettant les choses au mieux, je le répète. J'ai pourtant eu souvent l'impression, ces derniers temps, que je n'avais pas d'existence réelle, que mon caractère, mes connaissances, ma façon d'être, le fait que je suis Georges Cavérac, enfin, n'avait absolument aucune importance.

— Allons donc, vous gardez votre nom, le prestige de votre famille, votre...

— Mais oui, c'est bien cela. Georges Cavérac, le fils d'une grande famille locale, ingénieur à Paris. C'est cela seul qui compte. En dehors de ces deux éléments, il n'y a pas d'autres considérations, plus humaines... Je me fais mal comprendre. Mais enfin, si je reprends l'exemple de mon père, je peux bien affirmer que ce qu'il était, lui, personnellement, a pesé lourd dans l'histoire de sa vie. Il a pu faire ce qu'il a fait pour des raisons personnelles; j'aurais voulu fonder cette nouvelle usine en contact avec les hommes du pays, avec leur assentiment, leur soutien, comme il a fondé, agrandi, fait vivre la sienne. Eh bien, je suis sûr maintenant que toutes ces traditions, les seules que nous pouvons avoir, n'ont plus aucune importance. Si quelqu'un voulait faire l'histoire de la filature de mon père, il lui faudrait d'abord étudier son caractère, sa psychologie, si vous voulez. Quelle importance peut avoir mon caractère pour l'histoire de notre usine? N'importe qui... Oh, ce n'est pas de la modestie. Je reste ingénieur. Il y a d'autres éléments qui comptent. La matière première, le ressort de l'entreprise, tout ce dont vous venez de me parler... Il faut aujourd'hui d'autres moyens, d'autres méthodes.

— Mais bien sûr. Il faut savoir vous servir d'une puissance que n'avaient pas vos parents. Rien ne peut être fait

maintenant que de cette manière. On n'agit plus seul... La France a trop tendance à rester en arrière à cet égard. Nous devons la mettre au niveau des conditions internationales. Quand vous aurez bien vu ce que nous sommes maintenant, ce que nous représentons, ce que nous valons, vous ne penserez plus aux difficultés que peuvent vous créer trois comitards ou quatre jaloux de province. Le Directeur Général vous expliquera tout à l'heure ce que nous pouvons faire... Et si vous connaissiez le grand patron, c'est de l'existence même de Saint-André que vous douteriez. Ces gaillards-là sont arrivés à concentrer entre leurs mains les trente-huit pour cent de la production mondiale. Nous avons des usines aux quatre coins de l'Europe. Dans trois ans, Saint-André n'existera plus qu'à cause de nous, et, sans nous, c'est une ville foutue. La chose est claire. Il n'y a pas de conditions locales qui tiennent. Des villes comme Saint-André, si on laissait aller les choses, ne seraient plus habitées dans quelques années que par des facteurs, des cantonniers, et un pharmacien... Tenez, en Europe centrale, notre consortium a établi une usine en plein bled : une ville, un canal, un chemin de fer ont poussé en un an à cause d'elle. J'ai vu ça il y a quinze jours. C'est plus beau que l'Amérique. Voilà la vérité. Tandis que, pour faire quelque chose, nos compatriotes croient qu'il faut d'abord la voie d'eau, la route, la ligne, la ville et des conditions favorables remontant à l'époque romaine.

— Mais alors, pourquoi Saint-André?

— Raisons morales. C'est vous-même qui avez attiré notre attention sur elles. La région avait une vieille réputation, un long passé de travail et de succès... Nous ramassons l'héritage... en passant.

— J'aurais dû faire mes plans de Paris, sur carte, et diriger les travaux par téléphone.

— Allons donc. Le fils Cavérac à Saint-André, représentant le consortium de la Soie artificielle, ça veut dire quelque chose. Ce pays a besoin de cadres. Il n'a jamais vécu que sur cela. Vous êtes « de Saint-André », titre de noblesse. Les gens le savent bien. Au fond, ce que vous prenez pour de l'indifférence ou de l'hostilité, c'est le vieux respect séculaire, le vieux geste de la main au chapeau et

du dos rond. Ils comprennent déjà qu'il va falloir marcher, le reste est sans intérêt.

Petit à petit, la salle devenait déserte. Les lustres, allumés contre le jour, tintaient doucement sous une fraîcheur végétale, un léger mouvement de l'air parfumé par des corbeilles fleuries. Georges sortait lentement de l'engourdissement de sa nuit d'insomnie. Dans sa main ouverte, posée à plat, la nappe blanche faisait monter un froid luisant qui noyait ses derniers sursauts de fièvre.

Comme il se levait pour partir, M. Terris le prit par le bras, et du ton d'un homme qui s'excuse de donner un conseil, la voix brève :

— Ah, dites donc, n'insistez pas trop auprès du directeur général sur ces difficultés de sous-préfecture. Il n'est pas homme à aimer ces tergiversations... Demandez nettement telle ou telle action, mais ne laissez pas penser une minute que vous pouvez hésiter.

Dans la rue, au milieu de la bousculade de deux heures, pris par la foule, tenant toujours Georges par le bras, rendu allègre par la lumière grise et blanche d'une belle journée par la perspective des rues et des espaces libres de la Concorde que prenaient sous leurs ombres les colonnades de la Chambre, M. Terris se remit à plaisanter sur Saint-André.

— Quel patelin! Ces gens-là n'imaginent rien de ce qui se passe dans le monde.

Il plaisantait encore en montant l'escalier de la Direction, dans un immeuble neuf, à longs couloirs blancs, jalonnés de lumières mates, au fond desquels se levaient brusquement, à leur passage, des hommes en uniforme beige à deux tons, couleurs des tapis et des tentures, la casquette à la main.

Le directeur général les reçut tout de suite. L'homme était mince, petit, rapide dans ses gestes et ses paroles, avec un air de haut fonctionnaire habitué à commander et à se soumettre.

— Ah, monsieur Cavérac? Vos projets nous ont en tous points satisfaits. Nous considérons l'usine comme faite. Nous vous serions même particulièrement reconnaissants de faire

vite... Avez-vous besoin d'un appui particulier, pour lever telle ou telle petite difficulté?

Des mouvements de mains, courts et secs, prolongeaient ces paroles, montraient un fauteuil à Georges, prévenaient ses réponses, faisaient porter le silence sur la dernière question, précise, nette. M. Sarlin posait sur Georges des petits yeux vifs, aux paupières marbrées de taches brunes. Du premier coup, il se réservait le commandement de la conversation, dirigeait, coupait. Une longue carrière l'avait conduit à la Direction générale de ce trust et lui avait appris à ne rien craindre des hommes, à n'être jamais étonné par eux.

— J'ai prévu, pour la construction de nos ateliers, l'utilisation d'un terrain communal.

M. Sarlin se pencha sur un plan déployé à même son bureau. M. Terris, debout derrière lui, se penchait aussi sur la grande feuille de papier vert, transparent.

— Oui... le terrain de sport.

— Exactement. Les avantages sont considérables. Nous touchons à la ligne, des voies de raccordement...

— Bien, bien.

— Je vous ai déjà fait savoir que cette cession semble devoir rencontrer des résistances dans la municipalité.

— Oui... quelques conseillers? Le maire est d'accord? Ces résistances sont le fait de quelques isolés? Il s'agit de les réduire? Entendu. Il y a quand même une organisation administrative en France. Rien d'inquiétant. Ensuite?

— Ensuite? Mais... La population elle-même semble peu favorable à nos projets. Elle vit, à l'heure actuelle, du travail de deux ou trois filatures, de quelques bonneteries et elle a, derrière elle, toute une région séricicole. Elle craint peut-être notre concurrence et...

— Je sais. Vous nous avez envoyé une note à ce sujet. J'ai suivi vos efforts de très près. C'est pour cela que nous pouvons aller vite, aujourd'hui. Donc, nous verrons ce que nous pouvons faire sur ce point particulier. Nous avons déjà pris contact, de nous-mêmes, au reçu de vos communications, avec les propriétaires de ces filatures. S'il faut faire place nette... En définitive, nous sommes en bonne voie? Il n'y a plus qu'à passer à l'exécution?

— Dès que la question du terrain sera réglée, la chose est possible.

— D'accord. Mais la décision doit intervenir sous peu? Oui... Dites-moi, monsieur Cavérac, si nous ne pouvions pas avoir ce terrain, vous avez bien prévu...?

— J'ai fait un second projet. Vous devez l'avoir aussi. Oui, celui-là. Les frais de premier établissement seraient plus élevés. L'exploitation elle-même peut-être un peu plus onéreuse, à cause des transports...

— Oui, oui, je vois. J'ai une note des services techniques.

— Du reste, ce serait pour moi un sacrifice... assez important. Ce plan ne peut être réalisé que par l'aliénation totale du domaine qui me vient de ma famille... Certes, s'il le fallait, je n'hésiterais pas, cependant...

Le directeur ne semblait pas entendre ce que disait Georges en ce moment. Il prit un second plan, parcourut des feuillets dactylographiés, entr'ouvrit un mémoire cartonné de bleu. Georges reconnaissait des documents envoyés par lui, sur lesquels on avait épinglé des fiches, des feuilles volantes, chargées de notes.

— Oui... Mais c'est très possible. Tout cela ne grèverait pas si lourdement l'exploitation. C'est insignifiant. En deux ans... Pourquoi donc ne pas réaliser ce projet directement, sans plus attendre?

— Il y aurait un gros intérêt moral à gagner la partie engagée. D'autre part...

— C'est juste, c'est juste.

Le petit geste sec de la main coupa la phrase de Georges. La voix changea, se fit plus lente :

— Prenez une marge de deux ou trois semaines, pas plus. Poussez l'affaire à fond. Nous verrons après.

Le Directeur détacha d'un coup sec, de son bloc-notes, une feuille sur laquelle il avait écrit quelques lignes. Georges vit seulement, à l'envers, deux alinéas, numérotés en marge : 1, 2, et des coups de crayon rouge entre les lignes.

— Voilà. Pour le reste, ne vous faites aucun souci. L'important n'est pas là. Que Saint-André le veuille ou non, il est un atout dans notre jeu. Pour nous, la question est de produire une soie artificielle de première qualité et de l'œuvrer

sous la marque de la ville. Soies de Saint-André, un point, c'est tout. D'ici deux ans, il faut que nous puissions en inonder le marché. Je me suis déjà préoccupé de la marque de fabrique. Y avez-vous pensé? Il faut quelque chose de net, de caractéristique : un profil de montagne, une tête de chèvre? Le pont de Saint-André peut-être?

— Non, je n'y ai pas pensé... Le pont ferait bien, avec une montagne derrière.

— Non, non. Un motif simple, indiscutable et qui rappelle des choses déjà vues. L'arche en dos d'âne du pont.

M. Sarlin se leva, dit quelques mots à M. Terris, se retourna vers Georges :

— Passez donc un moment au service technique, voulez-vous. Ces messieurs ont besoin de vous voir. Tout a été réorganisé pendant que vous étiez là-bas. Vous prendrez contact.

Debout devant la porte, Georges entendit mal les quelques phrases de compliments qu'ajoutait le Directeur, la main tendue. M. Terris le précédait déjà dans les couloirs et, se retournant vers lui :

— Non, non, par ici..., dites-moi, quel homme! et le grand patron est encore plus formidable...

***

Comme la bonne ouvrait la porte à Georges, les cousines arrivaient en courant du fond du couloir, suivies par leur mère. Toute la famille venait à la rencontre du jeune homme, d'un mouvement inégal, par rang d'âge.

— On sort ce soir?

— C'est chic d'être venu.

— Et mademoiselle Tissot? Relations suivies? Nous nous attendons toujours à quelque grande nouvelle.

— Belle mine, mon garçon. L'air de Saint-André te réussit. Tu as les joues d'un Cavérac de l'ancien temps.

— Dites-moi bonjour. J'ai passé ma nuit en chemin de fer et, depuis ce matin, je suis au travail. Vous voulez ma mort?

— Si tu es venu pour faire le provincial!

Du salon à la salle à manger, la conversation resta tourbillonnante. Georges répondait aux feux croisés des questions

et, parfois, échappant brusquement aux deux jeunes filles et à leur mère, échangeait un dialogue avec son vieux cousin taciturne et résigné.

— Et l'usine? Tes affaires marchent?

— Très bien. J'ai eu raison de venir faire un tour à Paris. La province rétrécit la vision des choses. J'étais en train de perdre mon temps sur quelques difficultés sans importance.

— Dis donc, tu es retourné à la montagne? Non? Mais comment vis-tu alors?

— Je vous dis que c'est Alice qui le retient à Saint-André.

— Il doit commencer à y voir de la neige?

— Si l'on avait su, on aurait monté quelque chose pour les vacances du Nouvel An. Puisqu'il y a maison ouverte, à Saint-André, nous serions allés camper en bande, une semaine.

— Alors, on te soutient comme il faut, ici?

— A fond. La Société a pris un grand style... J'avais bien eu vent, au moment de mon départ, des combinaisons financières qu'elle poursuivait. Mais j'en ai vu le résultat. La Société française a fusionné ces derniers temps avec le plus grand trust européen des textiles artificiels. Ses méthodes et ses possibilités en ont pris une autre allure.

— Tiens, tiens... Mais ta Société a gardé son indépendance, au point de vue national?

— Dans le cadre des accords passés, naturellement. Il y a du reste trois administrateurs français dans le conseil, dont M. Terris...

— Il a toujours cette même tête solennelle du monsieur qui a perdu sa femme?

— Paule, voyons.

— Perdue et retrouvée... Un petit air Grands boulevards et boîtes de la Bourse.

— C'était un bon ami de ton père. Il doit beaucoup à ta famille. Nous l'avons connu dans une situation plus modeste. A ses débuts...

— Dis donc, Georges, c'est très joli d'avoir des conversations sérieuses, mais nous attendons autre chose.

— Elles veulent absolument sortir. Depuis ce matin,

c'est un ouragan de projets et de coups de téléphone.

— On doit rejoindre Fred et deux de ses amis. Rien à faire pour y couper. Quand on a un chaperon, on en profite.

Georges fit signe qu'il se rendait. Les jeunes filles allèrent se préparer, le laissant seul avec leur père. Georges sentait la fatigue qui revenait sur lui.

— Alors, tout est pour le mieux dans tes affaires. Tu vas redonner à Saint-André cette usine que les circonstances avaient obligé ta famille à fermer. Les vieilles choses finissent toujours par revivre... J'ai quelquefois peur que tout ne soit en train de s'en aller, dans notre pays. Mais pourtant, on voit aussi mille signes d'activité, de renaissance... La meilleure preuve, c'est cet empressement des étrangers à se mettre en rapports avec nous.

— Il paraît que le grand patron de l'affaire est un type extraordinaire. M. Terris m'a parlé de lui avec enthousiasme.

— Français? de Paris?

— Non, Italien.

— Ah, — fit le vieux magistrat d'un air étonné, pareil à celui qu'il devait avoir devant un prévenu dont les antécédents étaient mauvais. — Ah... Mais qu'est-ce que c'est? Un paravent ou le vrai Directeur?

— Le vrai Directeur, pour sûr... Mais, vous savez, je ne suis là dedans que sur un plan d'exécution. Toutes ces histoires me dépassent. Vous vous souvenez, quand je suis sorti de Centrale, M. Terris m'a fait entrer comme ingénieur à la société dont il est administrateur-délégué. J'ai passé quelques années ici, dans les services techniques. Puis, en voyages d'études à l'étranger. Un jour, — c'est bizarre comme se font les choses, — je dis à M. Terris : « Si j'avais des capitaux, j'irais installer une usine moderne dans l'ancienne filature de mon père, à Saint-André... Avec la vieille réputation de la région, ma soie ferait vite prime. » Trois semaines après, je partais pour Saint-André, étudier les possibilités.

— Eh bien, tout cela est très normal. Une belle carrière, certes.

— Oui, mais pendant que j'étais là-bas la Société triple, quadruple, quintuple, que sais-je? Il n'est plus question

d'essayer de se faire une place, de voir si l'on pourra vivre. On s'est partagé le monde : il faut suffire à la consommation de ce qui vous a été réservé. L'usine doit se faire, tout de suite... Si j'ai bien compris, voilà où nous en sommes. Il y a de quoi vous donner de l'assurance.

— C'est quand même extraordinaire, cette façon de traiter les affaires. Tu veux créer quelque chose à Saint-André et c'est un Italien qui te soutient dans ton entreprise. Tu n'aurais pas pu trouver des gens, là-bas... M. Tissot par exemple?

— Mais non, il faut plus d'argent que ça... et toute une organisation...

— Je veux bien, tu pouvais chercher des capitaux à Paris, mais tu aurais dû avoir sur place tes véritables appuis.

— J'ai bien cherché... Mais M. Tissot ne peut m'être d'aucun secours, je vous l'ai déjà dit... Il s'est fait une vie à part...

— Oui, mais enfin, dans tout le département, il y a quand même d'autres hommes qui comptent. Il y a des autorités, un préfet, un évêque, des hommes politiques, des industriels... tu dois avoir parmi eux des amis de Centrale... tous ces gens-là auraient pu t'aider.

—Eh, ce ne sont pas les appuis qui nous manquent. Je crois que la Préfecture est alertée... On la tient mieux de Paris que de là-bas. Par M. Davin, je dois avoir l'oreille de l'évêché... Mais je ne crois pas qu'il faille penser à régler le problème sur place. La décision est ici, je l'ai bien vu aujourd'hui. Les choses sont engagées de telle manière que Saint-André ne peut rien m'apporter... si ce n'est quelques ennuis, qui se régleront en dehors de la ville et par-dessus la tête des gens.

— Là, vois-tu, je ne comprends plus... Notre pays s'est fait autrement, par le lent développement des possibilités humaines... Un espèce de consentement mutuel des hommes et des choses. C'est pour cela qu'il est solide...

Le vieux magistrat s'était levé et marchait à travers la pièce. D'ordinaire, Georges ne faisait pas attention à son visage, à ses gestes. Une longue habitude, devenue insensible depuis l'enfance, lui masquait l'aspect physique de son cousin. Ce visage austère, ordonné par une certitude inté-

rieure, sans failles, ce visage d'homme habitué à juger les choses de la vie, à séparer le bien et le mal, n'arrêtait jamais son regard. En ce moment, pourtant, il ne voyait plus que lui et les changements profonds qui le contractaient, qui semblaient lui arracher sa certitude et son calme.

— Non, vois-tu, un homme de mon âge...

Mais les cousines revenaient avec leurs petits manteaux tapageurs serrés autour de leurs cous minces, leurs feutres exactement plaqués sur leurs tempes.

— On file.

Georges sentait la fièvre du sommeil qui lui venait à la bouche, au coin des yeux. Il s'arrachait avec peine à ce dialogue interrompu, regardait son cousin, pris par son inquiétude.

— Dire que je dois passer dix jours à Paris... Ça commence bien.

— A Saint-André, tu es au lit à neuf heures?

— Allons, ça va, je me rends... Mais je ne dépasse pas minuit.

Paule lui pinça le bras, poussée vers lui, la bouche presque contre son oreille :

— Gaffeur.

***

Au dernier train, tard dans la soirée, il n'y avait presque personne dans la petite gare poussiéreuse, mal éclairée par des lampes carrées, à flamme jaune. Seuls, quelques employés remarquèrent l'arrivée de Georges. Des uns aux autres, en hochant la tête, ils se désignaient le jeune homme d'un mouvement de menton, et le convoyeur, éteignant sa lanterne, bouclant son sac de cuir gras, dit simplement en clignant de l'œil :

— Le revoilà.

La ville était sombre, endormie. Autour du quai, les maisons ressemblaient à de hautes falaises silencieuses. Seule, au Continental, une porte entr'ouverte poussait un rais de lumière. Il y avait, dans cet espace vide, vertigineux, ouvert sur le ciel, une rumeur d'eau vive, un bruit de vent, mais rien qui témoignât de la présence des hommes.

Libéré du voyage, marchant vite, respirant par gorgées brusques, Georges traversa la place. Il regardait Saint-André avec complaisance, il lisait au passage, sur les boutiques fermées, au-dessus des rideaux de fer ondulé, le nom des commerçants et le répétait à mi-voix. Dans cette nuit, dans ce silence, Saint-André lui semblait être en sa puissance. Il n'imaginait pas que les gens aient pu continuer à s'occuper de ce qu'il voulait faire pendant son absence. Il était le seul, ici, à pouvoir penser à l'avenir, le seul libre de faire des projets et de prévoir.

Après la place, muette et vaste, les petites rues au dos bombé résonnaient comme une voûte, avec des échos alternés, titubant contre les façades. Hautes, blanches, les maisons convergeaient les unes vers les autres, dans cette ombre claire, immobile, sans vibrations. La ville était inerte et soumise au moindre bruit, au moindre mouvement qui réveillait en elle des échos et des résonances lointaines.

Dans ce silence que son pas troublait seul, Georges pensait à Paris, quitté depuis quelques heures seulement et toujours veillant, sonore, vivant jusqu'au retour de l'aube. Il revoyait aussi les grandes villes aperçues pendant son voyage, avec leurs cheminées d'usines, leurs murs blancs de ciment et leurs verrières illuminées. Cette province endormie devant lui, cette ville sombre, était faite pour obéir; elle semblait attendre, dans cet anéantissement nocturne, que quelqu'un la contraignît de vouloir et d'agir.

En entrant aux prés de Molières, cette nuit-là, Georges se sentait plus fort que toute la lignée d'hommes qui avait fondé ce domaine, cette demeure, cette usine endormie et ruinée, à côté d'elle. C'est de Paris qu'il rapportait une volonté mieux tendue, une force plus précise. Il pensait, maintenant, qu'en agissant, il devait obliger le monde à le suivre. Saint-André n'avait plus, pour lui, cette vie étrange et difficile à saisir dont il avait cherché pendant des mois la réalité secrète pour s'en faire une alliée et une aide. Ce court voyage, ce contact avec des hommes habitués à vouloir, après les expériences faites par lui dans cette ville, avait bouleversé ses certitudes, et, pour la première fois, de façon totale, profonde, contre ses traditions, contre tous les désirs

qui avaient animé son adolescence, il perdait le souci des hommes, la volonté de gagner leur considération et d'agir avec leur aide, porté par eux, soutenu par eux.

Cette nuit marquait pour lui la découverte de sa vraie force. Noëlie avait laissé une lampe allumée dans le vestibule et, dans la maison où tout était préparé pour son retour, cette impression de libération, de brusque liberté, devenait encore plus forte. Il était maître, ici, par droit séculaire. En montant l'escalier, il parlait presque à voix haute, découvrant clairement le mouvement de sa pensée, donnant un sens à son allégresse, à son exaltation, à la rapidité de sa marche :

— Il n'est plus question d'hésiter. J'ai perdu trop de temps à chercher un accord avec les hommes. Le monde n'est que ce qu'on l'oblige d'être. Nous avons hérité de croyances d'un autre siècle, d'une espèce de mystique patriarcale qui ne répond plus à rien...

Dans son bureau, élevant la lampe au-dessus de son front, il jeta un coup d'œil sur les quelques lettres qui l'attendaient, sur les papiers épars, au désordre respecté par Noëlie, sur ses projets, ses plans, ses statistiques. Une phrase, soulignée à l'encre rouge, l'arrêta brusquement au bas d'une longue colonne :

— Production journalière minimum...

Il regardait ces trois mots et les chiffres raturés, surchargés, changés plusieurs fois, qui leur faisaient suite. Il s'appesantissait sur eux comme s'ils avaient apporté une réponse à tout ce qu'il pouvait y avoir encore en lui de soucis et d'incertitudes. Il y pensait encore, dans sa chambre, la lampe éteinte, les rideaux tirés, en fermant les yeux sur l'ombre sans faille :

— Tout le reste est détail.

***

Quand Georges descendit en ville, le lendemain matin, il y avait plus de monde que de coutume sur la place du quai. Au lieu de la solitude habituelle, c'était un va-et-vient

devant les boutiques, et des groupes bavardaient, dans les coins de soleil, en lisant le journal local.

A son passage, les gens se retournaient, échangeaient des regards et des réflexions, se poussaient du coude. Hercule Pons, debout devant le Continental, au milieu d'un petit rassemblement attentif, dit à voix très haute, si haute que Georges l'entendit :

— Ça vaut mieux comme ça. On saura au moins sur qui cogner.

Georges ne fit pas attention à cette phrase. Il allait d'un pas rapide, sans regarder personne, sans chercher des visages connus. Les gens qu'il croisait lui semblaient maintenant étrangers à ses préoccupations. Il pensait seulement à ce qu'allait lui dire M. Davin, à cette réponse administrative qui, pour lui, gardait seule de l'importance.

Dès la porte de son bureau que l'appariteur refermait lentement, l'oreille tendue, en essayant de surprendre quelques mots, le maire aborda de front le sujet qui préoccupait Georges. Il ne s'attarda pas sur des formules de politesse, comme il en avait l'habitude, oublia même de faire, d'un geste, les honneurs de son bureau.

— Vous n'avez pas suivi mes conseils. Les choses se compliquent, elles se gâtent même. Vous ne pouvez plus manœuvrer maintenant, les événements vous gagnent de vitesse.

Sans laisser paraître son étonnement, Georges s'installait dans le fauteuil, remontait son buste sur le dossier, se préparait, à gestes lents, à une longue conversation attentive.

— Oui, ce qui se passe à la filature Carle n'arrange pas les affaires. La population commence à s'agiter. On se croirait... L'administration s'emploie à forcer la ville à céder le terrain... Que de maladresses! Commencement d'enquête d'utilité publique, contre toutes les règles. Vous n'êtes pourtant pas une société minière, ni une entreprise d'énergie électrique? Notes de la préfecture, du ministère...

— La filature Carle?

— Eh bien, oui. On sait déjà qu'une cinquantaine d'ouvriers et de fileuses, cet animal d'Hercule Pons en tête,

vont se trouver sur le pavé. C'était le seul moyen de donner quelque autorité à cet énergumène... L'agitation part de là. Ne cherchez pas ailleurs. Dans quelques jours, elle aura gagné toute la ville. Vous auriez pu peser les conséquences.

Georges se souvint brusquement d'une phrase de son directeur, obscure, interrompue avec un geste sec de la main, oubliée aussitôt dans l'animation de leur dialogue. Les promesses d'action qui lui avaient été faites, à mots couverts, par allusions rapides, n'étaient donc pas vaines. Le maire lui donnait du reste tous les détails. Les Carle, qui n'habitaient plus le pays depuis longtemps, avaient cédé à une offre massive de sa société. Aussitôt achetée, la filature allait fermer ses portes, « pour transformations ».

— C'est fantastique. Il y a deux jours que la chose est publique. Tout le monde s'attend à subir le même sort. Ce n'est pas le moyen de préparer l'opinion...

D'un autre côté, des pressions administratives, gouvernementales même, allaient obliger le conseil municipal à se prononcer sur la question du terrain.

— C'est aller trop vite... Vous avez tout mené de front et vous trouvez toutes les difficultés réunies.

Obligé d'agir, acculé à choisir dans un sens ou dans l'autre, M. Davin cachait mal sa colère et, par allusions brèves, reprochait à Georges d'avoir voulu lui forcer la main. Comme celui-ci s'en défendait et laissait voir son étonnement, le maire lui dit brusquement, brutalement presque :

— Mais enfin, vous êtes au courant, c'est bien vous qui....

— Naturellement.

D'instinct, Georges avait retenu sa voix, lui donnant un ton cassant, une cadence coupante. Devant des actes qu'il n'avait ni voulus, ni demandés, mais qui venaient de ses chefs, de l'organisme dont il faisait partie, qu'il représentait, il prenait brusquement une attitude de commandement. Il se sentait obligé par ces actes, mené par eux, entraîné dans le jeu de cette puissance pour laquelle il agissait sans pouvoir cependant en être le maître. Il lui semblait toucher enfin à sa personnalité vraie, à sa nature profonde. « Maintenant, ça commence », se répétait-il, sans réfléchir à ce qu'il disait. Ce que ses traditions n'avaient pu

lui donner, ce qu'il avait vainement cherché dans le travail, des nécessités qui le dépassaient le lui imposaient d'un coup. Il ne doutait plus de lui et trouvait enfin une ligne d'action nécessaire.

Du coup, M. Davin cessa de se plaindre. Il entra dans les détails de l'affaire, en résuma l'état, expliqua la procédure qu'il allait falloir suivre. Georges l'écoutait, maître du jeu maintenant, l'arrêtant d'un mot, l'obligeant à préciser un point. Il essayait cette puissance qu'il venait à peine de découvrir, qui n'était pas celle qu'il avait cru avoir un jour, à l'exemple de son père, mais qui lui paraissait maintenant plus profonde, plus efficace.

— Ceci n'est rien, continuez.

La cession du terrain restait la grande affaire. C'est elle qu'il fallait obtenir au plus tôt, c'est à son sujet que pouvait s'organiser la résistance. Si le mouvement d'opinion devenait trop fort, les conseillers municipaux risquaient d'être entraînés par lui, ou même certains pouvaient être amenés à en prendre la tête, par ambition personnelle, par solidarité avec les gens de la ville.

— Que va-t-il se passer, au conseil? Je ne suis plus sûr de personne, maintenant. Mège les monte... Je vois bien son jeu. Il est des leurs, du reste; tout ça se tient...

— Allons, ne vous inquiétez pas, nous ne ménagerons rien pour aboutir. Tous ces contre-temps sont ridicules... On ne verrait ça nulle part ailleurs. Quel pays!

***

Comme chaque soir, La Sice enroulait ses rênes autour de la manivelle de son frein et sautait à cloche-pied du haut de sa banquette peinte en blanc, à filets bleus, surélevée au-dessus de son camion. Ses chevaux connaissaient la halte et tendaient la tête vers les ballots entassés à la porte du marchand de cuir.

— On les a possédés, en première... Ils ont beau se prendre pour plus malins et se mettre toujours du côté du manche, on les a possédés... Si vous aviez vu ça...

En tombant au milieu du groupe, comme s'il venait du ciel, avec son sourire d'homme trop grand, La Sice prenait appui sur les épaules de ses voisins et dodelinait de la tête.

— Possédés? Tu veux posséder le monde, maintenant?

Agricol et Bonnat étaient si près l'un de l'autre qu'ils semblaient se donner le bras. Ponge passait sa tête d'enfant frisé entre leurs épaules et des hommes de la Condamine se tassaient en demi-cercle autour de Marcel et du marchand de cuir.

— Tais-toi un peu. Tu arrives sans rien savoir et tu coupes celui qui cause.

— Enfin, le conseil est démissionnaire...

— De quoi?

— Je comprends bien que les autres aient donné leur démission, Mège en premier, mais pourquoi le maire est-il parti?

— Le maire a donné sa démission?

— Le voilà qui commence à comprendre. Ferme ça, écoute un peu... Ça s'est fait par caprice. Le maire voulait faire approuver le budget. Mège faisait la langue... On votera quand cette question du terrain sera réglée...

La Sice remontait ses culottes, en ouvrant les cuisses d'un coup sec, en les faisant claquer, les deux mains à sa ceinture.

— Encore cette histoire? Ça ne finira jamais alors?

— Toi, tu t'en fous, peut-être? Tu verras ton boulot, s'ils réussissent leur truc. Tu y passeras comme nous autres. Ils n'auront pas besoin de toi.

— Ça va, qui te cherche? Je marche avec tout le monde. Je disais ça...

— Enfin, ils se sont butés l'un l'autre comme ça et des mots. Une bataille à coups de langue... Alors le maire parle de donner sa démission. Démissionnaire? — dit Mège. — Nous le sommes presque tous.

— Vingt dieux, ça devait faire un cinéma...

Le marchand de cuir regardait Ponge, à ras de la visière de sa casquette, sans relever les paupières. Ponge avait un petit sourire de coin, un retroussis du bord des lèvres.

— On n'y comprend rien. Ça devait être machiné d'avance.

— Vingt dieux, il va falloir encore voter?

En parlant, Ponge garde son sourire, cette contraction qui colle ses lèvres à ses dents :

— C'est le moment de s'entendre. Chacun a son intérêt là dedans. Quand on vit les uns des autres, il faut se soutenir.

— Explique un peu mieux ton histoire.

— Ils ont tous démissionné. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Pendant ce temps, La Sice avait jeté les ballots sur son camion. Il escaladait déjà son siège en tirant sur ses bras, quand Ponge lui mit la main sur l'épaule :

— Oh, La Sice, tu te portes?

— Si je me porte, je sortirai. Attends un peu qu'on voie clair là dedans.

Depuis un moment, la femme de Ponge s'était arrêtée de l'autre côté du trottoir, sans oser s'avancer, regardant ces hommes, remuant la tête :

— Viens voir un peu, qu'on te demande.

Mais Ponge s'était tourné vers le marchand de cuir :

— Tu peux monter à la Commune, ils y sont tous encore en train de discuter.

— Tu comprends, si on les laisse faire, ils nous ôteront à tous le pain de la bouche. Cette usine, c'est pour achever de ruiner les filatures et les bonneteries.

— Et les éleveurs?

— Oui, oui, tous les petits. Ça ne vous empêchera pas de vous manger les uns les autres, s'il faut encore faire une liste.

— Ça va tourner sur la politique. Le parti républicain est trop divisé. Regarde, Ponge, c'est tout socialiste. Je veux bien, mais il faut prendre les autres sur la liste. Tu as Agricol qui veut rester indépendant.

— L'unité, c'est nous avec eux. Amis, ça va. Ennemis, battus.

Bonnat avait retourné la poche de sa salopette bleue, il faisait tomber des bribes de tabac dans un papier tout froissé qu'il lissait du bout des doigts. Il eut un mouvement de tête vers Agricol, sans que l'exacte minutie de son mouvement en fût rompue :

— C'est ça qui fait la force des autres. Marche avec nous. Qu'est-ce que ça peut bien te foutre d'avoir une carte dans ta poche?

— J'aimerais mieux crever... Tu vois bien que ça commence.

— Si ça tourne à la politique, on est foutu. Vous autres qui tenez les ficelles, arrangez-vous pour marcher ensemble.

Bonnat avait terminé sa cigarette et la collait d'un coup de langue, en levant le bras d'un élan, comme pour jouer du clairon. La cigarette resta plantée au coin de ses lèvres. Agricol lui donna du feu et lui, toujours minutieux, tirait à coups secs, en parlant entre chaque bouffée :

— Moi, tu vois, je marche avec les autres, par solidarité. Ça ne m'enlèverait pas un radis, leur histoire d'usine. Mécano je suis et je reste.

— Et moi donc. Tu me crois peut-être à la filature?

— A la Condamine, nous tiendrons pour ceux qui seront d'accord. C'est toujours la même chose... Les petits font deux ou trois listes et passent leur temps à se manger les uns les autres. Les gros n'en font qu'une et marchent ensemble. Ça dégoûte de s'occuper.

— Les sectaires..., — dit Agricol.

Bonnat le regardait, avec son visage effondré, ses rides longues, graisseuses, son nez plein de petits points noirs :

— Tu sais bien qu'il y a des types avec lesquels on ne peut pas marcher.

La femme de Ponge traversait la rue, en marchant de biais, son tablier relevé à pleines mains :

— Viens voir un peu... On te demande. On a envoyé quelqu'un te chercher au magasin.

Comme Ponge s'en allait, au fond de la place, sur la petite côte de la mairie, un groupe descendit à sa rencontre.

— Voilà Mège avec les autres...

— Allons voir ce qui se trafique.

Les hommes de la Condamine s'écartaient à regret du petit groupe. Ils s'en allaient à reculons en regardant autour d'eux.

— Tâchez seulement de vous entendre... Nous autres, on marchera du bon côté.

Bonnat avait pris Agricol par la taille, il tirait sur sa cigarette éteinte, toute brûlée d'un seul côté.

— Tiens, vise un peu, Agricol. Mège a dû faire appeler Ponge... Ah, tu sais, ça marque bien. Mège est capable d'arranger l'affaire. Si l'on nous fait notre place, je ne dis pas...

***

Le Conseil municipal dissous, l'approche des nouvelles élections donna un axe de marche, un point d'appui à l'agitation populaire.

Le journal local, qui n'avait jusqu'alors passé que des entrefilets sur l'affaire, s'engagea dans la bataille. Le petit hall de l'imprimerie, sous la lumière bleue de sa verrière, ses murs crépis, couverts d'anciennes affiches, devint un des centres de la résistance avec l'arrière-salle du Continental, étroite et longue, voûtée en arêtes inégales, encombrée de caisses de bière. Mège et le Comité siégeaient au Continental, tandis qu'Hercule Pons passait ses journées à l'imprimerie, écrivant des articles, relisant les mises en pages augmentant le corps des lettres de titres, calculant ce que coûterait une nouvelle affiche, et la rédigeant aussitôt, dans l'espoir d'entraîner le Comité à voter la dépense.

David Lafond, le directeur du journal, homme triste et renfermé, maigre et noir, à petite barbe en collier, laissait faire et se montrait peu. Il savait, mieux que tout autre, manier l'opinion de Saint-André, trouver le titre des articles, résumer une polémique en deux ou trois formules populaires, aussitôt reprises par les hommes de la Condamine, mais, depuis trente ans qu'il vivait au milieu des luttes politiques, il avait appris à prévoir le renversement des alliances, l'entente brusque des ennemis de la veille et, jamais, il ne se coupait entièrement de ses adversaires. Soutenu par les partis avancés, lu par le petit peuple, il craignait tout ce qu'il était obligé de combattre comme journaliste, les puissances d'argent, les industriels, les banquiers. La Société de Soie artificielle l'effrayait, il avait longuement hésité à s'engager à fond contre elle, mais les nouvelles élections l'avaient entraîné, il avait dû céder

aux partis dont il était l'organe, au mouvement de l'opinion publique qui avait obligé ces partis à s'entendre, à faire bloc.

Cependant, au moment même où, par un numéro spécial à grandes manchettes, il commençait la lutte, tandis que, une main dans sa barbe noire, il écoutait Hercule Pons qui relisait à haute voix un appel à la population, il pensait à un accord possible avec la Société, à la mise en sourdine de la campagne qui commençait.

« En avant, Saint-André », disaient les manchettes des éditions spéciales. Sous ce cri de guerre, elles donnaient en première page la liste des candidats du Comité républicain et socialiste de défense locale, fondé dans les vingt-quatre heures qui avaient suivi la démission du Conseil, dans un mouvement d'enthousiasme qui avait fait oublier les rivalités de partis :

Mège, Achille : ouvrier de filature, trente ans de service, conseiller sortant. Républicain indépendant.

Pons, Hercule : gérant de filature, vingt-sept ans de service. Parti républicain, radical et radical-socialiste.

Bonnat, Louis : mécanicien. Parti S. F. I. O.

Dupont, Alfred : éleveur grainetier. Parti républicain, radical et radical-socialiste.

Ponge, Camille : épicier, gérant de la Coopérative *la Montagnarde*. Parti S. F. I. O.

Au-dessus de chaque nom, s'étalait une photographie : visages bloqués, brusquement crispés devant l'objectif, fronts durs, arcades sourcilières tendues, regards fixes. Les cravates du dimanche, les cols éblouissants, bas, largement ouverts sur les cous musculeux, faisaient des taches claires. Quelquefois, chapeau en bataille, cravate flottante, un candidat avait tenté de sourire. Le cou légèrement tordu, la bouche entr'ouverte, il semblait promettre autre chose que ceux qui l'entouraient.

Pagès, Léon, dit La Sice : camionneur. Républicain indépendant.

Raymonnat, Agricol, dit La Vertu : menuisier. Républicain socialiste.

La ville entière riait à ces visages, les reconnaissait, se reconnaissait en eux.

— C'est bien lui... Oh, La Sice, tu es le seul à savoir te faire photographier.

— Parbleu, l'appareil ne veut prendre que ceux qui rigolent. Les gueules tristes l'intimident. Il faut toujours garder le sourire...

En quelques jours, la ville avait changé d'aspect. Elle semblait plus vivante, plus peuplée et, malgré les circonstances, plus joyeuse. Des gens qu'on ne voyait jamais dans le centre, qui vivaient en reclus au fond de la Condamine ou dans les petites maisons à jardins des quartiers hauts, passaient des heures sur le quai. Ils traînaient sur la place, se mêlaient aux groupes, entraient dans les cafés et, encore taciturnes, parlaient aussi avec des gestes secs et maladroits de solitaires.

— Vous savez, nous aussi. C'est la ruine pour tout le monde, cette histoire. Il faut marcher ensemble et se tenir les coudes...

Bien que restés en habits de travail, ils étaient plus soignés que de coutume, avec des chemises blanches à filets gris, des chapeaux noirs à bords relevés. Ils s'attroupaient devant le Continental où siégeait le Comité de défense et regardaient la porte.

Hercule Pons arrivait, un paquet d'épreuves humides sous le bras. Des boutiquiers à triples nuques, replets et pâles, plus hardis que les autres, faisaient un barrage devant lui. Les artisans aux longs bras, au visage tailladé de rides, se massaient lentement à leur tour. Hercule Pons faisait front, clignant de l'œil, amical et rassurant.

— Ça marche... On se sauvera nous-mêmes...

Il tapait sur le journal, entr'ouvrait une feuille, laissait lire un titre, écrasant son pouce sous le mot important, refermait brusquement le paquet.

— Demain matin. Patience. Ça commence à cogner... Et si l'on m'écoutait!

— Tu viens voir Mège?

— Il faut bien mettre le Comité au courant... Chacun sa besogne. Pour le journal, comptez sur moi.

Du fond de la place, d'autres hommes arrivaient, pressant le pas, les sandales à ras du sol. Ils se ramassaient autour du petit groupe, poussaient des épaules, avançaient

leurs têtes anguleuses, leurs mentons en étrave, mal rasés, crispés de mauvaise humeur.

— Sortez-leur tout le paquet, il doit y avoir des scandales là-dessous.

— Ça ne doit pas être perdu pour tout le monde. Il a dû en couler de l'argent.

Culotté de velours blanc, en tricot sans manches, largement ouvert sous les bras, le boulanger de la placette faisait rire les plus sombres :

— Quand on fait le pain, on garde toujours de la pâte autour des ongles, l'eau n'y fait rien... Allez regarder les mains du maire...

— Ne t'inquiète pas, on les foutra tous en bombe... Ce petit tronçon d'homme ne viendra pas nous faire la loi, ni les Sociétés anonymes.

Hercule Pons se redressait brusquement, il faisait siffler l'air entre ses narines, en aspirant fortement, saluait en tendant le bras, la main ouverte, et se glissait à reculons dans le café.

— Quel type!

— Il en faudrait dix comme ça.

— On peut bien se fiche de lui, il est le seul à pouvoir leur flanquer une tatouille.

Les discussions reprenaient, interminables. Les petits boutiquiers, étroitement unis à la population ouvrière, vivant par elle, craignant tout ce qui la menaçait, se montraient les plus acharnés. Toujours libres, laissant leurs magasins sous la surveillance de leur femme, ils faisaient campagne auprès de ces hommes taciturnes venus des faubourgs et qui disaient : « Monsieur Pons », respectueusement, l'avant-bras soulevé, ébauchant un salut. Ces petits hommes replets, épiciers, cafetiers, gérants des gagne-petit et des ruches ouvrières, avaient déjà bataillé dans les luttes politiques et savaient parler, convaincre, exciter les passions.

— C'est une question de moralité... Je n'en aurai pas un sou de plus ni d'un côté ni de l'autre, mais on n'a pas le droit de ruiner une ville. Si vous vous laissez faire, c'est la fin de tout

— On ne se laissera pas faire. Pour une fois, on est tous ensemble, on marche d'accord.

Nul ne se dérobait. Chacun s'engageait à fond, suivant son caractère, par quelques mots brefs ou par de longs monologues, et les vétérans s'étonnaient de voir les passions politiques devenir si puissantes. Elles n'étaient plus, comme à l'ordinaire, un jeu subtil, incompréhensible. Tous les soucis, toutes les inquiétudes, toutes les rancœurs, tous les espoirs aussi de ces existences silencieuses s'exprimaient maintenant en elles avec violence, et la vie entière était suspendue à l'événement qui se préparait.

ANDRÉ CHAMSON

(*La fin dans le prochain numéro.*)

APRÈS BRIAND

M. Aristide Briand, débarqué par une nouvelle équipe de l'École dirigeante, quitte la scène politique au moment où le péril de sa gestion ne peut plus être dissimulé.

Loin de nous la pensée de contester à M. Aristide Briand le mérite d'une certaine originalité, mais le souci que nous avons de la reconnaître ne peut toutefois le séparer de l'École dirigeante dont il fait partie. Non seulement le ministre qui s'en va, après six ans d'une dictature exercée sur nos relations extérieures, ne fait pas figure à part au sein de notre École dirigeante, mais il semble au contraire en accentuer plus profondément encore les traits essentiels de physionomie.

L'École dirigeante, représentée au Quai d'Orsay pendant six années consécutives par M. Briand, se tient en équilibre instable sur un étrange paradoxe. Elle professe des principes subversifs et révolutionnaires que la plupart de ses membres ont utilisés pour capter la faveur populaire et se guinder aux plus hauts postes de l'État. Mais, la plupart du temps, sa grande et unique affaire est de rattraper ou de limiter les suites de tels principes, au dedans comme au dehors. On ne compte plus, en vertu de ce paradoxe, les hommes d'État qui ont chanté la palinodie et qu'il est trop facile de mettre en perpétuelle contradiction avec eux-mêmes.

La troisième République elle-même se perpétue au prix de cette contradiction. Elle procède de la révolution, mais, dans la pratique, elle est tenue de se comporter en régime conservateur en ce sens que sa transformation de l'ordre social s'effectue par étapes avec une lenteur savamment

graduée. Il lui arrive souvent de réprimer par la force, en deçà et au delà des frontières, les applications prématurées de sa doctrine, mais elle se donne garde de répudier cette dernière.

Or, M. Briand, depuis le début d'une extraordinaire fortune législative et ministérielle, qui remonte à environ trente années, n'est-il point, par excellence, le témoin de ce paradoxe et l'archétype de cette antinomie? On dirait, en vérité, pour parler comme Renan, qu'il a été créé par décret nominatif de la Providence, pour rendre plus visible et plus sensible à toute époque cette caractéristique du régime.

La carrière de l'ancien ministre des Affaires étrangères s'est déroulée de telle sorte que les sommets en coïncidassent avec le paroxysme de nos difficultés religieuses, sociales et extérieures.

L'anticléricalisme, pour ne le point l'appeler l'anti-catholicisme, est la grande et maîtresse passion de notre École dirigeante. M. Aristide Briand arrive juste à la notoriété et à l'influence, quand, après l'épisode des fiches de délation, Combes se voit obligé de passer la main à Rouvier, en lui léguant cet héritage : la séparation des Églises et de l'État à consommer. M. Briand est désigné pour faire partie de la commission compétente. Il est nommé rapporteur. Il fera voter la séparation, car il communie avec l'École dirigeante dans l'anticléricalisme. On peut même dire que, sans l'effort patient, tenace et habile de M. Briand, la séparation ne parviendrait pas au vote final. Mais il a vu, tout de suite, les dangers que ferait courir au régime une application brutale et draconienne du principe séparatiste. Tandis que des jacobins bornés songent à recommencer plus ou moins l'aventure d'une constitution civile du clergé, lui, Briand, a paru comprendre la nécessité de respecter la romanité de l'Église de France. Il n'y réussit qu'imparfaitement puisque Rome repousse la loi comme entachée de civilisme. Cet échec ne décourage pas le rapporteur, chargé d'appliquer, comme ministre, la loi qu'il a contribué à élaborer.

Il s'efforce, avec les débris de la loi, de construire une petite cabane à l'abri de laquelle l'Église de France pourra vivoter tant bien que mal.

Beaucoup plus tard, après la guerre, il attachera son nom à la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican. Il y verra premièrement le moyen de résoudre les principales difficultés inhérentes à la réincorporation de l'Alsace-Lorraine à la patrie française, et secondement le moyen de consolider la position de l'École dirigeante, quelque peu ébranlée par les suites de la guerre. Il rencontre dans le représentant du Vatican, le nonce Ceretti, un partenaire digne de lui. Par ses négociations, sans jamais livrer la contre-partie espérée, un adoucissement de la législation scolaire, il obtient un accord secret qui se manifeste par la condamnation de *l'Action Francaise* et la création du parti démocrate chrétien devenu bientôt facteur important de la politique intérieure et de la pacification religieuse telle qu'il la conçoit. Depuis longtemps déjà nous avons rendu cette justice à M. Briand que son pacifisme s'étend même à l'intérieur de nos frontières et qu'il montre en cela un esprit supérieur à celui de la plupart des chefs de l'École dirigeante.

L'année 1910, l'année de la grande grève ferroviaire, a trouvé M. Aristide Briand à la présidence du Conseil et l'a mis ainsi aux prises, comme chef de gouvernement, avec de graves événements, nés de la doctrine qu'il prêchait onze ans auparavant. Le discours sur la grève générale qui est peut-être — littérairement parlant — le meilleur que M. Briand ait prononcé, date de décembre 1899. Comment et quand s'opérera la révolution sociale? « Un jour tous les travailleurs étroitement groupés sur le terrain syndical opposeront une force irrésistible au patronat, qui n'a pas attendu, lui, qu'ils prissent conscience de leurs intérêts pour s'unifier contre le prolétariat. » C'est alors que Georges Sorel, le curieux auteur des *Réflexions sur la violence*, qui a servi, dit-on, de livre de chevet à Lénine et à Mussolini, construira sur les données fournies par M. Briand la théorie du mythe social, considéré comme la limite idéale vers laquelle tend le mouvement révolutionnaire. Les ferroviaires français ne sont pas entrés dans ces subtilités. Ils ont essayé de passer de la théorie à l'acte dans la pensée de paralyser l'ordre social par l'arrêt de la circulation en chemin de fer. Ils s'étaient trop pressés. La poigne solide de leur ancien excitateur passé gouvernant a eu vite fait de les mater. La

grève fut brisée par un procédé énergiquement militaire que n'eussent point désavoué, à supposer qu'ils l'eussent osé, les ministres de la Monarchie et les préfets à poigne de l'Empire.

A la tribune, M. Briand déclare, au grand scandale du centre-gauche libéral, qu'il n'aurait pas hésité, s'il l'avait fallu, à sortir de la légalité pour comprimer une tentative révolutionnaire. C'est à cette occasion qu'il se justifia du reproche de versatilité et de contradiction, en revendiquant pour l'homme politique le droit de *s'adapter* aux devoirs successifs déterminés par ses changements de position.

C'était, en somme, le mot célèbre de Rabagas : « Citoyens, ne tirez plus, je suis ministre ».

Et il n'était jamais aussi clairement apparu que la destinée de notre École dirigeante la condamne à fouler aux pieds, pour garder le pouvoir, les principes qui lui ont servi à le conquérir.

***

Le même criterium doit-il être appliqué à la longue gestion de nos affaires étrangères par M. Aristide Briand.

Placé en présence du problème international posé par le traité de Versailles, M. Briand a-t-il cherché à en étudier les données pragmatiques? Il semble bien qu'il ait négligé cette étude et qu'il ait cru qu'une idée géniale en fournirait aisément la solution.

Et cette idée géniale ne résidait-elle pas dans son propre cerveau? Ne lui avait-elle pas été inoculée au cours de son apprentissage politique? N'était-il pas tout indiqué, pour un adepte de la Deuxième Internationale, de chercher dans l'Internationalisme la guérison de tous les maux sortis de la boîte de Pandore du nationalisme?

Le principe des nationalités issu de la Révolution se révélait dangereux. Il appartenait à un néo-révolutionnaire de trouver un remède emprunté à la thérapeutique homéopathique. L'internationalisme guérirait la république du mal issu du principe des nationalités. Karl Marx corrigerait Jean-Jacques Rousseau.

Et c'est ainsi que M. Briand décida d'accommoder la poli-

tique du Quai d'Orsay avec les recettes de la IIe Internationale. Évidemment Richelieu, Mazarin ou Talleyrand n'auraient pas trouvé ça. Mais cela aurait pu tenter Napoléon III.

Nous avons d'abord à nous demander si la longue gestion de M. Briand se caractérise par un laborieux effort en vue d'invalider les résultats néfastes d'un mauvais principe.

Et d'abord de quoi M. Aristide Briand est-il principalement loué par ses apologistes, au moment où il descend du pouvoir?

Ils ne nient pas, en vérité ce serait difficile, que son principat ne se solde par de grosses déceptions.

Mais, ils n'en qualifient pas moins de méritoire et de nécessaire d'un point de vue général, les pactes ou essais de pactes dont M. Briand a poursuivi la conclusion. Mais la grande pensée de M. Briand aura été cette Confédération européenne, qui a surtout rencontré des résistances au sein même de la Société des Nations.

Et, tout compte fait, les plus grands partis pris de louange à l'égard de M. Briand aboutissent à constater que « de sa politique il ne reste que des idées ». En vain ajoutera-t-on que ce sont des idées d'avenir auxquelles on sera ramené tôt ou tard par les nécessités mêmes de la vie internationale. Cette assignation sur le futur n'est pas bancable. Quelle utilité pratique trouver dans les idéologies à la recherche d'une réalisation aléatoire et lointaine?

Il est de certaines plaidoiries qui fournissent les éléments d'un réquisitoire sévère entre tous.

M. Briand s'est constamment placé, dit-on, au point de vue général et universel. Il eût sans doute mieux fait de se placer tout d'abord au point de vue français et d'aviser aux solutions immédiates réclamées par l'intérêt national.

Un temps et un labeur précieux ont été ainsi perdus, dans l'élaboration de chartes planétaires, qui eussent été mieux employés à des négociations de garantie concrète contre la mauvaise volonté de l'Allemagne.

Quant au Pacte d'Union européenne, emprunté directement du projet de paix perpétuelle de l'Abbé Saint-Pierre, revu et corrigé par J.-J. Rousseau, on se gardera d'en attri-

buer l'échec à l'égoïsme des uns et à l'incompréhension des autres.

Nébuleux et inconsistant, borné à l'affirmation permanente des intérêts moraux des peuples composant le Vieux Monde, le projet de Pan-Europe ne s'est pas cristallisé. Était-il à base politique ou économique? On ne l'a jamais bien su. Les nettes et décisives explications qui provoquent l'adhésion ont toujours manqué.

De toute nécessité le Fédéralisme européen impliquait le libre-échange.

Où et quand cette question, aussi capitale que complexe, a-t-elle été abordée?

Ne disons donc pas que la pente naturelle des choses conduit l'Europe et le Monde vers les idéologies dont M. Briand a tenté de se faire le metteur en œuvre. Tout nous prouve, au contraire, qu'on s'en éloigne de plus en plus.

Mais, dans cet échec, dont, de jour en jour, nous mesurons mieux l'étendue, la responsabilité n'incombe pas totalement à M. Aristide Briand. Il y aurait même grave injustice à l'en charger exclusivement. Il a apporté, dans la politique extérieure, un tour bien personnel. Ainsi que nous l'avons déjà dit dans une étude précédente, il a voulu, à la face du Monde et de la France, prendre figure d'ami et de chevalier de la Paix. Il a même accaparé l'idée de paix au point de se présenter à l'opinion universelle comme le seul Français capable de faire, sur l'autel de la Paix, l'acte de foi et d'amour absolu, ce qui ne laissait pas de constituer à l'égard des autres personnages consulaires et du reste de la nation française une véritable injure dans le sens latin du mot. Si préoccupés soyons-nous de nous montrer équitables envers M. Briand et de reconnaître ses tendances qui l'inclinent depuis son élévation aux arrangements amiables, tant dans l'ordre intérieur que dans l'ordre extérieur, nous ne pouvons nous tenir de noter ce qu'il y a de désobligeant pour l'élite et de dangereux pour la nation dans cette sorte de monopolisation de l'idée de paix par un seul homme.

Cela dit, il convient de rendre à l'École dirigeante, considérée dans son ensemble solidaire, et à M. Briand distingué de celle-ci, ce qui leur appartient respectivement.

Quand M. Briand s'est plaint amèrement, en plusieurs rencontres, d'avoir à appliquer un mauvais traité, il en avait bien le droit, sauf, toutefois, à reconnaître que le traité de Versailles était la mise en œuvre de faux principes que lui-même professait et dont il n'eût pas manqué de favoriser l'application, s'il se fût trouvé à la place de Clemenceau.

La Conférence de la Paix, en 1919, s'est déroulée dans une ambiance de rêve et d'utopie, dans la conviction qu'on assistait à l'enfantement d'un monde nouveau.

De ce que la guerre avait été extraordinaire par ses proportions, les conférents en ont déduit que le traité destiné à y mettre fin devait aussi porter le sceau de l'exceptionnel. Des hommes d'État pratiques et positifs eussent appliqué à l'Allemagne les propres principes et méthodes de Bismarck. Ils se fussent inspirés du rude pragmatisme qui guida sa conduite envers la France en 1871.

Comment Bismarck en avait-il usé? Il avait tenu par dessus tout à ce que la France s'acquittât de son indemnité de guerre. C'était le but essentiel qu'il visait et auquel correspondait d'ailleurs la volonté française de faire honneur à sa signature en devançant même l'échéance, si bien qu'en 1875, Bismarck, convaincu de n'avoir pas exigé de la France une rançon suffisante, eût sans doute recommencé la guerre, si l'Europe, excédée, le lui eût permis.

Quant à nous et à nos alliés en 1919, nous avons commencé par l'impuissance de fixer un chiffre. On a remis à plus tard le moment de déterminer le montant de l'indemnité de guerre due par l'Allemagne, ce qui offrait le double inconvénient de diviser les Alliés et d'offrir au débiteur des occasions de mamanœuvres dilatoires, lors de règlements de comptes chroniques, qui n'étaient jamais plus provisoires que lorsqu'ils portaient l'étiquette de définitifs.

Et, quand, après des années de laborieux pourparlers, les comptes furent enfin arrêtés, on se trouva assez ridiculement enfermé dans cette paradoxale alternative : ou traiter durement l'Allemagne pour empêcher la renaissance de son pangermanisme revanchard, ou la relever et la subsidier pour la mettre en état de s'acquitter, sans, d'ailleurs, que, dans

toute hypothèse, on se fût jamais préoccupé de prendre des garanties sérieuses de paiement.

La vraie solution conforme à de suggestifs précédents historiques n'est pas venue à l'esprit des conférents. Elle consistait, selon nous, à créer, à Berlin même, une Commission de la Dette, chargée d'encaisser les revenus allemands affectés au paiement de celle-ci. L'Angleterre n'eût pas été embarrassée de fournir un président expérimenté à cette commission, en la personne de son ambassadeur à Berlin, lord d'Abernon, qui, sous le nom de sir Edgar Vincent, avait siégé, avec compétence, à la commission de la Dette Ottomane.

Il est vrai que, dans la conjecture même où cette manière de faire leur eût été proposée, les conférents l'eussent sans doute écartée avec indignation, témoin la réponse dont nous foudroya un haut fonctionnaire français à qui nous nous étions ouvert de cette idée :

— Vous oubliez donc, Monsieur, que l'Allemagne est maintenant en République et qu'on ne peut dès lors lui infliger un tel régime.

Réponse qui nous fit mesurer aussitôt des abîmes d'illusion dans lesquels il était fatal que tout espoir d'un règlement solide et durable vînt s'engloutir.

D'ailleurs, dès cette époque, la finance internationale estima que le bénéfice de ses opérations serait en raison inverse des sommes que l'Allemagne consacrerait au règlement de ses dettes. Et son but fut désormais de réduire les dites dettes et de fournir à l'Allemagne des subsides, qui auraient une tout autre destination que des paiements de réparation. On connaît maintenant les déceptions engendrées à la fois pour la France et pour la finance internationale par ce calcul.

***

Le traité de Versailles s'est, pour la plus grande partie, fondé sur le Principe des Nationalités, issu de la Révolution française, faux principe dont nous avons, à de nombreuses reprises, démontré l'incompatibilité avec l'ordre européen et avec l'intérêt français, tous les deux concordants en cette affaire.

Les méfaits du Principe des Nationalités se sont manifestés, sous le Second Empire, par la constitution d'un Empire allemand prussifié sur les ruines de la Confédération germanique et par la constitution d'une Italie unitaire, préférée à une Italie confédérée en devenir.

Le traité de Versailles s'est encore enfoncé davantage dans l'erreur à laquelle nous devions deux guerres. Et la politique traditionnelle de la France, peu comprise, mollement soutenue par nos représentants, n'a pas prévalu à la Conférence de la Paix. Celle-ci n'a pas pris garde, malgré les leçons de l'expérience, qu'elle obéissait à une doctrine anarchique et contradictoire, mère tantôt des concentrations robustes, abusives, tantôt des dislocations néfastes, confirmant, d'une part, la prussification de l'Allemagne, et, d'autre part, brisant l'union naturelle des peuples unis sous le sceptre des Habsbourgs, et, dans tous les cas, rendant à jamais impossible l'équilibre et la pacification de l'Occident.

Les conférents de 1919 n'ont même pas eu l'excuse de se laisser entraîner jusqu'au bout par l'esprit de logique et de conséquence, car ils ont contrevenu, comme pour mieux accroître le gâchis, à leur propre principe, en incorporant des districts allemands à l'Italie, en amalgamant sous l'étiquette de Yougo-Slavie des populations serbes, croates, et slovènes, en amputant la Hongrie de provinces entières magyarisées de vieille date, en transférant le banat à la même Yougo-Slavie, la Transylvanie à la Roumanie,en incorporant la Slovaquie à un nouvel état tchèque grossi au surplus d'un apport allemand et ruthène.

Cette mosaïque d'États artificiels, à la liste desquels il convient d'ajouter les démembrements de l'ancien empire des tsars : Pologne, Esthonie, Lettonie, Finlande, plus l'Autriche, ce laissé pour compte d'une désastreuse liquidation, mosaïque qui insultait à plusieurs siècles d'histoire, déterminait un état de choses plein de dangers qui exigeait d'être suivi avec une constante vigilance par le gouvernement de la France.

Et c'est à M. Briand qu'allait incomber durant de longues années la tâche de remédier à toutes les difficultés que ses prédécesseurs avaient ainsi créées comme à plaisir et que lui-même, d'ailleurs, aurait pareillement accumulées, le cas

échéant, en vertu de la mystique révolutionnaire commune à tous les membres de notre École dirigeante, quelle que soit leur différence de tempérament.

Mandaté par les partis de démagogie, mais attentif et habile à se ménager d'actives sympathies dans l'autre camp, M. Aristide Briand est arrivé au pouvoir, en 1925, avec un système bien arrêté qu'il a eu le temps et l'autorité d'appliquer.

Ce système consistait essentiellement dans une politique de rapprochement et de réconciliation avec le Reich, politique poussée jusqu'à l'extrême limite des concessions politiques et économiques. Il suffit d'énumérer l'abandon virtuel de la Sarre, l'évacuation anticipée de la Rhénanie, l'accord commercial de 1927 qui a ruiné notre système douanier de 1892 et a favorisé le commerce extérieur de l'Allemagne dans la même proportion qu'il désavantageait le nôtre.

L'étoile de M. Briand, cette étoile à laquelle il s'est toujours fié comme tous ceux qui se croient investis d'une mission messianique, lui a valu de rencontrer à point nommé l'homme le plus apte à abonder dans son sens Gustav Stresemann. avait merveilleusement compris la nécessité de dépouiller le vieil homme pan-germanique et d'entrer pleinement dans la fiction de parfaite soumission aux traités et idéologies pacifistes. Il avait deviné que, par l'entremise de M. Briand, il obtiendrait vite l'audience de l'opinion française toujours chevaleresque et généreuse.

Lord d'Abernon, déjà nommé, ambassadeur de Sa Gracieuse Majesté à Berlin, avait élaboré de compte à demi avec le gouvernement d'Empire le pacte qui devait prendre le nom de traité de Locarno. M. Aristide Briand revint aux affaires au moment précis de saisir l'occasion. Ce traité se présentait sous des apparences bien propres à séduire les masses françaises. N'apparaissait-il pas comme la renonciation spontanée et volontaire de l'Allemagne à toute revendication sur l'Alsace et la Lorraine et comme l'ersatz de la garantie anglo-américaine que le refus du Sénat américain nous avait fait perdre? Sous le voile des apparences brillantes se cachait une réalité sévère à laquelle personne ne voulait prendre garde à l'époque.

En somme, Locarno laissait les mains libres à l'Allemagne sur sa frontière orientale et faisait descendre la France du rôle de peuple vainqueur à celui de peuple assisté et subalternisé par ses anciens pairs. Par le traité de Locarno, la France était renvoyée dos à dos avec l'Allemagne et tenue de justifier, en cas de difficulté avec le Reich, au moyen d'une de ces procédures internationales qui permettent toutes les échappatoires aux garants qui ne veulent pas tenir leurs engagements, qu'elle n'était pas coupable du délit de provocation à l'agression.

Il faut ici noter que M. Aristide Briand pour vaincre un reste de répugnance bien naturel chez l'opinion française ne s'est pas seulement contenté de faire appel à son indulgence et à sa bonté native. Il a eu recours aussi à l'argument de la peur, qu'une presse, moins discrète que lui, a manié parfois très lourdement.

Dans notre article *les Etats-Unis français et le Bloc Atlantique* publié le 15 janvier 1930, nous avons relevé, dans un discours prononcé à la date du 8 novembre précédent, devant la Chambre, cette phrase :

« La France est plus faible que l'Allemagne et cette faiblesse comparative est appelée à s'accroître jusqu'au milieu du siècle, où elle atteindra le bas de sa courbe. »

De ce postulat, écrivions-nous, M. Briand semblait déduire que le délai de grâce à nous imparti avant que le péril d'écrasement revînt sur nous, devait être employé à nous mettre du dernier bien avec l'Empire allemand et à extraire de celui-ci, par la fréquence et l'intensivité de nos bons procédés, l'esprit de récidive et de violence.

Deux autres *bobards* du même cru consistèrent à répéter que l'Allemagne bolchevisera, si on ne lui passe pas tous ses caprices, ou que sa prospérité est indispensable à celle de ses voisins.

Dans le même ordre d'idées, sommes-nous conviés à considérer les dangers épouvantables dont nous menacerait la guerre aéro-chimique, si nous persistions à nous aliéner la lourde amitié du Reich. Cette propagande ne laisse pas d'avoir son petit effet d'inhibition sur la population. Elle ne résiste pourtant pas à un examen fait de sang-froid. En effet, s'il

est vrai que l'aviation allemande a la faculté de prendre son point de départ en Rhénanie que nous n'occupons plus, pour exterminer Paris et nos métropoles, il n'est pas moins vrai que la France et ses alliés possèdent en Alsace, en Tchéco-Slovaquie, en Pologne et en Belgique, quatre points de départ qui rendent les parties vitales de l'Allemagne et Berlin bien plus vulnérables à une incursion aérienne que la France septentrionale et Paris.

Une fois le rapprochement ou plutôt l'alliance franco-allemande scellée et consommée, M. Briand s'est flatté de l'espoir de rendre inoffensifs les effets délétères du principe des Nationalités par le développement incessant de l'organisation internationale soumettant les États et les peuples à sa tutelle et à sa discipline.

On n'éprouve pas de difficulté sérieuse à reconstituer l'opération intellectuelle qui s'est effectuée dans l'esprit de M. Briand. Conscient de ses succès de politique intérieure, confiant dans la virtuosité d'arrangeur et de moyenneur qui les lui avait valus, trop averti pour ne pas discerner le caractère précaire et anarchique d'une Europe constituée ou plutôt déconstituée selon le faux principe des Nationalités, M. Briand a ressenti l'ambition — non vulgaire assurément — d'ordonner ce chaos.

Quels voies et moyens allaient obtenir sa préférence? D'avance, hélas! sa formation spirituelle d'homme élevé dans les milieux révolutionnaires et internationalistes jusqu'aux abords de la quarantaine avait choisi. M. Briand avait certes appris quelque chose, mais il avait peu oublié. A cet âge la fontanelle est fermée. Celle de M. Briand n'allait pas se rouvrir aux enseignements de la tradition et de l'histoire. Il se fit alors le serment, conforme à la mystique de sa jeunesse et de son âge mûr, de solidifier et de pacifier le *puzzle* européen, issu de la paix de Versailles, dans une sorte de conglomérat international, auquel les partis avancés et démocratiques serviraient de ciment. Il nous resservit, en somme, le vieil internationalisme par trop simple des anciens congrès socialistes.

On a souvent dit qu'un Jacobin ministre n'est pas toujours un ministre jacobin. M. Briand allait nous prouver qu'un

adepte de l'Internationale promu homme d'État peut être un ministre internationaliste.

C'est alors que, non content de s'évertuer à accroître le prestige et l'autorité de la Société des Nations, M. Aristide Briand a estimé que l'influence de celle-ci était trop diluée pour être profonde. Et il a conçu l'idée d'une Fédération européenne, sorte de corps intermédiaire entre la Société des Nations et les innombrables nations européennes, idée que nous avons appréciée ici même, il y a deux ans, avec trop de développement pour qu'il soit besoin d'y revenir. On se souvient que nous opposions à la conception, manifestement utopique, de M. Briand celle d'un Bloc occidental constitué d'après les données de la politique expérimentale. Nous obéissions au souci de montrer que, contrairement au défi permanent porté par le Ministre des Affaires Étrangères à ses rares adversaires, une autre politique que la sienne, présentée comme fatale, était parfaitement concevable et praticable.

***

Les années ont passé. M. Briand a pu tendre à son but sans que nulle contre-force, si ce n'est la critique d'un petit nombre de publicistes, l'en détournât.

Où en sommes-nous? C'est ce que, mieux que tout autre démonstration, une brève comparaison entre l'Europe de 1914 et celle de 1932 nous apprendra.

L'année d'avant la guerre, la France comptait pour allié l'Empire des Tsars, peuplé à cette époque d'environ 140 millions d'habitants, possédant une armée puissante, susceptible de s'alimenter presque indéfiniment dans un immense réservoir humain.

Elle avait contracté avec l'Angleterre une entente cordiale, qu'une agression allemande devait *ipso facto* convertir en solide et fidèle alliance.

Elle était en possession virtuelle d'obtenir le concours de l'Italie, celui de la Roumanie, et l'appoint décisif des États-Unis de l'Amérique du Nord dans la phase suprême de la guerre.

Système politique équivalent, sinon à un investissement

complet des Empires Centraux, du moins à la possibilité de les attaquer — en cas de « menace de guerre » — sur leurs principales frontières de l'Orient, du Sud ou de l'Occident.

En 1919, liquidation faite de tous les résidus d'amitiés refroidies ou d'alliances rompues, la France, il est vrai possédant alors la plus puissante armée d'Europe, ne disposait plus sur le continent que de l'alliance de quatre pays en travail de constitution : la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Roumanie et la Yougo-Slavie.

C'est ce nouveau système qui devait nous tenir lieu, en cas de nouvelles conflagrations européennes, de l'appui russe, plutôt décevant d'ailleurs à l'usage, et nous devenir une cause de faiblesse en nous rendant solidaires de quatre nations secondaires et inorganiques, en butte aux malveillantes convoitises de leurs puissants voisins. Exposée, en 1914, au danger, où elle est tombée, d'ailleurs, d'entrer en guerre pour une cause slave, la France voyait désormais ce péril affecté du coefficient quatre.

Depuis que le traité de Versailles, adoptant imprudemment le principe des nationalités, a donné le jour à ces communautés politiques, il n'est pas de procès de murs mitoyens ou d'abornement, dans lequel la France ne puisse être impliquée, au risque d'une guerre redoutable.

C'est sujet de réflexion auquel le public français n'a jamais été convié, hélas! malgré la réalité tragique d'un danger récemment attesté encore par la déclaration d'un ancien chef de l'État français que la France, dans un conflit de cette nature, ne saurait hésiter entre Varsovie et Berlin. Peut-on signifier plus clairement que la moindre tentative allemande en vue de reprendre un morceau de Haute Silésie ou le couloir polonais, met en cause l'armée française?

Le bilan actuel de notre situation extérieure, telle qu'elle a achevé de se préciser et de se fixer sous le principat de M. Briand, est trop facile à établir.

Les États-Unis d'Amérique? Lors de la Conférence navale de Washington, M. Briand avait apporté la démission de la France. Depuis lors, il a accepté et provoqué même leur ingérence dans les affaires dont ils s'étaient désintéressés par leur refus de signer le Traité de Versailles. Dans l'espoir

de les ramener à son système il leur a proposé un pacte destiné à mettre la guerre hors la loi. Mais les Américains se sont prestement emparés du projet et en ont fait le pacte Kellogg, qui leur a servi de machine électorale et qui n'est qu'un vain ajouté phraséologique au protocole déjà existant. Dirons-nous que la présence des observateurs américains à toutes les conférences est, pour rester dans des termes modérés, une anomalie. C'est l'intrusion sans la responsabilité. Rien n'est plus propre à fausser la position des questions.

L'Italie? Dans notre ouvrage *Au seuil de la Paix*, écrit dans le courant de 1918, nous avions montré que le chef-d'œuvre de notre diplomatie eût été de nous associer cette puissance et de fonder sur son amitié, payée à son prix, l'ordre et l'équilibre européen.

Or, la politique de M. Briand, c'est-à-dire, à le bien prendre, la politique de notre École dirigeante, nous a aliéné l'Italie, pour la simple satisfaction d'une rancune maçonnique.

Et par surcroît M. Briand a ébloui l'opinion française par le pacte de Locarno signé avec la garantie de l'Italie, sans réaliser que, pour l'efficacité de cette garantie, il fallait de toute évidence cultiver une entente cordiale avec le gouvernement de M. Mussolini. Or il n'a cessé depuis lors d'accentuer son désaccord avec celui-ci. Dès lors il nous semble que M. Briand a réduit à bien peu de chose la valeur de son fameux Locarno!

L'Angleterre? Depuis la guerre, la France, privée du secours russe, a cessé d'être redoutable aux Anglais. Elle a cessé également de leur être nécessaire, dans la proportion où le péril allemand a disparu pour eux. C'était une raison majeure de placer invariablement la nation britannique, loyale payeuse, en présence de sa signature, au lieu de lui consentir des complaisances et des transactions en série, lesquelles ne nous ont pas rapprochés d'elle, il s'en faut.

Dans l'Europe Centrale, on est amené à distinguer, au regard du Quai d'Orsay, deux catégories de nations :

Les favorites d'abord, pour cause d'affinité maçonnique : la Tchéco-Slovaquie et la Yougoslavie.

Dans la seconde catégorie se rangent la Pologne, gêneuse qu'on supporte d'assez mauvaise grâce, l'Autriche et la Hongrie, qui nous ont été spécialement ennemies, que le démem-

brement de la double Monarchie a rendues inaptes à vivre d'une vie propre et que nous sustentons financièrement en vertu d'un autre et remarquable paradoxe.

Mettons à part la Roumanie, ancienne aristocratie terrienne qui essaie de se transformer, sans grand succès, en démocratie rurale, et dont le cas demeure incertain et équivoque.

En vérité, il faudrait pour compenser tout ce que cette rapide esquisse nous offre de peu rassurant pour l'avenir que le système de M. Briand eût donné dans ses deux branches, union franco-allemande et internationalisme, des résultats singulièrement actifs et bienfaisants

Voyons ce qu'il en est.

***

L'avènement du chancelier Brüning, chef d'une coalition de catholiques et de socialistes, n'avait pas laissé de ranimer les sentiments de foi et d'espérance dans la politique briandiste, que la mort prématurée de Stresemann, l'interlocuteur de Thoiry, avait refroidis. Ce renouveau n'aura guère duré. Il a bien fallu se rendre à l'évidence. On relève entre les diverses équipes politiques allemandes des différences de méthodes, mais non de but. L'inimitié qu'on voulait voir entre le chancelier Brüning et Adolf Hitler, chef des « nazis », n'est pas aussi profonde qu'on se l'était imaginé en France. Le cosmopolitisme des catholiques et des socialistes allemands n'exclut pas un patriotisme ardent, tourné vers le pangermanisme et la revanche.

Ç'a été, en mai 1931, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, lorsqu'on a appris la tentative d'union douanière austro-allemande, par laquelle le vertueux chancelier Brüning se lançait à la réalisation brusquée de *l'Anschluss*. A ce propos on nous permettra de nous libérer d'un étrange soupçon, qui nous est venu. On s'était précédemment extasié sur l'énergie des déclarations produites à Genève par M. Briand concernant *l'Anschluss*. Non, jamais la France, ni M. Briand n'admettraient un coup de force faisant entrer l'Autriche dans le giron du Reich. M. Brüning ne s'était-il pas cru autorisé, en

raison de l'attitude générale, de son partenaire et de cette déclaration, à escompter son adhésion à un *Anschluss* réalisé autrement que par la force, dont seul l'emploi lui était interdit.

Depuis quelques semaines, l'illusion n'est même plus permise sur le compte de M. Brüning. Son outrecuidante affirmation : l'Allemagne ne paiera plus! ne laisse aucune place à l'hypothèse d'un homme d'État dévoué au pacifisme, à ses pompes et à ses œuvres, et résolu à cultiver les amitiés françaises, si ce n'est pour le bénéfice du moment.

M. Brüning, tout aussi bien que l'eût fait Stresemann et que le ferait n'importe quel homme d'État allemand, a ramassé les cartes que M. Briand avait laissé tomber de son jeu.

On ne peut, dit l'Écriture, servir deux Maîtres à la fois. On ne saurait, pareillement, faire deux politiques à la fois.

On ne peut pas, dans le même temps, rechercher l'union universelle de toutes les nations, vaquer à la « fédéralisation » de l'Europe, d'une part, et, de l'autre, demander la sécurité et l'équilibre à des accords particuliers.

L'Allemagne s'est adonnée à la politique délaissée par M. Briand. Avec qui n'a-t-elle pas des arrangements plus ou moins secrets qui expliquent surabondamment l'heureuse et l'apparente témérité de ses gestes?

Elle a traité avec l'Italie, avec la Russie, avec la Hongrie. Naguère encore elle essayait de détacher la Roumanie du système français, en lui accordant des avantages économiques marqués. Quand elle ne traite pas directement et officiellement avec une nation donnée, elle sait conclure des pactes avec des groupes puissants et des corporations influentes au sein de cette nation. Dans l'Amérique du Sud, elle possède de nombreuses intelligences. Et maintenant, il n'est homme averti qui puisse ignorer que la Cité de Londres, Wall Street et Amsterdam, c'est-à-dire les plus fortes organisations financières du monde, sont pro-allemandes. Ce qui convainc rétrospectivement d'une naïveté assez ridicule ceux qui s'en allaient répétant que l'occupation de la Rhénanie, à l'appui du Plan Young, n'était qu'une coûteuse et dangereuse inutilité, car la moindre dérobade à une dette commercialisée tuerait l'Allemagne dans ce qu'elle avait de plus précieux : son crédit. Il semble au contraire que le man-

quement de l'Allemagne ait eu pour premier résultat de lui valoir une recrudescence de sollicitude de la part de la Haute Banque internationale.

L'internationalisme, qu'il tenait de son éducation première, n'a jamais été, chez M. Briand, à base de réalisme et de positivisme.

La seule chance de réussite, contre les suites délétères du Principe des Nationalités, appliqué à la paix de 1919, consistait à capter les forces internationales au profit de la France.

Au risque de puiser dans notre œuvre ancienne de trop nombreuses citations, nous nous croyons autorisé à rappeler les deux lois d'airain que nous avons formulées en 1919, dans une brochure intitulée *Au Lendemain de la Paix.*

I. — *Loin de s'absorber et de se dissoudre dans la vaste unité de la planète ou seulement de l'Europe, le fait national se maintient, se consolide et s'accroît.*

II. — *Le nationalisme, obéissant à la loi d'impérialisme, c'est-à-dire à sa force interne d'expansion, est conduit fatalement à s'emparer des forces internationales et à les mettre en œuvre.*

Affirmer ce fait national sans connaître le fait international, tabler sur le fait international sans tenir compte du fait national, ce sont deux moitiés d'une même erreur.

Le fait national et impérial, resté entièrement vivace et vigoureux en Allemagne, malgré que nous en ayons et en dépit de ce que nous en croyons, s'est appliqué à capter les forces internationales.

Au milieu de leurs difficultés intérieures, les dirigeants allemands ont su accomplir la tâche dont notre École dirigeante incarnée dans son chef le plus représentatif, M. Briand, n'a pas su s'acquitter, perdu qu'il était dans le vieux rêve rousseauiste, dont le propre est de commencer toutes choses à l'envers et la maison par le toit.

La force révolutionnaire? Mais, en conspirant à l'émiettement de l'Europe Centrale et en exigeant l'application du Principe des Nationalités, elle a détruit l'équilibre européen au profit éventuel de l'Allemagne.

La Force socialiste? Mais nous la trouvons, telle même qu'elle se manifeste à la tribune du parlement français,

partout au service des thèses allemandes et en travers des thèses françaises.

La Franc-maçonnerie? Mais elle ne nous est bonne qu'à nous faire épouser ses haines et à pratiquer dans nos amitiés un exclusivisme funeste.

L'Internationale financière? Nous ne pouvons douter qu'elle ne nous soit franchement hostile et qu'elle ameute en toutes occasions contre nous, l'opinion universelle.

La puissance œcuménique du catholicisme? Elle est immense, mais nous n'avons su l'utiliser qu'à des buts mesquins de politique intérieure, dénués de sincérité et de franchise.

La clef de l'histoire contemporaine est là.

Là aussi est le secret de M. Briand, proche parent, comme nous nous sommes déjà essayé à le montrer, du secret de l'empereur Napoléon III.

L'abstraction internationale n'a de réalité que dans les forces internationales que nous venons d'énumérer partiellement, forces colossales et erratiques supérieures au gouvernement et que l'habileté du diplomate consiste à se concilier, sinon à capter pour les faire servir à ses desseins, à la paix même, si tel est son propos.

C'est ce que M. Aristide Briand, prisonnier de son éducation première, fermé aux conseils de l'expérience, trop confiant dans la vertu des discours et des parchemins, n'a pas su apercevoir. Et c'est ce qui devait fatalement conduire, après une période de réussites frelatées, à un échec général, en présence du partenaire allemand, qui, lui au rebours, avec une sagacité et une tenacité effrayantes, continuait dans la paix, comme dans la guerre, à mettre les forces internationales de son côté.

Et ç'a été comme au cinquième acte d'*Hamlet*. Pendant que celui-ci rêvait, Fortinbras agissait.

Le traité du 16 janvier 1930, le plan Young, a été l'apogée de M. Briand. Depuis lors, son étoile a pâli et s'est précipitée vers son déclin. Et c'est encore un grand bonheur, parmi toutes les chances dont il a été comblé, qu'une infidélité passagère de la santé l'oblige à la retraite avant que ses insuccès deviennent visibles et sensibles à l'homme même de la rue,

dont il a cherché le suffrage et endormi les craintes, au son de son éloquence enchanteresse.

A M. Briand, l'École dirigeante doit une paix religieuse et une paix civique qui lui permettent de jouir de ses conquêtes sans rien sacrifier de substantiel.

L'homme de Locarno a été impuissant à lui rendre le même et signalé service dans l'ordre extérieur. La matière était trop rebelle, le champ trop vaste et les forces internationales trop adverses. C'est par ces forces mêmes que l'internationaliste du Quai d'Orsay s'est laissé encercler. Le risque de guerre, né du principe des nationalités, ne pouvait être aboli par les antiques panacées du Congrès de la Paix. La Pan-Europe n'a pas vécu l'espace d'un matin. Une commission d'études veille sur son cercueil.

Idola theatri, fantôme de théâtre, disait Bacon des systèmes philosophiques ou politiques. Un système ressemble à une pièce de comédie où l'auteur a composé une action fictive, qu'il s'est évertué à rendre vraisemblable, mais qui n'est jamais arrivée et n'arrivera jamais. Aucune philosophie, aucune politique valable ne se sont jamais constituées que par l'étude lente, patiente, ordonnée, des faits observables, c'est-à-dire par la méthode expérimentale.

Dans la guerre, jusqu'ici pacifique, qu'elle nous livre depuis douze ans, l'Allemagne s'est servie copieusement et adroitement des forces internationales. M. Briand ne lui a opposé que de la métaphysique internationaliste. Il gardera peut-être son auréole de pacificateur de bonne volonté. Mais il ne sera pas mis par l'histoire au nombre des « accomplisseurs » réalistes que le succès a couronnés.

FELS

D. H. LAWRENCE

Mort l'année dernière, à moins de cinquante ans, il a laissé, avec une œuvre considérable, — quelque vingt-cinq volumes de romans, de poèmes, de critiques, d'essais, d'impressions de voyage, — une réputation à la fois éclatante et trouble, celle d'un novateur audacieux au point de braver le scandale, surtout en matière sexuelle. Mais, tout en comptant parmi les interprètes les plus surprenants de l'inquiétude iconoclaste de l'après-guerre, il n'en a pas moins été rangé, par consentement universel, au nombre des romanciers et des essayistes les plus richement doués des vingt dernières années. Enfin il n'est guère d'écrivain anglais contemporain dont l'œuvre exprime une ignorance plus profonde du point de vue insulaire et se rapproche davantage de ce que pourrait être un jour une littérature supernationale. S'il a par là choqué davantage encore maint compatriote, il s'est davantage aussi imposé à l'attention européenne. Qu'on le méprise, qu'on le déteste, qu'on l'admire, il est de ceux qu'on ne peut passer sous silence, sur lesquels il est tout au moins stimulant de se faire une opinion.

Il naquit à Eastwood, comté de Nottingham, près de l'antique et romantique cité du même nom, dans une région à la fois minière et rurale. Un de ses premiers romans, *Sons and Lovers* (*Fils et amants*), paru en 1913, contient une précieuse autobiographie de son enfance et de sa jeunesse. C'est, dans la première partie, la pathétique histoire d'un enfant pauvre, qu'une ardente sensibilité d'intellectuel et d'artiste détourne

du dur travail manuel auquel il est pourtant condamné. Il n'échapperait point à son destin s'il était livré sans défense à son père, mineur de mains adroites mais d'esprit faible et borné, voué à toutes les petites ou grandes déchéances dont le cabaret forme le centre, vaguement accablé d'ailleurs par la conscience de son incapacité à élever sa nombreuse famille. Mais le petit Paul Morel est soutenu, porté par sa mère. C'est d'elle, de son ascendance supérieure en raffinement à son milieu, qu'il tient le levain mystérieux déposé en lui. La lutte héroïque qu'elle engage contre la pauvreté de son foyer et les grossières incompréhensions conjugales pour leur arracher cette chair de sa chair et cette âme de son âme prend ainsi l'aspect d'un épisode du conflit éternel entre la matière et l'esprit. Un romancier n'en saurait traiter de plus dramatique, à condition toutefois d'enfermer son lecteur dans cette cage d'illusion que seuls savent construire les artistes créateurs. Or les barreaux de celle où nous enferme Lawrence sont fortement et délicatement tressés. Les confessions elles-mêmes de Rousseau ne nous font pas respirer plus fortement l'indicible atmosphère qu'aspirent les lèvres enfantines. Le coron anglais de la fin du XIXe siècle nous enchante, avec sa morose vérité, autant que l'attrayante campagne de la Genève du XVIIIe. La maisonnette, au parloir si bien tenu par madame Morel, les jeux des enfants gonflés de poésie, les importantes manifestations de la présence paternelle, tantôt attirantes lorsque Morel rapetasse d'hétéroclites objets sur son établi, au fond du jardin, tantôt encombrantes lorsqu'il accomplit sans pudeur dans le cuveau de la cuisine sa toilette du soir, ou même répugnantes lorsqu'il revient de ses libations, toute cette réalité si humble, ou si sordide, s'impose à nous telle qu'elle apparaissait aux yeux du petit Paul, c'est-à-dire parée de magnifiques émotions. Le ton reste pourtant calme et aucune indignation, aucune sensiblerie non plus, ne vient troubler ce délicat pathétique. Une indulgente pitié, née du sentiment profond de la détresse humaine, estompe ces tristesses et ces laideurs.

Madame Morel, cependant, réussit à soustraire aux sombres perspectives de la mine son petit Paul qu'elle préfère à ses autres enfants pour les obscures et invincibles raisons que la

raison ne connaît pas. Elle lui procure une modeste situation d'employé dans une fabrique de Nottingham. Le passage suivant, qui se rapporte au voyage fait à cette occasion par la mère et le fils, tout en nous donnant un bon spécimen du talent de Lawrence comme interprète de la vie humble, évoque avec une tranquille intensité les luttes et les souffrances de ces premières années.

Il faisait un beau soleil. Le bleu du ciel vibrait sur l'étendue désolée de la place du marché dont les pavés de granit luisaient. Les magasins de la Grande Allée s'enfonçaient dans une obscurité où l'on devinait un foisonnement de couleurs. A l'endroit même où les tramways à chevaux traversaient lourdement le marché s'étendait une rangée d'étalages de fruitiers en plein vent... et la mère et le fils sentirent, en passant, les chaudes effluves qui s'en dégageaient. Peu à peu le sentiment de sa honte et de son exaspération s'apaisa en Paul.

— Où allons-nous déjeuner? — demanda madame Morel.

Ils avaient tous deux l'impression qu'aller au restaurant représentait une folie. Paul n'avait pénétré qu'une ou deux fois, au cours de sa vie, en de tels endroits et ce n'avait été que pour prendre une tasse de thé et un petit pain. La plupart des habitants de Bestwood estimaient que du thé, accompagné de tartines et peut-être d'un peu de corned-beef, représentait le maximum de ce qu'on pouvait s'offrir à Nottingham. Un repas à la fourchette était bon pour les gens qui ne regardent pas à la dépense et Paul ne se sentait pas la conscience tranquille.

Ils découvrirent un établissement qui semblait fort modeste. Mais quand madame Morel eut parcouru le menu elle perdit contenance devant les prix inabordables qui s'y trouvaient indiqués et elle choisit ce qu'il y avait de meilleur marché : du pâté de rognons et des pommes de terre.

— Nous n'aurions pas dû venir ici, maman, — dit Paul.

— Peu importe, — répondit-elle. — Nous n'y reviendrons pas.

Elle tint à commander pour lui une petite tarte aux groseilles car il aimait les friandises.

— Non, maman, — protesta-t-il, — je n'en veux pas.

— Si, si; je tiens à ce que vous en preniez une.

Et madame Morel chercha des yeux la servante. Mais, celle-ci se trouvant occupée, madame Morel n'osa pas attirer son attention et attendit longtemps qu'elle voulût bien s'interrompre de flirter avec les messieurs.

— Ah! l'effrontée! — murmura-t-elle. — Regarde donc, Paul. Elle apporte son entremets à cet individu qui est entré longtemps après nous.

— Ça ne fait rien, maman.

Quelque vexation qu'éprouvât madame Morel, elle se sentait trop pauvre cliente pour avoir le courage d'insister sur ses droits. La mère et le fils attendirent donc interminablement.

— Si nous partions, maman? — demanda Paul.

Mais madame Morel se leva car la servante passait près d'elle.

— Voulez-vous, je vous prie, m'apporter une tarte aux groseilles? — dit-elle à haute et intelligible voix.

La jeune fille se tourna vers elle d'un air insolent.

— Tout de suite, — répondit-elle.

— C'est qu'il y a longtemps que nous attendons.

Au bout d'un moment la tarte arriva et madame Morel demanda sèchement l'addition. Paul eût voulu s'enfoncer sous terre tout en s'émerveillant que sa mère pût parler sur ce ton. Il se rendait compte qu'il avait fallu des années de durs combats pour l'amener, si peu que ce fût, à hausser la voix. Car elle était, au fond, aussi effarouchable que lui.

La seconde partie du roman suit de moins près la véritable carrière de l'auteur. C'est en effet à la peinture que se consacre Paul Morel, alors que Lawrence se contenta d'être, en art, un brillant amateur. Vite distingué pour ses succès scolaires, et tout en continuant son métier d'employé, il obtint une bourse pour préparer la carrière d'instituteur à l'Université de Nottingham. Mais il était trop pauvre pour assurer, même avec ce secours, sa subsistance d'étudiant. Sa ténacité finit cependant par triompher de tous les obstacles et il parvint à conquérir le diplôme convoité. Il n'appartint que peu de temps à l'enseignement. La publication de *The White Peacock* (*le Paon blanc*) en 1911, de *The Trespasser* (*l'Envahisseur*) en 1912, de *Sons and Lovers*, ainsi que d'un volume de vers, en 1913, le classa parmi les plus brillants espoirs de sa génération.

Bien qu'il sentît s'agiter en lui, à la fois, de fougueuses ardeurs de peintre, de poète et de romancier, son expérience de la vie et de la société n'en était pas moins des plus limitée. Il émergeait dans un monde, nouveau pour lui, où sa place n'était pas marquée. Aussi ces œuvres de jeunesse — exception faite pour *The Trespasser*, récit de caractère psychologique assez confus — sont-elles presque entièrement faites d'éléments empruntés à ses souvenirs. En outre, sauf en ce qui concerne la première partie de *Sons and Lovers*, dont nous venons de louer la sobre et émouvante sincérité, le caractère autodidactique et plébéien de sa formation se trahit par de

nombreux défauts, dont quelques-uns gâteront son talent jusqu'à la fin de sa vie : dialogues interminables et oiseux, luxuriance inutile des descriptions, négligé du style, manque général de mesure et de composition. Rien de ce qu'il écrit ne semble filtré et son savoir, si méritoirement acquis, s'étale avec une touchante complaisance. Ses personnages émaillent leurs propos de citations françaises, allemandes, latines et donnent une haute idée du sérieux avec lequel on se cultive dans la campagne du Nottingham.

Mais aucune de ces tares, si exaspérantes qu'elles soient, ne parvient à gâter irrémédiablement ces œuvres. Humbles matériaux, gaucheries, mauvais goût, rien n'y fait. Le jeune auteur a reçu le baiser de la muse, encore anonyme, du roman. Il sait conter; il a l'instinct dramatique, le don de la vie, le trait juste qui fait pardonner les passages ennuyeux. De saisissants épisodes saillissent dans ce fatras. Ses personnages sont des êtres de chair et de sang, nettement caractérisés et capables de nous émouvoir puissamment. Il possède la qualité propre au créateur : il croit à la réalité de sa création. Si longueurs il y a, elles sont chez lui le résultat de l'exubérance et non point de l'impuissance. On ne sent jamais dans ses récits l'existence de ce que les aviateurs appellent des trous d'air et sa conviction emporte la nôtre.

Mais il possède bien plus encore : le don peut-être suprême de l'écrivain, celui qui le hausse sur le plan où les genres littéraires cessent d'être cloisonnés et où le poète rejoint le romancier. Ce don, c'est la captation directe des ondes de la vie, sans l'intermédiaire de ces transformateurs que sont les mots et les idées; c'est, par suite, la possession d'une vision particulière du monde. Dès ses premiers romans la vie apparaît à Lawrence sous la forme d'un flux incessant qui roule l'inorganisé vers l'organisé. Tout est vibration et fluidité et tout se transforme en tout. Les choses, ainsi emportées dans une incessante évolution, se trouvent dans un rapport perpétuellement changeant les unes vis-à-vis des autres. Dans cette conception dynamique du monde les êtres sont des énergies qui s'affrontent, se combattent ou s'absorbent et leur interaction ne peut s'exprimer qu'en termes de lutte, de choc, de défaite ou de victoire.

Il est donc de la plus haute importance pour chacun de nous, sinon de dominer nos voisins, tout au moins de les empêcher de nous envahir, de maintenir infrangible la carapace d'égoïsme sous laquelle nous nous abritons. Ce problème de la sécurité de nos frontières a obsédé Lawrence jusqu'à l'angoisse, jusqu'à la monomanie.

Les ennemis les plus redoutables de notre intégrité sont ceux dont nous ne nous défions pas, parce qu'on nous a toujours appris à les respecter, parce qu'ils s'affublent de vénérables et trompeurs déguisements. L'amour est la pire de ces nobles impostures, car d'innombrables générations ont collaboré à la confection de ses poisons et le christianisme lui a conféré de redoutables ambiguités. Il pare de ses abusives guirlandes l'abandon ou le sacrifice de soi, crimes affreux; aux choses de la chair il mêle l'honnêteté; il permet à Dalilah de s'avancer vers Samson par les cheminements de la volupté.

Cette nécessité de se défendre contre l'amour se trouve à la base du drame spirituel qui se déroule dans la deuxième partie de *Sons and Lovers* et dont il faut parler parce qu'il représente, sous une forme légèrement romancée, un épisode critique de la vie de l'auteur, à la lumière duquel s'éclaire l'évolution subséquente de sa philosophie.

Miriam Leiders, fille de fermiers aisés, est une amie d'enfance que le raffinement extrême de sa nature, la délicatesse de sa sensibilité vite repliée dans la religiosité, rendent inadaptée à son milieu. Aussi songe-t-elle à se faire maîtresse d'école. Paul, qui l'aide à se cultiver, croit l'aimer, mais cet amour ne lui enlève pas sa lucidité, et il ne tarde pas à se rendre compte que, ce que Miriam recherche en lui, c'est la possibilité de l'asservir spirituellement. Terrifié devant cette perspective de diminution, il se jette dans les bras de Clara Baxter, une belle et saine créature, séparée de son mari et représentant pour lui un amour charnel qu'il croit de tout repos. Cette liaison, pourtant, se révèle aussi décevante que la première, bien que pour une autre raison. Car cette fois c'est Clara qui finit par se dérober. Elle a en effet la nostalgie du mariage, de ce compagnonnage conjugal, qui seul peut établir entre les sexes une égalité respectueuse des territoires propres d'un chacun.

Paul conclut qu'aucune affection ne vaudra pour lui celle de sa mère qu'il vient de perdre. Car l'affection maternelle, si envahissante qu'elle soit, si déformante même, du point de vue sexuel, est moins destructrice de l'âme que l'absorption de l'amante. Elle a moins de chance de s'exercer à contre-fil de notre nature et de la déformer.

Retrouver l'intégrité du soi sous les constructions adventices que les siècles ont entassées sur lui; saisir la vie universelle dans son jaillissement vierge et ténébreux au seuil de la conscience, quelle entreprise! Le langage, moyen d'échange et instrument de commune mesure, n'est pas le truchement de l'individuel. Il sert malaisément à de pareilles saisies. C'est pourtant à cette tâche ingrate, et avec un outil aussi imparfait, que Lawrence, à partir de *Sons and Lovers*, va s'acharner. Qu'y a-t-il à la base de cette espèce d'obsession? Le double refoulement sentimental auquel se contraint Paul Morel, quand il s'arrache, successivement, des bras de sa mère et de son amante, est assurément significatif. Peut-être faut-il tenir compte aussi des luttes soutenues par Lawrence pour le franchissement de cette étape sociale dont Paul Bourget, dans un roman célèbre, a indiqué les dangers. Bien qu'il soit au-dessus des petitesses d'un révolté social du genre de Vingtras, on sent pourtant passer dans son œuvre, à maintes reprises, la rancœur de quelqu'un qui a vécu à l'ombre d'un patron. Peut-être enfin la maladie a-t-elle subtilement mordu sur son esprit avant de se révéler à son corps. De quelque nature que soit le traumatisme précoce dont il a été blessé, toute sa vie en a subi l'effet.

Désormais il n'emploiera plus qu'accessoirement, comme un moyen, — exception faite pour ses admirables recueils de nouvelles[1], — ses dons de narrateur, de psychologue et même d'observateur social. Sa création artistique est pour lui subordonnée à son grand œuvre : la libération spirituelle de l'homme.

Cette libération nous est présentée sous des formes diverses. Le plus souvent une jeune fille ou une jeune femme, incurablement mécontente des mensonges de sa culture intellec-

1. Un, tout au moins, a été traduit par mademoiselle Clairouin sous ce titre : *Ile, mon île!*

tuelle ou morale, trouve dans la franche sexualité offerte par un paysan, un trappeur, un bohémien, un apaisement à sa soif de sincérité et son besoin d'évasion. Une d'elles va jusqu'à se sentir troublée par la magnifique vitalité d'un cheval pur-sang[1]. Car Lawrence, à mesure qu'il avance dans son œuvre, insiste de plus en plus sur la nécessité d'affranchir les manifestations physiques de l'amour des déformations hypocrites de la civilisation, à la façon d'un restaurateur de tableaux s'efforçant de retrouver la fraîcheur de la toile primitive sous la crasse des vernis. Pour lui le corps est, au même titre que l'esprit, l'interprète de la vie universelle; il en est même un canal plus fidèle. Il a l'éloquence, non pas seulement des yeux, dont le spiritualisme littéraire a tant abusé, mais des hanches, des reins et des seins. Toutes ses parties possèdent de mystérieux fluides. Dans la préface de son dernier roman, *Lady Chatterley's Lover* (*l'Amant de Lady Chatterley*), interdit par la censure britannique, il revendique le droit de rétablir l'équilibre, depuis longtemps rompu, entre notre pensée sexuelle, si hardie, et son expression, si timorée. Et, joignant l'exemple au précepte, il s'empresse de décrire les ébats amoureux de Lady Chatterley et de son garde-chasse en langage du Pogge ou du Portier des Chartreux.

Cette sexualité courte et saine doit, pour remplacer l'amour, tyran abhorré, s'accompagner d'un sentiment singulier à l'analyse duquel est consacré tout un roman, *Women in love* (*Femmes amoureuses*, 1920). L'union idéale des sexes ne saurait représenter une fusion, une absorption, mais un compagnonnage. Le personnage, appelé Birkin, qui est chargé d'exposer les idées de l'auteur et ressemble à Lawrence au moral comme au physique, déclare à la femme qu'il aime : « J'ai horreur de moi en tant qu'être humain... Il y a un moi définitif qui est pur et impersonnel, situé au delà de la responsabilité, de même qu'il y a un vous définitif. Et c'est là que je voudrais vous rencontrer... Il ne s'agit pas de fusion entre nous, mais d'équilibre, d'une équivalence absolue de deux êtres isolés... Il ne faut pas se voir avec les yeux, ni se connaître avec l'esprit; il ne faut se connaître que comme une révélation palpable de vivante altruité. »

1. *Saint-Mawr*, 1925.

Même élevé au-dessus de la simple bestialité par ce sentiment de la coexistence au sein de l'absolu, un amour aussi passif et aussi silencieux ressemble au souverain de la constitution de 1791. Il n'est pas sûr qu'il règne; en tout cas il ne gouverne pas et la personnalité ne peut recevoir de lui aucune action stimulante. Ne pourrait-il être suppléé par autre chose? Lawrence va examiner les différentes solutions à donner à ce problème dans une succession de romans dont l'action se passe, chaque fois, dans un pays différent. Car la nature joue un rôle capital dans le dynamisme lawrencien. Les paysages sont des êtres, généralement redoutables d'ailleurs, et possédant plus de maléfices que de sourires. Comme nos frères humains, ils peuvent exercer sur nous une influence désintégrante et il convient de ne nous servir d'eux qu'avec de grandes précautions. Aussi Lawrence prit-il de bonne heure l'habitude de choisir toujours une ambiance favorable à chacune de ses expériences spirituelles. Dès avant la guerre il voyagea beaucoup, surtout dans les Alpes tyroliennes, en Sicile et en France. Ses impressions, dans lesquelles il pousse très loin son interprétation symbolique des visages de la terre, occupent dans son œuvre une place importante. De 1920 à la fin de sa vie il ne cessa guère d'aller, pèlerin passionné, de pays en pays, tendant l'oreille à ce que chacun pouvait avoir à lui dire.

Le premier des romans en question, *Aaron's rod* (*la Verge d'Aaron*, 1922), se déroule en Italie et son but est de montrer que l'amitié est à peu près aussi impuissante que l'amour à développer la personnalité humaine. Comment se risquer à ces contacts spirituels qui aboutissent aisément, eux aussi, à des usurpations, à des effractions de domicile? « J'estime », déclare le nouveau porte-parole de l'auteur, « que tout homme est un individu saint et sacré qui ne doit jamais être violé. Je crois ne haïr qu'une chose, mais cela presque jusqu'à la folie, et c'est la contrainte. Voir contraindre, de quelque façon que ce soit, une créature humaine me donne des envies d'assassinat... L'âme qui est en vous est votre seule divinité. Elle préside au développement de vos actions comme un arbre à celui de ses propres cellules. Celles-ci deviennent des boutons, des rameaux et des fleurs qui correspondent à votre

passion, vos actes, vos pensées, vos expressions, votre conscience en train de se réaliser. Vous ne savez rien d'avance de ce qui va se passer en vous, c'est impossible. Vous ne pouvez que vous en tenir à votre âme à vous, quoi qu'il arrive. Vous êtes votre propre arbre de vie, racines, membres et tronc. Quelque part dans la totalité de l'arbre se trouve le soi essentiel, le vif de l'être : son Esprit Saint inné. Et cet Esprit Saint fait s'ouvrir de nouveaux boutons, dépasse les limites anciennes, fait tomber une masse de feuilles mortes. Et les vieilles bornes détestent qu'on les franchisse et les feuilles fanées détestent de tomber. Il le faut pourtant, si l'âme-arbre le décrète ainsi. »

A défaut de l'ami ne peut-on rechercher le chef? Car la nature, indifférente à nos jalousies, ne cesse d'engendrer la variété et, par suite, la supériorité qui confère le pouvoir. N'y a-t-il pas dans l'autorité une vertu initiatrice aux réalités profondes de l'existence? Le grand homme — et ici Lawrence se rapproche de Carlyle — n'est-il pas pour les autres non seulement un conducteur, mais encore une source de vie?

C'est dans l'Australie que Lawrence situe sa méditation sur ce sujet, ainsi que le roman, intitulé *Kangourou* (1923), qui en consigne les résultats. Ce choix nous a valu une saisissante interprétation symbolique de ce déconcertant continent, au caractère à la fois démesuré et futile. Sous le pseudonyme de Somers l'auteur conclut que le chef, lui non plus, n'a pas le droit de forcer les âmes. L'anarchisme lawrencien, de plus en plus exigeant, n'a que faire d'une domination humaine. Dieu seul, décidément, est notre maître, et l'unique grandeur à laquelle l'homme puisse prétendre est de se faire son interprète. Le héros est un inspiré.

Mais le Dieu de Lawrence n'appartient d'aucune façon à nos croyances traditionnelles. C'est un Maître et Seigneur fort ténébreux et l'on ne peut guère que « sentir sa présence derrière la porte ». Il aura pour caractère principal de participer à la nature totale, telle que nous la révèlent nos sens, unique moyen de connaissance que nous possédions. Il doit émaner de la terre, comme les dieux du paganisme gréco-latin et bien plus qu'eux encore. Or, parmi les religions qui se sont efforcées de conserver ce lien entre le créateur et le créé,

aucune n'apparaît plus satisfaisante à Lawrence que celle des Mexicains. Le monde est pour elle un serpent dont les écailles sont les rochers. Les lacs sont les gouttes d'eau tombées dans ses anneaux et les arbres enfoncent leurs racines dans ce corps comme les cheveux se plantent sur un crâne. Quetzalcoatl, le premier des dieux aztèques, à la fois serpent et oiseau, sort de l'Étoile du Matin où se rejoignent ses deux principes. Il est assisté d'Huitzilopochtli, le dieu des combats. Nulle terre, plus que la mexicaine, n'est sensible à la pression divine. On s'y sent perpétuellement entraîné par elle. Les grands replis du dragon des Aztèques s'enroulent autour de l'âme et l'entraînent. L'éclat du soleil se voile de la sombre vapeur d'un sang à la fois irrité et impuissant, dans lequel les fleurs elles-mêmes semblent plonger leurs racines. Mexico suggère la cruauté, la dépression, la destruction. Cette lourde masse d'indigènes qui forme le fond de la population a accepté passivement la domination spirituelle de ses conquérants, mais elle est restée sourdement imperméable à des croyances qui sont pour elle verbales et mortes. Ce pays, où Dieu sourd aussi naturellement du sol que la lave des volcans, est la terre d'élection de celui qui se sent fait pour devenir le canal et l'interprète de la divinité. Sans doute celle-ci exige les sacrifices humains. Mais sommes-nous bien sûrs qu'ils ne soient pas, au fond, salutaires et bienfaisants? Ne forgent-ils pas le meilleur des anneaux pour fermer la chaîne qui relie le Créateur à ses créatures?

C'est de telles considérations qu'est sorti *The Plumed Serpent* (*le Serpent à Plumes*, 1926)[1], le roman sans doute le plus lawrencien de tous. La place nous fait défaut pour en donner une analyse qui ne donnerait d'ailleurs qu'une idée par trop imparfaite de ses beautés et de ses absurdités. Nous nous contenterons d'observer que, comme d'habitude, les beautés sont le fait du romancier et les absurdités celles du pseudo-prophète dont l'obsession tourne au délire. Certes il peut fort bien se faire — il est même arrivé fréquemment à Lawrence — que le narrateur gagne à se doubler d'un visionnaire de l'invisible, car le récit, quittant la terre, peut s'élancer en plein symbole sur les ailes de la poésie. Mais ici les excel-

1. Récemment traduit par mademoiselle D. Clairouin.

lents morceaux consacrés à des descriptions ou à des épisodes de la vie mexicaine — jamais le pouvoir de suggestion de l'auteur n'a été plus grand — sont noyés dans d'interminables rhapsodies sur la grandeur de Quetzalcoatl et de son fidèle Huitzilopochtli. Les deux héros du livre, Don Ramon Carrasco et le général Don Cipriano Viedma, tiennent avec un inébranlable sérieux le rôle de vivantes personnifications de ces divinités, le général s'étant, comme de juste, réservé le guerrier Huitzilopochtli. On reconnaît du reste assez nettement Lawrence sous ses traits, ce qui ne laisse pas de surprendre, si l'on songe à son antimilitarisme convaincu. Il n'y a cependant aucun doute : son lyrisme religieux est des plus sincères et il s'est réellement enivré de se sentir le vivant Huitzilopochtli, ne fût-ce que sur le plan littéraire. On songerait à M. Jourdain et à sa mascarade du mamamouchi, si la mort approchante ne donnait à cette conviction de l'écrivain un caractère morbide qui rend déplacée toute gaîté.

Cette tentative, quasi désespérée, pour donner enfin un sens à la vie humaine, représentait bien, en effet, le terme de la courbe parcourue par sa pensée. Depuis la grande déception enregistrée par *Sons and Lovers*, Lawrence, en révolte contre le système de valeurs de notre civilisation, s'est tourné de tous côtés pour trouver une réponse à cette énigme de l'homme et de l'univers qui le hante. Toujours il s'est heurté aux événements, aux hommes, à ses propres constatations. La guerre, pendant laquelle sa mauvaise santé le réduisit à l'inaction, pendant laquelle aussi il fut en butte aux poursuites de la censure[1] et aux méfiances des autorités, dut beaucoup ajouter à son amertume. Lorsqu'elle fut terminée, l'admiration de la critique pour son talent et l'enthousiasme, parfois indiscret, comme de juste, de certains partisans, ne l'empêchaient pas de sentir son isolement. D'ailleurs ses principes eux-mêmes le séparaient de ses semblables.

Et il y avait peut-être en lui un grand besoin de tendresse, tourment secret de maint porteur de message. Il eut des amis dévoués, notamment l'exquise Katherine Mansfield et son mari. Il se maria et fut, dit-on, un bon et heureux mari. Il ne semble avoir eu ni sauvagerie, ni morosité. Bien que le carac-

1. Lors de la publication de *The Rainbow*, *l'Arc-en-ciel*, 1916.

tère hérétique de sa doctrine tendît à donner à ses propos un aspect sarcastique, il passe pour avoir été généralement courtois et brillant causeur. Mais la délicatesse excessive de toute sa personne un peu chétive, aux gestes amenuisés, révélait une sensibilité souffrante, toujours aux aguets. Le contact avec une société dont tant de traits devaient le choquer, avec un pays dont la destinée ne suivait plus la ligne de la sienne, devait représenter pour lui un impossible tourment. Il s'était mis hors la vie par son souci même de vouloir l'expliquer. Son besoin d'exil n'était pas seulement chez lui un phénomène de neurasthénie, mais la conséquence du fait réel qu'il n'était plus chez lui nulle part. Il a dû atrocement souffrir au cours de sa courte vie, pourtant si bien remplie, et rien ne donne mieux l'idée du calvaire par lui parcouru que la juxtaposition de deux de ses portraits reproduits par M. Stephen Potter dans un excellent petit livre récemment paru. Le premier — une photographie — représente le jeune instituteur au moment où il remporte sur la destinée ses premières victoires. On le sent gonflé des ivresses nouvelles du savoir, du sentiment, de la création. Blond, ou roux pâle, le teint frais, le visage heureux et fier, il porte la tenue soignée, le faux-col rigide, la cravate impeccable qui l'apparentent au type, d'un *standard* si élevé en Angleterre, de l'artisan ou du petit bourgeois endimanché. Le second — un dessin fait par lui-même, quelque temps avant sa mort, et que l'on sent ressemblant, bien que légèrement caricatural — est celui d'un être très différent. Le fait que le visage se soit émacié, ridé, creusé, sous l'influence des années, des climats et de la maladie, frappe moins que l'altération spirituelle qui s'y révèle. La joyeuse sérénité, l'intrépide confiance ont disparu. Les lèvres, devenues sensuelles, conservent le pli donné par une expression habituelle d'ironie; le regard surtout inquiète par son insistance. La tenue respectable est remplacée par le col mou, la cravate lâche, l'air de négligence du vagabond impatient des disciplines sociales. Et l'on reste sceptique sur la valeur de voyages qui, entrepris tant dans l'espace que dans la pensée, aboutissent à tant de désillusion et d'amertume.

Sans prétendre avoir réussi à dégager avec une suffisante

netteté le dessein général de l'œuvre de Lawrence, nous croyons en avoir dit assez pour faire comprendre à quel point cette œuvre est vaste et complexe, échappe par conséquent à l'analyse et au jugement d'ensemble. Elle représentera longtemps pour la critique une matière à controverses passionnées, car on peut l'étudier à des points de vue bien différents et l'utiliser à des fins qui ne s'accordent guère. Essayons, pour conclure, de nous en tenir à quelques considérations simples et suffisamment justifiées.

Reconnaissons d'abord qu'elle est trahie, comme, d'ailleurs, celle de tout romancier, par l'exposé abstrait des thèmes qu'elle développe. Ces thèmes sont en effet peu originaux. Il serait facile, sans parler de Carlyle déjà indiqué, de montrer tout ce que Lawrence doit à Schopenhauer, à Walt Whitman, à Nietzsche et même à Kayserling. Rien à peu près n'est à lui de tout ce qui a nourri sa pensée et enflammé son imagination : culte du concret et de la vie, naturisme, dynamisme, dénonciation du christianisme, tout a été trouvé par d'autres écrivains et il faut une forte dose de la naïveté, qui est à la base du snobisme, ou du messianisme qui a parfois marqué l'après-guerre, pour faire de lui un annonciateur de vérités nouvelles.

Si ce n'est point comme penseur qu'il vaut, est-ce du moins comme romancier? Sans doute, dans une grande mesure. Nous y avons déjà insisté : il y avait en lui l'étoffe d'un grand créateur d'êtres et il a taillé dans cette étoffe des morceaux magnifiques. A l'exception toutefois de ses recueils de nouvelles, déjà mentionnés, de *Sons and Lovers* et de *The lost Girl* (*la Fille perdue*, 1920), œuvre à laquelle nous regrettons de n'avoir pu rendre l'hommage qu'elle mérite, il est douteux que ses livres puissent durablement compter sur les fidèles amis qui conservent allumée la lampe du sanctuaire. Ils sont trop longs; ils contiennent trop de parties d'une lecture peu engageante; ils sont insuffisamment protégés contre les intempéries de la mode par l'embaumement de la forme. La simple et profonde expression des grandes émotions humaines dont Lawrence connaissait le secret a trop vite et trop complètement fait place à celle de sentiments exceptionnels et inconvaincants. Il n'est pas sûr non plus qu'en dépit du raffinement souvent excessif de sa pensée et de sa sensibilité il ait

pour lui les délicats. Nous avons déjà vu que le plébéien transparaissait parfois en lui; mais le primaire, l'autodidacte, marchant de découverte en découverte, transparaît plus souvent encore. Enfin ses audaces sexuelles, qui ont fait pâmer d'aise les amateurs de faciles et antiques nouveautés, représentent un échec, tout au moins sous la forme extrême qu'il leur a donnée dans l'*Amant de Lady Chatterley*. On est stupéfait qu'il ait pu s'illusionner à ce point sur la médiocrité de la contribution que l'obscénité apporte à la littérature. L'impulsion sexuelle et toute la région psychique dont elle forme le centre ne peuvent être ignorées sans doute; elles sont une des clefs de cet étrange composé que nous sommes. Mais elles représentent en nous ce qu'il y a peut-être de moins spécifiquement humain, et la littérature, qui a pour but essentiel l'étude de l'homme, se mutile et s'obscurcit en lui donnant une importance exagérée. Rien, plus que la bestialité, ne gêne l'effort de choix et de caractérisation qui est à la base de l'effort artistique, car il n'est rien qui soit moins personnel et plus monotone. C'est là une vieille vérité d'expérience. Il est bon sans doute que les vérités de cet ordre soient de temps en temps retournées pour s'assurer de leur état, mais il n'est pas bon que cette opération soit faite par des mains trop enthousiastes. Ajoutons que la civilisation dont rêve Lawrence, ce monde d'un anarchisme si curieux, où chacun vivrait spirituellement enfermé dans sa tour d'airain, tout en s'abandonnant sexuellement à toutes les libertés, n'est pas seulement impossible mais encore offre peu d'attraits. On pourrait goûter ces étranges perspectives si elles étaient présentées comme un jeu de l'esprit; on est peiné de constater qu'elles sont pour Lawrence extrêmement sérieuses.

Toutefois l'attrait qu'il exerce sur nous ne provient ni de la qualité de ses thèses, ni de la perfection artistique de son œuvre, mais du fait que cette œuvre représente quelque chose de vécu. Le lecteur moderne, formé à l'exacte mensuration du monde sensible, est, plus que ses prédécesseurs, amateur du document personnel. Le réel n'est plus pour lui l'idéalisme platonicien; il ne commence à exister à ses yeux que lorsque l'individu, le tirant des virtualités de la pensée, l'a incorporé à son expérience. C'est l'accumulation des expériences parti-

culières qui fait peu à peu notre univers. Les idées de Lawrence ont beau être folles, elles n'en sont pas moins passées en lui. Il leur a conféré l'être en les imprégnant de son émotion. Elles sont, parce qu'elles sont sa vie. Puis il aura toujours pour lui ceux — la moitié au moins de ses lecteurs — que travaille le ferment de la révolte et de l'évasion, les non-conformistes, les inquiets. Avec lui on part sans cesse; on quitte, non seulement le rivage des vieilles croyances, mais aussi le cadre matériel où la destinée nous a fixés. On aboutit à un monde extraordinaire où l'individu est roi et dieu, où le sol mystérieux tire des arrivants des possibilités nouvelles; où l'usine, le dollar, le bureau disparaissent pour faire place à des paysages doués d'une âme formidable; où les hommes portent de vastes chapeaux, de larges vêtements de couleur voyante, du linge délicieusement douteux. N'est-ce point un fascinant voyage? Et, ne tiendrait-il point toutes ses promesses, c'est tout de même quelque chose que d'être parti, d'avoir vu son vieux pays de loin et changeant de forme, d'avoir, en somme, regardé notre monde sous l'aspect du relatif.

Il est d'ailleurs frappant de constater à quel point Lawrence, bien qu'appartenant par son âge à l'avant-guerre, se trouve dans le fil de la génération des années 1920. Celle-ci n'a pas seulement découvert en lui une justification de son besoin de révolte contre de vieux idéals auxquels elle s'imaginait avoir été sacrifiée, mais aussi de ses nouvelles attitudes : par exemple son mépris de l'amour, sa tranquille acceptation du corps, son besoin de camaraderie et de liberté sexuelles, son anti-intellectualisme et sa sympathie pour les races inférieures soumises à l'instinct. Il y a peut-être aussi à cette attraction de Lawrence une cause plus profonde. Dans notre société mécanique et standardisée, l'isolement spirituel de l'homme est devenu à la fois plus difficile et plus précieux. Il se peut que, désormais, ses meilleurs efforts se portent sur cette conservation du moi et qu'il devienne, lui aussi, obsédé du besoin de retrouver, au milieu de tant de vacarmes et de lumières, le dur noyau ténébreux sur lequel s'appuyait Birkin. Enfin, pour les Français, l'œuvre de Lawrence a une signification particulière. Elle représente un précieux document

à verser au dossier de l'évolution britannique. A quels antipodes de l'âge victorien ce voyageur ne nous entraîne-t-il pas? L'orgueil insulaire remplacé par le sentiment de l'ethnographie et de la géographie physique; l'optimisme social, moral, religieux remplacé par un anarchisme maladif qui ne s'apaise qu'au sein de Quetzalcoatl et d'Huitzilopochtli; la matrone anglaise, de la pureté de laquelle Thackeray se portait en 1841 si fièrement garant dans son *Paris Sketch-Book*, remplacée par Lady Chatterley friande de son garde-chasse! Ombres de Palmerston, de Tennyson, de Gladstone, qu'en dites-vous? Sans doute faut-il se rappeler la vieille tendance de l'Anglais à l'hérésie retentissante, à la prophétie solitaire. Il y a, au fond, du Puritain chez Lawrence. Pourtant, et toutes proportions gardées, peut-on trouver en France, même au temps de nos pires déchéances, un écrivain notoire chez qui le sens de la patrie ait été absent à ce point?

MAURICE LANOIRE

QUELQUES MOIS DE CINÉMA

Depuis qu'il s'est installé définitivement dans toutes les grandes salles de cinéma, en Europe comme en Amérique, le film parlant emploie quatre langues principales, l'anglais, le français, l'allemand et le russe, c'est-à-dire que les quatre nations productrices de films sont au premier rang, l'Amérique, la France, l'Allemagne et l'U. R. S. S. La Grande-Bretagne produit peu, en raison de la concurrence écrasante qu'elle subit du fait que le peuple anglais comprend les films américains. L'Espagne et les Républiques latines n'ont pas encore pu assurer un débouché suffisant à une production en langue espagnole. L'Italie, ne possédant pas un nombre de cinémas proportionné à sa population, ne pourrait amortir des films italiens. Les pays de l'Europe centrale et du proche Orient doivent se contenter de l'importation étrangère, malgré la résistance opposée, surtout en Tchécoslovaquie, à l'influence de l'allemand. La Suède, exceptionnellement, donne un bel exemple d'énergie en organisant ses studios et ses salles de façon à équilibrer le mieux possible une certaine production nationale.

L'activité des studios s'est donc concentrée principalement sur quatre points : Hollywood, Paris, Berlin, Moscou. Les films américains sont les mieux amortis puisque, au delà de la population des États-Unis, ils circulent aisément dans tous les pays de langue anglaise. Les films français s'entendent également en Belgique, en Suisse française, en Égypte, en Roumanie, en Afrique du Nord. Les films allemands circulent

en Europe Centrale et en Suisse allemande. Les films russes, enfin, se contentent des vastes territoires de l'U. R. S. S., où le nombre des cinémas est, d'ailleurs, très important.

Pour la première fois depuis trente-cinq ans que le cinéma existe, nous le voyons se partager le monde en zones strictement délimitées. En perdant le caractère international qu'il avait au temps où les images restaient muettes, le film a rétréci considérablement son champ d'action. Les conséquences financières en sont graves, et si les producteurs de films doivent aujourd'hui les subir, c'est parce qu'ils ont aveuglément suivi l'exemple américain. Cependant, malgré les difficultés présentes, il y a lieu de se demander s'il était possible de résister à l'entraînement du progrès, auquel nous devons, tout de même, une plus grande emprise du cinéma sur les foules. Le film devait parler. Mais comment vit-il à présent, comment s'accommode-t-il de la limitation forcée de son exploitation? Et quelles répercussions cet état de choses ne manque-t-il pas d'avoir sur la qualité artistique des œuvres de l'écran?

Les dépenses de la production s'étant accrues et les recettes de l'exportation ayant diminué, les producteurs doivent aujourd'hui jouer un jeu serré et s'efforcer de satisfaire mieux que jamais les goûts prédominants du public. Les Américains, en ce sens, n'ont pas hésité à recourir au répertoire théâtral, en adaptant pour l'écran les pièces dont le succès à la scène leur offrait une véritable garantie. On s'explique aisément que cette méthode ait beaucoup appauvri le cinéma américain. Elle nous permet, par surcroît, de mieux connaître le niveau intellectuel des œuvres théâtrales les plus en faveur à New-York. Si l'on en juge par *Young Sinners* ou *Common Clay*, qu'un cinéma spécialisé vient de représenter à Paris, on reste stupéfait devant la naïveté et la stupidité de ces sujets dramatiques. Dans le premier de ces films, nous assistons à la régénération d'un fils de famille avili par l'alcool et les mauvaises fréquentations, grâce à l'énergique intervention d'un professeur de culture physique. Quand le héros, ayant appris à boxer, pourra « descendre » son tuteur, il sera enfin ce qu'on appelle un homme et épousera la jeune fille, légère mais fidèle, qui n'a cessé de l'attendre. Dans le

dialogue de tels films, on relève des aphorismes tels que : « Le cerveau n'est qu'un gros muscle; » ou bien : « Quand le corps sera fort, l'esprit pensera droit. » Tout en s'amusant des prétentions moralisatrices de ces pièces, on peut s'étonner de constater qu'elles ne sont pas dépourvues, par ailleurs, d'un véritable étalage de jolies filles en chemises courtes; les auteurs veulent ainsi donner la forte impression d'une étude de mœurs. Il est permis de supposer que, pour ces fabricants de « talkies », tous les moyens sont bons pour attirer la foule, le « sex-appeal » et le dévergondage au même titre que la morale et l'esprit de justice. Avec *Common Clay* c'est le plus usé des mélodrames que Broadway accueille emphatiquement. On y voit une pauvre et belle fille (rôle joué par Constance Bennett), rester honnête dans la pernicieuse atmosphère d'un *speak-easy*, sorte d'établissement louche, moitié dancing, moitié bar clandestin, où les messieurs peuvent trouver un salon particulier et faire un brin de conversation avec une « entraîneuse ». Prise dans une rafle, notre héroïne est jetée en prison avec toutes sortes de mauvaises créatures; au tribunal elle est sermonnée si paternellement par le juge qu'elle se résoud à devenir femme de chambre dans une maison bourgeoise. Le fils de la maison ne tarde pas à lui faire un enfant. La fille-mère prend un avocat et veut faire reconnaître son fils. Le père, furieux, lui offre de l'argent, mais elle répond avec dignité : « Ce n'est pas de l'argent que je veux, mais un nom pour mon bébé. » L'avocat de la famille a dû commettre quelque erreur quand il était jeune, car le remords se réveille en lui et il reconnaît dans son adversaire sa propre fille. Tirades dans le style de l'Ambigu et mariage pour conclure.

Nous ne donnerons que ces deux exemples, suffisamment éloquents, de la production courante américaine. Mais Hollywood, par exception, rachète tant de médiocrité et de bassesse par quelques œuvres hors de pair. Les producteurs américains ont ceci de remarquable que, tout en assurant le succès commercial de leur maison par de mauvais films, ils admirent volontiers quelques metteurs en scène privilégiés qu'ils mettent sur le pavois et auxquels ils ne refusent aucun moyen de réussir.

Parmi ces maîtres reconnus, il faut citer Joseph von Sternberg, dont la valeur s'était beaucoup accrue aux yeux de tous depuis qu'il avait réussi à dépenser 750 000 dollars pour faire un aussi médiocre film que *Cœurs Brûlés*. Dépenser tant d'argent en cinq semaines, exiger trois vedettes de haut prix pour le même film, Marlène Dietrich, Gary Cooper et Adolphe Menjou, ce ne pouvait être que le fait d'un grand artiste. Et la même société productrice lui confia la réalisation de *An American Tragedy*, où le cinéaste, tout en dénaturant l'œuvre originale de Dreissler, apporta de remarquables perfectionnements à la technique du cinéma parlant.

C'est également à l'honneur des Américains que de savoir accueillir certains jeunes. Avec *City Street*, que l'on a entendu en anglais à Paris, nous avons découvert Mamoulian et nous avons pu le classer parmi les premiers réalisateurs du jour. Avec *Quick Millions* (*Fortunes rapides*) nous pouvons saluer à son tour comme un maître le journaliste Rowland Brown, qui, de son premier film, a fait un chef-d'œuvre. C'est une histoire de *racketeers*, ces bandits de grandes villes qui rançonnent les entreprises honnêtes, trouvent cent moyens d'en tirer de l'argent, les englobent souvent avec eux dans de puissantes confréries, pratiquent le chantage à main armée et se rendent maîtres d'une cité sous le nez de la police. Dans *Quick millions* l'interprétation (Spencer Tracy, Sally Eilers) et la mise en scène concourent à donner un sentiment de perfection. Les acteurs ont un accent de vérité saisissant; la technique, devenue invisible à force d'habileté, restitue l'impression même de la vie. Très au-dessus de la série foisonnante des films de gangsters, ce film possède en outre l'originalité de ne jamais tomber dans l'écœurante sentimentalité qui gâche habituellement la production américaine.

Auprès de ses metteurs en scène anciennement consacrés ou récemment révélés, Hollywood peut compter aussi quelques interprètes tout à fait exceptionnels qui contribuent pour une large part au succès des films américains. On pouvait se demander comment Buster Keaton, ce maître de la pantomime, avait pu s'adapter au film parlant. Son dernier film (*Buster se marie*) vient de fixer nos idées : Keaton cherche des sujets qui lui permettent de parler peu et de jouer beau-

coup; de parler si peu, à vrai dire, que, malgré son accent américain, il parvient même à garder son rôle dans les versions françaises et allemandes de son film. *Buster parle français*, lit-on à Paris; *Buster spricht deutsch*, lit-on à Berlin sur les affiches. En dépit de la banalité du vaudeville dont il est ici l'interprète central, il faut reconnaître que cet admirable acteur a fait un grand effort pour rester égal à lui-même. Malgré son humour si cocasse, nous ne pouvons nous empêcher de penser à ses anciens chef-d'œuvres, *les Lois de l'Hospitalité*, *Cadet d'eau douce*, *le Figurant*. Mais, autour de Buster Keaton, combien d'étoiles du film muet se sont-elles éteintes pour toujours?

Par contre, certains acteurs de l'écran, qui viennent du théâtre, retrouvent devant le microphone l'occasion de faire valoir leur voix et leur diction. C'est ainsi que Eddie Cantor, qui jouissait déjà d'une belle réputation dans la pantomime, a vu s'accroître son succès avec le *talky*, grâce à ses remarquables qualités de chanteur et de comédien. Son dernier film, *Palmy Days*, est une grande réussite du genre comique. Le dialogue, extrêmement humoristique, est mené à vive allure tout le long d'une action très mouvementée. On admire particulièrement l'habileté avec laquelle le texte de ce film passe du parlé au chanté et du solo au chœur dansé. La mise en scène abonde en trouvailles. Jamais l'oreille n'est occupée à entendre, sans que les yeux n'aient en même temps l'occasion de se réjouir. En appréciant ces jeux excellents, toujours variés et pleins de fantaisie, qui soutiennent le dialogue de ce film, nous reconnaissons, par comparaison, la grande imperfection de notre production française, même la meilleure. Les poursuites du *Million* par exemple, se retrouvent dans *Palmy Days*, mais menées avec plus d'entrain. Ici les plus beaux effets ne durent qu'un instant, alors que les scènes réussies de nos films se prolongent volontiers et cherchent à se faire remarquer. Une leçon de modestie nous est donnée à cette occasion en nous enseignant que la production d'un film réussi ne peut être que l'œuvre d'une parfaite collaboration entre les scénaristes, les *gagmen* (trouveurs d'effets comiques), le metteur en scène, les interprètes et, au premier chef, le musicien assisté d'un chef de ballet.

En France, les réalisateurs de films ont commencé de sentir les effets de la restriction que leur imposent les producteurs, en raison de l'économie nécessitée par la limitation du marché. Après une courte période de grande prospérité, due à l'engouement du public pour la nouveauté, les sociétés françaises ont été mises en présence d'une diminution de recettes et d'une concurrence plus vive. Travaillant au jour le jour, sans aucune politique d'entente, les studios de Joinville, d'Épinay ou de Billancourt, puisant au petit bonheur dans le stock du théâtre, recourent aux nouveautés comme aux vieilleries. Paramount a mis à l'écran le *Marius* de Marcel Pagnol et, pour lui donner sans doute la couleur locale nécessaire, en a confié la mise en scène à un Allemand, Alexandre Korda. Quelques vues du port de Marseille ont à peine justifié la transposition cinématographique de ce sujet conçu pour la scène. Seuls d'admirables acteurs, Raimu et Fresnay, autorisaient à revoir cette pièce en projection parlante. *Mistigri*, pièce de Marcel Achard, a suivi *Jean de la lune* sur l'écran. Les producteurs en escomptaient le succès sans se douter que les qualités de cette œuvre, essentiellement scéniques, disparaîtraient en grande partie au cinéma. On se souvient, par exemple, de la scène où les jeunes amoureux, réduits à la plus complète misère, décident de s'asphyxier. Le décor représente une chambre d'hôtel. C'est un excellent décor de théâtre et un médiocre cadre de cinéma. Cela ne suffirait pas, sans doute, à priver d'émotion la « réalisation » cinématographique. Mais, de même qu'il y a des mots qui ne passent pas la rampe, il y a des gestes qui ne portent pas à l'écran. Et pour le choix des mots de cinéma, les mêmes dangers se présentent. Certains traits d'esprit échappent complètement au spectateur placé devant un haut-parleur, N'a-t-on pas remarqué également que l'émotion est souvent gâchée par cette brutale reproduction? Dans les salles populaires, le public rit d'entendre le jeune premier prononcer des aveux d'amour.

Une rapide nomenclature nous édifiera vite sur le choix des sujets adoptés, depuis quelques mois, par les sociétés productrices françaises.

Pathé-Natan vient de publier, entre autres : *Faubourg*

Montmartre (d'après Pierre Frondaie), *Après l'Amour* (d'après Wolf et Duvernois). Haïk a ressorti des vieux cartons d'Erckmann-Chatrian *Le Juif Polonais* dont la pauvre réalisation pouvait à peine être sauvée par l'interprétation d'un Harry Baur. Osso est remonté jusqu'à 1900 pour refaire *l'Aiglon*. D'autres maisons ont monté des opérettes comme *Pas sur la bouche*, de vieux opéras-comiques comme *Mamzelle Nitouche*. De toutes parts, enfin, on ne voit à l'écran que des adaptations maladroites du théâtre, sans que rien soit tenté pour dégager de l'ornière un art aussi vigoureux, aussi jeune, aussi populaire que le cinéma parlant.

Il faut faire exception, comme à l'habitude, pour le dernier film de René Clair. *A nous la liberté* nous offre cette fois un scénario original, écrit par l'auteur, mis en scène par lui. Hélas, s'il faut se féliciter que cette œuvre soit bien personnelle, il y a lieu de se plaindre, en même temps, qu'elle le soit trop exclusivement, à l'inverse des meilleurs films américains. En effet, nous avons avancé qu'un film ne pouvait atteindre à la perfection que par le concours d'un certain nombre de collaborateurs éprouvés, sous la conduite d'un chef excellent. Ici, nous avons le chef, mais nous ne voyons que lui. Tout d'abord, l'interprétation qu'il a choisie est par trop anodine. Est-ce parce que les personnages eux-mêmes ont été voulus un peu flous que les interprètes se montrent si inconsistants? Ni Cordi, l'ancien chauffeur de taxi, ni même Marchand, qui pourtant rappelle Harry Langdon, dans le rôle classique d'un amoureux transi, ni surtout les emplois féminins, ne parviennent à retenir notre curiosité, à nous imposer leur caractère. L'auteur a certainement souhaité cette absence, car la psychologie de son personnage principal est insuffisamment précisée. Évadé d'une prison, devenu puissant industriel, il conserve pour un ancien compagnon de cellule une fidèle camaraderie qui ne se développe jamais en profondeur. La femme de ce héros le trompe effrontément sans que nous sachions s'il en souffre. Cette liberté si chère, dont les hommes se privent aujourd'hui par l'organisation rationnelle du travail, nous ne savons même pas clairement si ce patron d'usine la regrette. Il pourra, au dénouement, la reprendre avec son camarade, nous le verrons agir sans

émotion. *A nous la Liberté* est un film inhumain. Néanmoins c'est une œuvre réussie du point de vue technique, mise en scène avec infiniment de goût, riche en trouvailles comiques. Nous ne lui reprocherons pas les effets déjà vus, puisque Chaplin lui-même a été un imitateur en héritant une tradition du comique. Mais nous regretterons franchement, dans l'ordre des recherches nouvelles, l'insuffisance de la musique d'accompagnement. Nous avons reconnu plusieurs fois le talent vigoureux d'un Georges Auric, mais nous ne pouvons le tenir pour responsable de la banalité de certains couplets. La comédie musicale exige une rigoureuse application dans ce travail; celle-ci, comparée avec *Palmy Days*, par exemple, manque franchement d'ensemble et de cohésion. Cette lacune, que nous ne pouvons attribuer qu'à l'absence de collaborateurs spécialistes, nous a paru d'autant plus regrettable que nous attendions déjà du film de René Clair une formule nouvelle, une espèce de libération du 100 p. 100 parlant. Pour atteindre ce but si souhaitable, il lui faudra plus d'études encore et, surtout, de meilleurs interprètes.

La production allemande compte quelques versions en langue française : *le Capitaine Craddok*, où l'on rechercherait en vain les anciennes qualités de son auteur, Hans Schwartz, à qui nous devions un admirable film muet : *le Mensonge de Nina Petrowna*; *Son Altesse l'Amour*, un bon film de Joé May; *Ronny*, une banale opérette d'un mauvais goût éclatant, un cadre écœurant, tout en sucre, pour une charmante interprète, Kate de Nagy; *le Congrès s'amuse*, enfin, fantaisie où le congrès de Vienne est représenté avec une liberté infinie et des anachronismes troublants. Nous ne pouvons croire, cependant, que le producteur de ce film, Erich Pommer, ait pu, sans l'avoir voulu, faire danser un ballet russe de Borodine en 1815. Nous sommes plus vivement inquiétés par ce retour de l'île d'Elbe, image où Napoléon apparaît à contre-jour sur un petit bateau, les bras croisés, tout à fait comme au Châtelet. Malgré la richesse des décors, l'abondance des moyens matériels, toute cette œuvre est décevante à force d'indigence spirituelle. Tout au plus pouvons-nous y découvrir, de-ci de-là, quelques recherches de cinéma sonore. Il faut signaler, de ce point de vue, la scène où Lilian

Harvey descend un escalier en cadence sur un air de xylophone? Ce passage est aussi plaisant qu'un ballet bien réglé. Est-ce à dire qu'un film entier ne devrait tendre qu'à des réussites comme celles-ci, comme celles de *Palmy Days*, comme certaines de René Clair? Ce serait réduire le cinéma à des expressions bien superficielles. Mais s'il existe déjà un commencement de cinéma sonore comique, — les dessins animés en ont montré le chemin, — il est permis d'espérer que les mêmes recherches peuvent être tentées pour le cinéma dramatique. C'est à ce prix seulement que l'action filmée, soutenue et doublée par le son, pourra retrouver sa valeur artistique personnelle et, du même coup, une partie de sa valeur internationale.

Les Russes, précisément, dans le domaine dramatique, ont déjà fait preuve d'esprit novateur. Nous ne voyons pas souvent leurs œuvres à Paris, puisque la censure les interdit généralement, en raison de leur esprit de propagande politique. L'une d'elles, cependant, a été projetée « en privé ». C'est *le Chemin vers la Vie*, un film puissant où l'on voit une bande d'enfants abandonnés pratiquer le brigandage, puis se régénérer par l'apprentissage du travail. Ekke, le metteur en scène, s'est efforcé de fondre la sonorisation de son œuvre avec l'action des images. C'est ainsi que, pendant une scène dramatique accompagnée musicalement, les cris poussés par une femme ont été, non pas reproduits tels quels, de façon réaliste, mais orchestrés avec la musique. Ce procédé élève tout à coup le film à la hauteur d'un opéra, d'une tragédie chantée.

A côté des films d'action comique ou dramatique, l'Amérique, la France, l'Allemagne, la Russie produisent encore des films d'illustration documentaire. Les Américains, dans ce genre particulier, agrémentent leurs films d'un petit roman, pour éviter l'ennui d'un simple reportage. C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger *Trader Horn*, où d'admirables scènes de chasse sont un peu gâtées par l'intrusion d'une héroïne aussi belle que superflue. *Kriss*, où l'on voit de grandioses évocations des mœurs balinaises, est à son tour gâché par la prétention d'acteurs indigènes plus beaux qu'adroits.

Si le public américain préfère ces mélanges de fable et de réalité, nous accordons plus volontiers notre sympathie, en France, à des films sévères comme *Le Vrai visage de l'Afrique* où le baron Gourgaud nous a montré les lions dans leur sauvage liberté. Hélas, nous commençons à connaître cette réserve du Kenya, ces régions du Tanganyka, d'où l'on nous a déjà rapporté tant de films (l'inoubliable *Cimbo*, en tête) mieux que nous ne connaissons le département de Seine-et-Marne. Nous retrouvons les mêmes paysages, les mêmes arbres, peut-être les mêmes girafes. C'est le reproche que l'on peut faire également à certains passages du film d'Alfred Chaumel, *Symphonie exotique*, où l'on contemple des bains d'éléphants et des danses hawaïennes qui ont perdu le prestige de la nouveauté. Cet art unique, le documentaire cinématographique, commence à éprouver les limites de son champ d'action et souffre de ses premiers poncifs. Si le baron Gourgaud a pu nous montrer Sainte-Hélène pour la première fois et nous mettre avec émotion sous les yeux la dernière demeure de l'Empereur, c'est aujourd'hui chose faite, inutile à recommencer. Quels coins du monde sont encore inconnus à nos yeux? Nous avons vu le pôle Nord, le pôle Sud, toutes les banquises imaginables, nous avons traversé cent fois l'Équateur, fraternisé avec les pingouins et les phoques, dansé avec toutes les tribus de l'Afrique, porté tous les masques imaginables, goûté à toutes les cuisines de sauvages. Que nous reste-t-il? Devrons-nous remettre nos appareils dans nos sacs et rentrer chez nous, après tant de voyages, en pensant avec amertume que nous n'avons plus rien à découvrir? Certes non. Car si le travail de l'explorateur cinématographique achève sans doute sa carrière, celui de l'artiste, qui, d'une même matière, peut tirer tant de ressources différentes, est à peine commencé. Il semble que les films de voyage soient encore dictés par des agences de grand tourisme, avec arrêts obligatoires aux « sites pittoresques ». Le détail échappe trop souvent à ces voyageurs pressés. L'artiste devra bientôt suivre leurs traces et, sachant regarder tout ce qu'ils n'auront pas vu, faire naître une nouvelle époque du cinéma documentaire.

Pour conclure, si nous cherchons à comparer les résultats obtenus à l'heure présente dans les quatre grands pays pro-

ducteurs, il faut reconnaître que l'Europe lutte courageusement pour conquérir la place qu'elle doit avoir. Malheureusement, les raisons que nous avons exposées au début de cet article sont momentanément plus fortes que nos moyens. L'importance du marché américain confère à la production des États-Unis une supériorité matérielle. Grâce à quelques révélations artistiques, à certains films exceptionnels, il faut même admettre que, malgré les pires mélodrames et les « tranches de vie » les plus ridicules, Hollywood reste à la tête de la production mondiale. Berlin, souffrant des mêmes restrictions que Paris, cherche dans les combinaisons franco-allemandes une amélioration de son marché. La France, enfin, à la veille d'une crise de production, devra réorganiser ses studios, ses équipes de travail, afin de mettre à profit ses ressources d'exploitation. Mais, séparés par la barrière des langues, nous nous retrouvons tous unis dans la recherche artistique, pour ces essais que nous avons notés de part et d'autre, lesquels, dépassés à leur tour, permettront seuls au véritable cinéma sonore de révéler toutes ses possibilités. Si l'Amérique nous surpasse encore par la puissance de ses vingt mille écrans, il faut espérer que l'ingéniosité européenne permettra d'accomplir des progrès réels dans le domaine de l'art.

JEAN TEDESCO

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. René Benjamin : *Paris*. — M. Henri Duvernois : *Les Cadets*. — M. Edmond Sée : *Charité*. — M. Paul Morand : *Le Voyageur et l'Amour*. — M. Michel Mourguet : *Amitié*. — M. Jacques Deval : *Mademoiselle*. — M. Simon Gantillon : *Bifur*. — M. Stève Passeur : *Les Tricheurs*. — M. Henri Jeanson : *Boum!*

Il est déconcertant de penser qu'un pamphlétaire de la qualité de M. René Benjamin, doué, dans la polémique, d'une verve si drue, si acérée, si nombreuse en traits sifflants et empoisonnés, puisse être l'auteur d'une pâtisserie douceâtre telle que ce *Paris*, qui semble sortir d'un éventaire de la Foire aux pains d'épices.

Il faut tuer les midinettes. Au théâtre, bien entendu. D'ailleurs, elles n'existent que là. Rien de ce que le mot représente ne correspond à la réalité. Longtemps les midinettes ont régné dans le roman-feuilleton, le conte ou la « saynète » pour grands quotidiens. Les voilà maintenant qui envahissent les planches, car la scène est l'avant-dernier refuge des poncifs, le cinéma étant leur suprême espoir. Il y a une midinette jusque dans *le Roi masqué* de M. Jules Romains, homme sérieux pourtant et talent fort s'il en fut. Mais M. Romains tient sa pouliche en bride, il la corrige de sa niaiserie : M. René Benjamin se laisse emporter par le sot petit animal dans la prairie de fleurs artificielles.

Que serait *Louise*, cette déjà vieille frégate, sans le souffle

musical qui en gonfle les voiles? Cependant le médiocre livret de *Louise* est moins faux que le *Paris* de M. Benjamin. A qui fera-t-on croire que, sauf exception, les filles du peuple, à Paris, ont le préjugé du mariage, comme la Biche craintive de *La Porte Saint-Martin*? Leur honnêteté, leur délicatesse morale n'est pas dans le respect des formes. Louise, qui se donne à l'ami de son choix, sans la permission du maire et du curé, sans souci de l'autorité paternelle, est d'une vérité tout autrement générale!

La mère du docteur Antoine s'oppose au mariage de son fils avec la fille d'un chauffeur de taxi. Antoine a pour allié son grand-père, vieil avocat qui sympathise, dans un style « pompier », avec le chauffeur Alexandre. A la fin, Alexandre, puisqu'il est le principal obstacle au bonheur de Biche, imagine de disparaître dans un accident. C'est l'apothéose : le mur de la chambre où le blessé agonise s'envole; le panorama de Paris, au coucher du soleil, apparaît. Le chauffeur, d'une voix de rogomme, clame les louanges de l'antique cité.

Je croirais faire injure à M. Benjamin en détaillant une histoire d'où sa personnalité corrosive est si visiblement absente. Tout ici est convention. Convention parfois choquante. Point n'est besoin d'être croyant pour estimer que le tableau de l'église Saint-Étienne-du-Mont, encore qu'empreint de flatterie cléricale, est une faute de tact.

Dorville, le chauffeur, a de la force, de l'émotion, une cordialité sincèrement peuple, un peu monotone, toutefois.

Les Cadets de M. Henri Duvernois sont l'antipode du *Mal de la jeunesse* de M. Ferdinand Brückner. Mais non, impossible de comparer ces deux ouvrages, même si c'est pour mesurer toute la distance qui les sépare : ils appartiennent à des genres trop différents. L'un est une âpre et véridique peinture de la jeunesse d'hier en Europe centrale. L'autre, une fantaisie narquoise, à la manière de Paris. Cependant, même considérés comme un jeu, les deux charmants petits actes de M. Duvernois ont, du point de vue de l'histoire des mœurs, la valeur d'un indice. Déjà, *la Ligne de cœur* de M. Puget marquait que le vent a tourné.

Jean et Françoise sont très jeunes, et ils s'aiment d'amour

tendre. Voilà le fait nouveau. M. Duvernois finement nous avertit que la jeune fille perverse et le gigolo sont des personnages « d'après-guerre », et que la période qu'on dénomme ainsi est déjà périmée.

Certes, même dans les premières années qui suivirent la guerre, nos jeunes gens n'ont jamais connu le trouble profond de la jeunesse d'outre-Rhin. Chez nous, la débauche fut fréquente aussi, mais combien moins appliquée, combien moins sérieuse que chez nos voisins. Ne l'appelait-on pas la « ribouldingue »? Cette tendance à plaisanter est ce qui nous sauvera toujours. Il est rare que les jeunes débauchés, en France, attachent à leurs désordres un sens universel; ils n'y suspendent pas pédantesquement le problème de la destinée, comme les étudiants d'Allemagne. Grâce à cette légèreté, ils s'engagent moins avant dans le vice, et, quand la mode du vice est passée, l'amour, même à Paris, retrouve sa candeur.

Les *aînés* que M. Duvernois oppose aux *cadets* : Edmond, le frère de Jean, Emmeline, la sœur de Françoise, sont plutôt, eux, un couple « d'avant-guerre ». L'antithèse eût paru plus piquante encore entre des types plus rapprochés : ceux de la veille et ceux d'aujourd'hui. Mais peut-être M. Duvernois n'est-il pas très sûr lui-même que de jeunes cœurs aussi aimants que Jean et Françoise soient très faciles à rencontrer présentement. Peut-être la délicieuse comédie a-t-elle surtout la signification d'un conseil. Elle serait une façon de dire à la jeunesse : « Imitez donc ces deux-là! »

Pour que les parents de Jean et de Françoise soient en disposition de consentir à leur union, il faut que le ménage de leurs aînés garde tout au moins l'apparence du bonheur. Or, dès le jour de son mariage avec Emmeline, il est clair qu'Edmond sera cocu. Les deux tourtereaux s'emploient à rétablir entre les époux un semblant d'harmonie. Voilà le thème. C'est Jean qui dirige la manœuvre. Cet amoureux ardent est aussi très roué. Serait-ce un gigolo de la veille, rompu à toutes les feintes et revenu à la franchise d'un sentiment vrai? Le rôle est joué à ravir par M. Pierre Fresnay, et M. Alerme est symétriquement excellent dans Edmond, le gros faible. Dialogue vif et doux, spirituel et roucouleur, qualités rarement réunies.

Au Théâtre-Français, M. Edmond Sée nous donne *Charité*, deux actes brefs, d'une justesse étonnante. Ici, nul jeu : c'est la vie même. Point d'esprit de mots : l'auteur, selon le précepte rigoureux d'un Becque, s'efface et laisse parler ses personnages, et, si l'on devine qu'il sourit, c'est lointainement, d'un sourire désabusé, devant « la bonté d'homme et la ruse de femme ».

Un peintre, André Marolle, est « collé » avec Thérèse, un modèle. La peinture de Marolle se vend. Marolle, qui a bon cœur, se laisse facilement taper par des camarades malchanceux. Thérèse n'est pas méchante. C'est une petite brute égoïste, tout simplement. Une « charité » qui ne s'exerce pas à son profit l'agace. D'autant plus qu'elle convoite un « renard » et que Marolle, trouvant le prix de cette fourrure trop élevé, refuse de la lui offrir. Une amie experte intervient : c'est Maria, la compagne infidèle d'un autre peintre, Garnotel. M. Edmond Sée, bien souvent, s'est plu à nous dévoiler toutes les ressources triomphantes que peut déployer la femme la plus stupide auprès de l'amant le plus fin dans l'art qui s'appelle l'extorsion de fonds. Ici une demande de secours par lettre anonyme est le stratagème choisi. Il est sur le point de réussir; l'enveloppe qui contient le billet de mille est déjà chez le concierge, où un cycliste, envoyé par les deux complices, va bientôt venir la prendre. Mais Garnotel évente la mèche. L'enveloppe est rattrapée de justesse, avant l'arrivée du messager. Marolle décide de rompre avec Maria. Inutile d'ajouter qu'il y renonce bientôt, et que Maria, le soir même, emporte d'assaut les billets de mille et, dix minutes avant la fermeture du magasin, court acheter son « renard ».

L'épisode est mince, mais ce que l'analyse ne peut rendre c'est la richesse dramatique, entendez la somme de psychologie en action, que contiennent ces deux actes. Pas une réplique qui n'y rende le son de la vérité. Aucune qui soit artificielle, et pourtant aucune qui n'ait le mouvement du théâtre. Les passages gradués, les revirements brusques témoignent d'une maîtrise absolue, et le métier reste invisible. Art caché, art profond.

Mademoiselle Feuillère est un peu outrée dans Maria.

Mademoiselle Cavé est une Thérèse d'une authenticité savoureuse. MM. Brunot et Granval (Marolle et Garnotel) sont, comme toujours, admirables.

En transportant sur la scène de la Comédie-Française *le Voyageur et l'Amour*, dialogue littéraire, composé, dit-on, tout d'abord, pour servir d'ornement à une publication de luxe, M. Paul Morand n'a-t-il fait que suivre l'exemple illustre de Musset, lequel vit ses comédies imprimées avant qu'elles fussent jouées? Non, car Musset n'écrivit pas ses comédies pour le Livre, mais en considération du Théâtre. Or, cette considération, il semble bien, après la représentation du *Voyageur et l'Amour*, que M. Morand ne l'ait pas eue. C'est grand dommage. On aurait aimé qu'un auteur de ce mérite fît effort pour adapter son talent à l'optique de la scène. Pourquoi faut-il que M. Morand, qui est, comme essayiste, un des premiers auteurs de ce temps, nous oblige à le juger, au théâtre, comme un dilettante?

Aussi bien Gilles n'est-il pas, à proprement parler, un voyageur, mais plutôt un littérateur qui voyage. Il dit qu'il place des moteurs d'avions. Quelle blague! Si c'était vrai, l'entendrait-on murmurer de ces appositions en enfilade qui appartiennent au seul langage du Livre : « Tambourinement des averses de cinq heures... arpèges du vent, valses syncopées ». Ailleurs : « L'odeur du charbon froid... les signaux verts et rouges... » C'est surtout un placier en images. Il chante encore : « Je suis né en mer, les vagues pour nourrices », et bien d'autres merveilles. En vérité, ce Gilles a de beaux dons d'écrivain, ceux de M. Morand lui-même, mais c'est une chose singulière que de moduler, en visite, des morceaux composés? Ça ne m'étonne pas que Ludovic considère ce bizarre récitant avec défiance. Il est vrai que je soupçonne Ludovic de céder à la même manie pour épater Régine, quoique la chanson du pot-au-feu, qui est celle de Ludovic, soit d'un lyrisme plus modéré. — Eh! bien, me direz-vous, et les vers? Est-il plus naturel de parler en vers? — Oh! non, certes, mais le vers offre un avantage : avec lui on est prévenu.

Hâtez-vous d'aller admirer les images de Gilles! J'ai peur que dans dix ans, dans cinq ans, ce Voyageur sensible ne fasse

une étrange figure avec ses « valses syncopées ». Pourtant, M. Paul Morand, qui est l'intelligence même, s'est amusé à poursuivre de ses railleries les modes de l'année 1900. Par quel masochisme inexplicable ce littérateur avisé charge-t-il ses propres écrits des perles les plus périssables? Philosophie, peut-être, mépris de la prétention à l'éternel. Nous ne durons qu'un instant. Soyons cet instant, et rien de plus.

Mademoiselle Renaud est une Régine délicieuse. Et Régine est moins littéraire que ses deux amis. Régine me fait espérer que M. Morand réussira au théâtre, quand il daignera s'y efforcer. Mademoiselle de Chauveron trace finement une caricature de maman bourgeoise. M. Bertin m'enchante dans toutes ses créations. M. Yonnel, le Voyageur, m'a paru un peu romantique. Est-ce sa faute?

La saison abonde en promesses : deux auteurs célèbres, se tournent vers le théâtre : M. Paul Morand y dépose sa carte de visite; M. Roger Martin du Gard y fait ses seconds débuts. Et deux jeunes auteurs y réussissent dès leur coup d'essai : hier M. Claude-André Puget, avec la *Ligne de cœur*; aujourd'hui M. Michel Mourguet, avec *Amitié*, aux *Nouveautés*.

M. Puget prospecte dans la fantaisie, M. Mourguet, dans la vérité : deux *placers* différents.

Jean et Robert sont deux inséparables copains. Jean tombe amoureux de Françoise, la femme de Robert. Il le déclare à Françoise, qui n'en croit rien, puis l'avoue à Robert, qui n'en doute pas, et il part pour le Maroc.

Robert divulgue le secret de Jean. Françoise est la première à apprendre de la bouche de son mari que Jean n'a pas menti. Lorsque Jean, quelques mois après, revient du Maroc, la famille et les amis de Robert l'accueillent comme un grand malade. Or, il est guéri. Mais Françoise est pincée. Elle n'a cessé de rêver à l'absent. Elle l'avoue à Jean, qui repart.

Repart-il? En tout cas, il est vite de retour. Et, cette fois, l'inévitable arrive. Il arrive trop tard, quand Françoise, à son tour, n'aime plus.

Alors la vie continue entre Robert et Françoise. Et l'amitié entre Robert et Jean? Aussi. Seulement elle a une fêlure :

N'y touchez pas : il est brisé.

La grande vertu de la pièce est dans la franchise du ton, sa désinvolture, la façon nette de mettre les personnages en présence et d'attaquer la scène. Pas d'excès de brio, mais une sensibilité droite, exempte de complications. Autre signe qu'on revient à la norme : cette œuvre de « jeune » est bien équilibrée, robuste; et la santé n'en exclut pas la finesse. L'analyse de l'amitié y est sincère, émue.

Un seul défaut : le personnage de M. Bathut, le père de Françoise. Il est vaudevillesque, donc mécanique.

Madame Régina Camier joue Françoise, non sans quelque afféterie. Mademoiselle Suzanne Dehelly, dans le rôle d'une femme facile, est désopilante. MM. Jean Wall et Daniel Lecourtois sont pleins de justes nuances.

Comme naguère, quand on y jouait *Étienne*, de M. Jacques Deval, j'ai passé une excellente soirée au *Théâtre Saint-Georges*, où l'on donne à présent *Mademoiselle*, du même auteur.

Déjà, les traits de vérité abondaient dans *Étienne*, principalement dans la peinture de l'adolescence et la composition du personnage central : Étienne lui-même. Nous retrouvons, dans *Mademoiselle*, un égal souci d'observation, avec plus de continuité encore dans le dessein, plus de tenue. Des traces de vaudeville déparaient un peu *Étienne*. On n'en relève presque plus dans *Mademoiselle*. Je dis : presque. Certains automatismes encore, des effets comiques obtenus par répétition : exemple, la complaisance de ce dindon de Galvoisier à redire qu'il sera reçu tout à l'heure à l'Élysée; le personnage du valet ivrogne et maître chanteur, un peu trop poussé à la charge, et quelques autres traits. Mais, dans le rayonnement de la réussite, ces petites taches disparaissent.

Il y a, entre les satires de M. Bourdet et celles de M. Deval, des analogies, mais le contour chez M. Bourdet est plein, écrit avec une plume de ronde. M. Deval est délié : il effleure, égratigne ou chatouille, mais toujours au bon endroit. Sa dextérité est surprenante; aussi la malice avec laquelle il dose la gaieté et l'attendrissement. Il fait germer la larme au bord des cils, mais elle n'a pas le temps de se former, que déjà le rire la résorbe. Ainsi M. Deval renoue une tradition

heureuse : celle du Boulevard, au sens le meilleur du mot. Mais, pour continuer un genre avec grâce, avec force, il faut en renouveler la manière. Le renouvellement opéré par M. Deval consiste dans la rapidité, le frottis, le glacis, la nuance. Pas de tirades, pas de couplets.

Mademoiselle, sous des tons légers, offre une double peinture remarquable : le tableau d'un milieu et le portrait d'un caractère.

Le milieu, les Galvoisier, une famille parisienne comme il y en a plus d'une aujourd'hui, où chacun tire de son côté : le père, un avocat, qui ne fait chez lui que de courtes apparitions, car il plaide sans cesse en province; la mère, une coquette, uniquement occupée de ses dîners, de ses robes, des soins qui prolongent la jeunesse; le fils, paresseux, jouisseur, joueur, sur la pente qui, de l'indélicatesse peut conduire à l'escroquerie; la fille... la fille, Christiane, a dix-neuf ans. Jolie, pas mariée, mais enceinte de trois mois. Conséquence d'un flirt, d'un moment d'oubli sur une plage, un soir. Elle est allée chez un médecin qui lui a révélé son état et rentre à la maison, un revolver dans son sac à main.

J'ai l'air de raconter un drame noir. Il n'en est rien. L'analyse d'un ouvrage le dépouille toujours de son atmosphère. L'atmosphère, ici, est claire et joyeuse. Et tous ces gens frivoles s'aiment bien entre eux, mais avec le plus complet, le plus serein égoïsme.

Dans ce milieu léger arrive un être profond. C'est une nouvelle institutrice ou demoiselle de compagnie, aux tempes déjà grises. Mademoiselle empêchera Christiane de se tuer, elle la détournera de confesser son secret à ses parents, bref, elle la sauvera en sauvant toutes les apparences. Quel est son mobile? la sympathie? la générosité? Non, M. Deval n'a point suivi cette ornière, qui l'eût mené tout droit à la fadeur. Mademoiselle est avare, sèche, méprisante. Mais une flamme vit en elle encore, que ni l'âge ni les rebuffades du sort n'ont pu étouffer, un inextinguible regret de n'avoir pas été mère. Elle veut d'abord que l'enfant de Christiane vienne au monde, rien que pour cette joie ineffable de tenir un nouveau-né dans ses bras. Puis elle espérera, elle obtiendra davantage : que Christiane lui abandonne son petit. Ce dernier trait peut paraître un peu

forcé. Mais les jeunes filles inconscientes ne manquent pas. Voilà ce que M. Deval veut que nous sachions. Cet homme aimable est un moraliste sévère. Quant aux Galvoisier, dans l'aventure de leur fille et les manigances de Mademoiselle, ils n'ont vu que du feu : l'accouchement clandestin a lieu à la campagne, entre le II et le III.

Mademoiselle Géniat compose admirablement le personnage de Mademoiselle; mademoiselle Betty Daussmond est excellente en mère évaporée; mademoiselle Devillers fait une Christiane exquise. Cette jolie comédienne a bien du talent. M. Pauley est aussi fin qu'il est gros.

Par une étrange contradiction, les théosophes ne cessent tout à la fois d'affirmer le mystère et de le nier, puisqu'ils l'expliquent. A la grandeur de l'énigme ils substituent la médiocrité de leurs solutions. C'est ce que tout esprit un peu difficile se refuse à admettre, car ce n'est point méconnaître le mystère que de ne pas accepter aveuglément les clartés qu'un mysticisme primaire en prétend donner.

Certes, « il y a plus de choses, Horatio, entre le ciel et la terre que dans tous les livres de philosophie », mais il y a aussi les pièces théosophiques et le style noble de M. Gantillon : « — Ta voix est un velours de pourpre sombre... — L'amour divinise le rut... — Les songes, il en est qui sont comme des portes dans un mur... — Elle brûlait comme une torche... », etc.

A propos de cette dernière métaphore, oserai-je dire qu'elle colle mal avec le titre ultra-moderniste de l'œuvre : *Bifur*? Des torches, l'on n'en voit plus guère que dans *Patrie* — et au poing des *policemen*, à Londres, les jours de brouillard. Le Voyageur de M. Paul Morand aurait peut-être employé le mot « torche » dans ce cas précis et particulier, mais assurément pas dans un sens général, aujourd'hui bien désuet. Voilà ce qui, malgré « bifur », distingue M. Morand de M. Gantillon.

Le musicien Franck, anxieux de spiritualité, commence par plaquer durement une maîtresse par trop sensuelle, ne laissant à celle-ci que la consolation de venir l'entendre à ses concerts (il le lui dit en propres termes : quelle muflerie!). Mais voici, extatique et psalmodiante, une jeune fille qu'il a connue autrefois, et qui l'adore : elle vient demander au

compositeur de lui faire un enfant. Il n'en a pas le loisir. A la seconde même où Franck, touché de tant d'amour, murmure à Reine qu'il l'aime, l'excès de bonheur la frappe à mort. Elle agonise en dispersant par la fenêtre quelques miettes de sa chance sur quatre passants, qui auront chacun une petite joie ce jour-là. Puis elle parle d'un rideau derrière lequel est assise une jeune malade, dans une maison forestière, non loin de la mer — et rend l'âme. Aussitôt l'âme expirée emplit, à huit cents kilomètres de là, une jeune Landaise près de mourir, laquelle recouvre immédiatement la santé. — La malade, auparavant, était donc une « sans-âme », comme dirait M. André Thérive? Je croyais, jusqu'ici, que la transmigration des âmes ne s'opérait pas entre adultes. Passons. Après une enquête, à laquelle collabore une voyante, Franck parvient à découvrir Claire, la jeune fille miraculée. Claire est Reine réincarnée. Ainsi, M. Gantillon a trouvé de la fidélité au souvenir une image commode pour les veufs. Il n'est que de se persuader que la défunte revit dans sa remplaçante.

Mademoiselle Jamois est tour à tour Reine et Claire avec une frémissante autorité. M. Vitray se montre parfait dans le rôle d'un ami patient, très patient, qui représente le bon sens vulgaire, l'incrédulité vouée à être confondue.

La mise en scène de M. Baty est d'une telle perfection qu'elle réussit à rendre le spectacle soutenable.

Quel âpre et vigoureux talent que celui de M. Stève Passeur! Je ne connais pas de personnalité plus accusée. Entre tant de galets arrondis, c'est comme une pierre aux arêtes dures. Nous la retrouvons, dans *les Tricheurs* avec tous ses angles et toutes ses aspérités. Elle nous accroche, nous blesse,

Et la blessure est encore vibrante...

Ce théâtre n'est pas sombre, il rentre ses pleurs, il nous force à rire, mais ce rire nous fait mal, parce que son spasme, soudain, dénude des parties de nous-mêmes que nous préférerions ignorer.

Il nous déplaît que Luckmann, qui adore la belle Agathe « à en crever », refuse de la posséder quand elle s'offre à lui.

Que du grand amour l'on rejette la possession, voilà qui nous exaspère aujourd'hui, car cela semble une leçon trop hautaine, à une époque comme la nôtre, vautrée dans la sensualité. Luckmann lui-même, d'ailleurs, n'en est pas venu tout de suite à ces extrémités de la passion. Il a commencé par borner les délices de son martyre à une simple déclaration de ses désirs, une déclaration qu'il sait, qu'il veut dénuée d'espérance, mais qui durera deux heures, sans que le cher objet puisse s'y soustraire. Dès ce premier tête-à-tête, le principe est posé : l'amour est un rêve, le rêve à deux n'existe pas, donc il n'y a d'amour qu'unilatéral. Douloureux, poignant syllogisme! Luckmann est juif. L'étude du Talmud est peut-être ce qui l'a introduit en ces logiques déchirantes. Mais il pourrait aussi bien être un catholique médiéval, un disciple attardé d'Abélard, brûlé de toutes les glaces de la scolastique, ou encore, plus près de nous, un débauché comme Baudelaire, que la satiété rejette vers les voluptés idéales :

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité?
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe?

Mais gardons-nous d'une équivoque : l'idéalité de Luckmann, en présence d'Agathe, ou lorsqu'il songe à Agathe, n'est pas pure abstraction, innocence angélique; c'est une idéalité charnelle, une perpétuelle « tentation de Saint-Antoine », c'est-à-dire la représentation mentale la plus intense de la beauté physique d'Agathe, et non seulement de ce qu'elle en laisse voir, mais de ce qu'on en devine, de ses charmes les plus secrets; c'est l'image lascive de toutes les vibrations qu'on pourrait tirer de cette harpe vivante, et qu'on n'en tirera point, parce qu'on a décidé de ne la pas toucher, de ne même pas l'effleurer du bout du doigt.

C'est ici que l'exaspération commence! Sensuels grossiers que vous êtes! Mais rassurez-vous! Si Luckmann vous irrite, Agathe n'a pas attendu votre énervement pour trépigner de rage : « — Eh! bien, s'écrie-t-elle, il sait ce qu'il veut celui-là! — Que veut-il, questionne Duperraï naïvement. —

Il ne me veut pas! » Cet admirable trait termine le premier acte.

A Luckmann M. Passeur oppose Duperraï, qui est protestant. Chez Luckmann, le flot de la passion aspire à se perdre dans la mer; chez Duperraï, il aspire à se canaliser. L'un tend vers l'infini, l'autre vers la loi. Duperraï n'a de frisson qu'il ne veuille aussitôt régulariser. Autrement il n'est pas tranquille. Agathe se rit de ce scrupule. Agathe, nous dit-on, est « catholique », ce qui, aux yeux de M. Passeur, semble signifier qu'elle ne croit à rien : ni à l'orthodoxie ni à l'hérésie. Que pensent de cette vue nos amis Massis et Mauriac, et M. Maritain? Agathe ne comprend goutte aux flagellations mentales du juif, à ses désirs crucifiés : qu'il la prenne donc dans ses bras et ne fasse pas tant d'histoires!

Mais je renonce à raconter la pièce. Allez la voir à *l'Atelier*. C'est une riche matière à discussion, à examen de conscience. Vous en sortirez troublés. Vous y penserez durant des jours.

Mademoiselle Yolande Laffon, parée de toutes les grâces, y fait preuve du talent le plus sûr. M. Vital offre, en Duperraï, un mélange congru de raideur et d'ardeur. Enfin M. Dalio a fait de Luckmann une création magnifique. Et la mise en scène est de Dullin : c'est tout dire.

Boum! Accourez aux *Deux-Anes*,
100 Boulevard de Clichy,
Voir comme un pote affranchi
Bourre les bourreurs de crânes!
Vas-y, vas-y, mon Jeanson!
Du tranchant d'une chanson
Pourfends les maîtres de l'heure!
Toi le plus fin des Henris,
Henri qui mieux que Jean ris
Au nez du sot Jean-qui-pleure,
Ta Revue est la meilleure
Qu'on puisse entendre à Paris.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Après cet ouvrage nul qu'on appelle le roman d'aventures, après les curieux barbouillages du rêve surréaliste, après les couleurs à bon marché du roman exotique, après les odeurs écœurantes du roman pauvre, après le fumier et le suint du roman rustique, on dirait aujourd'hui que la mode change encore, et que le roman d'analyse, comme on l'appelle, redevient le moyen d'expression de l'écrivain. Entendez par roman d'analyse le récit des événements qui font la vie intérieure, à condition que la suite des sentiments, des idées, des faits psychologiques soit la partie principale de l'ouvrage.

Je sens bien que cette définition date un peu. Depuis le commencement du siècle, l'homme s'est beaucoup enfoncé dans la nature. Sa pensée consciente, cette fleur de surface, qui fait sa personnalité, a beaucoup perdu de son intérêt aux yeux des psychologues. Ils ont donné toute leur attention aux racines, lesquelles plongent dans l'inconscient. L'inconscient est devenu l'homme même, ou peu s'en faut.

Ceci a bien des conséquences, — je veux dire des conséquences littéraires. L'inconscient est antérieur à la morale. Dans ses ténèbres vit, par delà le bien et le mal, la foule monstrueuse des impulsions et des rêves. Un homme obsédé par des souvenirs dont il n'a même pas connaissance, ne saurait être responsable de ce qu'ils lui ordonnent. Un homme consumé par la *libido* cède à des forces universelles, étrangères à lui et démesurément puissantes. Les actes qui étaient interdits par le tabou le plus formel perdent leur caractère

exécrable. La réhabilitation de l'inceste est à peu près consommée. Ce qu'on appelait autrefois la bête, et qu'on faisait taire, est devenu l'essentiel de l'humanité. Tout pousse à ces idées nouvelles. J'ignore combien de temps cette mode durera, mais elle ne tend à rien moins qu'à reconstituer de toutes pièces la psychologie romanesque.

Ce sont là des rêveries qui concernent l'avenir. Ce qui a passé de ces tendances dans les œuvres est peu de chose. C'est surtout au théâtre, et par l'action décisive de M. Lenormand, que l'homme nouveau a paru. Dans le roman, je ne le reconnais guère. Peut-être faut-il rattacher à ces vues les hardiesses d'un Lawrence. L'histoire de lady Chatterley est le triomphe des flammes élémentaires. Il faut d'ailleurs nous attendre à voir en France des imitateurs de Lawrence. Mais, pour le moment, nous en sommes encore à une psychologie d'ancien régime.

Goûtons, lorsqu'il en est temps, ces œuvres charmantes. J'y mets au premier rang le roman de M. André Lang, intitulé *Mes deux femmes*[1]. C'est la confession d'un homme, qui, au seuil de la mort, se débarrasse de son passé, en le rendant public. Ces pages, dit-il, « m'auront permis, avant de mourir, de me livrer tout entier, de faire le vide dans mon esprit en exprimant tout ce que la pudeur, la vanité et la paresse m'ont souvent contraint à dissimuler, à travestir ou à taire... Je crains que ceux qui descendent au tombeau avec leurs secrets ne dorment pas tranquilles ».

Il s'agit d'un jeune courtier en perles qui revient de la guerre, à vingt-huit ans, avec deux blessures sans suites graves et, comme on dit, son pain tout cuit. Son métier, propre et confortable, lui laisse des loisirs. Mais il est hanté par le mirage des lettres. « J'avais, dit-il, le goût des choses de l'esprit, j'aimais les livres, le théâtre, le cinéma, et j'enviais ceux qui avaient la chance de pouvoir se consacrer uniquement à l'art et aux lettres. Délivré des soucis d'argent, je trouvais charmantes les histoires que j'entendais conter parfois sur l'impécuniosité de quelques jeunes dramaturges et chroniqueurs... » — Voilà un homme classé : imagination romanesque, caractère inquiet. Étant fier, il paraît timide. Aux matinées de son ami Veyran,

1. Les Éditions de France.

où il vient des journalistes et de jolies femmes, il joue le rôle du sauvage et il est furieux de le jouer. Conscient de son mérite, il s'irrite de l'indifférence où on le tient. Elle lui brûle le sang comme une injustice. « Je n'étais ni journaliste, ni poète, ni romancier, ni dramaturge, et cela justifiait le mépris où je me persuadais qu'elles me tenaient, mais surtout je n'avais ni les façons, ni la carrure d'un amant. J'étais petit, habillé proprement, mais sans cette recherche qui renseigne la femme. J'étais solide et sain, mais sans grâce, et mon visage ouvert, aux regards vifs, ne me prédisposait pas particulièrement à jouer les jeunes premiers. Voilà ce qui me valait leur indifférence dédaigneuse. »

Isolé, il observe de son fauteuil le manège des jeunes comédiennes. « Leurs rires faux et prolongés éveillaient mon désir, et je partais seul, irrité, vers sept heures et demie, chercher dans les bars de Montparnasse une compagne d'un soir, dont je ne pouvais supporter le bavardage, et que je quittais le plus souvent, sans lui avoir rien proposé, après un cocktail ou deux. » — Nous le connaissons maintenant. Orgueilleux et sensible, avide et rétractile, facile à tenter, facile à rebuter, il dédaigne ce qu'il souhaite, et méprise ce qui le tente. Un jour que Robert lui demande ce qu'il pense de Geneviève Ristore : « Pouh! » fait-il. Pourtant Geneviève est charmante. Il le sent, et il lui en veut. Quelques semaines plus tard, elle donne à la salle Gaveau une soirée de danses. Il s'y trouve. Une danse hardie, où elle reste chaste, est vivement applaudie. « Je sentais, dit-il, mon hostilité grandir avec son succès, et je la haïssais d'autant plus que j'étais secrètement obligé de l'admirer. » Il a contre cette fille simple et fière, aux yeux doux et profonds, qu'il a vue deux fois, un parti pris rageur. A l'entr'acte, comme il passe dans le foyer, il affecte de passer près d'elle sans la reconnaître. Mais c'est elle qui ne le voit pas. Furieux, il rentre aussitôt chez lui.

Mais deux jours plus tard, dans une joaillerie, où il propose des pierres, notre personnage (nous venons d'apprendre qu'il s'appelle Georges) se rencontre face à face avec Geneviève Ristore, qui le reconnaît aussitôt. Elle l'avait donc pareillement reconnu au foyer, et, plus fine que lui, avait feint de ne pas le voir. Voilà ce qui arrive quand on veut jouer au plus malin.

Vexé d'avoir été maladroit, Georges devient grossier. Il refuse de vendre un rubis que Geneviève désire acheter. Et il s'en va d'un air pincé.

Tout cela est d'un enfantillage si vrai que le lecteur amusé rit, avec Geneviève, de cette rancune à fond de convoitise. Mais voici la surprise. Ces gaucheries naïves ont un succès inattendu. Geneviève demande à Robert de la faire dîner avec le coquebin irrité. Celui-ci en conçoit de la joie, mais aussi de la méfiance. « Tout cela n'était sans doute que feinte. Il était infiniment probable qu'elle ne se souciait de moi que pour vaincre ma résistance. » Il refuse. Alors Geneviève lui téléphone elle-même, un matin, en camarade. Il abuse aussitôt de son avantage. « Pardonnez-moi, mademoiselle, répond-il, je ne désire pas vous revoir. » Elle s'étonne. « Et pourquoi? dit-elle. — Vous le savez bien. »

Eh bien, mais voilà sa déclaration faite. Que peut-elle croire sinon qu'il est éperdument amoureux? « Je raccrochai le récepteur, dit-il, ivre d'une joie que la vanité seule gonflait. Ainsi la déplaisante comédie que j'avais commencé de jouer, l'autre soir, à la salle Gaveau, dans l'aigreur et par dépit, me croyant voué à son dédain, allait peut-être me donner la victoire. » — M. Lang est auteur dramatique, et il a mis dans ce début une jolie idée de comédie. Seulement c'est, comme la vie, une comédie à cent actes divers. Il me semble qu'il y a là une fusion agréable de deux arts. Une pièce de théâtre, est essentiellement la déformation d'un caractère sous le choc des circonstances. Certains résistent, certains fléchissent et changent de figure, certains se brisent. C'est un problème d'élasticité. Mais la scène n'admet, dans un ouvrage, qu'un petit nombre de ces péripéties. Le roman n'est pas si strict. On peut le concevoir comme une comédie illimitée, où le personnage subira autant d'épreuves, de coups et de changements que l'auteur voudra. Nous avons vu Georges malveillant par désir, grossier par dépit, dédaigneux par énervement, habile par maladresse. Ainsi les sentiments se déguisent sous le nom de leur contraire, et les âmes ne se montrent que changées de signe. Ce qui est encore une idée de comédie. Imaginez un étrange ballet où chacun soit déguisé en contraire de lui-même; où l'amour porte le masque de la haine, et où l'aversion se fasse la figure

de l'amour; où l'héroïsme soit timide et la lâcheté insolente; où le mauvais écrivain ait l'apparence du bon, et où le parfait artiste fasse dire, à force d'art, qu'il ne sait pas son métier. La vie est peut-être ce ballet. Chaque humain, dans son cœur, joue à lui seul les *Incompatibles.*

Enfin, après ces feintes et ces pas dédoublés, il arrive un moment où la passion plus vive remet Georges d'ensemble. Les hommes sont comme des instruments toujours un peu désaccordés; l'amour passe, et rétablit la quinte juste. Voilà notre personnage, si grinçant à l'ordinaire, simple comme un accord parfait. Il écrit, il demande, et Geneviève lui répond le même soir.

La première rencontre, dans un thé, fait une scène charmante. « L'ambition et la vanité, une vanité que j'appelle souvent de la fierté, et qui d'ailleurs y ressemble beaucoup, inspirent mes actes, mais le fond n'est pas mauvais et peut être montré. » Ainsi parle Georges, et il cherche en effet à se faire connaître tel qu'il est, c'est-à-dire tel qu'il voudrait être. Mais il est trop tard. Geneviève l'aime déjà; aussi ne distingue-t-elle plus ses traits. « Déjà il ne lui était plus loisible de chercher à me connaître. Elle me voyait paré des vertus qu'en elle l'amour m'avait prodiguées. » Et il note joliment que Geneviève, aimant Georges, n'écoute plus un mot de ce qu'il lui dit.

Nous n'avons pas dépassé le premier quart du roman, et cette première partie est exquise. C'est que l'auteur, qui n'est pas encore au vif de son sujet, se divertit à loisir. Il peint des caractères, il transcrit des impressions. Mais après deux semaines d'amitié, Georges entreprend de conquérir Geneviève Elle se défend un peu, et tout à coup : « Voulez-vous que je devienne votre femme? » dit-elle. Il avait pensé trouver une maîtresse agréable et il rencontre un amour unique. « C'était trop! dit-il un peu naïvement. J'étais accablé sous le poids d'un tel présent et de plus je me voyais dépassé par les faits. » Comme il est honnête, il essaie de la détromper. « Je lui dis que j'étais rentré chez moi, la veille au soir, absolument enivré et bouleversé, mais qu'une confiance aussi aveugle, qu'une passion aussi rare et aussi chère m'avaient conduit à un sévère examen de conscience, que je craignais qu'elle ne se trompât sur mon caractère et ma valeur, que j'étais sûr de ne pas être

digne de son amour... » Elle ne veut rien entendre. Enfin, dernière surprise, Geneviève est une jeune fille.

Jusqu'ici l'auteur n'a pour ainsi dire point paru. C'est maintenant seulement que nous allons l'apercevoir, et que la construction du roman sera son ouvrage. En voici sommairement le dessin. Geneviève aime passionnément Georges, ou l'image qu'elle se fait de lui : un être qui a la pudeur de sa bonté et de ses élans, un homme qui rougit de son cœur. Par un mimétisme bien naturel, Georges, flatté et touché, croit devenir cet homme. Mais, l'enivrement passé, il doit reconnaître qu'il n'a jamais aimé Geneviève. Il pense même qu'il est incapable d'amour. « Je pense, dit-il, que mon malheur est seulement né de mon impuissane, de mon impuissance à aimer; qu'il y a quelque chose en moi qui ne me permet jamais de m'abandonner complètement ». Qui osait dire que le temps passe? Nous voilà en 1900.

Il n'aime pas, mais il est fort heureux et Geneviève aussi. Comment ce bonheur pourrit, c'est ce qu'il nous raconte ensuite. « C'est, dit-il, l'éternelle histoire du ver dans le beau fruit, du termite dans le palais. » Peut-être Geneviève ne s'apercevrait-elle de rien, si, un jour où il a le sentiment qu'il l'aime vraiment, il n'avait la fâcheuse idée de lui avouer qu'il ne l'aimait pas d'abord. Cette confession est assez pathétique, mais il faut bien convenir que le roman perd en vérité générale ce qu'il gagne en incidents. De cette parole affreuse, Geneviève reste mortellement atteinte. Comme elle est enceinte, ils vont dans le Midi. Mais, quand il part pour cinq jours, elle se tue.

A ce moment surgit un nouvel aspect du sujet : le rôle de Geneviève morte. On dirait qu'elle n'est pas séparée de Georges. Elle continue à vivre en lui. Elle commande tous ses actes. « Que cette influence ait toujours été tutélaire et bienfaisante, c'est, dit-il, ce que je n'oserais affirmer. Dégagée des contingences quotidiennes, l'âme de Geneviève ne s'inquiète pas de mon salut, et ne se soucie pas de me servir d'ange gardien et se moque ouvertement de la morale. Ce qui l'occupe, c'est un égoïste et magnifique besoin de ma tendresse, de ma gratitude, de ma bonté. » — Loin de le détourner des aventures, elle l'y pousse. Elle sait qu'il ne la fuit que pour la retrouver, et qu'elle a la meilleure part.

C'est ainsi qu'elle ne l'empêche pas d'aimer Lucienne Ovry. Et cette nouvelle aventure va répondre exactement à la première, mais le dessin en sera renversé comme disent les musiciens. Georges avait voulu faire de Geneviève sa maîtresse; de Lucienne il voudra aussitôt faire sa femme. Autant Geneviève était simple et sincère, autant Lucienne est coquette et rouée. Autant Geneviève était désintéressée, autant Lucienne est avide, impérieuse et pratique. Un jour, n'y tenant plus, Georges lui déclare : « Écoute-moi bien. Un jour, sans le vouloir j'ai fait beaucoup de mal à Geneviève. Toi, si je t'en fais aujourd'hui, c'est en pleine conscience, et pour te dire une fois pour toutes ce que je pense de toi. Je me suis affreusement trompé. Tu n'es qu'une pauvre intrigante, tu es mon mauvais génie. — Si tu aimes tant Geneviève, répond-elle, va la rejoindre. » Et elle tire sur Georges trois coups de revolver.

Toute cette histoire, de la rencontre à l'assassinat, est expédiée en trente pages. C'est évidemment un peu court. Dans un dessin aussi schématique, il est inévitable que la symétrie inverse paraisse un jeu, plutôt qu'une réalité. En un mot, on est bien obligé de convenir que toute la fin de l'ouvrage aurait gagné si l'auteur lui avait donné plus d'ampleur. A mesure que le lecteur avance, il voit l'auteur intervenir avec plus d'arbitraire. Mieux vaudrait sans doute la progression contraire. Mais le livre, dans son détail, est très vivant. Toute l'analyse que Georges fait de ses pensées est savoureuse et ses aveux sont parfois dramatiques. Le récit est net, coloré, saisissant. Enfin l'ouvrage a cette qualité indéfinissable, émouvante, des œuvres qui, profondément pensées, longuement mûries, ont conservé leur palpitation et leur tiédeur.

***

Il est des livres qui semblent tissés d'une étoffe de rêveries. Le souvenir du réel y dessine des tableaux. On voit passer de petits portraits spirituels et des scènes plaisantes. La scène s'ouvre et d'immenses paysages apparaissent. Tout a un air de mystère et de poésie. Des lois secrètes s'accomplissent. Vous retrouverez tout cela dans le livre de madame Violette

Trefusis. Ne lisez pas *Écho*[1] avec un esprit chagrin et qui veut absolument reconnaître des faits probables et même contrôlés. On vous montre des images romanesques. Soyez contents si elles sont agréables.

Voici d'abord les deux jumeaux, qui sont les héros du conte : sir Malcolm et miss Jean (l'auteur nous avertit que ce nom de fille est commun en Écosse, et qu'il se prononce Djine). Ce sont des enfants sauvages, d'une vigueur monstrueuse, qui épouvantent la bonne lady Balquidder, leur tante et leur tutrice. Voilà leur première entrée dans le roman : « La porte de la bibliothèque s'ouvrit comme poussée par l'ouragan. Échevelés, écorchés, crottés, sentant le tweed, la transpiration et le foin coupé, deux personnages hirsutes se précipitèrent sur la petite vieille qui se recroquevilla comme sous la menace d'une avalanche. »

Ces jumeaux, qui ont maintenant vingt ans, sont exactement semblables. « Au premier abord, ils ne paraissaient différer l'un de l'autre que par l'épaisseur d'un cheveu. Tous deux avaient les mêmes yeux végétaux, le même profil régulier, un peu stupide, des bustes de l'époque d'Alexandre. Le menton fendu garni de poils de Malcolm se reproduisait chez sa sœur orné de duvet. » Ils ont, au repos, le même air boudeur. Ils portent pareillement la chemise de flanelle blanche et le kilt.

Il existe entre des êtres si semblables des liens mystérieux. On croit — et où le croirait-on, sinon dans l'Écosse pleine de fantômes? — que s'ils cessent de penser pareillement et de vivre unis, s'ils rompent ces liens antérieurs à leur naissance, cette infidélité leur sera mortelle. C'est sur cette idée que le livre de madame Trefusis est fondé. Malcolm va être infidèle à Jean. Et qui peut le rendre infidèle, sinon l'éveil de l'amour? Le jour où ce sauvage se laissera prendre aux grâces d'une jolie Française, Jean se tuera.

Car il faut au roman une jolie Française, leur cousine, et qui a le doux nom de Sauge, pour l'opposer à ces barbares. Elle les apprivoise avec une adresse merveilleuse. Mais Sauge a laissé en France un mari, charmant et infidèle, Alain. Ils échangent des lettres pleines d'esprit. Ils en écrivent plus qu'ils n'en reçoivent car l'auteur a eu l'idée assez plai-

1. Plon.

sante de leur faire écrire une première lettre qu'ils déchirent, avant la seconde, qu'ils envoient. — Quand Sauge est au moment d'aimer Malcolm, Alain, qui a dépisté de loin l'intrigue, lui conseille de rester tout l'hiver en Écosse. La manœuvre est sûre. Sauge revient aussitôt. Mais, quand elle annonce son départ à Malcolm, l'adolescent se jette sur elle, couvre ses cheveux de baisers et déclare qu'elle divorcera et qu'il l'épousera. C'est alors que Jean, qui a tout entendu, va se noyer.

Un pays de brouillard et de landes humides, un vieux château étrange sont à cette histoire le cadre le mieux fait pour elle. Le drame des hommes n'est point séparé du paysage. Des originaux, qui ne font que passer, sont dessinés avec beaucoup d'art. Et le mélange d'une grâce spirituelle avec un pittoresque pathétique font un livre d'un style très féminin, et charmant.

***

M. Philippe Ortiz, que nous avons connu directeur de *Vogue*, vient de fonder une maison d'édition, où il a publié *le Col d'organdi*, de M. Édouard Dolléans. C'est un recueil de nouvelles, qui tiennent à la fois du dialogue et de l'essai. Au fond ce sont surtout des essais. On sent que l'auteur a beaucoup de choses à nous dire, des réflexions, des traits observés, des maximes sur le train des choses et de la vie. Il les fait dire par ses personnages et cela nous vaut des conversations, brillantes comme des chroniques découpées. Les personnages, bien dessinés et bien vivants, sont pourtant d'abord les éléments d'une histoire philosophique. Un amateur d'art désabusé, Falaise, ne veut plus jamais voir de femmes chez lui. On lui amène, sous un prétexte et sous un faux nom, la charmante Nadèle Brésil. Voilà un homme transformé, comme dans la *Locandiera*. Mais Nadèle aime Robert. Seulement Robert est marié en Amérique. Il ne l'avait pas dit à ses amis, parce qu'il avait tout à fait oublié son mariage. Maintenant il va rejoindre sa femme. Que fera Nadèle? Le plus difficile est de se mettre à aimer. Mais une fois qu'on en est là, ce n'est plus rien d'opérer un transfert et de transporter sur Falaise l'amour qu'on avait pour Robert. « Je ne le dois

pas à moi-même, confesse Falaise, mais à l'amour dont elle a été touchée par un autre, et qui lui a rendu aussi nécessaire que l'air qu'elle respire une atmosphère chaude et lumineuse. » — Il est d'ailleurs parfaitement heureux. On sait que ces « transferts affectifs » sont très à la mode. On pourrait reprocher à M. Dolléans d'avoir un peu escamoté celui-là, qui se fait dans la coulisse, sans que nous sachions trop comment. Mais l'agrément du conte est très vif.

Il y a quelque chose d'analogue dans l'histoire d'Éliane, mais ce conte est comme une variante tragique du premier. Roger aime Éliane, qui est terriblement coquette avec lui. Un beau jour il se tue. Nul de ses amis n'est plus indigné que Pierre. Il a pour Éliane les mots les plus durs. Or c'est lui qu'Éliane aimait en secret. A la fin, ils partent ensemble. Cette fois l'auteur nous donne en quelques lignes son opinion : « Pierre prenait trop à cœur les intérêts de la meilleure Éliane. Il était trop dur pour elle. Je pressentais chez lui une inclination ignorée de lui-même. Peut-être, afin de s'en défendre, la noircissait-il à ses propres yeux... »

Le capricieux amour mène ainsi les hommes. Ces petits drames devaient mener l'auteur au théâtre. Je connais, de M. Dolléans, une jolie comédie, qui est l'histoire d'une femme très intelligente, Gabrielle, une sœur de l'Irène de Paul Morand, qui aime un homme, Georges, lequel est bien près de l'aimer. Malheureusement, au moment où elle se déclare, une de ses amies, Renée, vient de faire le même aveu, et Georges, touché, a écouté Renée. Il sera heureux sans doute, mais c'est ainsi qu'on manque sa vie. Du moins Gabrielle et Georges refont la leur, en s'associant, non plus dans l'amour, mais dans le travail. Une telle comédie, où l'amour passe comme le furet, est la suite naturelle du *Col d'organdi*.

HENRY BIDOU

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1932

		Pages.
RINCE SIXTE DE BOURBON.	Quinze ans après	5
MILE MÂLE	Les Églises des Ordres religieux	30
IERRE DE NOLHAC	Contes philosophiques	60
NDRÉ CHAMSON	Héritages. — I	71
ARC CHADOURNE	Tableaux d'U. R. S. S.	95
DOLPHE BOSCHOT	Théophile Gauthier, critique d'art	114
OSEPH CONRAD	Amy Foster	138
NTHONY H. G. FOKKER / RUCE GOULD	Souvenirs d'un Homme volant. — IV	172
* * *	Tour d'horizon 1932	202
ÉNÉRAL A. NIESSEL	Vorochilov, Chef de l'Armée rouge	212
LBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	229

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1932

OUIS BARTHOU	Danton et les Massacres de Septembre	241
ULIEN GREEN	Épaves. — I	274
AUL MORAND	Carnet d'Europe Centrale	299
MILE MÂLE	Les Églises des Ordres religieux. — II	309
OMTE DE FELS	Contre Lénine	332
NDRÉ CHAMSON	Héritages. — II	350
* * *	L'Expansion japonaise	377
NTHONY H. G. FOKKER / RUCE GOULD	Souvenirs d'un Homme volant (*fin*)	398
RANÇOIS PORCHÉ	Le Mouvement dramatique	429
ONSTANTIN PHOTHIADÈS	Vincent d'Indy	443
ENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	455
EAN-LOUIS VAUDOYER	L'Art français à Londres	470

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1932

		Pages.
ANDRÉ SIEGFRIED	Amérique latine	481
JULIEN GREEN	Épaves. — II	517
POL NEVEUX	Bibliothèques provinciales	549
ÉMILE MÂLE	Les Eglises des Ordres religieux (*fin*)	585
GEORGES SUAREZ	L'Outillage national et les Partis	602
ANDRÉ CHAMSON	Héritages. — III	632
ANDRÉ CHAUMEIX	La Conférence des Armements	657
A. ALBERT-PETIT	Le Mouvement historique	668
JEAN-LOUIS VAUDOYER	L'Art français à Londres (*fin*)	681
FRANÇOIS LEUWEN	Incertitudes politiques	698
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	708

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1932

ERNST-ROBERT CURTIUS	Littérature et Vie intellectuelle en France	721
JULIEN BENDA	Esquisse d'une Histoire des Français. — I	751
EDMOND DELAGE	La Marine française	778
JULIEN GREEN	Épaves. — III	804
JACQUES BOULANGER	Tableau de Corfou	831
ANDRÉ CHAMSON	Héritages. — IV	858
COMTE DE FELS	Après Briand	880
MAURICE LANOIRE	D. H. Lawrence	909
JEAN TEDESCO	Quelques mois de Cinéma	926
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Mouvement dramatique	937
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	949

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

"Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Tirage sur papier de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

POUR PARAITRE LE 20 FÉVRIER :

LES CHANSONS DE BILITIS

Par PIERRE LOUŸS

Soixante neuf aquarelles de PIERRE LISSAC
(Coloris au patron d'Eugène Charpentier.)

Toute la grâce antique, toute la poésie ardente, amoureuse et cependant toujours délicate de ce chef-d'œuvre de Pierre Louÿs, sont traduites par les aquarelles de Pierre Lissac qui se révèle admirable peintre de la femme.

JUSTIFICATION du TIRAGE

N°s 1 à 21 : 21 exemplaires sur Madagascar, avec deux aquarelles originales de PIERRE LISSAC . . . . . 380 fr.

N°s 22 à 39 : 18 exemplaires sur Annam, avec une aquarelle originale de PIERRE LISSAC. . . . . 300 fr.

N°s 40 à 57 : 18 exemplaires sur vélin d'Arches . . . . . 250 fr.

N°s 58 à 1000 : 943 exemplaires sur vélin de Rives . . . . . 200 fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

9, rue Bleue, à PARIS (IXe)

FONDATEUR : Paul LEROY-BEAULIEU | RÉDACTEUR EN CHEF : André LIESSE, *de l'Institut*

Partie économique, Partie commerciale, Partie financière

La partie financière, objet des plus grands soins, fait autorité

Abonnements : Un an, 80 francs; — Six mois, 45 francs. — Le Numéro, 2 francs.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

SPORTS D'HIVER AUX PYRENÉES

HIVER 1931-1932

Billets d'Aller et Retour à prix réduit

au départ de

PARIS-QUAI D'ORSAY

La gare de Paris-Quai d'Orsay délivre jusqu'au 31 Mars 1932 des billets spéciaux d'aller et retour en toutes classes pour :

Font-Romeu-Odeillo-Via
Bagnères-de-Luchon
Superbagnères
Gripp
Laruns-Eaux-Bonnes
Mont-Louis-La Cabanasse.

Ces billets comportent sur les prix des billets simples des tarifs généraux de G. V. une réduction de 25 % en 1re classe et de 20 % en 2e et 3e classes; ils sont valables 21 jours, dimanches et jours de fêtes compris, sans faculté de prolongation.

L'Hiver de la Côte d'Azur, c'est un autre Printemps.

Les trains du P.-L.-M., « *les trains du soleil* » comme on les appelle, nombreux, rapides, confortables, mettent ce printemps, en quelques heures, à la portée de tous. Le prix du voyage est singulièrement réduit si l'on use des cartes donnant droit à la délivrance de billets à demi-tarif valables un mois qui, pour un trajet aller et retour de 2.000 kilomètres procurent une économie de 20 p. 100 en 1re, de 14 p. 100 en 2e et 3e classes, économie qui atteint 30 p. 100 en 1re et 26 p. 100 en 2e et 3e si le trajet est de 3.000 kilomètres.

" GÉNIE DE LA FRANCE "

Service R. P. 17, Rue Froidevaux, PARIS (XIVe)

LES CONFESSIONS

de JEAN-JACQUES ROUSSEAU

en quatre volumes

Texte intégral soigneusement contrôlé sur les manuscrits de Genève et de Paris. Les notes de copie que nous avons déclées nous permettent d'affirmer que voici dès maintenant LA PREMIÈRE ÉDITION DÉFINITIVE de ce chef-d'œuvre.

LES PENSÉES

de PASCAL

en deux volumes

Texte intégral, conforme à la leçon du Ms. de la Bibliothèque Nationale: le classement que nous avons adopté est celui de l'Edition originale qui respecte, selon nous le mieux, la volonté de l'auteur. Un appendice à chaque chapitre utilise les *Pensees* que les éditeurs posthumes avaient cru devoir écarter.

EN VENTE PARTOUT :

H. de Balzac :	*Mémoires de deux jeunes Mariées.*	1 v.
—	*La femme de trente Ans*	1 v.
—	*Le Lys dans la Vallée*	1 v.
Baudelaire :	*Les Fleurs du Mal*	1 v.
Beaumarchais :	*Théâtre complet*	1 v.
Chateaubriand :	*Atala. René. Le dernier Abencérage.*	1 v.
Benjamin Constant :	*Adolphe. Le Cahier rouge.*	1 v.
La Bruyère :	*Les Caractères*	2 v.
La Fontaine :	*Fables*	2 v.
Lamartine :	*Graziella*	1 v.
Mérimée :	*Carmen. Arsène Guillot. L'abbé Aubain.*	1 v.
G. de Nerval :	*Les Filles du Feu. Le Rêve et la Vie.*	1 v.
Perrault :	*Contes de ma Mère l'Oie*	1 v.
Prévost :	*Manon Lescaut*	1 v.
Racine :	*Théâtre complet*	4 v.
J.-J. Rousseau :	*Les Confessions*	4 v.
Stendhal :	*Le Rouge et le Noir*	2 v.
Claude Tillier :	*Mon oncle Benjamin*	1 v.
Villon :	*Œuvres poétiques*	1 v.
Voltaire :	*Contes et Romans complets*	4 v.

Le volume broché

sur vélin

5 fr.

Cart pleine toile... **10 fr.**
Relié demi-bas et coins..... **15 fr.**

Le volume broché

sur Arches

numéroté

15 fr.

Relié demi-bas et coins..... **25 fr.**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ÉMISSION D'OBLIGATIONS 4 1/2 0/0

des Postes, Télégraphes et Téléphones

(2e Tranche)

DÉCRET ET ARRÊTÉ DU 30 JANVIER 1932

La présente émission constitue une deuxième tranche de l'Emprunt émis en 1929 pour le compte du Budget annexe des Postes, Télégraphes et Téléphones (2e section — Travaux de premier établissement).

Les obligations à émettre sont donc assimilables aux obligations **4 1/2% 1929**.

Intérêt. — **4,50%** par an payable par coupons semestriels, à terme échu, les 15 mai et 15 novembre de chaque année; exceptionnellement le montant du premier coupon, payable le 15 mai prochain, sera de 13 francs par obligation de 1.000 francs.

Amortissement. — Jusqu'au 15 mai 1959, soit par remboursement au pair à la suite de tirages au sort semestriels (à partir du 15 novembre 1932), soit par rachats en Bourse.

Inconvertibilité. — Jusqu'au 15 mai 1933.

Exemption de tous impôts présents ou futurs frappant les valeurs mobilières.

Forme. — Titres au porteur ou certificats nominatifs.

Coupures. — Titres au porteur : **500, 1.000** et **5,000** francs en capital nominal. — Certificats nominatifs : **500, 1.000** et multiples de **1.000** francs en capital nominal.

Cotation. — Ces obligations seront admises à la Cote Officielle de Paris, où elles seront inscrites sur la même ligne que les obligations 4 1/2% 1929.

L'émission sera ouverte le 5 février 1932

PRIX D'ÉMISSION : **993** francs par obligation de **1.000** francs.

Les souscriptions devront être acquittées en numéraire et en un seul versement. Elles seront reçues aux Caisses suivant

Ministère de Finances, Service des Émissions (Pavillon de Flore), Recette Centrale des Finances et Recettes-Perceptions de la Seine, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes des Postes et Télégraphes, Banque de France, Banques et Établissements de Crédit.

GARANTIES DE L'ÉMISSION

Le placement comporte, en dehors d'un rendement attrayant, des garanties absolues de sécurité. Les obligations des P. T. T. sont inscrites au Grand-Livre de la Dette Publique. Les sommes nécessaires au service de leur intérêt et de leur amortissement figurent chaque année à la premiére section du Budget annexe des P. T. T. et sont votées par le Parlement au même titre que toutes les dépenses de l'État. Leur service serait, en cas de besoin, assuré par le Trésor public et le Budget général de l'État dans les conditions prévues par les articles 70 et 74 de la loi du 30 juin 1923.

Librairie VALOIS - 7, Place du Panthéon - PARIS-Ve

Ch. P. Paris 31-55

□ COLLECTION " ENQUÊTES "

Joseph DUBOIS

Une nouvelle humanité :

U. R. S. S.

15 fr.

Le premier ouvrage qui apporte UNE EXPLICATION COMPLÈTE de la Russie soviétique.

□ SÉRIE CULTURELLE " ÉTUDES "

Julien LUCHAIRE

Le Désarmement moral

12 fr.

Pas d'accord des intérêts sans accord des esprits.

Edgar STERN-RUBARTH

Stresemann l'Européen

Traduit de l'allemand par Nicole RAIS.

12 fr.

Un portrait fidèle et une étude passionnante, par un de ceux qui l'ont le mieux connu.

□ ROMANS DU NOUVEL AGE

Lucien GACHON

Jean-Marie homme de la terre

15 fr.

Tout l'inconnu de la France rurale.

Tristan RÉMY

Sainte-Marie des Flots

15 fr.

Le canal de la Villette, sa vie, ses personnages.

VIENT DE PARAITRE

Louis BERTRAND
de l'Académie Française

UNE DESTINÉE

★ ★ ★

HIPPOLYTE
PORTE-COURONNES

Ce nouvel ouvrage de M. Louis Bertrand est la suite de l'histoire intellectuelle, morale et sentimentale de la génération qui a tenu le devant de la scène pendant ces cinquante dernières années.

Un volume in-18 de 300 pages . . . . . 12 fr.

UNE DESTINÉE : volumes parus

Jean PERBAL. *Un volume*. . . . . 12 fr.

La nouvelle éducation sentimentale. *Un volume* . . . 12 fr.

A. FAYARD & Cie, Editeurs, 18-20, rue du St-Gothard, Paris-14e

Vous désirez savoir tout ce qui se passe dans le monde, et les réactions de l'opinion publique dans tous les pays. Mais vous ne pouvez pas tout lire.

Il n'importe. "LU" lit pour vous les journaux et les revues du monde entier.

Il vous apporte chaque vendredi le meilleur de sa recherche. **Sur tous les sujets, dans tous les pays, il recueille l'essentiel.**

Aucun événement marquant, aucun article important, aucune réaction caractéristique ne lui échappent. Il vous présente :

Toutes les opinions, toutes les tendances, sans commentaires. Vous connaissez les textes et les faits : A vous d'établir votre jugement.

Vivant, curieux, renseigné, objectif, **LU** fait connaître aux Français l'étranger et l'image que l'étranger prend de la France. Aux étrangers ce que pensent d'eux leurs voisins.

Politique, économie, voyages lettres, arts, sciences, aventures, variétés, **"LU" est un panorama complet, animé, contrasté de l'actualité universelle.**

LU a publié des numéros consacrés **à la France, aux Etats-Unis, à l'Espagne et à l'Amérique du Sud, à l'Empire britannique.**

Dans chaque numéro, de nombreux dessins constituent une véritable exposition de la satire politique et de l'humour dans tous les pays.

Ne lisez pas un numéro de "LU". Lisez les tous et abonnez-vous :

France & Colonies : un an 72f - 6 mois : 36f — Etranger (convention postale) : un an 86f - 6 mois 45f — Autres pays : un an 100f - 6 mois 51f

TOUS LES VENDREDIS. 24 PAGES ILLUSTRÉES.
PRIX DU NUMÉRO : 1.50

LU

DANS LA PRESSE UNIVERSELLE

Directeur : Lucien Vogel

65, Champs-Elysées
Paris

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

Viennent de paraître :

PAUL DOTTIN
Professeur à l'Université de Toulouse

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

Par la sûreté de ses jugements, par l'originalité de son plan, la vivacité de son style, M. Paul Dottin a fait de son ouvrage, non seulement un excellent manuel pour les étudiants, mais aussi un guide sûr et agréable pour tous ceux qui désirent connaître une littérature vivante et pittoresque, complétant si heureusement la nôtre.

Un volume in-16 (de la *Collection Armand Colin*) ; relié. **12** fr. — broché. **10** fr. 50

P. VAN TIEGHEM
Professeur au lycée Louis-le-Grand, chargé de conférences à la Sorbonne.

LA LITTÉRATURE COMPARÉE

C'est un ouvrage complètement nouveau d'idée comme d'exécution. La «Littérature comparée» y est exposée dans son développement historique, dans ses divers domaines, ses méthodes et ses résultats ; et d'innombrables exemples en font ressortir l'intérêt littéraire, moral et humain. Le grand public trouvera dans ce livre une initiation complète.

Un volume in-16 (de la *Collection Armand Colin*) ; relié. **12** fr. — broché. **10** fr. 50

Nouveauté

OTHON GUERLAC
Professeur à Cornell University — Ithaca (New York)

LES CITATIONS FRANÇAISES

Recueil de passages célèbres, phrases familières, mots historiques
Avec l'indication de la source, suivi d'un *Index alphabétique par auteurs et par sujets.*

« Voulez-vous renouveler une citation, disait Faguet, faites-la exacte. » Voilà qui sera facile désormais grâce au livre de M. Othon Guerlac, livre précieux et qui doit rendre de grands services à de nombreuses catégories de personnes. » (*Le Temps.*)

« Pour animer la conversation, pour éclairer la critique, pour rallumer les controverses, pour le conférencier, le journaliste, l'orateur, l'écrivain, quelle mine que le recueil de M. Guerlac ! » (*Le Quotidien.*)

« Ce recueil est une sorte de « concentré de culture ». On s'y retrempera en cas de défaillance, on évitera les erreurs et les confusions qui se commettent journellement. » (*L'Information universitaire.*)

« Un recueil comme celui-ci peut remplacer une bibliothèque. » (*La Dépêche de Toulouse.*)

Un volume in-8° carré (14 × 22), 450 pages, relié pleine toile ..... 40 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

publiée sous la direction de

P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS

TOME IV (en 2 volumes)

EUROPE CENTRALE

par **EMMANUEL DE MARTONNE**

Vient de paraître :

2me *VOLUME :*

SUISSE - AUTRICHE - HONGRIE
TCHÉCOSLOVAQUIE - POLOGNE - ROUMANIE

Un volume in-8° grand jésus (20×29), 460 pages, **101 cartes et cartons** dans le texte. **146 photographies et deux cartes en couleur hors texte :** broché..... **120** fr.
Relié pleine toile, fers spéciaux, tête dorée ..... **150** fr.
Relié demi-chagrin poli, avec coins, tête dorée..... **180** fr.

Précédemment paru :

Généralités. — ALLEMAGNE

Un volume in-8° grand jésus (20×29), 380 pages, **90 cartes et cartons** dans le texte, **134 photographies et deux cartes en couleur hors texte :** broché..... **110** fr.
Relié pleine toile..... **140** fr. ; — relié demi-chagrin..... **170** fr.

A ce TOME IV les circonstances confèrent une actualité saisissante. Problèmes économiques, politiques, ethniques s'enchevêtrent en cette EUROPE CENTRALE où l'*Allemagne* n'a pas abdiqué son rêve de Mitteleuropa, où, à côté de la *Suisse* immuable, de l'*Autriche* et de la *Hongrie* ramenées à leur aire propre, de jeunes États : *Tchécoslovaquie*, *Pologne*, *Roumanie*, cherchent leur équilibre. Pour répondre aux exigences d'une curiosité profonde, il fallait l'expérience des disciplines géographiques, une connaissance personnelle des pays étudiés, une parfaite impartialité. L'accueil fait au premier volume prouve que l'auteur a su réaliser tout ce qu'on attendait de lui. Le second achèvera de lui conquérir le grand public aussi bien que les spécialistes.

Les Éditions de France, 20, avenue Rapp, Paris VIIe

Ségur 92-80, 92-81

Viennent de Paraître :

DIDEROT

par André BILLY

L'ouvrage le plus important qui ait été publié sur Diderot.

Un fort volume in-8°. **30** fr.

Où va l'Allemagne?

par Raymond RECOULY

Une question angoissante pour tous les Français.

Un volume in-16. **15** fr.

CHEZ PLON

LUCIEN MARSAUX

L'ENFANCE PERDUE ET RETROUVÉE

« M. Lucien Marsaux a des dons incontestables de romancier, et l'un des plus évidents le pouvoir de nous mener jusqu'à la demi-hallucination... Si j'avais à le classer quelque part, je le ferais entrer dans le groupe d'esprits ou figureraient M. C. F. Ramuz, M. Georges Bernanos, M. Jean Giono. »

Les Nouvelles Littéraires. **Edmond Jaloux**

Roman in-16 . . . . . **12 fr.**

LOUIS GUICHARD

SAINTE MARINE

Comment l'esprit vient aux enseignes

Roman in-16 . . . . . **15 fr.**

Dr A.-F. LEGENDRE

Explorateur chargé de missions, ancien Directeur de l'École impériale de médecine de Tcheng-Tou (Chine).

La Crise Mondiale

L'ASIE CONTRE L'EUROPE

In-8° écu avec 2 croquis dans le texte . . . . . **18 fr.**

JOURNAL D'EUGÈNE DELACROIX

I (1822-1852) — II (1853-1856) — III (1857-1862)

Nouvelle édition publiée d'après le manuscrit original avec une introduction et des notes par André JOUBIN

Trois volumes in-8° carré sur alfa, chacun avec 2 gravures hors texte. . . . **50 fr.**

" LE ROSEAU D'OR "

G. VON LE FORT

LE VOILE DE VÉRONIQUE

Le grand roman catholique de l'Allemagne

Traduit de l'allemand par J. CHUZEVILLE

In-8 écu sur alfa tiré à 770 exemplaires numérotés. . . . . **25 fr.**

Édition ordinaire. In-16 . . . . . **15 fr.**

" FEUX CROISÉS "

Ames et Terres étrangères

M. A. ALDANOV

LA CLEF

Roman traduit du russe par Mme D. ERGAZ

Avant-propos de André LEVINSON

In-16 . . . . . **15 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Nouveautés chez GRASSET

Romans :

ANDRÉ MAUROIS
Le cercle de famille 15 fr.

LOUIS ARTUS
Paix sur la terre 15 fr.

ANTONINE COULLET-TESSIER
Chambre à louer 15 fr.

ROBERT DE TRAZ
A la poursuite du vent 15 fr.

Histoire et Essais :

BERNARD FAŸ
George Washington, gentilhomme
in-8° écu, alfa 20 fr.

MARIO MEUNIER
Sappho, Anacréon et Anacréontiques
in-8° écu, alfa 20 fr.

MAURICE J. BONN
"Prosperity" (La crise américaine)
"Les Écrits" 15 fr.

ALBERT COURAU
Ferdinand de Lesseps
in-8° écu, alfa 20 fr.

GAËTANO SALVEMINI
Mussolini, diplomate "Cahiers Verts" 15 fr.

Vient de paraître

ANDRÉ MAUROIS

LE CERCLE DE FAMILLE

ROMAN

Un volume de 350 pages
15 fr.

chez GRASSET

ÉDITIONS MONTAIGNE

FERNAND AUBIER ÉDITEUR, QUAI DE CONTI, N° 13, PARIS

Viennent de paraître :

GERMAINE RAMOS

LA POSSÉDÉE

ROMAN

La jalousie revêt ici un caractère bien moderne. Jalouse jusqu'à vouloir en mourir, l'héroïne se résigne pourtant aux plus douloureuses complaisances pour garder celui qu'elle aime si passionnément. L'auteur du célèbre roman *RIEN QUE TON CORPS* nous trouble cette fois jusqu'à l'angoisse, en ne racontant que ce qui est l'humble vérité pour tant de couples.

Un volume sur vélin supérieur . . . . . 12 fr.

PIERRE LÉLY-POUJOL

L'HOMME DE TOUS LES JOURS

ROMAN

Récit de la trahison conjugale la plus inattendue et la plus dramatique, suivie d'une poignante déchéance. Qui peut se vanter d'échapper à pareille aventure ? L'étrange passion qui provoque la ruine d'un bonheur paisible rôde dans le cœur et dans les sens d'innombrables femmes. Que les maris satisfaits y prennent garde. Pierre Lély-Poujol, dont le premier roman *LE SOUFFLE DE LA BÊTE*, avait obtenu le suffrage élogieux des meilleurs critiques, se place cette fois parmi les écrivains qui dureront.

Un volume sur vélin supérieur . . . . . 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

MARCEL PAGNOL

PIROUETTES

— ROMAN —

Le premier roman de PAGNOL.
Aussi gai que TOPAZE,
Aussi marseillais que MARIUS.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . 12 fr.

DU MÊME AUTEUR :

TOPAZE, pièce en 4 actes (35e mille)..... 12 fr.
MARIUS, pièce en 4 actes et 6 tableaux (20e mille)..... 12 fr.

En préparation :

FANNY — PHAÉTON — LES MARCHANDS DE GLOIRE

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

CALMANN-LÉVY, Editeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX

Vient de paraître :

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

TOME XXI

LE GÉNIE LATIN
LES POÈMES DU SOUVENIR

Bois gravés de Louis CAILLAUD

Les Poèmes du Souvenir n'avaient paru jusqu'à ce jour qu'en édition à tirage très restreint. — Ce livre, qui est une curiosité littéraire, est suivi de notes bibliographiques importantes de M. Léon Carias.

Un volume in-8°, sur papier vélin du Marais. . . . . **45** fr.

Les tomes se vendent séparément

Il a été tiré 1.500 ex. numérotés au tome Ier, sur papier Van Gelder à la forme, format in-4° écu, filigrané de la signature d'Anatole France, avec une suite de gravures sur chine.

Souscription à l'œuvre complète - Chaque tome **225 fr.**

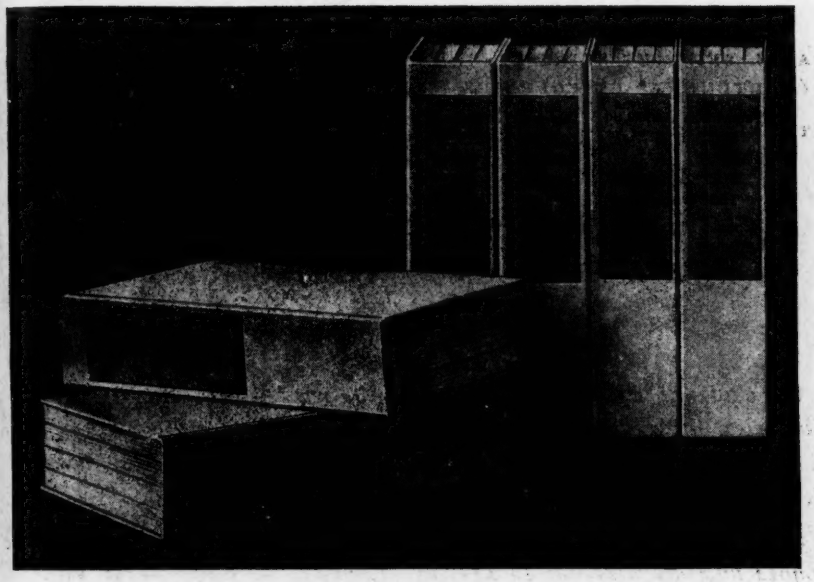
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

our classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

haque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

tiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans re bibliothèque les romans, mémoires, études, etc... publiés par la *vue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

rix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

n peut dès maintenant commander, **3, Rue Auber,** les cinq cartonnages dix premiers mois de 1931.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur ensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50-*Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.

MOIS
50
»
»
50

les
ger
de

rnie

nent

de

evue
lites

lui

50
50